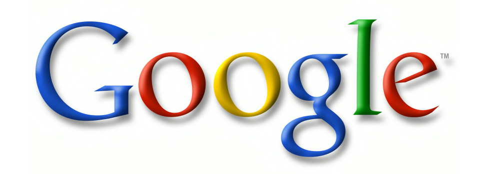
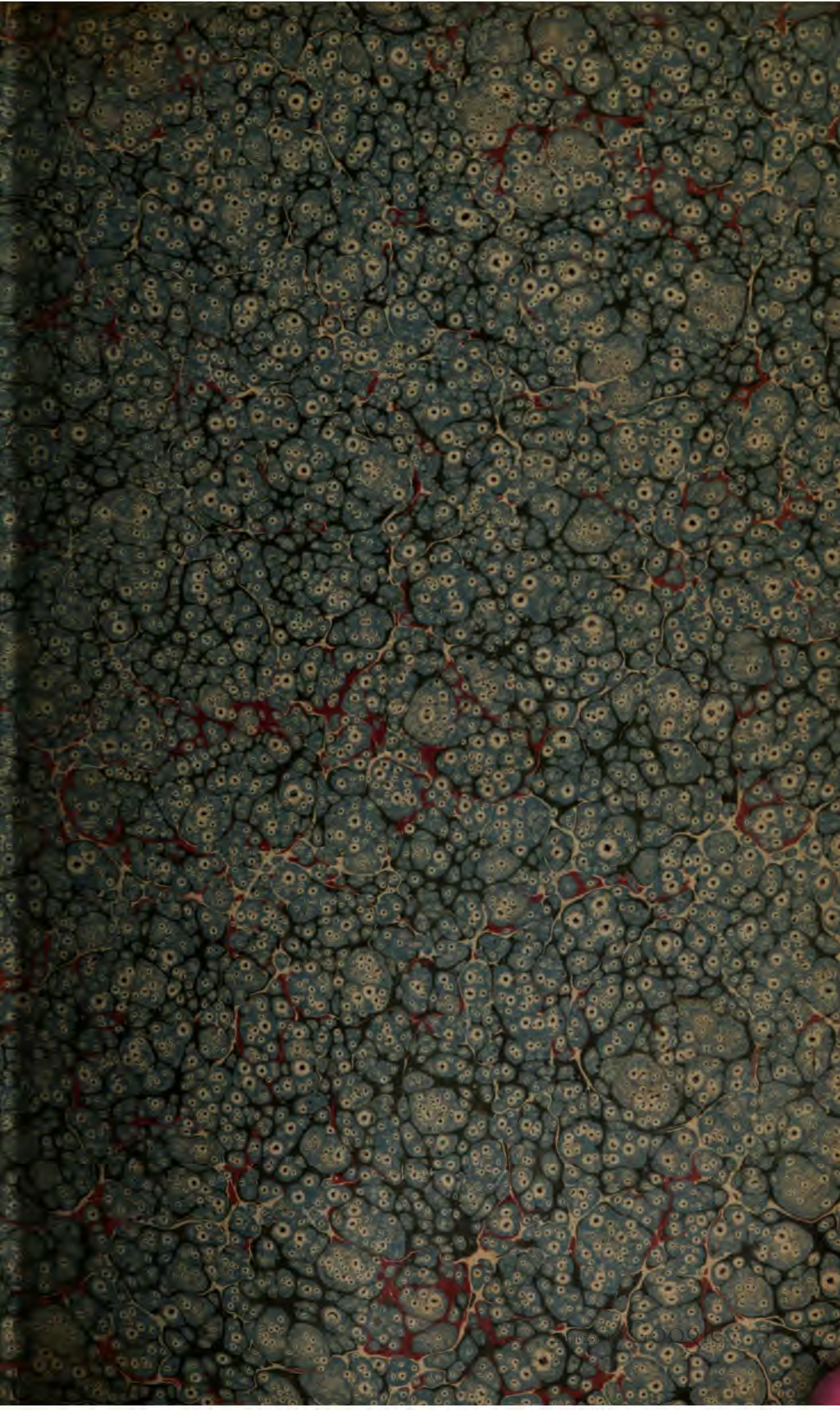





SE TAIRE ET FAIRE



JORDANO BRUNO

I

SOUS PRESSE,

DU MÊME AUTEUR :

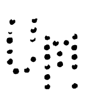
HISTOIRE CRITIQUE DU SCEPTICISME.

DEUX VOLUMES.

(Ouvrage auquel l'Institut de France a décerné une mention honorable.)

T. I. Scepticisme ancien.
T. II. Scepticisme moderne.

PARIS. — IMPRIMERIE DE C.-H. LAMBERT, RUE BASSE-DU-REMPART, 24.





Ch. Walter del. Lith. de A. Godard.

JORDANO BRUNO

PAR

Jean Guillaume

CHRISTIAN BARTHOLMÈSS.

Italia, Napoli, Nola, quella regione gradita dal cielo, e posta insieme tal volta capo e destra di questo globo, governatrice e domitrice de l'altre generazioni, è sempre da noi et altri stata stimata maestra, nutrice e madre di tutte le virtudi, discipline, umanitadi.

GIORDANO BRUNO.

TOME PREMIER.

PARIS

LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE DE LADRANGE,

QUAI DES AUGUSTINS, 19.

1846

PRÉFACE.

L'ouvrage que je présente au public doit servir à l'histoire du XVIe siècle. Les croyances religieuses de cette époque mémorable sont parfaitement connues. On connaît beaucoup moins les opinions politiques, on connaît très-peu les théories philosophiques de ce même temps, où les unes et les autres étaient cependant partout vassales de la théologie. Je me suis proposé, il y a dix ans, de faire une étude particulière de ces deux directions si souvent opposées; et le premier fruit de cette étude, c'est le livre qu'en ce moment je soumets à l'équitable examen des critiques éclairés.

Jordano Bruno est un coup d'essai; mais, s'il était favorablement accueilli, je m'empresserais d'y faire succéder des recherches analogues sur

Mélanchton, sur *Pierre de la Ramée*, sur *Bernardino Telesio*, ainsi que sur cette austère galerie de publicistes, où figurent *Ulrich de Hutten*, *Thomas Morus*, *La Boëtie*, *François Hotman*, *Languet*, *Buchanan*, *Campanella*.

La forme qui m'a semblé convenir le plus à ce genre d'exploration, c'est la biographie. Le souvenir d'un mot célèbre m'a encouragé à ce choix : « La biographie, a-t-on dit, est l'œil de l'histoire, *the eye of history*. » Toutefois, ce qui m'y a décidé, c'est la nature des esprits et des travaux que je désirais faire connaître, c'est l'état philosophique de la Renaissance.

Au XVIe siècle, en effet, à l'exception de l'école fondée pendant les beaux jours du moyen-âge, nulle doctrine ne pouvait acquérir un crédit étendu ou une influence profonde. Au milieu des orages qui bouleversaient l'Europe, il ne pouvait s'élever aucun monument qui fût capable de défier l'avenir. Mais il devait paraître des hommes animés de la passion de réformer, de détruire les institutions qu'ils jugeaient vieillies, et de combattre les méthodes ou les systèmes qui semblaient ne plus satisfaire aux besoins nou-

veaux. Ces hommes devaient préférer l'action à la pensée : c'étaient des soldats plutôt que des académiciens. Leurs principes, militants comme leurs jours, devaient produire plus de héros et de martyrs que de livres et d'écoles ; leurs écrits en font foi, car ce sont moins des ouvrages que des actes. Pour les apprécier, il faut considérer ce qu'ils ont voulu, plus encore que ce qu'ils ont fait. C'est par leurs vœux ardents, c'est par l'exemple de leur existence agitée, qu'ils se sont rendus utiles au genre humain. C'est leur caractère, plus grand encore que leur esprit, qui a été fécond, et ce caractère se peint mieux dans leur vie que dans leurs enseignements.

Il est peu de ces vies qui offrent autant d'intérêt que celle de Jordano Bruno. Nulle part, peut-être, ce qui distingue cette période de transition ne se trouve marqué avec plus d'éclat. On s'attache malgré soi à la personne de Bruno, tant elle abonde en contrastes singuliers. La mélancolie et l'ironie, la mysticité et le scepticisme, la gravité des profondes méditations et les impatiences d'un naturel pétulant, une imagination créatrice et la dialectique du logicien ou du géo-

mètre le plus inflexible, un goût vif pour l'abstraction et une antipathie non moins vive pour le pédantisme, un culte enthousiaste pour les anciens et une recherche inquiète des nouveautés, la mobilité d'humeur et une intrépide fermeté de cœur : voilà quelques traits qui expliquent la sympathie avec laquelle on suit le fier proscrit de Nole, à travers ses courses romanesques et même au delà de sa fin tragique. On se plaît à voyager sur ses pas, on erre avec lui dans les contrées alors les plus cultivées. On adopte volontiers un itinéraire qui permet de recueillir une variété instructive de costumes, de mœurs, de langues et d'opinions, et qui introduit dans un cercle choisi de personnages illustres. De Naples on se rend à Prague, de Rome à Wittemberg, de Florence à Brunswick, de Milan à Marbourg, de Venise à Francfort. On visite Genève et Oxford, on séjourne à Paris et à Londres. Chemin faisant, on contemple le berceau des lettres italiennes et françaises, anglaises et allemandes ; on assiste au spectacle d'une vaste lutte, engagée entre le génie du moyen âge et l'esprit moderne ; on constate les mo-

ments et les lieux où s'enfante l'ordre actuel des choses. Il y a même un charme attaché à l'analyse des œuvres de Bruno. On y respire l'air vivifiant de l'antiquité, ce poétique souffle de la Grande-Grèce, qui n'avait jamais quitté la terre qu'embrasent le Vésuve et l'Etna. On y touche, comme de la main, l'empreinte du peuple qui marchait à la tête des nations civilisées, la patrie de Dante et de Machiavel, la patrie du grand Cosme. On se laisse entraîner, enfin, à l'examen des idées de Bruno par les nombreuses affinités qu'elles présentent, dès le premier aspect, avec les conceptions de Descartes et de Leibnitz, de Berkeley et de Newton, de Vico et de Hegel.

L'intérêt qu'inspire le nom de Bruno s'accroît, lorsqu'on le considère non-seulement comme le dernier et le plus célèbre rejeton de cette glorieuse Académie de Florence, que les Médicis avaient établie en l'honneur de Platon, mais comme le représentant le plus courageux et le plus original d'un groupe nombreux de penseurs et d'écrivains indépendants. De ce point de vue, qui n'est nullement fictif, la vie de

Bruno apparaît, non pas comme l'histoire d'un individu, mais comme celle d'un parti généreux, d'une classe d'élite. Disciple de Pythagore et de Parménide, continuateur de Platon et des sectateurs que Platon s'était formés dans Alexandrie, de Plotin et de Proclus, successeur de Raymond Lulle, apologiste de Copernic, admirateur de Tycho-Brahé, précurseur de Spinosa, Bruno est, sinon le guide, du moins le devancïer de tous ceux qui, parmi les modernes, ont lutté et souffert pour l'affranchissement de l'intelligence et la propagation des lumières. Il est un des chefs de l'armée qui, aussi volontairement que rapidement, s'est répandue des portiques de la Calabre aux tourelles d'Uranibourg, afin de conquérir à la science une entière liberté d'investigation, et de briser le joug qui lui était imposé au nom du plus savant homme de l'antiquité, Aristote.

Ce n'est pas tout encore. Bruno surpasse les défenseurs que l'esprit humain trouve au XVI[e] siècle, par une qualité qui doit toucher les amis de l'humanité et d'un sage progrès : il croit plus fortement que personne au pouvoir de la

pensée. Uniquement appuyé sur les certitudes de la raison, mais intimement convaincu de l'origine divine de cette faculté, et non moins fermement persuadé que toutes les œuvres de Dieu sont à la fois pleines de vie et marquées du sceau de l'infini, Bruno ose proclamer comme vérités nécessaires le mouvement de notre globe et l'immensité du monde : deux doctrines qui semblent à ses contemporains impies, absurdes et ridicules tout ensemble. C'était proclamer l'indépendance des études naturelles, c'était revendiquer pour ces études un empire à part, une législation spéciale. C'était en appeler des traditions séculaires et des tyrans de l'Ecole, au vivant témoignage de l'univers, au bienfaisant auteur de la nature, au juge suprême de la création. Kepler, Galilée, Huygens, Newton, les Herschels ont depuis justifié, à l'aide du télescope, par l'expérience unie au raisonnement, cette sublime contemplation de la nature. Cependant Bruno, condamné par les autorités du temps, repoussé plus tard même par Bacon et Gassendi, passe pour athée, pour ignorant, pour fou. En dépit de cette triple flétrissure, Bruno persiste dans sa foi, il déclare qu'il

obéit à la voix de Dieu en refusant de se rétracter, il préfère sa conviction à la vie, il aime mieux mourir que trahir sa conscience. Voilà comment l'idéaliste napolitain, le métaphysicien inspiré, est devenu le prophète de la physique et terrestre et céleste, et l'avocat des droits paisibles de cette science moderne, à laquelle l'ordre social est redevable de tant de perfectionnements.

La lueur du bûcher où Bruno monta le 17 février 1600 se confond, pour ainsi dire, avec l'aurore de la science actuelle, et éclaire les premiers pas dans ce champ si promptement défriché au XVII[e] siècle, et si merveilleusement cultivé par les dernières générations. Le sort et les idées de Bruno peuvent donc prétendre à l'intérêt de quiconque applaudit ou concourt à la marche triomphante de la civilisation.

Et ici je me hâte de prévenir un injuste soupçon. Il se peut qu'en lisant les pages qui précèdent, on soit porté à regarder ce livre comme un panégyrique de la victime. Qu'on veuille bien en croire mes sincères et énergiques protestations : non, cet ouvrage n'est point un écrit de circonstance, ni une œuvre de polémique.

En le préparant, en le composant, je n'ai été animé que du pur amour de la vérité historique. Je me suis toujours gardé avec soin d'exagérer les mérites ou d'amoindrir les torts, soit de l'homme, soit de l'époque. J'ai dit tout ce que j'avais vu, tout ce que j'avais cru voir. Je n'ai essayé nulle part d'atténuer les paroles par lesquelles le XVIe siècle exprimait ses affections exaltées et ses haines vigoureuses. J'ose donc penser qu'il serait déraisonnable de chercher, sous les rudes expressions d'un Bruno, je ne sais quelles insinuations malignes, quelles pusillanimes allusions aux personnes et aux choses du temps où nous vivons. Parce que je répète les plaintes d'un contemporain de Paul IV et de Philippe II contre « le despotisme assis sur les bords du Tibre, *tiberinæ tyrannidis*, » je serais suspect de prétendre appliquer ces mots aux pontifes de notre époque ! Ceux qui conduisent les âmes et gouvernent les esprits par la douceur et la modération, se distinguent trop nettement de ceux qui veulent les rendre heureux à force de rigidité et de dureté, pour que l'idée puisse venir d'assimiler les uns aux autres. L'historien qui se

respecte lui-même peint et juge tout avec fidélité, avec intégrité; il cesserait d'être historien, s'il désobéissait un instant à cette loi fondamentale. Quant au philosophe du XIXe siècle, il ne saurait non plus ressembler au philosophe du XVIe. Celui-ci combattait Aristote et s'attaquait parfois au christianisme. Où, de nos jours, se trouve le philosophe digne de ce titre, qui n'honore et ne consulte Aristote, qui ne révère et ne chérisse le christianisme?

Il est néanmoins un point sur lequel j'ai peut-être manqué d'impartialité: c'est l'admiration que Bruno ressentait pour la gloire littéraire de sa nation. Je dois l'avouer, c'est là un sentiment que je partage avec le Nolain. Il me semble que les annales modernes n'offrent ni une région, ni une époque plus riche en grands hommes et en sociétés savantes, que ne le fut l'Italie du XVIe siècle. Aussi ai-je tenté, plus d'une fois, de montrer à quelle hauteur s'y est élevé l'art de penser, au milieu du réveil général des arts. Je m'estimerais heureux si j'avais réussi à prouver que l'esprit italien se plie aux méditations philosophiques avec la même souplesse qu'aux fictions de la

poésie, et qu'il manie l'analyse et le calcul aussi habilement que les affaires et la parole.

C'est parce que je n'ai pas su résister à l'espèce de tendresse qui attachait Bruno à l'Italie, que je me crois en droit d'attirer sur lui l'indulgente attention des Italiens. Le moment n'est-il pas venu de lever l'interdit qui pèse encore sur sa mémoire, et, si je puis ainsi parler, de le rappeler de l'exil, lui que nos Académies envisagent depuis longtemps comme une des têtes les plus puissantes de l'Italie? Sous les auspices du prince bienfaisant et éclairé qui préside aux riantes destinées de Florence la Belle, les productions de Galilée viennent d'être rassemblées sous une forme digne à la fois de Galilée et de la Toscane. Grâce aux ordres généreux d'un autre souverain, Gênes possédera bientôt la statue de Christophe Colomb. Naples, la patrie de Jean-Baptiste Porta, Nole, la patrie de Jordano Bruno, Cosenze, la patrie de Bernardino Telesio, Stilo, la patrie de Campanella, et tant d'autres cités dont les Apennins s'enorgueillissent à juste titre, n'élèveront-elles pas le plus humble monument qui garde le sou-

venir de leurs enfants? Il siérait aux concitoyens de Vico, de Filangieri, de Galluppi; il siérait à une royale munificence de disputer à l'oubli ces noms et ces écrits, qui ont jeté sur les Deux-Siciles un éclat si vif, quoique si passager.

En deçà des Alpes, je l'ai dit, le nom de Bruno est arrivé à une célébrité extraordinaire. Un philosophe allemand, un des écrivains les plus classiques et les plus populaires du siècle dernier, a conçu l'idée de le rajeunir. Depuis il a été en quelque sorte adopté par l'Allemagne, d'abord comme un personnage de circonstance où bien des gens croyaient retrouver leur propre image, puis comme un grand homme : le dirai-je? comme un saint. Chacun voit la bizarrerie d'une semblable apothéose. Mais ce serait tomber dans un autre travers, que de traiter avec indifférence l'homme sur lequel ont été portés tant de jugements contraires. Un esprit vulgaire n'excite ni cette aversion ni cette sympathie.

J'ai cherché à recueillir, après les écrits de Bruno, tous les ouvrages où il s'agit soit de la vie de ce philosophe, soit de ses travaux. Je les

ai étudiés, je les ai confrontés ensemble, et je suis forcé de reconnaître que la plupart des critiques et des historiens se sont bornés à copier leurs prédécesseurs, au lieu de se livrer à des recherches sérieuses et personnelles. Je crains que ceux qui auront le courage de renouveler ce long examen, ne soient pas mieux dédommagés de la fatigue et de l'ennui qu'il m'a causés. Les connaisseurs savent, au surplus, avec quelle légèreté le côté philosophique de la Renaissance a été jusqu'à présent décrit et apprécié. C'est pour combler quelques-unes de ces lacunes, que j'ai multiplié les notes et les citations. Il fallait donner des textes rares ou non encore connus; il fallait appuyer de leur témoignage des faits qu'on aurait pu sans cela croire imaginés ou arrangés. Il fallait tantôt tracer des portraits et des tableaux, tantôt analyser des livres ou discuter des idées, et dans l'un et l'autre cas, ne fallait-il pas s'efforcer de conserver, autant que les règles de la clarté le permettent, tout ce qu'il y a de caractéristique dans l'expression primitive?

La meilleure preuve, peut-être, de la néces-

sité des extraits textuels, c'est qu'on ne sait guère aujourd'hui ce qu'était le XVI[e] siècle. Plus d'une trace de cette ignorance paraît dans la dernière biographie de Bruno,[1] publiée en Allemagne, il y a quelques mois. Cette notice, dûe à la plume d'un penseur aimable, a été lue dans une séance solennelle de l'Académie de Berlin, le jour où cette illustre compagnie a coutume de fêter la naissance de son fondateur. Les mânes de Leibnitz étaient conviés à entendre l'éloge de celui qui passe pour un des aïeux de Leibnitz. Quelque vénération qu'on professe pour le noble Steffens, on ne peut se défendre de penser que ce *Discours* chaleureux

[1] *Ueber das Leben des Jordanus Brunus*, dans : *Nachgelassene Schriften von* H. STEFFENS. *Mit einem Vorworte von* SCHELLING, Berlin, 1846. Combien, cependant, ce mémoire est supérieur au roman qui vient de paraître à Hambourg, sous ce titre : GIORDANO BRUNO, *von* FERD. FALKSON (in-12, p. 312). Cette dernière production prouve surabondamment que l'histoire est presque toujours plus romantique que les romans historiques, surtout lorsque le romancier sait médiocrement l'histoire. La délicatesse et la pureté du goût, la grandeur et la fécondité de l'imagination sont choses rares et précieuses en tout pays; et sous ce rapport, l'ouvrage de M. Falkson n'enrichira point la littérature allemande. Nous en sommes persuadé, le philosophe italien ne reconnaîtrait pas ses doctrines dans le grossier panthéisme que lui prête son panégyriste de Kœnigsberg, et que celui-ci place hardiment sous la protection de Gœthe, l'auteur de ces vers :

Natur hat weder Kern, noch Schale,
Alles ist sie mit einem Male.

« La nature n'a ni sève ni écorce; elle est et fait tout à la fois. »

n'est pourtant à la hauteur ni de Bruno, ni du docte sénat où siégent les Bœckh, les Humboldt, les Schelling.

Je n'en regrette pas moins de l'avoir reçu trop tard; dans quelques endroits du tome premier, j'eusse pu m'en prévaloir avec reconnaissance. Je dois me borner à offrir l'expression de ma gratitude à messieurs les Conservateurs de la Bibliothèque du Roi, à plusieurs savants d'Italie et d'Allemagne, mais particulièrement à mes maîtres et amis, MM. N. Landois et Ed. Verny, qui n'ont cessé de me prêter, pour la révision des épreuves, le concours de leur amitié et de leur savoir. Qu'il me soit permis de les remercier ici de tout ce que je dois à leurs conseils et à leurs soins.

Paris, novembre 1846.

JORDANO BRUNO.

PARTIE I.

VIE.

LIVRE I.

ITALIE.

I

Durant l'époque dont on se propose de rappeler quelques traits, la société européenne présente un aspect difficile à décrire. La constitution qu'elle avait reçue au moyen-âge commence à s'user au milieu de violentes secousses de tout genre. Plusieurs révolutions dans l'Eglise, dans l'Etat, dans les arts et les lettres, dans l'empire sublime des idées; une foule de changements moins brusques dans les opinions comme dans les mœurs; tels sont les degrés par lesquels l'esprit humain s'élève en Occident à la liberté souveraine des temps modernes.

Pendant dix siècles, cette société avait formé une vaste unité. Le gouvernement absolu de l'Eglise avait enveloppé, dominé l'ordre politique et l'ordre intellectuel, la féodalité et l'Ecole. Pour grandir et mûrir, l'Europe avait besoin d'une aussi forte discipline. Mais au XV[e] siècle, le lien de ce pouvoir unique vient à se relâcher, et menace de se rompre tout à fait. Un schisme déplorable dévore l'Eglise, qui voit ses pontifes

se combattre les uns les autres, et qui s'assemble à Constance, à Bâle, à Ferrare, à Florence, partout essayant de mettre fin à l'anarchie. La France en particulier, par l'organe des d'Ailly et des Gerson, fait de nobles efforts pour détruire les abus qui causent les discordes, pour réconcilier le Nord avec le Midi. Les passions cependant méprisent la voix de la raison, et un sanglant bouleversement vient diviser la famille chrétienne de l'Occident. Il était naturel qu'une semblable explosion retentît longtemps dans l'ordre de la science, aussi bien que dans l'ordre politique. Comme il y eut dès lors deux classes d'Etats, les uns catholiques, les autres protestants, on distingua les études en orthodoxes et en hétérodoxes, en ecclésiastiques et en laïques. On fut obligé de reconnaître, non plus une seule église, une seule école, mais plusieurs églises, plusieurs écoles. L'unité, ayant cessé d'être extérieure, fut peu à peu considérée comme invisible. Le moment, toutefois, où les peuples ne seraient plus rangés uniquement selon leur confession de foi, ne pouvait s'approcher que lentement. Il fallait bien des années et des luttes, pour que la pensée conquît enfin le droit de pousser ses recherches avec indépendance, à la seule condition de le faire avec impartialité, c'est-à-dire, de n'admettre aucun principe étranger à son objet, de constater l'origine et de suivre la destination de chaque branche du savoir, et d'obéir en théologie à la Révélation, en philosophie à la raison.

Les signes de ce redoutable démembrement sont nombreux. Dans la science, dont le champ s'étend rapidement, l'indice le plus sûr c'est la prompte

formation des langues nationales. Les idiomes modernes y prennent légitimement la place d'un latin corrompu, qui ne pouvait plus passer pour langue vivante, depuis le réveil des études classiques.[1] La suite montra que cet anoblissement fut, sinon la conséquence, du moins le symptôme d'une élévation plus importante, celle du tiers-état. Il arriva que la possession exclusive des lumières dut cesser avant le monopole du gouvernement, et l'éducation intellectuelle du peuple précéder l'exercice de la capacité politique. Par la sécularisation de la science, non moins que par l'émancipation sociale, ceux qui n'habitaient ni châteaux, ni monastères, les bourgeois se convertirent avec éclat en citoyens.

Combien les circonstances aidèrent à cette prodigieuse transformation ! Quelle multitude brillante d'inventions et de découvertes ! Il est à peine possible de mentionner les principales d'entre elles. Deux mondes nouveaux, le monde ancien et l'Amérique, venaient frapper de surprise ou d'admiration les oreilles et les yeux.[2] A la poudre à canon, « suggestion diabolique, » dit Rabelais, succédait, « comme à contrefil, par inspiration divine, le noble art d'impression. »[3] Une seconde fois le don des langues semblait accordé à l'esprit humain par « cette sœur des Muses aînée. »[4] Si la

[1] Voy. J. Bodin, *de la République* (édit. 1583), préf. et p. 249.
[2] « Ces événements, qui appartiennent à un petit groupe d'années, ont déterminé pour ainsi dire le partage du pouvoir sur la terre. » A. de Humboldt, *Hist. de la géograp. du nouv. continent*, t. IV, p. 21.
[3] Pantagruel, ch. VIII. Cf. J. Bruno, *Opere italiane*, II, p. 156, sq. (édit. Ad. Wagner).
[4] Joachim Du Bellay.

boussole, l'astrolabe, le télescope préparaient la grandeur commerciale des nations, l'imprimerie assurait leur grandeur spirituelle. Ces instruments inappréciables serviront tous, entre les mains de la Providence, à reformer l'unité briséedans les tempêtes du XVIe siècle, et à continuer l'œuvre de civilisation que tentèrent, avant le christianisme, le peuple juif et les nations païennes.

L'âge de transition, qu'on est convenu d'appeler Renaissance des Lettres, marque donc plus qu'une résurrection de la culture grecque ou romaine. Il embrasse les origines de plusieurs nouveautés extraordinaires, en même temps qu'il commence pour la scolastique une lente agonie. On y remarque de bonne heure, à travers une confusion effroyable, l'aurore d'un progrès infini. Au sein de ces révoltes, de ces attaques aveugles contre une vieille autorité, sous ces apparences de décomposition et de désordre, perce le germe d'une organisation puissante. Les contemporains devaient cependant le démêler avec difficulté. Au premier moment, lorsque l'autorité jusque-là respectée voit la science marcher sans s'appuyer sur la foi, et même insulter à la théologie; lorsqu'elle entend affirmer que la terre dont elle dispose, est elle-même assujettie à un système supérieur, elle juge la vérité divine en péril, elle croit devoir sévir contre Bruno et Galilée. Pouvait-elle se persuader dès lors, que le salut réel des âmes ne dépend guère des vicissitudes du savoir terrestre? Non; on comprend qu'elle dut regarder cette crise comme une seconde chute du genre humain.

Il s'en faut, du reste, que les deux siècles qui remplissent cette période se ressemblent par beaucoup d'endroits. Le quinzième est principalement occupé d'érudition, le seizième agite les problèmes les plus délicats de la science religieuse. Pendant que les humanistes se laissent fasciner par les beautés de la poésie et de l'éloquence, par la profondeur et le charme de la pensée antique, les réformistes brûlent du désir de refaire les institutions et les mœurs sur le modèle des temps apostoliques. Parfois les uns et les autres se soulèvent d'un commun accord contre le pouvoir établi dans l'ordre intellectuel : les premiers, en critiquant avec une véhémence dédaigneuse, la littérature et la science de l'Ecole ; les seconds, en analysant sans pitié la discipline, le culte, la tradition, le dogme, tous les éléments enfin qui composent la vie religieuse du moyen-âge. Si les humanistes sont jaloux d'élever çà et là des académies libres pour y railler, souvent avec pédantisme, la pédanterie des docteurs du XIIIe ou du XIVe siècle, et pour déclamer contre la mysticité des cathédrales ; les réformistes s'empressent d'élever des temples, où ils tonnent contre les travers des âges gothiques, et déploient aux yeux de leurs adeptes, après avoir imploré les bénédictions du ciel, un avenir resplendissant d'espérance et d'amour. Les caractères qui, malgré d'innombrables variétés, éclatent de tous côtés, sont la surabondance d'énergie, l'intempérance d'enthousiasme, l'esprit d'aventure, l'aveuglement dans l'indépendance, dans l'intolérance, l'absence de critique saine, de méthode sûre, l'irrégularité dans l'imitation, un étonnant amour du beau et du grand, et

la passion de la vérité égale à celle de la liberté.

Au XII[e] siècle les mahométans avaient fait mieux connaître et aimer aux chrétiens la sagesse d'Aristote; au XV[e] siècle, ils leur rendirent un service analogue. En prenant Constantinople, en renversant l'empire énervé de Byzance, ils contraignirent les lettrés et les savants grecs de chercher, comme les Troyens aux temps héroïques, un refuge en Italie...

Italiam, fato profugus, Lavinia.....
Littora.....

Les manuscrits ainsi apportés, avec les textes authentiques d'Aristote, allumèrent en Occident une émulation heureuse entre les péripatéticiens et les sectateurs de Platon. Le précepteur d'Alexandre était devenu en effet l'instituteur des disciples de Jésus, le maître des plus révérés docteurs de l'Eglise.....

Il maestro di color che sanno. [1]

Les adversaires du passé durent s'attaquer à lui, comme au représentant à peu près béatifié de la philosophie cléricale; et celle-ci dut traiter d'hérétiques les novateurs, les dénonçant à l'Inquisition, aux Parlements, aux tribunaux tutélaires de l'Eglise et de l'Etat. Etes-vous pour Aristote? êtes-vous contre Aristote?.... Voilà, pendant plus de deux siècles, le cri de guerre dont retentissaient les écoles et les livres. Nous croyons, nous enseignons, disent ceux-ci, tout ce que le Stagirite enseigne et croit. Nous croyons, nous enseignons, ré-

[1] Dante.

pondent ceux-là, tout ce que le Stagirite ne croit ni n'enseigne. De là vient que toute cette période a été nommée une *Aristotéloumachie :*[1] grand duel de raisonnement, dont on n'ose rire quand on sait combien il profita à l'esprit humain.

Le pays qui marchait à la tête de l'Europe, le vrai théâtre de la Renaissance, c'était l'Italie. Cette patrie des arts devait un si beau privilége, non-seulement à la chute du Bas-Empire, mais au génie des Dante et des Pétrarque, à l'ambition des Médicis. De même que dans la vallée du Rhin, Strasbourg, Mayence et Harlem se disputaient l'honneur d'avoir servi de berceau à l'invention de Guttenberg, de Schœffer et de Coster, de même dans la péninsule des Apennins, Gênes, Florence et Venise revendiquaient à l'envi, la gloire d'avoir donné le jour aux navigateurs qui découvrirent les Indes-Occidentales.[2] Quelle que soit la part de mérite de Colomb, de Vespuce et de Cabot, ils furent tous italiens. De quelque manière qu'on apprécie les fils les plus téméraires de l'Italie, soit Socin, Ochino, P. Vermigli, soit Bruno, Campanella, Vanini, on ne saurait méconnaître la vive énergie de ce peuple ingénieux.

Chez toutes les nations alors cultivées, le XVe siècle transmit au XVIe les fruits de l'érudition classique, les conquêtes de la philologie sous toutes les formes, grammaire, belles-lettres, antiquités, histoire. En Italie cet héritage fut plus opulent qu'ailleurs ; et il s'y joignit la prérogative de l'élégance et du goût. Un autre avantage

[1] Ἀριστοτελουμαχία.

[2] Bruno, *Opp. it*, II, p. 244.

qu'elle avait sur le reste de l'Europe, c'était le succès avec lequel elle s'adonnait aux sciences expérimentales. Avec Mattioli, le traducteur de Dioscoride, avec le profond Césalpin, elle jeta de vives clartés sur le règne végétal; avec Aldovrandi, elle explora hardiment les autres parties de la création matérielle. Eclairée par Tartaglia, elle imprima à l'algèbre une excellente impulsion; elle put avec raison surnommer Maurolico un autre Archimède; elle eut pour guide en astronomie Fra Castor, le rival de Copernic, et Magini, l'ami vénéré de Kepler; elle se montra, par son enthousiasme pour la connaissance du ciel, digne des éloges de Tycho-Brahé,[1] digne de produire Galilée. En médecine, elle contempla avec fierté Fallope, Eustache, Acquapendente, et elle enrichit généreusement de leurs élèves les universités et les cours de l'Occident.

C'est un spectacle brillant et sublime, que tous ces groupes serrés de grands maîtres! Qui peut compter ces dynasties de savants, d'écrivains, d'artistes, dont les productions couvrent en quelque sorte le sol de l'Italie? Toutes les puissances de l'esprit humain sont mises en jeu, et déploient de merveilleuses richesses. Tout semble complet, immense, parfait, universel. L'Italien paraît aussi apte à méditer, à chanter, qu'à agir au dehors. Les opérations politiques et financières, lui conviennent aussi bien que les fictions de la poésie, et les travaux austères de la science. Il se fait l'organe,

[1] « Non dubito quin eximia utilitas ad artem astronomicam ampliandam hinc promanare queat; siquidem in rectiore quam nos habitent sphærâ, et solertiâ præditi sint insigni, opibusque insuper valeant, quibus hosce sumptus sustineant. » T. Brahe, 1598, *astron. instaur. mechan.* (Vers. fin).



le ministre des intérêts et des affaires de l'humanité ; c'est le résultat nécessaire de son éducation libérale.

Cette culture multiforme n'est pas seulement le caractère de l'ensemble de la nation ; elle se retrouve à un degré supérieur dans une foule choisie d'esprits privilégiés. Politien, poète éminent, a écrit sur les Pandectes un commentaire savant et subtil. Léonard de Vinci, comme mathématicien et comme peintre, se place au premier rang. Fra Castor était aussi versé dans la littérature que dans la physique. Le théologien Sarpi fut appelé par Galilée, « mon père et maître. » Ils étaient moins rares que ces grands génies, ceux qui se livraient aux belles-lettres au milieu d'une carrière spéciale, contraire en apparence aux habitudes littéraires. Rien n'était plus ordinaire que le goût des vers et le talent d'en composer.[1] Chacun cherchait à « mêler les fleurs des lettres aux épines des sciences ou des affaires. »[2] Jamais l'enthousiasme du beau ne fit battre le cœur italien avec plus de violence.

En bien des lieux le progrès est l'ouvrage, non pas de quelques intelligences supérieures, mais de nombreuses familles qui, sous plusieurs générations, embrassent plusieurs branches de connaissances. Telles sont ces races de lettrés et de typographes, dont tous les membres souvent acquirent une gloire égale ; tels sont les Aldi, les Giunti ; tels les Mirandoles, les Piccolomini, les Rainaldi, les Campeggi, les Paleotti.

Au perfectionnement des arts concourent aussi, tan-

[1] J. Bruno; *Opp. it.*, II, p. 303.
[2] *Id.*, II, p. 315 : « Il n'est point d'objets qu'on ne puisse couvrir de guirlandes de fleurs. »

tôt par leur esprit, tantôt par leurs trésors, des familles encore plus influentes. Ce sont les petits souverains qui, à l'imitation de ceux de Florence, à l'exemple des Est et des Gonzague, se chargent avec une généreuse ambition du patronage littéraire. Il leur arrive, à la vérité, de méconnaître parfois le talent et de maltraiter la vertu; mais, grâce au morcellement extrême du pays, les torts occasionnés par une cour se trouvent promptement réparés par une autre. L'utilité de leurs encouragements est incontestable ; l'abondance des bibliothèques suffit pour l'attester.

Une troisième espèce de familles favorables à ce mémorable élan, ce sont les Académies. Il n'était guère de ville qui n'en possédât; les cités un peu considérables en avaient plusieurs. Les étrangers en raillaient les noms bizarres, les règlements romanesques, les disputes ardentes sur le goût et le langage. Une nuance de charlatanisme se laisse, dit-on, apercevoir jusque dans le titre, *della Crusca*. L'esprit bouffon de l'époque anima souvent ces compagnies à un tel point, que le philosophe Telesio put les comparer à des mascarades, et Bruno trouver piquant de s'intituler « académicien de nulle Académie. »[1] Mais en les critiquant de la sorte, on oublie que la gaîté et l'entraînement eurent plus de part à leur constitution, que la politique et le raisonnement.

[1] *Academico di nulla Academia* (titre du *Candelajo*). Cfr. l'*Asino Cillenico* de Bruno, II, p. 294, sq.. — Pelisson (*Hist. de l'Acad. franç.*, t. II) renouvela le mot de Telesio sans le connaître : « Les Académies de delà des Monts, dit-il, se sont piquées de prendre des noms ou mystérieux ou bizarres, tels qu'on les prendrait en un carrousel ou en une *mascarade*, comme si ces exercices de l'Esprit étaient plutôt des débauches et des jeux que des occupations sérieuses. »



Ce que leur organisation offre de singulier s'explique aisément par la nature pédantesque des écoles vulgaires. C'est le dégoût des formes lourdes et vides, qui les jeta dans une recherche inquiète de l'extraordinaire. Cependant, poussées par l'esprit d'association, elles apprirent à mettre les idées en commun, et à multiplier les moyens propres à éveiller le génie. Elles rajeunirent les universités et les cloîtres, quand elle ne les remplacèrent ou ne les suppléèrent point. Leur plus solide mérite, ce furent les services rendus à la langue italienne. Dédaigné d'abord à titre de plébéien, respecté ensuite comme toscan, déclaré par Dante « illustre, aulique et cardinal, » cet idiome admirable fut enfin adopté de la nation entière. Consacré par le talent, il fut digne de servir désormais de lien aux habitants de cette contrée favorisée. Il restait à créer la science de ce même idiome, l'art savant de le manier avec éloquence; il s'agissait de combiner, après la grammaire et le vocabulaire, une rhétorique et une poétique capables de guider les générations futures. Les Académies ont su remplir cette tâche avec gloire, puisqu'elles ont fortifié et poli cet instrument, avant de le rendre à un peuple judicieux, spirituel, rêveur et artiste. Elles ont fait davantage : elles ont fait penser.

Quelles obligations ce peuple doit leur avoir! Leur siècle est devenu une des grandes époques de la littérature européenne. L'admiration qu'il inspire grandit, lorsqu'on se rappelle qu'il atteignit à cette gloire au milieu des guerres civiles et étrangères. Pour expliquer de tels phénomènes, il faut recourir à l'intervention de la Providence. Ce qu'on conçoit plus facilement, c'est

l'ascendant que l'Italie prit de toutes parts. Il était inévitable que Léon X eût pour imitateurs François Ier, Charles-Quint, Henri VIII ; que l'Arioste fût consulté par Cervantes et Lope de Vega ; que Shakespeare mît à profit Porto et Giraldi. Il semble qu'une pareille exaltation ne pût durer. Si les choses ne viennent en aide aux hommes, il faut craindre qu'une fougue semblable ne se convertisse en abattement. La munificence des grands, le génie inventif des poètes et des philosophes, le zèle des assemblées scientifiques, la faveur populaire, est-ce assez de tout cela pour prévenir l'épuisement ou pour le retarder ? Je l'ignore. Mais, au milieu du XVIe siècle, un événement d'une extrême gravité vint changer la face de l'esprit public. Cet événement n'était rien moins que la rénovation du catholicisme.

Cette période, où les lettres prirent un essor si audacieux, était aussi l'âge d'or de la théologie ; hors de l'Italie, elle n'était pour ainsi dire que théologienne. Ce qui, en Italie, domina la première moitié du siècle, ce fut l'influence de Léon X, influence légère, ingénieuse, aimable, sceptique, moqueuse, immorale. Ce qui prévalut dans la seconde, au contraire, ce fut l'esprit de Paul IV, esprit sévère, froid, pompeux, rigoriste, farouche, tyrannique. Au commencement, le règne des rimeurs et des courtisans ; à la fin, le règne des religieux. « Plus un peuple, disait vers 1500 Machiavel,[1] est voisin de Rome, plus il est impie. » Alors Du Bellay

.... cherche Rome en Rome ;
Et rien de Rome en Rome ne trouve.

[1] *Discorsi sopra la I. Dec. di T. Liv.*, l. I, 12.

Car, dans ce temps, Rome, citant Virgile et Properce, et non les apôtres ni les Pères, ne prétend qu'au titre de capitale de la république des lettres.[1]

> Tu regere imperio populos, Romane, memento.
>
> . . . .
>
> Romanos rerum dominos gentemque togatam.
>
> . . . .
>
> Omnia Romanæ cedunt miracula terræ;
> Natura hîc posuit quidquid ubique fuit.

Après 1550, elle aspire à rétablir la république chrétienne, à la gouverner souverainement, à redevenir, selon Rabelais, « la ville la plus moinante de toute la moinerie. » Haine au paganisme, mort à l'hérésie, tels sont dès lors ses sentiments, source d'une puissante contre-révolution.

Trois ans avant la mort de Luther, Paul III fonde la congrégation du Saint-Office de l'Inquisition, et envoie dans le Nord ce que le peuple allemand nomme les prêtres espagnols. L'année même où Calvin expire, se terminent les dernières sessions du concile de Trente, et se concerte une alliance dont les chefs sont Philippe II et Catherine de Médicis, et les soutiens le duc d'Albe et la belliqueuse maison de Lorraine. C'est en 1565 que le roi d'Espagne renouvelle ses rigueurs dans les Pays-Bas, décidé, dit-il, à n'y souffrir la racine d'aucune mauvaise plante, et se souvenant sans cesse du conseil du P. Oradici : « Plus on détruit ses ennemis, moins il en

[1] Voy. BRUNO, *Opp. it.*, II, p. 164. — Cf. BASILE ZANCHI, *In Leonem X. pontif. Maxim.* (Rome, 1540).

reste. » Le 17 octobre 1569, Pie V, pontife appliqué à rendre le monde, non pas « doux et humble de cœur, »[1] mais « humble et mélancolique, »[2] écrit à la mère des derniers Valois : « Gardez-vous de croire qu'on puisse faire quelque chose de plus agréable à Dieu, que de persécuter ouvertement ses ennemis par un zèle pieux pour la religion catholique. » Voilà les germes de cette « pitié cruelle, » *pietà crudele*,[3] qui inspira la Saint-Barthélemy et qui se personnifia dans le cardinal théatin, Caraffe.

Quel effet cette énergique réaction produisit-elle sur les études spéculatives? La colère de Caton contre les philosophes grecs fut effacée par l'acharnement des nouveaux censeurs contre la libre pensée.[4] La mesure d'indépendance dont Cusa et Pomponace avaient joui, fut refusée à Campanella, à Vanini. Côme III de Florence défendit l'impression de la belle traduction de Lucrèce par Alex. Marchetti, comme un code impur d'épicuréisme. La science demandait à marcher à l'aise, à vivre, à parler sans gêne. L'Eglise, redoutant d'en être lésée, devait chercher à l'étouffer. Ainsi se forma un combat à outrance entre deux intérêts également chers à l'homme, mais également irrités. Qui sait à quel point de splendeur, sans cette fatale guerre, la philosophie italienne se fût élevée? Elle voguait à pleines voiles; elle avait posé, remué tous les problèmes d'observation

[1] SAINT MATTHIEU, XI, 29. — Comp. *Abélard*, par M. de Rémusat, I, p. 257.

[2] NELLI, *Vita Galil.*, II, p. 585.

[3] Disc. d'ouverture du concile de Trente, par l'évêque de Bitonto.

[4] On sait que la répugnance de Caton-le-Censeur pour la philosophie égalait son aversion contre Carthage. Voy. PLUTARQUE, *Vie de Caton l'Ancien*, ch. 22.

et de métaphysique; elle touchait à l'heure de proclamer les découvertes, qui ont immortalisé Bacon, Descartes, Spinosa, Leibnitz.

A ces conjonctures défavorables ajoutez les mesures et les pratiques du despotisme espagnol. L'Escurial faisait la loi en Italie, et donnait le ton aux moindres des princes. Sous son sceptre pesant, les mœurs allaient se corrompant; l'habileté bannissait la vertu; l'hypocrisie, rivale du fanatisme, bannissait la piété. Partout des goûts nouveaux, et à leur suite le fruit de la mollesse, l'indolence. Les lettres et le langage réfléchirent cette fausse et funeste situation : plus de grands intérêts, plus d'inspiration. Les muses languirent dans l'oisiveté et dans l'affectation, s'abandonnant de plus en plus à la pente vicieuse qui mène au genre déclamatoire et théâtral. S'il y eut encore une source d'enthousiasme, ce fut la foi orthodoxe, celle qui a nourri le Tasse, « génie plus paré, dit Campanella,[1] et plus éloquent qu'Homère et Virgile, mais qui connaît moins la nature et sait moins l'imiter. » Bientôt l'esprit italien se consumera en bagatelles, en débats stériles pour ou contre Pétrarque, pour ou contre Marino, pour ou contre le lexique florentin. Ce qu'il y aura de plus hardi se réfugiera dans la musique, et inventera l'Opéra, pour se noyer dans des flots d'harmonie, ou pour briguer l'épithète de virtuose. Décadence générale, qui durera cent cinquante ans, qui remonte au jour où le Tasse fut enfermé dans l'hôpital des fous, qui s'arrête au jour où Gravina recueillit Métastase, et qui, bien avant le noble

[1] *De Libris propriis*, c. IV, art. 2, p. 67.

Filicaïa, arrachera au patriotisme d'éloquents soupirs.

Italia, Italia, o tu cui feo la sorte
Dono infelice di Bellezza. . . . .

C'est donc un contraste parfait, que la différence de ces deux demi-siècles. Il est une vie, une carrière où ce contraste se manifeste par divers côtés : c'est l'existence de Jordano Bruno, penseur imprudent qui, vers 1600, tenta de renouer les traditions tolérées, et même protégées cent ans auparavant.

II

Le nom de Bruno, assez ordinaire au moyen-âge et latinisé en *Brunus*, a été décoré des épithètes de grand et de saint. Pour Jordano, il croyait s'honorer assez en se surnommant le *Nolain*.[1]

La petite ville de Nola est située dans la province dite Terre-de-Labour, à quelques milles de Naples et presque à égale distance de la Méditerranée et du Vésuve ; elle est aujourd'hui le chef-lieu d'un *circondaire*. La nature a doté cette région avec magnificence ; elle lui a donné pour armoiries une corne d'abondance, et pour titre le terme de *Campagna felice*.[2] L'agriculteur, le bo-

[1] *Il Nolano, Nolanus Comæracensis, Nolanus Italus.*
[2] Voy. Bruno, *Opp. it.*, II, p. 429. *Orat. valedict*, §. XVIII.

taniste, l'amateur de chevaux la vantent à l'envi. L'histoire aussi a distingué Nola. Fondée par les Tyriens, ou même par les Iapyges, cette cité eut dès l'origine, outre d'imposantes fortifications, douze portes et bon nombre de temples et d'amphithéâtres. D'alliée fidèle et vaillante des Sammites, elle devint municipe, puis colonie de Rome. Elle fut toujours renommée par sa bravoure. Annibal échoua plus d'une fois devant ses murs. Sylla vint y camper, lorsqu'il rassembla ses troupes contre Marius. Auguste y alla mourir, et Tibère, son successeur, y fit la dédicace de son temple. Le moyen âge parut moins propice à *Cœmiterium;* tel fut le nouveau nom de Nola. Après que les Goths l'eurent pris d'assaut, Alaric le saccagea, et les Sarrazins, comme les Hongrois, surpassèrent la barbarie des Vandales. Quant à Mainfroy, qui s'en empara en 1255, il le traita avec douceur. Deux inondations épouvantables, aux XV[e] et XVI[e] siècles, y portèrent la peste, et achevèrent d'en détruire l'antique prospérité.[1] Cependant, quoiqu'elle n'eût pas dix mille habitants, Nola demeura siége épiscopal, centre d'une noblesse ancienne, longtemps vassale des Orsini, et entrepôt d'un commerce actif. En récompense du courage déployé contre les Français, les rois d'Espagne lui accordaient une protection particulière. Mais cette population, parfois dévote jusqu'au fanatisme, était fière d'une autre protection encore. Deux confesseurs de la foi,[2] saint Félix et saint Paulin, l'avaient sauvée en plusieurs

[1] *Tom. Costo, compend. dell' istor. del regno di Napoli* (1591), l. III, p. 58.
[2] Bruno, *Opp. it.* par ex. I, p. 193.

occurences tragiques; c'est ce que Montaigne et Bodin [1] nous apprennent après tant d'autres. Le premier cite la belle prière de Félix, qui semble la traduction évangélique d'un mot de Stilpon de Mégare : [2] « Seigneur, garde-moi de sentir cette perte, car tu sais qu'ils n'ont encore rien touché de ce qui est à moi. » Du bordelais Paulin, [3] on rapporte une parole non moins célèbre, une sentence philosophique en apparence, et au fond chrétienne : « Sois péripatéticien devant Dieu, et pythagoricien dans le monde, *sis peripateticus Deo, pythagoricus mundo*, » c'est-à-dire, marche dans les voies de Dieu, sans t'entretenir avec le monde. À Nola, on plaçait Félix au-dessus de Paulin : l'un avait été l'objet d'un miracle, et en avait opéré lui-même; l'autre, saint devancier de Vincent de Paule, n'avait fait que des prodiges de charité. Ce sont là les deux martyrs que Nola fournit au catholicisme; elle en donna deux aussi au protestantisme et à la philosophie, Algieri et Bruno.

Pomponio Algieri, étudiant à Padoue, fut accusé, en 1555, « comme contempteur de la foi et religion chrétienne; après longue détention ès-prisons de Padoue et de Venise, il fut condamné à perpétuelles galères; » mais le légat « l'ayant demandé à la Seigneurie, afin d'en faire offre très-agréable à son maître, » Algieri endura

[1] Montaigne, *Essays*, I, c. 38; Bodin, *de la Répub.*, p. 58.

[2] Voy. 2 Corint. XII, 14. « Je n'ai rien perdu de ce qui est vraiment à moi, répondit Stilpon à Démétrius; car personne ne peut enlever l'instruction, et ce que je savais, je le sais encore. » *Diog. Laert. in Stilp.*, l. II. Cfr. M. V. Leclerc, *Chrest. grecque*, avec trad. et notes, p. 4, sq., éd. II. « *It is the mind that makes the body rich*, » dit Shakespeare.

[3] Voy. M. Villemain, *de l'Eloq. chrét. dans le IVe siècle*, p. 445, sqq. (*Nouv. mél. hist. et litt.*, 1827).

à Rome le dernier supplice, « effrayant par sa constance et sa magnanimité tous les plus vénérables Pères de Rome, spectateurs d'icelle. »[1] Tel est le sommaire de dix pages *in-folio* que le martyrologe calviniste consacre à cet « athlète de l'Evangile. » Triste similitude de sort entre Algieri et Bruno! Tous les deux sont incarcérés sur le territoire vénitien et livrés, après quelque résistance, au légat pontifical, et enfin réduits en cendres au champ de Flore!

Nola s'illustra par d'autres célébrités encore. Cette contrée eut pour tous ses enfants un tel attrait que, durant son exil, au milieu des travaux les plus abstraits, Bruno ne se lassait de s'en souvenir avec tendresse. A cet égard, il ne le cédait pas à ce judicieux historien de Nola,[2] Ambrogio Leone, helléniste et médecin distingué, lecteur à l'Académie *degli Studj*, auteur que la postérité juge sur un traité contre Averroës,[3] et auquel les contemporains, par la bouche d'Erasme, attribuaient autant d'énergie que d'agrément,[4] « du lion et de l'ambroisie. »

Sans nous arrêter à un autre professeur de Naples dont Nola peut s'enorgueillir à juste titre, savoir Albertino Gentile, nous devons faire mention de Louis Tansillo,[5] poète élégant, estimé du Tasse,[6] malhabilement co-

[1] Sous Paul IV.—Théod. de Bèze admit aussi Algieri dans ses *Icones*. « *Divinæ cujusdam virtutis plenus*, etc.. etc. »

[2] « *Piè tu quidem, quod Nolam patriam tuam illustras, cui quondam Maro noster famam invidebat.* » ERASME, *Epist.*, l. X, 530.

[3] « *Adversus Averrœm impium* καὶ τρὶς κατάρατον. » ERASME, l. I.

[4] « *Non minùs jucunditatis quam roboris.* » Ibid.

[5] « *Mio padre*, dit Tansillo, *a Nola, io a Venosa nacqui.* » — Bruno dit avec orgueil : *Il Nolano Tansillo*, (par ex. II, p. 196).

[6] Voy. *Il Gonzaga*.

pié par Marino,[1] et représentant un des côtés du génie napolitain, la gaîté poussée à la licence. Nola est voisine du berceau des Atellanes. Tansillo profita des traditions de plaisanterie obscène, qui y subsistaient encore, et publia, à vingt-quatre ans, un poème allégorique singulièrement piquant, et bien fait pour alarmer la pudeur la moins farouche, le poème intitulé le *Vendangeur*.[2] Le succès, relevé par le scandale, fut suivi du châtiment. Paul IV inscrivit Tansillo aux registres de l'Inquisition. Le brave capitaine eut peur; celui que don Garcie de Tolède appelait son « Achille et Homère, » se hâta de chanter la palinodie dans les *Larmes de saint Pierre*.[3] Cette seconde œuvre resta inachevée. C'est une œuvre de repentir, qui fut couronnée de l'absolution papale, et qui, malgré les teintes orthodoxes d'une croyance équivoque, est indigne du créateur de tant de sonnets, où la grâce et la verve avaient promis un successeur à Pétrarque. Mort dans un âge avancé, Tansillo eut pour admirateur, pour disciple, le Nolain Bruno; mais il fut moins imité dans l'exquise harmonie de sa diction, que dans ses négligences, ses libertés de goût, dans ses jeux de mot et d'esprit, ses *concetti*, ses *translati*. Tansillo, dont le caractère était aussi doux que celui de Bruno était impétueux, a comme celui-ci abusé d'un talent élevé.

Si, de nos jours, l'archéologue et l'homme de goût visitent cette terre avec une curiosité respectueuse, l'historien politique va y rechercher les traces d'une tentative de révolution politique. Ce fut de Nola que par-

[1] Voy. STIGLIANI, *Lettere*, p. 148.
[2] *Il Vendemmiatore*. ovvero, *Stanze amorose sopra gli orti delle donne*.
[3] On croit que Malherbe l'imita dans sa *Pénitence de saint Pierre*.

tirent, en 1820, les fils d'une insurrection, pendant que la Grèce et le Piémont étaient remués par les mêmes desseins et les mêmes vœux.

La patrie de Bruno ne se souviendrait-elle pas avec quelque reconnaissance, du penseur qui a répandu le nom de Nola à travers l'Europe, et qui lui vaut encore l'attention de quiconque s'intéresse à la marche de la civilisation? Au lieu d'une froide amnistie, qu'elle accorde un peu de sympathie aux tâtonnements et aux infortunes du génie.

III.

Tout porte à croire que Jordano naquit vers 1550, c'est-à-dire, dix ans après la mort de Copernic, dix ans avant la naissance de Bacon. Sa famille était-elle noble et riche? Quelques biographes en sont tellement persuadés, qu'ils l'appelent à tort Bruni. D'autres ont contesté, nié cette origine patricienne jusqu'à le donner pour fils d'un tailleur et d'une blanchisseuse.[1] On l'entend plus d'une fois se plaindre « de vassaux et de valets; »[2] on lui voit témoigner un dédain profond pour

[1] Le passage sur lequel cette opinion est fondée a été mal entendu. « *Se non fusse un poveraccio, mendico, nodrito di pane di miglio, morto di fame, generato da un sarto, nato d'una lavandiera* » (*de l'Infinito*, II, p. 68). — C'est dans la bouche d'un adversaire que Bruno met ces mots, pour ridiculiser un homme, qui est à la fois grossier et dans l'erreur. « On ne saurait souffrir, écrivait en 1765 Voltaire à d'Argental, l'absurde insolence de ceux qui vous disent : Je veux que vous pensiez comme votre tailleur et votre blanchisseuse. »

[2] Par ex. *Della causa*, etc., dédic.; *Orat. valedict.* On a prétendu sans



« le bas peuple, le gros des hommes, les vilains et les manants. »[1] Plus souvent encore il fait gloire de ses façons élégantes, de ses habitudes courtoises, de son urbanité. L'orgueil qu'il laisse paraître à cet égard, a choqué ou fait sourire les critiques, qui en attribuaient la cause à d'étroits préjugés. On le conçoit cependant, sans l'excuser, lorsqu'on songe que la noblesse italienne, infiniment au-dessus des classes élevées des autres pays, était vraiment noble alors. L'attachement aux belles manières, tant recommandées par Dante,[2] l'avait conduite à goûter les plaisirs de l'esprit; l'esprit valait ou passait naissance. Ecartée à la fois des affaires publiques, et de cette vie à demi-sauvage de guerre, de chasse et d'ivrognerie à laquelle on se livrait ailleurs,[3] formée par une culture précoce, la noblesse italienne était devenue une aristocratie intellectuelle, mère ou émule des poètes et des philosophes les plus célèbres.[4]

fondement, que les subalternes dont Bruno crut avoir à se plaindre étaient des moines, auxquels il avait eu charge de commander. Il est peu probable qu'il ait jamais eu une dignité ecclésiastique. Cfr. *Eroici furori*, II, p. 314.

[1] Par ex. *Opp. it.*, t. I, p. 164, 167, 179; II, p. 258.

[2] *Bei costumi, gentilezza.* DANTE, *Convito*, l. IV; *Canzoni*, l. IV.

[3] BRUNO, *Opp. it.*, II, p. 243, sq.

[4] Aux yeux de la noblesse italienne, on s'anoblissait en cultivant tout ce qui honore la vie civile, *lo stato civile;* c'est ce qui explique et justifie la vanité nobiliaire du Nolain. Le sang ne suffit pas, selon lui; il y faut joindre l'honneur : l'honneur même est insuffisant, il faut y allier la science et l'esprit. Les ridicules d'une noblesse purement extérieure ne lui échappent point : « Noblesse de lignée, de hasard ou d'autre accident, » dit-il. (*Opp. it.*, I, p. 152. 226; II, p. 223). Aussi détermine-t-il plusieurs fois les qualités, les conditions de la véritable aristocratie. Il la veut personnelle plutôt qu'héréditaire, lorsqu'il écrit (10 juin 1588) à don Guillaume de Saint-Clément, ambassadeur d'Espagne près de Rodolphe II : « Les animaux muets, quoique issus de parents prônés, ne sont réputés généreux, qu'autant qu'ils sont eux-mêmes vigoureux; ainsi les hommes que leur propre mérite ne distingue pas, perdent le droit de se dire véritablement nobles. » Ce sont là les sentiments d'un Juvénal, d'un Boileau :

Dans la fierté de Bruno était entré enfin, outre la morgue philosophique qui nous décèlera souvent les travers de l'époque, un élément patriotique. « Je suis Napolitain, s'écrie-t-il avec bonheur, né et élevé sous le plus doux des cieux! » Paysage, langue, arts, philosophie, gloire, voilà ce que, parmi les brumes et les neiges des Iles-Britanniques, lui retrace ce « *cielo benigno*. »

S'il est permis d'en croire Jordano, son père Jean était homme de sens et d'esprit.[1] Jordano fut-il élevé sous ses yeux, dans cette maison qu'il nous montre avec attendrissement aux pieds du mont Cicala?[2] Reçut-il la première instruction dans un collége, ou dans un couvent? Les religieux se trouvant en possession de l'enseignement public, ce furent vraisemblablement eux que le futur dominicain eut d'abord pour maîtres. Les ressources littéraires abondaient dans le royaume de Naples. Avant de les indiquer, il est à propos, toutefois, d'esquisser l'éducation que le Nolain dut tenir du climat et des événements. C'est une imagination indomptable, c'est un inébranlable

« Dic mihi, Teucrorum proles, animalia muta
» Quis generosa putat, nisi fortia?..... »
(*Sat.*, VIII, v. 56, sqq.).

« Entre tant d'animaux qui sont ceux qu'on estime?
» On fait cas d'un coursier qui, fier et plein de cœur, etc. »
(*Sat.* V).

Gentilhomme, dans le langage de Bruno comme de Campanella, équivaut à galant homme, homme digne de ce nom (*Opp. it.*, I, p. 172. CAMPANELLA, *Poésie*, p. 85, édit. Orelli). Bruno assure qu'il a rencontré le type du chevalier dans sir Philippe Sidney; or, celui-ci avait pour devise les mots d'Ovide :

« Nam genus et proavos, et quæ non fecimus ipsi,
» Vix ea nostra voco...... »

[1] Par ex. *Eroici furori*, II, p. 324.

[2] *Spaccio della bestia trionfante*, II, p. 152.

caractère qu'il s'agit de peindre : comment l'une et l'autre se développèrent-ils ? . . .

Il paraît impossible que l'enfance de Bruno ne fût qu'une stupide végétation.[1] Les instincts profonds sont ordinairement précoces. Les habitants ressemblent à la terre qui les porte, dit le Tasse,

> La terra. . . . .
> Simili a sè gli abitator' produce. . .

Or, le sol de Nola est volcanique comme l'atmosphère, comme l'eau, comme ce vin noir[2] et épais, qui a le nom significatif de *mangiaguerra*. De là le feu du sang, du teint et de la fantaisie; de là la finesse des organes, la vivacité du geste, la mobilité de l'humeur, l'ardeur passionnée du caractère. Durant l'adolescence de Bruno, d'ailleurs, ces plages étaient le théâtre d'un drame lugubre et sans dénoûment. Tremblements, inondations, éruptions, disette, peste et autres calamités; on eût dit qu'en ce temps d'aventures, la création elle-même violait ses lois. De bonne heure, la nature apparaît à Bruno pleine de puissance et de charme tour-à-tour, revêtue de force, de beauté, de bonté, de diverses marques d'une supériorité surhumaine. L'enfant la redoute, l'admire, l'aime successivement; l'homme l'élèvera à une perfection idéale, en lui prêtant âme et intelligence; et insensiblement il arrivera à la diviniser. A la faveur des révolutions physiques, on vit s'organiser des bandes de brigands, de corsaires, des essaims de

[1] Voy. ALFIERI, *Vita*, *Epoca*. I.
[2] BRUNO, *Opp. it.*, II, p. 209.

bravi.[1] Une guerre téméraire, suscitée par un pontife napolitain, Paul IV, ensanglanta le pays. Les Ottomans pénétrèrent dans les faubourgs de la capitale. L'obstination de Pie IV et de Pie V à exécuter les décrets de Trente et la bulle *In cœnâ Domini*, mit le comble aux orages et aux souffrances. Dans des circonstances semblables, un contemporain de Marius et de Sylla s'était pris à douter de la Providence : Lucrèce crut le monde abandonné aux caprices des tyrans. Quelle impression dut alors éprouver Bruno, qu'on a souvent comparé au poète latin? Parmi tant de ruines il eut, ce semble, à déplorer celle de sa famille et de ses biens.

> « At nos (dit-il), quantumvis fatis versemur iniquis,
> » Fortunæ longum à pueris luctamen adorsi, » etc.[2]

Appelé à subir d'autres épreuves, hors d'état de prévoir le terme lamentable de sa carrière, il put dire un jour au delà des Monts, avec une résignation plus mondaine que chrétienne : « Il ne me reste plus d'autre infortune à essuyer que l'infidélité d'une maîtresse.[3] »

Né sous ces auspices sinistres, vers la fin du règne de Charles-Quint, ou plutôt de ce don Pedro de Tolède qui opprima Naples vingt ans,[4] Bruno vit, sous Philippe II, le duc d'Albe offrir aux Napolitains, pendant douze ans, l'image d'un bon prince, quoique là aussi,

[1] J. Bruno, *Opp. it.*, II, p. 246.

[2] Bruno, *de Monade* I, c. I, p. 38.—Ramus aussi disait : « *Confiteor vitam mihi totam acerbissimis fluctibus jactatam esse. Puer vix è cunis egressus duplici peste laboravi,* » etc. (*Scheckian. epilog. Rami*, p. 7).

[3] Bruno, *della Causa, etc. proœm. epistol.*

[4] Brantome, *Hom. illust.*, t. I, disc. XXXIV.

selon de Thou,[1] « meilleur pour la guerre que pour la paix, et bien persuadé que l'empire s'affermit plus par la terreur que par l'amour. »[2] Il vit ensuite le vertueux duc d'Alcala arrêter avec fermeté les empiétements du clergé. Il vit le cardinal Granvelle se faire de même bénir et regretter. Mais il vit aussi succéder à ces ministres populaires, après Mendoça et Zúñica, le marquis de Mondejar, homme d'état avide et inconsidéré, « destiné, dit Parrino,[3] à faire voir à son maître ce qu'a d'illusoire la maxime d'Aristote : *magistratus virum aperit,* puisque ce nouveau Thémistocle fut exécré en Italie. » Une bataille décisive pour le repos de l'Europe, livrée non loin de Corinthe, et égalée par Herrera et Ercilla à la bataille d'Actium, le combat naval de Lépante où, à l'avis de Philippe II, Don Juan risqua beaucoup,[4] et qui fut suivi de fêtes magnifiques, dut frapper non moins vivement l'esprit de Bruno. De telles émotions devenaient chaque jour plus rares; il n'y eut plus même, sous Olivarez, de fêtes ordinaires. Ce sombre gouverneur, en Espagne surnommé *el gran Papelista,* tenait pour principe :

Amor, Reyno y dineros
No quieron compañeros;

et avait coutume de dire : « Ne désirez pas la vice-royauté de Naples, il en coûte trop de la quitter. »[5]

[1] *Histor. sui temporis*, l. LXXV.
[2] Les soldats l'appelaient : « *el buen padre de los soldados.* » BRANTOME, *Hom. illust.*, I, disc. IV.
[3] *Teatro eroico e politico de' governi de' viceré*, I, p. 303, sq.
[4] « *Mui atrevido fu.* »
[5] PARRINO, *Teatro*, II, p. 179.

Tant la patrie de Bruno était chère même aux étrangers !

La vue de ce régime despotique, ouvertement arbitraire, attrista sans nul doute le philosophe de Nola, de même qu'elle poussa plus tard un admirateur de Savonarole,[1] Campanella, à tramer une conspiration formidable dans les couvents et les châteaux de la Calabre. Comment Naples était-il en effet gouverné? « Avec toute la rigueur[2] que doit attendre de la nation espagnole, prudente et sévère, celle du monde qui doit être tenue en bride et de court, pour le naturel altier et turbulent qu'on a de tout temps remarqué en ceux de ce pays-là, qui n'aspirent qu'à des nouveautés et à s'affranchir du joug espagnol. » Lorsque le Napolitain prétendait reconquérir, je ne dirai pas la parole ou la science, mais l'industrie et le commerce, son courage pétulant faisait sourire le grave Espagnol,[3] qui le comparait à la colère du Vésuve : « elle ne sait que dévaster et se résoudre en fumée. » C'est que le dominateur ibérien disposait des casernes et des monastères à la fois. Vainement, à la vérité, il avait essayé d'introduire l'Inquisition ; elle fut renversée, expulsée aux cris de *Viva la santa fede*, comme elle fut contenue en Aragon par les *fueros*, aux cris de *Viva la libertad!*[4] Mais il était facile d'intéresser à la prospérité des couvents, un peuple toujours disposé à croire à d'autres miracles encore que ceux qui se font à jour nommé.

[1] Campanella, *de Lib. prop.*, p. 71.
[2] *Mercure français*, t. X, p. 25, sq.
[3] « *Tenace e stiptico Spagnolo.* » Bruno, II, p. 244.
[4] M. Mignet, *Ant. Perez et Philippe* II, p. 142, sqq., p. 216, sq. éd. I.

Les vice-rois y consacraient les biens considérables des hérétiques et des criminels d'Etat; les particuliers y contribuaient par testaments, aumônes, donations, offrandes de toute espèce. Les anciens ordres s'étendaient, une foule d'ordres nouveaux s'établissaient. Les fortunes laïques se convertissaient en biens ecclésiastiques, à moins de se transporter en entier dans l'autre péninsule, métropole des vainqueurs. Le clergé possédait les deux tiers des revenus du royaume, et ne pouvait comprendre qu'on l'accusât de simonie.[1] Ce fut une image miraculeuse de la Vierge, qui valut aux dominicains cette église, et ce cloître superbe qu'ils nommèrent à bon droit la Santé, *la Salute*.[2] Faut-il s'étonner que le mélange de superstition et d'hypocrisie, qui accompagnait ce redoublement de zèle, qui appauvrissait cette contrée florissante, et énervait ces caractères bouillants, indignât et désespérât tous les esprits élevés? Là se trouve aussi la cause de l'incrédulité reprochée aux Napolitains de cette époque, et particulièrement aux écrivains de la trempe de Bruno.

IV

Les nobles napolitains avaient trois carrières devant eux, l'armée, le barreau ou la magistature, et l'église. Ceux qui répugnaient à prêter leur épée à l'Espagne

[1] GIANONE, *Storia del regno di Nap.*, l. II, c. 6.
[2] ENGENIO, *Napol. Sacr.*, p. 608.

prenaient l'habit ou la robe ; ceux qui étaient avides de lettres ou d'honneurs, l'habit ; ceux qui visaient à s'enrichir, la robe. On ne pouvait plus appeler carrière une ressource, souvent encore employée par les gentilshommes de campagne, celle qui a fait, en Italie, de baron un synonyme de larron. Vers 1550, on revenait aux ordres sacrés avec la fougue du moyen-âge. Les franciscains et les dominicains, qui, sous le nom de Scotistes et de Thomistes, s'étaient livré tant de combats, acquéraient encore des membres éminents. Quoique leur influence diminuât, à proportion que celle des jésuites croissait, Bruno se fit recevoir dominicain.[1] En quel lieu, en quelle année a-t-il embrassé la vie monacale ? Etait-ce à Nole, ou à Naples ? Il importe peu de connaître ceci avec précision, parce que les règles de l'Institut, et les dispositions des frères étaient les mêmes partout. Vingt ans après, les dominicains firent une autre conquête de prix, celle de Campanella, que nous ne voulons jamais séparer de Bruno.[2] Le philosophe

[1] Cela nous est démontré, non-seulement par certaines allusions de Bruno (par ex. *Er. furori*, II, p. 344), mais par les actes d'accusation parvenus jusqu'à nous, l'un de Venise, l'autre de Rome. L'historien des *Frères prêcheurs*, Echard, a beau nier ce fait, et s'autoriser en quelque sorte d'une parole de saint Jean (1re *Epitre* II, 19) : un tel démenti vaut le raisonnement qui le soutient. « Si Bruno eût été des nôtres, dit-il, il serait assurément resté avec nous, de fait comme de pensée ; *si fuisset ex nobis, utique nobiscum permansisset, et convictu et sensibus.* » (*De script. ord. prædic.*, II, p. 342). L'érudition biblique du Nolain, et la haine qu'il laissa depuis éclater contre les religieux, particulièrement contre les franciscains (*Scoticolæ*, *opp. lat.*, p. 570 ; *opp. it.*, II, p. 348), viennent du reste corroborer l'unanime témoignage des documents authentiques. Depuis qu'il existe de tels documents, ces mots d'Echard ont perdu leur sens : « *Utut sit, nulla hactenus documenta protulerunt ex quibus constat, ipsum ordinis Prædicatorum aliquando vestem gessisse.* » (Voy., contre cet historien, Frommann, *Tractat. de fascin magicâ. Nurbg*, 1675, p. 510. Placcius, *Theatr. anonym. et pseudonym.*, p. 188).

[2] Voy. Orelli, *Poesie del Campanella*, prefaz.

de Stilo a raconté lui-même [1] que, touché des exhortations d'un prêcheur et de l'histoire d'Albert-le-grand, il abandonna la jurisprudence pour la théologie. Sa résolution paraissait aussi solide que sincère, bien qu'il n'eût que quatorze ans. Cependant il rencontre dans le cloître de Cosenze quelques livres de philosophie, et quelques moines éveillés par les saines leçons de Telesio; il lit les uns, il écoute les autres, il devient philosophe lui-même. Plus de tranquillité, dès ce moment : forcé de s'enfuir, il espère se faire oublier dans Rome ; mais l'inquisition s'empare de ses papiers, et prélude par une surveillance étroite, aux fers, aux tortures que les Espagnols apprêtent.

On a expliqué diversement l'affiliation de Bruno à la société de saint Dominique. Son imagination, a-t-on dit, s'est plu d'abord à embellir le côté poétique de la vie contemplative, à exalter les sombres joies de l'ascétisme chrétien. L'ambition, peut-être, a séduit son cœur, en traçant devant lui la route des dignités, par lesquelles l'Eglise tentait ou récompensait les soumissions du talent. Ses facultés oratoires pouvaient se regarder, dans une congrégation appelée spécialement à la prédication, comme un moyen assuré d'élévation. Sa vanité enfin était facile à flatter, et son inexpérience égalait sa jeunesse. Un plus noble motif décida Bruno; ce fut, de son propre aveu, le désir de sacrifier aux muses dans une sainte retraite.[2] Il ne fit en cela qu'imiter un de ses modèles. Afin de presser la marche de ses études,

[1] *De Lib. prop.*, p. 4.
[2] *Eroici furori*, II, p. 313, sq.

Telesio s'était reclus durant son adolescence dans un couvent de bénédictins. [1]

On s'est étonné, et peut-être à plus juste titre, que le choix de Bruno fût tombé sur l'institution des fr. jacobins. Cet ordre, a-t-on répété, était alors chargé, de concert avec les augustins, de travailler à l'extinction des lumières nouvelles. Il avait donné lieu au terme d'obscurants, *obscuri viri*; il avait paru en première ligne dans l'affaire de Reuchlin, dans celle de Luther, pour essuyer, ajoute Corn. Agrippa, un naufrage irréparable; [2] il voyait sans cesse son titre de *dominicani* travesti, par un ignoble jeu de mots, en *Domini canes*, Frères aboyeurs...... [3] Les résolutions des hommes dépendent souvent de petites circonstances. Il se peut que Bruno préférât l'ordre des dominicains, uniquement parce qu'il avait été élevé par eux, ou bien parce qu'ils formaient la communauté la plus répandue, la plus puissante du royaume de Naples.

Combien de temps dura l'accord entre eux et Bruno? Nous l'ignorons encore. Les causes de leur mésintelligence, néanmoins, ont été articulées brièvement par celui qui en devint victime. « Après avoir cultivé longtemps, raconte Bruno, les lettres, la poésie, j'ai été porté à la philosophie, au libre examen, par mes guides

[1] « Costui, per meglio investigare i segreti della natura, per molti anni si disgiunse dalla frequenza degli nomini, e si liberò da ogni altro pensiero, e lasciò la patria, i parenti è gli amici, e si raccolse in un monastero de' Frati di S. Benedetto. » AQUINO, *oraz. funebr. in morte di Telesio, recitata all' Accademia Cosentina*, p. 5.

[2] « *Illâ Capnionis tragœdiâ — irreparabile naufragium fecerunt.* » C. AGRIPPA, *de vanit. scient.* c. XCVI.

[3] *Domini canes Evangelium latrantes per totum orbem.*

mêmes, par mes supérieurs et mes juges.[1] Ministres de la jalousie, serviteurs de l'ignorance, esclaves de la méchanceté, ils prétendaient m'assujettir à une vile et stupide hypocrisie!... » C'est une chose connue que l'harmonie qui, sur ce point, rapproche Bruno de Campanella.[2] Cent fois, et toujours avec une verve mordante, leur ressentiment profond, ranimé par d'amers souvenirs, déborde en paroles moins mesurées que les précédentes. Le Calabrais, peut-être plus encore que le Nolain, traita, dans des sonnets inspirés par une indignation parfois mélodieuse, ou par les tristesses de la captivité,[3] les moines et leurs défauts, à peu près comme les jansénistes traitèrent les jésuites.[4] Les deux philosophes eurent la prétention d'arracher le masque à la dissimulation, au mensonge; prétention d'autant plus ferme que l'hypocrisie dominait davantage autour d'eux. Il y avait courage, il y avait mérite à entreprendre ce combat. Erasme et Spencer couraient moins de dangers. En France, la tâche était bien autrement facile; l'esprit gaulois, si empressé à rire des travers humains, s'était égayé « de la papelardie, des cafards, des tors-cols, » avant Rabelais et Dubellay, même avant Messier et Maillard; il avait amassé les matériaux, dont le génie tira Macette et son frère cadet,

[1] « *Censori.* » (*Er. furori*, II, p. 314).

[2] CAMPANELLA, *Poesie*, p. 12-13. — Cfr. *de Libr. prop.*, p. 3, sqq.

[3] « *Inter molestias carcerum.* » — « Scribebam cum dabatur furtive commoditas, » *De Libr. prop.*, p. 14.

[4] « Gli affetti di Plutone portan' al cuore,
» Il nome di Gesù segnano in fronte. »
(CAMPANELLA, *Poesie*, p. 103).

La trina bugia, i tiranni, ipocriti, sofisti; l'ignoranza, gelosia, malignità, radici de' gran mali del mondo.

ce bon monsieur Tartuffe; il avait même défini avec profondeur cette maladie, « l'abus de paraître en la religion. »[1]

C'est évidemment la discussion, c'est la critique appliquée soit aux choses, soit aux personnes, qui rendit Bruno odieux. Sur quoi roulait-elle? On doit, sur la foi de ses adversaires et de ses écrits, admettre que ses objections et ses plaisanteries touchèrent la religion, autant que la philosophie. Il est raisonnable de s'en rapporter à Scioppius, soutenant que Bruno commença par attaquer certains dogmes respectables, et encore généralement respectés en Italie.

Deux noms retraçaient ou résumaient les doctrines des dominicains, Aristote et saint Thomas. Au XVI[e] siècle, la réputation de celui que Dante avait nommé le bon frère Thomas, était encore prodigieuse et méritait de l'être. « Vous voulez détrôner l'évêque romain, disait Bucer; détruisez les œuvres du docteur angélique! » Plus tard Nizzoli, en guerre avec ceux qu'il appelait « les Barbares et les Pseudo-philosophes, » fit à celui qu'on surnommait la sainte lumière d'Aquin l'honneur de le taxer de « borgne parmi les aveugles. » A mesure que l'Eglise se relevait et s'épurait, le crédit de Thomas s'affermissait, et les plus nobles défenseurs du catholicisme pouvaient espérer, qu'avec son secours, ils parviendraient à rétablir l'ancien ordre de choses. Cependant, ce retour un peu forcé à la foi, n'avait pas banni le doute; peut-être avait-il même contribué à surexciter l'incré-

[1] A. D'AUBIGNÉ, *Baron de Faeneste*, p. 104; Cfr. PIBRAC, *Quatr.*, I; SHAKESPEARE, *Hamlet*, III, 1; *Life and death of king John*, IV, 6.

dulité, à attiser l'enthousiasme de la destruction. Les écoliers italiens visitaient l'Allemagne; les soldats allemands envahissaient l'Italie. Aux moqueries nationales s'étaient mêlées les menaces étrangères. Le simple courant de la littérature, cette chaîne de poètes qui commence avant Pétrarque et avant Avignon, pour s'étendre au delà d'Alamanni,[1] avait préparé les esprits aux influences du Nord. Le royaume de Naples, en particulier, s'était de bonne heure ouvert à l'hétérodoxie; il avait accueilli des familles vaudoises, il avait applaudi aux nouveautés introduites par les Valdez et les Ochino; il avait rapidement dépassé le protestantisme même, en ressuscitant l'opinion fameuse d'Arius, en admirant, en propageant celle des sociniens. Les théologiens de Wittemberg, effrayés, affligés de ce qu'à leur tour ils qualifiaient d'hérésie, ne savaient comment rendre raison d'un tel excès de licence spéculative. Disciple d'Aristote et partisan de la modération, Mélanchton[2] imputa au platonisme des erreurs inséparables du réveil de l'indépendance d'esprit.

C'est sous l'empire de pareilles tendances, de pareils souvenirs, que Bruno se prit à combattre le dogme en tout ou en partie. L'Inquisition, lorsqu'elle le condamna, lui reprocha de s'être particulièrement attaqué aux doctrines de la transsubstantiation et de l'immaculée conception. Rien n'autorise à révoquer en doute une assertion si positive. Dans ses écrits[3] il se rencontre plusieurs marques d'incrédulité ou de dédain, à l'égard de ces

[1] Voy. Pétrarque, par ex., *Sonnet* XC. — Alamanni, *Sat.* I; *Sat.*, XII.
[2] *Epistolæ*, col. 852.
[3] Cfr *Candelajo*, I, p. 53. 95; *Spaccio*, II, p. 241, sq.

deux articles. C'étaient là, au surplus, deux problèmes des plus vivement controversés au XVI[e] siècle. Les évangéliques s'élevaient contre la transsubstantiation catholique ; les sociniens s'élevaient contre la consubstantiation des évangéliques, et contre la pureté primitive et non interrompue de Marie, qui était admise en même temps des catholiques et des protestants. Or, Bruno était peut-être plus socinien que les deux Socin eux-mêmes ne l'avaient été. Les idées qu'il professait au sujet de la substance, au sujet de la nature, semblent incompatibles avec le miracle perpétuel de la transsubstantiation, et défavorables au principe de la conception immaculée. De quel point de vue a-t-il envisagé l'une et l'autre doctrine? En philosophe? en théologien? en historien? A-t-il attribué, à la suite de quelques contemporains, l'origine de la transsubstantiation à un moine westphalien du IX[e] siècle, nommé Paschase Radbert? S'est-il permis de discuter les actes du concile tenu au Latran, en 1215, sous Innocent III, où, disait-on, il fut parlé pour la première fois de transsubstantiation? S'est-il hasardé à n'y voir qu'une subtilité de casuiste, matière de plusieurs distinctions célèbres?[1] A-t-il osé demander, comme le fit de nouveau en 1594 un religieux de Stuttgard, Frater Wilhelmus Holder, si la souris qui ronge une hostie consacrée mange le corps du Christ, si en ce cas il faut la tuer ou l'adorer? Il serait trop long d'indiquer tous les aspects, sous lesquels cette partie de l'enseignement dogmatique était alors exposée.[2]

[1] Reconversion de Thomas d'Aquin, retranssubstantiation de Marsile d'Inghen, transaccidentation de Gabriel Biel.

[2] « J'ai lu en Charron, dit le *Baron de Faeneste,* une comparaison de la

Quelle que soit la manière dont Bruno concevait ce dogme important, il est intéressant de voir son nom inscrit en tête des penseurs, qui furent inquiétés à cause des conséquences de leur système, relativement à la transsubstantiation. On sait qu'au siècle suivant, Descartes et Leibnitz, Gassendi et Pascal sont accusés de miner les fondements du sacrifice de la messe ; le premier par son ingénieuse et profonde distinction entre l'esprit et la matière, le second par ses monades et son harmonie préétablie, le troisième par ses atomes, le quatrième par ses découvertes sur la pesanteur de l'air et le baromètre. L'histoire de ces débats est un exemple de plus de la nécessité imposée à l'esprit humain, de tenir nette-

messe et de la transsubstantiation avec les sorciers et enchanteurs qui mêlent de leur substance dans le breuvage d'amour » (p. 49). Ceux, en effet, qui observaient avec prédilection l'ordre et les mystères de la nature physique, refusaient de croire que le même corps pouvait être présent en cent mille lieux, et la même merveille s'accomplir cent mille fois par jour. Ceux qui méditaient librement sur l'essence invisible de la divinité, répugnaient à admettre que Dieu est enfermé dans chaque parcelle de l'hostie, dans chaque goutte de vin ; que chacune des hosties conservées dans le tabernacle contient Dieu tout entier, en sang, en âme, en divinité, et que l'homme est invité à manger, à boire, à digérer le Créateur des cieux et de la terre, l'Esprit des esprits. Ceux-là criaient au fétichisme, à l'anthropophagie, et n'hésitaient point à citer Averroës, qui reproche aux chretiens d'être assez impies, pour déchirer l'Être qu'ils adorent. D'autres alléguaient cet axiome mathématique, que la partie est moindre que le tout, et rappelaient le mot de Carlstadt à Luther : « Lorsque Jésus, faisant le dernier repas avec ses disciples et la première communion, rompit le pain, il tint donc son corps entier dans sa main, et, communiant lui-même, il mit donc sa tête dans sa bouche ? » Il nous a éte impossible de découvrir si Bruno s'est attaché, dans ses critiques, à l'idée de presence réelle, ou à celle de sacrifice ; s'il a nié la mutation des espèces, s'il a soutenu, appuyé sur l'épître aux Hébreux, que l'oblation du corps du Christ n'avait été faite qu'une seule fois pour ôter les péchés ; ou si, fondé sur les Actes des apôtres (I, 11 ; III, 21), il a prétendu que le ciel seul possedait le Christ exalté, pour le retenir jusqu'à la fin des choses ; si enfin, il a pris la Sainte-Cène au figuré, en signe et en vertu, comme symbole et mémorial, déclarant que dans le langage de la Bible, la vie de la chair représente la vie de l'esprit ; la nourriture du corps, celle de l'âme.

ment séparés les intérêts de la théologie et les droits de la philosophie.[1]

Au lieu de rechercher quel rapport il peut y avoir entre la transsubstantiation et l'immaculée conception,[2] nous ferons remarquer seulement que ce second point n'était pas moins vivement discuté alors, même dans le sein du concile de Trente. Tandis que les franciscains, par déférence pour Duns Scot, soutenaient l'immaculée conception de la sainte Vierge; tandis que, dans bien des universités, les candidats au doctorat étaient tenus d'y souscrire, les dominicains, animés par l'exemple de leur chef, et par celui de saint Bernard, enseignaient la conception maculée, du moins en beaucoup de livres. Si Bruno avançait que Marie était née dans le péché originel, il était d'accord avec les véritables autorités de son Ordre; les frères dont le sentiment était opposé, eussent été blâmés par saint Thomas. Mais au XVI[e] siècle l'Ordre était partagé d'opinion; et ce fut pour terminer le différend, que Campanella composa[3] un opuscule sur la conception de la Vierge, où il s'efforça de concilier toutes les doctrines accréditées avec celles du patron illustre des dominicains.

Aucun document, au surplus, n'atteste que Bruno

[1] Le P. Le Valois, La Ville, Huet, Tournemine, Des Brosses, Noël se sont signalés dans ces discussions avec une grande diversité de talent. Malgré les justifications de Rohault et de l'élégant Régis (*Réponse à la censure de Huet*, p. 263, sq.), l'oratorien de Lignac, par un louable désir de conciliation, tenta encore, au milieu du XVIII[e] siècle (1764), de « prouver possible, par les principes de la saine philosophie, la présence corporelle de l'homme en plusieurs lieux. »

[2] Voy. M. Mignet, Notic. et Mém. hist. T. II, p. 294.

[3] « *Pertexuit* (de Lib. prop., p. 23) *concilians opiniones omnium pro sancto Thomâ.* » On sait que, sur cet article, les jansénistes adoptèrent, pour la plupart, les sentiments des dominicains rigides.

élevât déjà ses critiques jusqu'à la hauteur du saint-père lui-même. Dans les pays méridionaux, les novateurs s'en prenaient à Aristote, plutôt qu'au pape. Aristote avait, d'ailleurs, quelque ressemblance avec le vicaire du Christ; il paraissait le précurseur du Messie, quant à la vérité naturelle, à la science du monde;[1] il semblait, bien que hors du royaume de la Grâce, participer de l'infaillibilité, de l'infinité divines; il personnifiait les splendeurs, les profondeurs du savoir scolastique, comme il le guidait et l'inspirait; il avait, selon l'expression de Campanella, reçu le baptême et la consécration canonique. Quelquefois on s'était, il est vrai, aperçu de certaines dissidences entre l'Evangile et le péripatétisme, et on disait avec regret, comme le vénitien Dan. Barbaro: « Si je n'étais pas chrétien, je suivrais Aristote en toutes choses. »[2] Mais pour l'ordinaire on jugeait la domination du Stagirite aussi immuable que le saint-siége même;[3] on croyait que déserter son drapeau était ouvrir portes et fenêtres à l'hérésie.

Cependant, plus cette idolâtrie était aveugle, plus la contradiction des anti-péripatéticiens se montrait opiniâtre. Les sectateurs d'Aristote étaient plus nombreux, les opposants plus passionnés. Il était peut-être impossible de rencontrer dans ce siècle un antagoniste impartial et calme du « divin Aristote, *philosophorum*

[1] « *Fuisse Christi præcursorem in naturalibus, quemadmodum Joannes Baptista in gratuitis,* » (AGRIPPA, *de Vanit. scient.*, c. LII, p. 95).

[2] J. DE THOU, *Mémoires*, p. 235, édit. Petitot.

[3] Cfr. NICIAS ERYTHRAEUS (ROSSI), *Picanoth.* I, p. 204; PALLAVICINI, *Storia del conc. trident.*, VIII, ch. XIX, 13; MONTAIGNE, *Essays*, I, 25; RABELAIS, *Pantagr.*, ch. XIX.

Dei. »[1] Au fort de cette lutte en quelque sorte personnelle, où les adversaires se comportaient en implacables ennemis, la phalange des contempteurs, des agresseurs du péripatétisme se divisait en deux corps. Les uns se faisaient fort de montrer, qu'il était en désaccord avec la foi officielle, qu'il n'était qu'un impie, un blasphémateur. Les autres prétendaient qu'il enseignait l'opposé de la raison et de l'expérience, qu'il regorgeait d'absurdités et d'erreurs. Un très-petit nombre consentait à ne pas identifier l'Aristote récemment transplanté de Byzance, avec l'Aristote emprunté aux Arabes et défiguré par la scolastique. Un nombre bien moindre encore se prêtait à combattre, à corriger, par la pure et complète doctrine du Lycée, le péripatétisme traditionnel et altéré. Sous le rapport de la tactique, il y avait aussi à distinguer différentes nuances. Tantôt on attaquait le Stagirite dans sa vie privée, dans son caractère; tantôt dans l'originalité, ou dans l'authenticité de ses œuvres; tantôt enfin dans la valeur intrinsèque de ses opinions. Les accusations les plus noires alternaient avec des calomnies d'un ridicule inconcevable, d'une folle et amère outrecuidance.[2]

[1] Le nom d'*Aristoteles*, anagrammatisé par ses admirateurs en *Iste sol erat*, était décomposé par ses détracteurs en *Erat lis et os*.

[2] Toute arme semblait bonne pour déchirer, pour détruire ce « pédant suranné, » ce « bourreau du genre humain. » Etait-on tenu de le ménager, lui qui « avait perdu son maître avec sa plume, son roi par le poison, ses devanciers par le feu, et la postérité par les ténèbres de sa pensée?

« Doctorem calamo ingratus, Dominumque veneno
» Perdidit, igne Patrum dogmata, nos tenebris. »

Lui qui « s'était approprié les livres des autres avec sa plume, comme Alexandre les villes par son épée? »

« *Se Allessandro colla spada facea sue le città, Aristotile colla penna facea suoi i libri degli altri.* »

Les difficultés qu'on rencontre en étudiant Aristote, et que ses innombrables commentateurs ont plutôt accrues que dissipées, conduisaient à la supposition, que le fondateur du Lycée s'était enveloppé à dessein d'impénétrables nuages. Cela suffisait pour le faire ranger parmi les sophistes. C'est sous ce terme que le désigne fréquemment Bruno,[1] qui est plus obscur cependant qu'Aristote. Bruno, avec Télésio et Campanella, appartient à un groupe d'anti-péripatéticiens,

Les auteurs qui avaient donné le signal de l'attaque au XV[e] siècle, Laurent Valla, Rod. Agricola, L. Vivès, Lefèvre-d'Etaples, ne s'étaient jamais abandonnés à une haine si comique, bien qu'ils voulussent aussi arriver par la liberté à la vérité (CAMPANELLA, *Poesie*, p. 128. Cfr. *De rectâ rat. stud.*, p. 398).

Libertà dolce alla verità impetra.

Ils se contenaient dans les limites d'une critique grave, respectueuse, mêlée d'admiration et de gratitude : *verecunde dissentiebant* (VIVES, *Opp. it.*, I, p. 380). L'Ecole cependant accueillit leurs remarques fort rudement; elle passa à une défense fanatique, lorsqu'elle entendit M. Ant. Venerio proclamer Aristote non moins hérésiarque que Luther, et Nizzoli déclarer les chefs-d'œuvre de la logique, un vrai délire, *vera deliramenta*. Patrizzi reprit avec le même acharnement, par les mêmes procédés, mais sur une échelle plus vaste, avec plus d'érudition et de sagacité, la guerre de déclamation et d'injures engagée par Venerio et Nizzoli, et transportée en France par Ramus et Gassendi. Le philosophe illyrien prétend venger Platon de son disciple ingrat, ou plutôt il veut prouver que les siècles l'ont déjà vengé, en dévorant les ouvrages authentiques d'Aristote. « Aristote est aussi faux en philosophie que dangereux à la foi, dit-il à Grégoire XIV, *manifestissima impietas, — fidei adversa et philosophicè falsissima*. » Il supplie les papes et les cardinaux d'accorder à Platon la place qu'occupe ce « vil compilateur,» ce « plagiaire infâme. » « La pieuse sagesse de l'Académie est seule en état de retenir dans les liens de la foi romaine la sagacité italienne, la pénétration espagnole, la vivacité française, et d'y ramener les Allemands plus promptement que ne le feront les peines infligées par l'Eglise, ou les forces dont la politique dispose » (*Philosophia de Universis*, dedic.).

[1] Bruno cède à l'entraînement général, en appelant Aristote le bourreau des autres philosophies divines, *carnefice delle altrui divine filosofie* (II, p. 403; I, p. 259. 264). Ainsi fit aussi Bacon, en disant : « Aristote a égorgé ses frères pour régner plus sûrement, à la manière des sultans de Constantinople. » D'autres fois, le Nolain considère Aristote comme « un docte et judicieux galant homme» (I, p. 180, *Opp. it.*), et ne s'élève que contre l'idolâtrie péripatéticienne (I, p. 249; II, 11-57). Le titre de sophiste est celui qu'il emploie le plus souvent (par ex. *de Minimo*, p. 5, p. 98). Celui de pédant, à la vérité, n'est guère moins fréquent (II, p. 281, *Opp. it.*).

dont les attaques ont pour objet la physique d'Aristote. Pendant que la masse des antagonistes se déchaîne plutôt contre la partie la moins vulnérable du péripatétisme, c'est-à-dire contre la logique, Bruno incrimine avec hauteur « la présomption qui enhardit Aristote à prendre le titre de philosophe naturel ; »[1] et, oubliant ses propres hypothèses, il lui reproche de « ne se fonder que sur de vaines imaginations, de se tenir loin de la nature. » Bruno se distinguait encore, en ce sens qu'il attaquait les aristotéliciens, « les perroquets, »[2] moins avec violence et outrage, que par l'ironie et le persifflage.[3]

Par toutes ces censures, Bruno dut vivement irriter le pouvoir dont il relevait. Aussi savons-nous[4] qu'il eut des démêlés avec lui, non-seulement à Naples, mais en d'autres villes, telles que Gênes, Nice, Milan, Venise,[5] et bien avant de quitter l'Italie. Le sujet de ses querelles ne peut avoir été exclusivement théologique, puisque la matière de ses ouvrages est philosophique. Il est un livre que Bruno cite plusieurs fois, et dont toute trace a disparu.[6] L'*Arche de Noé* serait-

[1] « *Filosofo naturale,* » II, p. 281. — « *Fondato su l'imaginazioni, e rimosso da la Natura* » (I, p. 259 ; Cfr. I, 243 ; II, 83).

[2] I, p. 175, « *Papagalli.* »— « *Alcuni cucullati sottili metafisici—... del suo nume Aristotele* » (I, p. 255).

[3] Dans un écrit bizarre, la *Cabale de Pégase*, *Cabala del cavallo Pegaseo,* Bruno introduit un interlocuteur nommé Onorio, qui, à la faveur de la métempsychose, se trouve avoir été jadis Aristote lui-même Cet indiscret personnage raconte plaisamment, qu'avant de devenir le pédagogue d'Alexandre et le réformateur de la philosophie, il fut tout simplement un âne grossier et paresseux. On a voulu voir dans cette invention une allusion à la legende sur Albert-le-Grand, surnommé par sés ennemis le singe d'Aristote : *Albertus repente ex asino factus philosophus, et ex philosopho asinus.*

[4] Cela est manifeste par le document de Venise.

[5] Voy. par ex. *Spaccio,* II, p. 246.

[6] Voy. *Cena de le Ceneri*, I, p. 149 ; II, p. 255.

elle la peinture satirique des établissements scientifiques protégés par l'Eglise de Rome? A entendre l'auteur, c'était une allégorie, une discussion entre les animaux au sujet de la suprématie. Mais de quel genre de suprématie entendait-il parler? du pouvoir temporel, ou du spirituel? Ce vaisseau figurait-il l'Etat, l'Eglise, l'Ecole? Quel ménage était représenté par cette ménagerie, et de quelle sorte de bêtes était-elle garnie? Bruno aurait-il cherché, dans ce cadre, à railler l'ignorance des scolastiques ou des moines, précédant ainsi Balzac et Lamothe-le-Vayer?[1] Ce qui achève d'embarrasser les érudits, c'est que cet écrit était dédié à Pie V. Or, Michel Ghislieri était un dominicain inflexible, en qui Paul IV semblait revivre, qui partout en avait appelé au glaive contre l'hérésie, qui avait fait mettre à mort le docte et élégant poète Paleario, qui avait pressé avec ardeur l'armement de la flotte victorieuse à Lépante, qui avait courageusement aboli l'ordre dépravé des Humiliés. Comment Fra Michel accueillit-il l'hommage de Fra Giordano? Ce dernier ne dit nulle part qu'il encourut la réprobation du premier, et après le trépas du pontife il passa encore plusieurs années en Italie. Il n'est donc pas probable que l'*Arche de Noé* fût seulement une parodie téméraire; et toutefois il est certain que Bruno s'était exposé, par ses impru-

[1] On sait que Balzac compara les religieux aux rats de l'Arche. La Mothe-le-Vayer (*Cinq Dialogues*, V, p. 255) dit en parlant de l'âne, « bête noble » : « Mais tant y a qu'on ne peut pas dire qu'il soit comme le mulet et autres bêtes bâtardes, qui n'entrèrent jamais dans l'arche de Noé, dont est sorti la plus ancienne noblesse (pour raison de quoi on en conserve encore les plus authentiques titres dans les archives). » Il ne saurait y avoir aucun motif à rapprocher le titre de l'ouvrage de Bruno, du titre que Campanella donna à la ville de Venise, faisant allusion à sa fuite devant Attila (*Poesie*, p. 96).

dentes controverses, aux redoutables ressentiments des scolastiques et des dominicains.

V

Si Bruno n'était pas en conformité d'opinions avec la société des F. Prêcheurs, avait-il quelque commerce avec telle autre institution? Cette question, que peu de ses biographes ont cherché à résoudre, ne doit pas être écartée. Les éléments qu'exige la réponse, se puisent dans la situation intellectuelle de la Péninsule, et principalement du royaume de Naples.

La vie scientifique, dans ce dernier pays, coulait alors dans trois sortes de canaux, à savoir, les établissements fondés au moyen-âge, ceux qui dataient du réveil des lettres classiques; ceux enfin qui devaient leur naissance à quelques génies audacieux, et poussés par la passion du progrès, à ruiner les débris du moyen âge, à perfectionner les créations de la Renaissance. De ces trois sources d'instruction, la plus puissante et la plus ancienne, c'était le Gymnase de Naples.[1] La sco-

[1] Ce gymnase fut restauré, peut-être fondé par l'empereur Frédéric II. Le duc de Lemnos y fit pourtant mettre cette inscription : *Gymnasium cum urbe natum, Ulysse auditore inclytum.* La scolastique y régnait encore au XVIIIe siècle de telle façon, que Carlo Majillo pouvait, après d'inutiles efforts pour l'en chasser, s'exprimer ainsi : « Si je n'ai pas été martyr du cartésianisme, j'en ai été confesseur, *se non sono stato il martire del cartèsianesimo, ne son stato il confessore.* »

lastique y prédominait, sans avoir ni ces dehors barbares, ni cette vaste influence qu'on lui voyait dans l'université de Paris. C'était peut-être l'imagination italienne qui en limitait l'empire austère; tandis que le raisonnement français s'assouplissait plus facilement aux escrimes de la Sorbonne. Ce qui en avait balancé de bonne heure la prépondérance, c'était l'ascendant des écrivains nationaux. Dante, Pétrarque, Boccace avaient préparé le terrain aux semences importées de Constantinople. L'élégante harmonie des auteurs d'Athènes avait achevé de dégoûter du jargon scolastique,[1] tant d'esprits naturellement amoureux du beau, et concilié leurs sympathies à la seconde classe d'institutions littéraires, aux écoles des humanistes.

Ce fut dès la fin du XV[e] siècle, sous le pacifique Frédéric d'Aragon, entre les invasions de Charles VIII et de Louis XII, que Pontano fit briller d'un vif éclat la première Académie de Naples, illustrée depuis par le goût chaste des Sannazzar, des Parrasio, des Altilio. La noblesse tout entière fut emportée par cette heureuse impulsion; elle se partagea en plusieurs cercles ou siéges, qui formèrent autant d'Académies distinctes.[2]

[1] Ce n'est ni en philosophie, ni en théologie, c'est en jurisprudence que la scolastique avait un accès particulier chez les Napolitains. Elle était la maîtresse des avocats, procureurs, plaideurs, jurisconsultes, magistrats et docteurs en droit; elle dictait les consultations, les allégations, les innombrables volumes d'interprétations, *le odiose e grosse commentationi di chiose*, dit Pétrarque. Il importe cependant d'ajouter que les juges et les avocats de Naples, (témoin Vincent de Franchis) avaient une science plus solide, plus large, plus choisie que les professeurs du *Studio*, où l'on était surtout jaloux d'imaginer des antinomies, des monstres juridiques; ce fut l'opposé de la magistrature française, inférieure pendant le XVI[e] siècle aux membres du corps enseignant.

[2] *I Sereni, gli Incogniti, gli Ardenti.* Voy. PAUL-JOVE, *Elogia*, c. XCI, p. 231.

L'émulation gagna tellement que l'ombragenx Pierre de Tolède, craignant qu'on ne passât des lettres à la politique, fit fermer les maisons où l'on s'assemblait. Après son départ, l'activité reprit son cours plus énergiquement, et se manifesta par de nouvelles fondations.[1] Aussi Naples passa-t-elle, à l'époque de Bruno, pour la cité la plus riche en poètes, en versificateurs des deux langues, des deux sexes. Il faut renoncer, disent les contemporains, à les énumérer, et se contenter de répéter les paroles de Zerbo : « Il y en a autant qu'il existe de grains de sable, jusqu'à renverser le Parnasse. »[2]

Il suffit d'ouvrir les livres que Bruno a laissés, pour se convaincre qu'il subit la double influence des vieilles écoles et des Académies. Les unes lui communiquèrent le goût des minuties, des distinctions subtiles; les autres, l'enthousiasme familier de la littérature ancienne, et le penchant à la versification. Il n'est pas plus difficile de deviner ses relations avec un dernier genre de compagnies, c'est-à-dire, avec les réunions où l'on s'appliquait plus à connaître la nature que les anciens, plus à inventer, à innover avec hardiesse, qu'à traduire et à imiter. Sans sortir de Naples, on rencontre deux célébrités, hommes de science plutôt que de lettres, à qui Bruno fut assurément redevable de plusieurs idées, ou de plusieurs directions fécondes. Jean-Baptiste Porta

[1] Par ex. *Gli Svegliati.*—Voy. INGRASSIA (*Iatrapologia*, p. 225) : « Adeo ut parietes etiam ipsi, tum Græce, tum latine loqui videantur, omnigenam doctrinam virtutemque redolentes, ut nedum ratione prædita, sed bruta quoque animalia ad disciplinas excitentur. »

[2] *Lett. volg. di diversi*. Venez. 1564, l. III, p. 90 : « Ci sono quanto l'arena, che mettono tutto il Parnaso a romore. »

est l'un;[1] l'autre est Bernardin Telesio. L'œuvre du premier, l'Académie des Secrets, *de' Segreti;* et celle du second, l'Académie de Cosenza, rendirent, avec l'Académie romaine du Lynx, *de' Lincei*, les plus grands services à l'étude de la nature et aux recherches mathématiques, pendant la période qui nous occupe. Elles furent mères ou modèles des Académies de Londres, de Paris, de Berlin, de « ces grands corps qui sont en quelque sorte l'abrégé du monde savant, et les assemblées représentatives de la république des lettres. »[2] C'est dans la capitale, dans le palais du duc de Nocera, son ami, que Télésio avait jeté les bases de l'institut qui porte indifféremment son nom, ou celui de Cosenze, sa ville natale. Cet institut se distinguait de tout autre du même temps, par plusieurs qualités remarquables. On y menait de front la culture des lettres et celle des sciences, l'étude de la forme et celle de la pensée; on y savait combattre Aristote, en gardant de la dignité et de la modération; on y écoutait avec complaisance la réalité, tout en aspirant à faire école; on s'appliquait à conserver fidèlement les mérites du talent et du caractère de Télésio, « le plus judicieux des hommes, d'après Bruno, et le plus heureux adversaire du péripatétisme. »[3]

[1] Voy. sur Porta l'*Appendice*, II.

[2] Expressions de M. Daunou, dans son *Rapport à la Convent. nation., sur la créat. de l'Instit. de France.*

[3] Bruno, *Opp. it.*, I, p. 250; de *Monade*, p. 70, « *minime infelix.* »

Selon Campanella, Télésio n'avait pas seulement le style le plus convenable à un penseur, en ajustant son langage à la nature des choses et en rendant l'homme plus sage que disert; mais il usait de cette liberté de penser, qui se soumet à la nature des choses, et non aux paroles des hommes. « Télésio confesse ingénument ce qu'il désespère de savoir, il examine avec équité les opinions

Bruno doit-il être compté parmi les disciples de Télésio ?[1] Il est évident qu'il profita des livres et peut-être de la conversation de Télésio. Il s'attaqua comme Télésio à la physique d'Aristote, il préconisa la manière de combattre adoptée par le Cosentin, il partagea l'admiration que Parménide inspirait à ce dernier. Mais les opinions par lesquelles le Nolain s'efforça de remplacer les doctrines de l'Ecole, différaient infiniment de celles de Télésio. Leurs méthodes ne se ressemblaient guère davantage, Bruno s'appuyant plus souvent sur le raisonnement que sur l'expérience sensible, et recourant volontiers aux intuitions un peu mystiques de la raison pure. Tout en guerroyant contre le péripatétisme, Télésio avait conservé les procédés d'observation employés par Aristote; sa polémique était comparable à celle des luthériens contre les calvinistes, et non à celle des protestants contre les catholiques. Les idées de Bruno, au contraire, se rattachaient aux sublimes et généreuses leçons de Platon, repoussées pendant deux mille ans par les aristotéliciens de toutes nuances.[2]

S'il faut enfin chercher à Bruno un berceau académique en Italie, c'est à l'Académie de Florence qu'il

des autres et les expose fidèlement » (*De Lib. prop.*, c. I, p. 61. — *De recta stud rat.*, c. IV). C'est là un commentaire du mot de Bruno, *Il giudiziosissimo Telesio*. — Le chancelier Bacon confirma cet avis : « Télésio, dit-il, par son amour du vrai, comme par l'utilité dont il fut pour les sciences, a été le premier des philosophes modernes, *novorum hominum primus* » (*De philos. Parmen, Teles. et Democr.*, col. 673).

[1] Voy., sur Télésio et son école, l'*Appendice*, III.

[2] C'est Campanella qui tient, du moins par une main, à l'Académie Cosentine; Campanella, qui, tout en critiquant Aristote maintes fois avec vivacité, tout en disant : « Ce qu'il a de bon, il l'a dérobé à son maître » (*de Lib. prop.*, p. 48), le proclame d'emblée « le prince des philosophes » (*ibid.*,

convient de songer.[1] Elle était, à la vérité, éteinte depuis bien longtemps, mais ses travaux étonnants faisaient encore les délices et la nourriture d'une multitude de grands esprits. Ceux qui sont au fait de l'histoire du XVe siècle, savent que, sous les yeux de Cosme et de Laurent de Médicis, sous la savante direction de Marsile-Ficin, cette école illustre avait poussé rapidement le spiritualisme jusqu'à la plus subtile mysticité, et sacrifié trop souvent Platon aux philosophes d'Alexandrie. De même qu'à Cosenze on poursuivait la science de la nature, on se passionnait à Florence pour l'érudition, pour une érudition pleine d'enthousiasme et de poésie, plutôt que critique et sage. L'attachement au merveilleux, le besoin de l'inspiration, conduit aisément à la superstition; et c'est ce qui arriva aux Florentins.[2] Mais on ne saurait leur ravir le mérite d'avoir réveillé le désir de l'infini, d'avoir étendu la notion du divin et de l'éternel, d'avoir propagé le sens des hautes méditations. Un dernier trait les recommande au respect de la postérité : c'est que leur doctrine était pour eux, non un simple exercice de réflexion ou de mémoire, un utile amusement, mais une intime et profonde conviction, qu'ils tenaient à mettre en pratique, afin de rendre hommage à la vertu, et gloire à Dieu. Telle fut l'école que Bruno voulut relever, comme le témoignent sa vie

p 46), et le préfère sans hésitation au « peu méthodique Platon » (p. 47), qui « nous abandonne à mi-chemin » (p. 60).

[1] Voy., sur l'Académie de Florence, l'*Appendice*, IV, et une belle lettre de Ramus à Catherine de Médicis (*Præfationes*, p. 178, sqq., éd. 1577).

[2] Cfr. Ficinus, *de Vitâ cœlitus conservandâ*; — idem, *Theologia Platonica*, libri XVIII. — Les restaurateurs de la kabbale étaient disciples de Ficin. Apollonius de Tyane était vénéré au sein de l'école.

et ses travaux. Ne prit-il pas aussi ses croyances au sérieux, puisqu'il aima mieux mourir que de les désavouer? Dans ses opinions le christianisme ne se fond pas, comme chez Ficin, avec le platonisme; mais chez Ficin, chez les Mirandoles, on rencontre en germe ce que Bruno mit au-dessus du christianisme et du platonisme tout ensemble, c'est-à-dire, une sorte de panthéisme oriental que Pythagore semble avoir légué à la Grande-Grèce, en établissant la société de Crotone. Entre les défenseurs de la philosophie ressuscitée à Florence, Cusa était celui qui agréait davantage au Nolain.[1] Le système particulier à ce savant cardinal consistait dans quelques timides *conjectures*[2] sur l'identité de Dieu et du monde, sur l'absolue unité de tous les êtres. Bruno n'apporta pas à cette tentative la même prudence, la même ambition *d'ignorance;*[3] pour amener le triomphe de l'Académie florentine, il appela, il est vrai, à son secours un docteur respecté de l'Eglise, idolâtré des mystiques, Raymond-Lulle; mais il exalta également un novateur condamné par l'Eglise, près d'un siècle après sa mort, Copernic. L'exemple d'un franciscain, François-Grégoire Zorzi de Venise,[4] eût pu instruire Bruno, et lui apprendre

[1] *« Il divino Cusano; » « profundius et divinius ingenium, »* dit Bruno.
[2] Nic. Cusanus, *de Conjecturis.*
[3] Id., *de doctâ Ignorantiâ.*
[4] Zorzi est l'auteur des trois cantiques *de Harmoniâ mundi totius* (1525). Il ne manquait ni de pénétration, ni de lecture; mais il enseignait, outre la théorie des nombres, l'identité fondamentale des choses, leurs racines et leurs éléments en Dieu, Dieu source de toute sagesse, même païenne; le monde un, individu vivant et infini, animé par une âme que soutient la puissance divine; l'esprit humain une substance divine, et la félicité suprême une transformation en Dieu. Vingt-huit ans après sa mort, en 1564, ce Vénitien fut inscrit dans

que l'Eglise jugeait le platonisme dangereux, surtout lorsqu'il avait pour cortége la philosophie de l'Orient, ou celle de Pythagore. Bruno n'en porta pas moins à l'extrême la tendance platonicienne de la Toscane et de Naples : il en devint, plus que Cardan, plus que Patrizzi, l'expression suprême, l'expression la plus rigoureuse, quoique modifiée par les événements scientifiques et religieux du XVIe siècle, ainsi que par l'originalité de sa personne.

Il y a donc lieu de croire que Bruno s'attira de puissantes hostilités, non-seulement en attaquant tel dogme de l'Eglise, telle doctrine de l'Ecole, mais en prenant à tâche de ressusciter toute la philosophie antérieure à Aristote, Platon et Pythagore, toute la philosophie contraire à Aristote, Plotin, Cusa, Copernic. On sait que ces hostilités le forcèrent de s'enfuir d'Italie ; mais on ignore jusqu'où la persécution fut poussée contre lui avant sa fuite. Peut-être faut-il entendre littéralement un poème, où il exhale sa joie d'être rendu à la liberté ; peut-être ces chaînes et ces verroux, *catene et prigione*,[1] expriment-ils, non les liens de la vie monastique, le poids de la servitude d'esprit, mais un véritable cachot. Quoi qu'il en soit, on doit dès à présent comprendre, que Bruno fut moins fait pour les cloîtres, que pour les châteaux et les amphithéâtres ; moins appelé aux vœux de pauvreté,[2] de chasteté,[3] d'obéis-

l'Index expurgatoire. Si ses vues ont quelque analogie avec celles de Porta, elles en ont bien davantage avec celles de Bruno.

[1] Voy. le sonnet II qui se trouve en tête des *Dial. de l'Infinito*. 1584.

[2] Bruno, *Opp. it.*, II, p. 222.

[3] *Idem*, II, p. 174.

sance, qu'aux vœux de courtoisie, de loyauté, de bravoure, de fidélité; moins capable des vertus théologales, que des vertus cardinales des anciens; qu'enfin, hors d'état de contenir sa pensée et sa langue, il ne put demeurer en Italie plus longtemps. Il faut, en outre, considérer le désir qui le tourmentait de voir et de s'instruire, de connaître et d'être connu; ce goût si vif des voyages, qui caractérisait Bruno, non moins que son époque.[1]

[1] « Për brama di saper, molti paesi
» Abbiam discorsi. . . . .
» . . . . O curiosi ingegni,
» Peregrinate il mondo,
» Cercate tutti i numerosi regni ! etc. »
(II, p. 431).

Le moyen âge avait légué le goût des voyages à l'âge de la Renaissance. Les chevaliers voyageaient pour leurs guerres, leurs tournois; les troubadours, pour chanter la beauté et l'amour; les pèlerins, pour leur salut; les moines, pour prêcher et convertir; les docteurs des écoles, pour s'escrimer dans les joutes de la dialectique; les marchands enfin, pour acheter avec profit et vendre avec gain. Le XV[e] siècle vit s'accroître cette ardeur, qui avait porté Pétrarque à voir des choses nouvelles, à chasser l'ignorance par l'agitation de l'esprit et du corps (*agitatione mentis et corporis ignorantiam discussurus*). Partout il se lève une foule d'hommes avides d'entendre, de rassembler des livres, de copier des auteurs profanes, d'acquérir de rares manuscrits épars dans les cloîtres. L'Europe est sillonnée et explorée en tous sens; l'univers s'agrandit en se faisant connaître; la civilisation se répand, accompagnée du commerce et de la diplomatie, aidée de l'imprimerie et de la poste. Il est naturel que les philosophes prennent part aussi à ce mouvement sans exemple jusque-là; et l'on a eu tort de nommer Paracelse un empirique ambulant, C. Agrippa un rhapsode mystique, Bruno un dialecticien nomade. Rien ne fut plus profitable aux lumières que « cette humeur coureuse de chaire, cette humeur inconstante dont le vrai remède est la mort » (Bayle, en parlant de la « maladie d'André Alciat »). Paracelse a répondu au nom de ces chercheurs, de ces chasseurs, de ces courriers de la vérité (c'est le titre qu'ils se donnaient). « Je ne puis vivre autrement, disait-il; les sciences et les arts sont disséminés dans le monde, et non pas rassemblés en un seul endroit; ils ne cherchent pas l'homme, c'est l'homme qui doit aller les chercher » (*Opp.*, I, p. 257. 356; Cfr. Goethe, *Zur Naturwissenschaft*, I, 2, p. 1). L'imprimerie ne permettait pas encore d'être en quelque sorte présent partout. Si quelques-uns de ces voyageurs calomniés s'imaginaient suivre l'exemple d'Ulysse (M. Adam, *Vit. germ. philos.* p. 330); d'autres se souvenaient des conseils

Il ne sera pas difficile de déterminer ensuite si Bruno quitta de plein gré ou forcément cette terre, qu'il chérissait tant. Il la quitta malgré lui, parce qu'il était tracassé, persécuté; volontairement, parce qu'il refusa de changer d'avis.[1] Un de ses adversaires, apprenant son départ, le compara au fils prodigue, qui abandonne par caprice la maison de son père : *abiit in regionem longinquam*. « Je m'en vais, répliqua Bruno, avec tristesse; mais j'espère que le temps apaisera les haines et les colères que je n'ose affronter. Comme le fils prodigue, je reviendrai, je retournerai sous le toit paternel : *surgam et ibo*. » Dix ans plus tard, il s'avisa de tenir cette promesse, et fut forcé de reconnaître que le temps n'avait pas calmé ses ennemis.

En quelle année franchit-il les monts? Après tant de dissertations échangées[2] sur ce point, le doute semble impossible : ce fut en 1580, c'est-à-dire quand Bruno allait avoir trente ans. Cette date est mémorable dans les annales de la philosophie; elle marque le moment où

d'Aristote, des exemples de Démocrite et d'Ariston de Chios (DIOGÈNE LAERCE, l. IX, 35. 39; VII, 160); tous, par leurs observations, concouraient à la création de l'ethnographie et de la philosophie de l'histoire.

[1] Ainsi, l'on croit pouvoir concilier les paroles d'Acidalius avec celles de Bruno. « J'ai abandonné ma patrie, dit Bruno, j'ai dédaigné mes pénates, méprisé mes biens » (*Orat. valedict*). « Il s'est éloigné en proscrit, *exul abiit*, » dit Acidalius (*Epist*. X). Le récit de Scioppius laisse une latitude fâcheuse. « Il s'en alla, il gagna pays, *abiit*. » (Voy. BRUNO, *Il Candelajo*, dédic. fin).

[2] D'après Scioppius, il y avait, en 1600, dix-huit ans que Bruno avait abandonné l'Italie, ce qui fixe son départ à l'année 1582. Mais puisqu'il se trouva à Londres en 1584, et qu'il avait séjourné auparavant à Genève, à Lyon, à Toulouse, à Paris, il faut reculer de deux années la date de ce départ. En 1582, Jean de Nostitz l'entendit professer à Paris; d'où il résulterait que Bruno passa les années 1580 et 1581 à Genève, à Lyon et à Toulouse (NOSTITZ, *Artific. Aristotelico-Lullium-Rameum, elabor. a C. Bergio, Brieg.*, 1615). Scioppius était évidemment dans l'erreur; mais cette erreur, commise dans l'intimité d'une lettre, ne saurait infirmer l'autorité qu'on a toujours accordée à son témoignage.

Montaigne venait de terminer la première partie de ses *Essais*, et se rendit dans cette Ferrare qu'Arioste avait surnommée bien heureuse, *ben aventurosa*, pour aller voir, à l'hospice de Sainte-Anne, le chantre de la *Jérusalem délivrée*, dont l'état maladif paraissait se communiquer à toute la littérature italienne : entrevue touchante, qui fut comme un présage de l'entretien bien autrement décisif que Milton eut avec l'infortuné Galilée.

Magnum et sublime, sed pro oculis datum !...

LIVRE II.

GENÈVE

Les vestiges de plusieurs célèbres proscrits conduisirent Bruno à Genève.[1] Jadis cette ville avait accueilli les exilés des républiques italiennes, comme elle s'ouvrit dans notre siècle encore aux émigrés politiques. Au temps de Bruno, elle était, selon Th. de Bèze, « le refuge et la défense de tous les pauvres enfants de Dieu, affligés en France, Italie, Espagne, Angleterre, ou ailleurs. »[2] C'est du titre de « Canaan » que l'hérétique la saluait, pendant que le catholique la déclarait « une

[1] Il n'est pas douteux que Bruno n'ait été à Genève. Les documents de Venise et de Rome l'affirment positivement. Il est presque aussi évident, qu'il y resta au delà d'une année. Le rapport de l'Inquisition porte que Bruno n'approuva pas le calvinisme de tout point. Notre tâche consiste à faire voir, en exposant l'état intellectuel de Genève, que le Nolain devait être repoussé par une opinion grande, mais intolérante. Pour nous acquitter de cette tâche, nous ne pouvions suivre aucun de nos prédécesseurs, parce qu'aucun ne s'est inquiété de rechercher si Bruno habita Genève, ni pourquoi il ne put l'habiter longtemps. Ce livre, comparativement très-court, réclame donc plus que le précédent l'indulgence du lecteur.

[2] Bèze, *Vie de Calvin*, 1564.

sentine d'impiété et d'irréligion, un réceptacle de tous les fugitifs et méchants de la chrestienté. »[1] C'était tantôt la Mecque du protestantisme, tantôt la Grèce assiégeant Troie, d'autres fois le pays des Philistins, Calvin étant « Goliath » et Bèze « le sien écuyer. »[2] Plusieurs de ces bannis pour cause de religion, pour soupçon d'athéisme, étaient vénérés à Genève à l'égal de bienfaiteurs publics. Au moment même de l'arrivée de Bruno, François Portus s'y mourait, au grand deuil de l'Académie.[3] Les plus éminents de ces émigrés, les personnages les plus utiles après Farel à la Suisse française, Calvin et Bèze étaient venus de France.

Une preuve de la légèreté avec laquelle de graves auteurs[4] ont écrit l'histoire de la Renaissance, c'est qu'ils mettent Bruno en relation avec Calvin. Celui-ci, cependant, avait cessé d'exister depuis seize ans. Désigné en 1536 dans les Registres d'Etat par ces paroles d'une hautaine sécheresse, « ce Français, *iste Gallus*, » Calvin s'endormit en 1564, comme « un Père », comme le « prophète du Seigneur, »[5] au sein d'une rapide et

[1] Phil. HURAULT, *Mémoires*, p. 467, édit. Petitot.

[2] Cette comparaison fut acclimatée par un ouvrage fort estimé alors, *La deffense de la foy de nos ancestres*, ouvrage publié cinq mois avant la Saint-Barthélemy, et qui était de Cheffonteines, général des franciscains. Genève y est « la Grèce ; » la France, c'est « Troie ; » le « Sinon des Genevistes, » c'est Bèze, qu'ailleurs l'auteur affecte d'écrire Beste, et qu'il confond volontiers avec cette « beste » qui séduisit Eve, « *calidissimum animal* ». Au « Sinon genevesque, » il oppose fièrement « le noble Hector de France, le très-preux et très-vaillant duc de Guise, vrai martyr de Jésus-Christ » (Voy. p. 22-23).

[3] Portus, crétois d'origine, helléniste distingué, avait enseigné les lettres grecques à Venise et à Modène ; après s'être refusé à signer le formulaire imposé par plusieurs cardinaux à l'Académie modenaise, il se retira auprès de Renée de Ferrare, et, en 1562, il vint instruire l'Université naissante de Genève.

[4] Par ex. TENNEMANN, *Hist. de la philos.* (en allem.), t. IX, p. 377.

[5] BÈZE, *Vie de Calvin*.

précoce vieillesse, et d'un unanime concert de gémissements. Son confident intime, ancien rival de Catulle, [1] dont de belles dames avaient admiré l'imagination et la figure, Théodore de Bèze avait hérité de son ascendant. Bèze n'était pas, comme Calvin, juriste et législateur, disciple de Moïse et de Grégoire VII, « homme tout d'une pièce et qui n'a point d'égards, qui va droit à son but, et ne s'arrête par aucune considération humaine; » [2] mais il continuait à « interdire la Sainte-Cène et à excommunier »... « chose qui tire après soy grande conséquence! » [3] Il continuait à diriger les Anciens, les membres les plus considérés du double conseil des Soixante et des Deux-Cents; il « tenait la main aux Anciens, » [4] se souvenant jusqu'au bout de la maxime de son maître, « que les larrons ne s'assemblent pas là où sont les potences; » [5] bannissant « tout ce qui est léger et volage, » [6] et rangeant au nombre des choses pernicieuses jusqu'à la liberté de conscience. [7] Voilà comment Bèze se flattait d'accomplir les derniers vœux que forma Calvin, quand, peu avant de rendre l'esprit, ce réformateur fit « une remontrance » à ses amis et élèves, afin « qu'ils n'eussent pas de pique entre eux, mais que charité y régnât. » [8]

[1] Voy. J.-G. Baum, *Theodor Beza* (1843, en allem.), t. I, p. 67, sqq.
[2] Varillas, *Hist. de Charles IX*, avertissement.
[3] Bodin, *de la Répub.*, p. 837.
[4] *Ibid.*
[5] Les Bolzec, les V. Gentile, les Castalion, les Servet étaient, aux yeux de Calvin, « gens qui besognaient sous terre comme ils pouvaient » (*Vie* par *Bèze*).
[6] Bèze, *Vie de Calvin.*
[7] Bèze, *Epist. théol.*, I : « *Diabolicum dogma.* »
[8] Bèze, *Vie de Calvin.*

Cependant la charité ne régnait pas à Genève plus qu'à Rome. Les deux églises étaient régies par un même principe de juridiction, la criminalité des hérésies. Quiconque croit mal, c'est-à-dire autrement que le Saint-Office, ou que le Vénérable Consistoire, ne croit point du tout; et qui ne croit pas, commet crime de lèse-divinité et mérite la peine capitale. La persécution est un devoir sacré, un acte agréable à Dieu; plus elle est intolérante, plus elle est estimable. Le glaive est à la fois d'un usage légitime et nécessaire contre les ennemis du ciel, dès que la persuasion reste sans efficace. Les supplices infligés aux méchants ne sont qu'« un juste jugement de Dieu et des hommes. »[1] Ainsi, ceux qui eussent été martyrs ailleurs, se faisaient chez eux bourreaux. Mais si, d'après saint Paul, la charité est la plus chrétienne des perfections chrétiennes, l'erreur des sacrificateurs était plus triste certainement que l'erreur des victimes, et digne souvent du nom d'horreur.[2]

Au milieu d'une telle situation, quelle fut l'attitude de Bruno? Quel effet en ressentit son âme avide d'indépendance, son humeur satirique, son esprit porté au paradoxe et à la contradiction? Point de réponse précise à cette question, en dépit des recherches les plus assidues aux Archives de Genève. Mais en rapprochant quelques événements, quelques personnages contem-

[1] *Ibid.* C'était l'opinion de l'époque sur Servet, Jean Lambert de Genève, Gentile, Hetzer, Campanus et autres. Cfr. TAVANNES, *Mém.*, p. 115, édit. Petitot.

[2] « *Non errore, mà orrore* » Voy. les mémoires de MM. GUIZOT et MIGNET sur Calvin et l'établissement du calvinisme.

porains, on parvient facilement à se représenter les rapports de Bèze avec Bruno. L'un des maîtres de Bèze, le « gentil maître » Clément Marot, ne fut-il pas obligé d'aller mourir à Turin, se sentant trop mal à l'aise dans la métropole du calvinisme? Une multitude de nobles caractères que l'Italie rejetait de ses entrailles, ne durent-ils pas éviter les murs de Genève et aller se cacher dans les Grisons, « pays barbare, ruraut et rude, » selon Brantôme? Enfin les Registres d'Etat, à la date du 13 mai 1580, contiennent les lignes suivantes et jusqu'à ce jour inédites :

« Henri Estienne est excommunié et mis en prison » pour avoir imprimé un livre plein de choses scanda- » leuses et indignes d'un chrétien ;

» Pour avoir manqué à M. de Bèze, qui lui reprochait » l'abus qu'il faisait de ses talents, et sa mauvaise répu- » tation, étant communément appelé le Pantagruel de » Genève, et le prince des athées;

« Enfin, pour avoir dit qu'il fallait être hypocrite pour » plaire au consistoire. »

Plus d'une particularité ressort de ce texte curieux, l'hypocrisie des uns, la verve railleuse des autres, et par-dessus tout l'omnipotence du Consistoire et de son chef. Le prince des typographes est surnommé le prince des athées. [1] Que deviendra-t-il en sortant d'une

[1] Henri Etienne avait cependant condamné, non-seulement « ce meschant Lucrèce, » non-seulement Bonaventure des Périers, « ce contempteur et moqueur de Dieu, » mais Rabelais lui-même, qu'il nommait « un second Lucian en cas de brocarder toute sorte de religion » (*Apologie pour Hérodote*, p. 120). Il avait fait un procès terrible « au vin théologal et au pain de chapitre, » c'est-à-dire aux vices du clergé et à son ignorance. Ce philologue si spirituel avait traduit les Hypotyposes de Sextus Empiricus, pour « guérir

prison [1], qui ne ressemblait plus au cachot des Libertins? Il quittera Genève, il ira chercher un asile dans ce Paris même, où il avait été brûlé en effigie, pendant qu'il se cachait dans les montagnes d'Auvergne. [2] Un dernier rayon d'espérance descendra alors sur ce front immortel. Henri III lui promettra mille écus pour son livre de la *Précellence du langage françois;* il promettra même davantage, quand la guerre religieuse de 1585 se rallumera, et quand la maladie jettera Etienne dans un hôpital de Lyon, où il cessera de souffrir, en répétant peut-être les mots adressés par Robert, son père, à Messieurs de Sorbonne : « Le Seigneur m'a accoutumé aux labeurs comme l'oiseau au vol. » [3]

Il était naturel que les pasteurs de Genève s'essayassent à convertir Bruno. Le nom de Nole dut les encourager; et Bèze venait de composer le panégyrique du Nolain Algieri. Il est plus que probable que Bruno, sans pratiquer le calvinisme, suivit les prédications qui se faisaient en langue italienne. Mais il est présumable aussi qu'il n'adopta pas en tout le dogme génevois, à savoir, la justification par la foi, la présence spirituelle

les dogmatiques impies de son temps, » parce qu'il jugeait leurs « impudentes et téméraires assertions plus intolérables encore que l'indolente indécision des sceptiques » (1562, préf.). Il avait conservé la devise de son père, empruntée à saint Paul : *Altum sapere noli, sed time.*

[1] On se rappelle les vers de Bonivard sur la geôle, où l'on enfermait les Libertins et les Indépendants :

« En ce logis qui devrait estre
» Purgatoire d'enfants gâtés,
» Comme en un paradis terrestre,
» Ils mangent tourtes et pâtés. »

[2] « Je n'ai jamais eu si froid, disait Henri, que le jour qu'on me brûlait. »

[3] Voy. le *Journal de l'Etoile,* I, p. 296, édit. Petitot.—ROBERT ESTIENNE, *Rép. aux censures des théolog. de Paris.*

dans l'Eucharistie, l'inamissibilité de la Grâce, et la prédestination. [1] Un métaphysicien qui se juge en possession de la vérité, ou qui du moins veut penser par soi-même, résoudre par ses propres forces les problèmes qui tourmentent l'humanité, n'est guère disposé à souscrire à un système irrévocablement arrêté, minutieusement formulé. On ne saurait douter qu'une discussion théologique, entre le successeur de Calvin et le devancier de Spinosa, ne se soit terminée par une rupture éclatante.

D'ailleurs, si l'église de Genève ne tolérait guère plus que celle de Rome, l'examen en matière de religion, elle ne le permettait pas davantage en fait de philosophie. Aristote lui semblait presque aussi indispensable que la Bible, et la philosophie, prise en elle-même, paraissait digne de peu d'attention. « Qu'on ajoute au rudiment scolastique, dit Calvin dans le programme des études, [2] ce que la science porte des prédicaments, cathégories, topiques et élenches, et qu'on choisisse, pour ce faire, quelque abrégé bien troussé. » Tagaut, le premier professeur, mit cette ordonnance en pratique avec une facile soumission. Cet attachement exclusif

[1] Bruno, *Spaccio della bestia trionfante*, II, p. 1[illegible].

Peut-être n'y avait-il entre Bèze et Bruno d'autres points de contact et d'accord, qu'une aversion commune et également vive contre le catholicisme.

On aurait pu citer, après l'exemple de Henri Etienne, ceux du Lucquois Simon-Simoni et de l'Espagnol Pierre Galès; ils eurent, dans la savante république de Genève, à peu près la même destinée que le célèbre philologue.

[2] Bèze fut, à la vérité, le premier recteur de l'Académie fondée en 1559, et par ses connaissances solides et variées, par la mâle élégance de son style, il imprima aux esprits une teinte sérieuse à la fois et poétique, qui fut ensuite le cachet des écrivains génevois. Mais le règlement des études, rédigé par Calvin, était ecclésiastique quant au but et à la forme. Chaque étudiant était tenu de signer la profession de foi dressée par Calvin.

au Stagirite se fit jour dans une occasion mémorable. Echappé de Paris, Ramus sollicita de Bèze la permission de venir enseigner la philosophie à Genève. « Les Génevois ont décrété, répondit Bèze, une bonne fois et pour jamais, que ni en logique, ni en aucune autre branche du savoir, on ne s'écarterait chez eux des sentiments d'Aristote. »[1] Quatorze ans plus tard, un jeune Hollandais, voyageant aux frais de la ville d'Amsterdam, accourut à Genève s'asseoir aux pieds du Nestor des réformateurs. Ce philosophe de vingt-deux ans, conçut l'idée de propager la dialectique de Ramus ; à l'instant même il reçut l'ordre de « s'en aller. » Arminius[2] se dirigea vers Bâle, où Ramus avait trouvé un accueil si fraternel.

Un adversaire tel que Bruno, pouvait-il trouver grâce devant d'aussi ardents péripatéticiens? Il consentit peut-

[1] « *Ne tantillum quidem ab Aristotelis sententià deflectere* » (Epist. 34. Cfr. épist., 67, où Ramus est appelé « ὄζον Ἄρηος, *pseudo-dialecticum, hominemque ad turbanda optima quæque comparatum.* » Sur cet article, Bèze eut toute l'approbation des littérateurs groupés autour de lui, de Joseph-Juste Scaliger, d'Antoine de la Faye, de Portus, de Beroald, enfin d'Isaac de Casaubon. (Cfr. CASAUBON, *Not. ad Diog. Laert.*; *Not. ad Persium*, sat. V, 86).

[2] Qui sait si cette expulsion ne fut pas le premier mobile des critiques, qu'Arminius amoncela dans la suite contre le système rigidement calviniste, et la cause secrète de ses combats avec les Gomaristes? Ajoutons, comme un trait caractéristique du temps, que tout ceci se passa pendant que Berne et Lausanne faisaient enseigner le ramisme, plus libérales que Genève en philosophie, comme Bâle et Zurich le furent davantage en religion. Tout ceci arriva de plus, pendant que Ramus était regardé en Allemagne comme l'allié de Bèze. A Leipzig, par exemple, on ferma la bouche au ramiste Dresser, de crainte qu'il ne menaçât le luthéranisme; et le conseiller aulique, chargé d'instruire le procès, résuma son rapport par ces mots : « Le ramisme est le chemin du calvinisme, « *Ramismus est gradus ad calvinismum.* » Combien Bèze dut être étonné d'apprendre, que cette philosophie qu'il abhorrait, était déclarée l'auxiliaire de l'église gouvernée par lui! (M. ADAM, *Vit. philos. germ.*, p. 496, sq.).

être à blâmer avec eux « l'éloquent » Ramus ;[1] mais il donna, sans nul doute, à Aristote des épithètes plus irrévérentes, et non moins imméritées. Professait-il déjà cet art de R. Lulle, par lequel il se flattait d'évincer l'admirable logique d'Aristote ?[2] En ce cas, probablement, Bèze « procéda rondement »[3] encore à son égard, surtout en s'apercevant que le caractère du Nolain était gêné sous ce régime d'une sévérité si uniforme, et qu'il l'endurait impatiemment.[4] Les syndics alors durent lui signifier ce qu'ils avaient dit à Calvin même en 1538 : « les portes de la ville sont assez larges pour que vous puissiez sortir. »[5]

Il paraît, en effet, que Bruno sortit de Genève sans bruit. On a vu rentrer depuis, avec éclat, dans cette austère enceinte, l'esprit même dont Bruno fut un organe imparfait, mais dévoué.[6]

[1] Il déclare, en effet, Ramus plus éloquent que sage (*poco savio*, I, p. 252). Il le met sur la même ligne que Patrizzi.

[2] On peut admettre qu'il eut alors pour disciple dans cet art le célèbre jurisconsulte Pacio de Vicence, qui venait de se réfugier aussi à Genève, et à qui Bèze confia, en 1582, une chaire de droit. On sait que Pacio recommanda même le lullisme dans la chaire de Cujas à Valence (Cfr. Pacii *Ars Lulliana emendata*, Valence, 1618).

[3] Expression de Calvin, dans son *Testament*.

[4] Bèze dut juger Bruno, comme il qualifiait P. Alciat et Balduin : « homme à vertiges, » « lequel ne pouvait non plus demeurer en une religion qu'en une place » (*Epist.* 81.— *Vie de Calvin*).

[5] C'est trop dire cependant que d'avancer, « que le bûcher de Servet aurait pu s'allumer pour le Nolain si, par une prompte fuite, il n'avait gagné la France. » (Voy. M. Bouillier, *Hist. de la révol. cartés.*, p. 68.) La France n'était guère plus sûre aux novateurs. Bèze se contentait de faire « vider la ville. »

[6] Au moment où Bruno quittait les bords du Léman, Théodore Tronchin, filleul de Théodore de Bèze, venait au monde. Lorsque cet héritier de Bèze, qui fit tant de sensation au synode de Dordrecht, venait à mourir, Descartes, et non Ramus, pénétrait dans Genève, introduit par Chouet, aux acclamations de l'Auditoire. Ce pas décisif se fit presque dans l'instant, que le jésuite Le Valois déférait au clergé de France « M. Descartes et ses fameux sectateurs, les dénonçant d'être d'accord avec Calvin » (1680). L'époque qui vit naître

Jean-Jacques, Charles de Bonnet, le chevalier de Jaucourt, se préparait. L'un des grands et incomplets monuments du XVIII[e] siècle, l'Encyclopédie refusera à Genève « la politesse d'Athènes, » lui accordera « la sagesse de Lacédémone, » et la présentera comme « le séjour de la philosophie et de la liberté. » C'est en face de Genève que Voltaire écrira ces mots : « Il semble aujourd'hui qu'on fasse amende honorable aux cendres de Servet. » Enfin, ce même siècle exprimera d'avance, par la bouche de Montesquieu, une opinion digne de l'impartialité de notre âge : « Genève doit bénir le moment de la naissance de Calvin et celui de son arrivée dans ses murs. »

LIVRE III.

FRANCE.

I

Deux routes, sortant de Genève, s'offrent au voyageur qui vient d'Italie : la route de Suisse, qui conduit en Allemagne ; la route de France, qui mène en Angleterre. Au bout de l'une et de l'autre s'était établi le protestantisme. Bruno prit le chemin de Paris, « ville pleine de si grands et sçavans personnages que le peuple faisait jugement qu'elle ne pouvait faillir. » [1]

La France, au surplus, voyait alors dans l'Italie une sœur, sinon une mère. A l'époque où Avignon avait servi de résidence aux pontifes romains, Paris avait été l'école des docteurs; toutes les grandes cités avaient offert des comptoirs aux marchands lombards. Dante avait étudié à Paris, dans les écoles de la rue du Fouarre ; [2] Boccace y était venu au monde. Pétrarque

[1] CASTELNAU, *Mémoires*, l. I, c. 4 ; Cfr. *Satire Ménippée*, p. 187, édit. Labitte. « Ce microcosme et abrégé du monde. »

[2] Voy. l'excellente dissertation de M. V. Le Clerc sur Dante et Siger de Brabant (*Journ. des Déb.*, août 1845, et *Hist. litt. de France*, t. XXI).

parlait avec mépris des barbares habitants des bords du Rhône, *feroces incolæ Rhodani*, comme le Tasse parlait des féroces nations germaniques, *le feroci nazioni di Germania*; cependant ni Pétrarque ni le Tasse ne manquèrent de visiter la France. Si la France, au moyen âge, donna l'hospitalité aux Guelfes aussi bien qu'aux Gibelins, elle reçut de l'Italie, à la Renaissance, des guerriers comme Strozzi, des politiques comme Mazarin. A aucune époque, cet échange d'idées, de mœurs et de style ne fut plus actif qu'au XVI[e] siècle : il se produisit sous toutes les formes, amena du bien et du mal,[1] contribua à la corruption de la France comme à sa civilisation, s'étendit à tout ce que l'homme est capable de sentir ou de faire, depuis les menus détails du commerce, jusqu'aux inspirations les plus délicates de l'art. La trace en est éclatante encore dans la littérature, que l'Italie remua par la double voie de l'érudition et de la poésie. Bruno fut du petit nombre des Italiens qui concoururent à l'avancement de la philosophie française.[2]

Le Nolain, cependant, ne se rendit pas directement

[1] Voy. Etienne, *Apolog. pour Hérodote*, p. 80-107 (cataglottisme) ; Cfr. *Sat. Mén.*, p. 24, édit. Labitte.

[2] Voy., pour connaître l'influence alors exercée par l'Italie sur la France, les *Tabl. hist. et crit. de la litt. franç. au XVI[e] siècle*, par MM. Sainte-Beuve (1828), Saint-Marc-Girardin et Ph. Chasles (1829), et J.-P. Charpentier (1835) ; (particulièrement MM. Saint-Marc-Girardin, p. 104, 133, 192, et Ph. Chasles, p. 63). Florence abusa sans doute de l'admiration ignorante des Français, leur ôta leur vertu et leur or, les fanatisa par ses prédicateurs, les ruina par ses architectes, les déprava par les élèves de Machiavel, par les « diseurs de messes, de bons mots et de bonnes aventures » qui envahirent le Louvre avant l'irruption des Gascons (*de l'Etoile*, I, p. 119, 184, 238, édit. Petitot). Mais elle envoya aussi des écrits pathétiques ou divertissants ; elle apprit aux gentilshommes et aux *gentilfemmes* à vivre en société, à devenir, selon le Tasse, *animali civili e di compagnia*, (lettre de 1572). Quand on voit jusqu'où

à Paris; il voulut visiter Lyon et Toulouse. Lyon possédait alors de magnifiques ateliers d'imprimerie, et produisait plus de livres que Paris. Bruno désirait-il y publier un ouvrage? Lyon possédait aussi une colonie de négociants et de médecins d'Italie. Etait-ce à elle que Bruno avait affaire? Il n'y avait plus à Lyon beaucoup de ces huguenots, qui d'abord avaient été fiers de relever la bannière de Pierre Valdo; ils avaient été chassés en 1566 par la société de Jésus. Mais il y avait une petite « coterie de déistes et trinistes, dit Castelnau,[1] secte très-dangereuse, dont la foy et la doctrine doit estre rejettée. » Il est à croire que ce groupe « de maudite mémoire »[2] contenait quelque ami de Bruno, quelque compatriote connu, quelque fugitif de Genève.

Un messager d'université, un messager de sénéchaussée ou de bailliage transporta le philosophe de Lyon à Toulouse. Cette patrie de Clémence Isaure, ce brillant rendez-vous des troubadours, ne servait guère alors de théâtre aux luttes galantes de « la gaie science. » Sa gloire s'attachait à ce qu'il y a de plus opposé aux jeux de la lyre, à l'étude de la jurisprudence. La Rome de la Garonne s'enorgueillissait de ses antiques institutions municipales, de son parlement, le second du royaume, et travaillait à pourvoir le midi d'avocats et de ma-

Desportes poussait l'imitation des auteurs italiens, ou plutôt leur contrefaçon (Voy. *Conform. des muses ital. et franç.*), on conçoit les colères de Henri Etienne contre ce « nouveau languaige italianizé. » Mais on ne doit pas oublier combien cette docilité excessive devint, en somme, profitable à la France.

[1] Castelnau, *Mémoires*, l. V, c. 5.

[2] Expressions de Bèze, au sujet des trinitaires et de Servet accusé de « l'erreur de la substance universelle, ou que Dieu estoit tout et que tout estoit Dieu » (Acte d'accusation contre Michel Reves, *vulgo* Servet).

gistrats.[1] Elle ne négligeait pas davantage la théologie ; elle se croisait contre « les maheutres, les parpaillots, les nouveaux luthériens. »[2] Ces anciens sujets de Raymond VI le Manichéen,[3] se vantaient d'être le boulevard de la foi dans le Languedoc en proie aux ministres de Genève. Leurs magistrats se plaisaient à prendre la place que l'inquisition y avait tenue depuis les jours de Blanche de Castille, excitant l'intolérance sans prévoir qu'ils en seraient eux-mêmes victimes.[4] Au milieu de cette atmosphère épaisse, de quelle liberté la philosophie pouvait-elle jouir ? Bruno répond, en disant qu'il ne fit qu'y soulever des murmures et des clameurs, une fureur scolastique.[5] Il fut forcé de s'éloigner sans délai, au risque d'éprouver le sort cruel qu'endura, trente-six ans plus tard, le Napolitain Vanini,[6] c'est-à-dire d'avoir « la langue coupée, le corps précipité dans le feu et l'âme dans l'enfer. » Bruno suivit l'exemple de Pantagruel qui « n'y demoura gueres, quand il vit qu'ils faisayent brusler leurs regents tout vifs comme harangs sorets : disant, à Dieu

[1] Toulouse donna le jour à Cujas, mais le céda à Bourges et à Valence. Elle s'estimait supérieure à la « grasse Bologne » par le triumvirat que formaient Roaldez, Duranti et Pierre du Faur. Elle fut digne de servir de résidence à Domat, ce grand Domat qui s'éleva des édits romains, des coutumes et des canons aux principes éternels de la justice, aux principes de la raison et du christianisme.

[2] *Sat. Ménippée*, p. 87, édit. Labitte.

[3] Castelnau, *Mém.*, l. III, c. 10.

[4] On sait que la populace furieuse massacra le président Duranti (1589), après avoir fait de splendides funérailles au « martyr » Jacques Clément. Voy. *de l'Etoile*, I, p. 397 ; J. de Thou, *Mém.*, p. 323, édit. Petitot.

[5] *Opp. lat.*, édit. Gfrörer, p. 624. « *Scholasticum furorem.* »

[6] Voy. M. V. Cousin, *Frag. de phil. cartés*, p. 67-92.

ne plaise qu'ainsy je meure, car je suis de ma nature assez altéré sans me chauffer davantage. »[1]

Bruno visita-t-il Montpellier, le Salerne de France, féconde pépinière de médecins, qui passait pour l'emporter sur Paris, par l'utile organisation de ses infirmeries, par la docte longueur de ses ordonnances, et qui s'intitulait la ville des gens de bien, peut-être par opposition aux légistes de Toulouse; université justement célèbre où Pétrarque avait dû étudier les lois, où Raymond-Lulle avait enseigné et écrit, mais où Paracelse, qui n'était, selon Bruno, inférieur en rien à Hippocrate, était décrié comme hérésiarque.[2] En proclamant Paracelse prince des chimistes et des médecins,[3] Bruno

[1] RABELAIS, *Pantagr.*, c. V. — Il est pourtant curieux qu'avant Bruno, l'Espagnol Raymond de Sabonde eût professé à Toulouse des doctrines plus hardies peut-être, en soutenant que l'un des livres de Dieu, la nature, était souvent plus intelligible que l'autre, savoir les saintes Ecritures. Avant Vanini, le Portugais Sanchez essaya de même de miner, dans cette contrée, ce dogmatisme farouche par un doute général, par « *la très-noble, première et universelle science, qu'on ne sait rien.* » Il est digne de remarque enfin que ces préjugés opiniâtres ne résistèrent pas au cartésien Régis qui, en 1665, parvint à les faire abjurer aux Toulousains, en sachant gagner les premières dames du pays. Il y réussit à tel point, que « Messieurs de Toulouse, touchés de ses instructions et de ses lumières, lui firent une pension sur leur Hôtel-de-Ville, événement presque incroyable, ajoute Fontenelle, et qui semble appartenir à l'ancienne Grèce.» (*Elog. de P.-S. Régis*).

[2] « Paracelse est du même pays que Luther, disaient ces Galénistes; il veut perdre le corps comme Luther perd l'âme; de même que Luther a brûlé la bulle pontificale, Paracelse a brûlé en plein amphithéâtre Galien et Avicenne. »

[3] « *Paracelsus, novus et nulli inferior medicorum extitit princeps et auctor,*» etc. (BRUNO, *Opp. lat.*, p. 570). — Paracelse, dit-il ailleurs, traite la philosophie médicale; Galien, la médecine philosophale (I, p. 252, *Opp. it.*; Cfr. I, p. 249. 259). — C'est que Bruno ne conçoit pas qu'un véritable médecin n'ait pas en même temps étudié philosophiquement la nature morale, intellectuelle de l'homme. Tycho-Brahé fut de son avis, et pensait qu'on combattait Paracelse sans le comprendre (GASSENDI, *Vita* T. B, t. VI, p. 219, *Opp.*). Campanella ne partageait pas cette opinion : « *Paracelsus in distillatoriis et medicinis chymicis aliquid promovit; in speculativis vero ineptit plerumque,*

eût été hué et expulsé par les « Grecs » de Montpellier, comme il le fut par les « Romains » de Toulouse, à cause de ses innovations en logique et en métaphysique. La liberté des opinions n'était permise nulle part, la tradition médicale semblait aussi infaillible, aussi sacrée que la tradition religieuse.

La situation où Bruno voyait la France en passant la Loire, en approchant de la Seine, il la dépeignit d'un seul mot : « c'était un long et vaste tumulte, *Galliæ tumultus*. »[1] L'horrible mélange de cris de guerre et de déclamations forcenées qui bouleverse et ensanglante cette belle île de France,

Tra quattro fiumi ampio paese e bello,[2]

rappelle au voyageur italien la bruyante et bizarre confusion de l'enfer, telle que Dante eut le don de l'apercevoir :

Diverse lingue, orribili favelle.....[3]

La France s'était convertie en « un échafaud où se jouait une tragédie, »[4] en « une autre Turquie, où les

et accipit pro ratione non-rationem » (*de Lib. prop.*, p. 48). Voy. Gorres, *Vorr. der Physiologie*, p. VII.

[1] Voy. *Lampad. combinat.*, dédic., et II, p. 198 : « *Il gallico furore ch' a lungi passi da qua de l'Alpi per terra s'avvicina.* » Le terme de *tumultus* était en quelque sorte consacré à la peinture de ces scènes douloureuses. *Tumultus*, disaient Languet (par ex. *Epist.* 1574, *ad Phil. Sidney*) et Ramus (par ex. *Epist. ad Carol. Lotharing. Cardin.*, p. 257). *I tumulti*, dit le Tasso (lettre de 1572). Voy., sur le sens de ce tumulte (*tumulto, rumore*), Botero, *Ragione di stato*, l. V.

[2] T. Tasso, *Gierusal*, *lib.* I, 37 (Ile-de-France).

[3] *Inferno*, c. III.

[4] Mornay à la reine Elisabeth, en 1585.

plaisants propos estoient dessaisonnés.[1] » Deux implacables confédérations, deux armées presque sauvages, la Ligue et la Cause, Lorraine et Navarre, divisaient la nation plus profondément que l'Italie n'avait été déchirée autrefois, par la querelle de l'Empire et du Sacerdoce. Les « papistes » rasaient les temples des « huguenots, » les huguenots pillaient les sacristies des papistes; le sang coulait dans les villes et les campagnes; le fanatisme étouffait les affections de la famille et de la cité; les prêtres excommuniaient à cloches sonnantes, à flambeaux éteints contre terre; les pasteurs fulminaient contre le pharisaïsme et l'idolâtrie. Depuis que l'insensé Charles IX a voulu « purger à fond de l'hérésie tout ce qui habite entre la Garonne et les Monts, entre le Rhône et le Rhin, »[2] le « malcontentement politique » et la « huguenoterie des religionnaires » se sont accrus du même pas, d'un pas de géant. Voilà quelques traits qui justifient l'expression employée par Bruno, *les fureurs et les tumultes de la France*.

Un trait doit être ajouté à ce tableau, un détail particulier à l'année 1582, et qui servit à mieux dessiner les partis qui se disputaient l'Europe : c'est la réforme du calendrier Julien, accomplie par le mathé-

[1] AGRIPPA D'AUBIGNÉ.

[2] « *Il rè ha purgato di heresie apparenti chionque alberga trà Garona e'l Monte, e tra'l Rodano e'l Reno.* » C'est en ces termes que l'évêque d'Asti, Panigarolle, félicita Charles IX des massacres de la Saint-Barthélemy, que Gabriel Naudé s'efforça plus tard de faire passer pour « un coup d'Etat. » « Il nous semble que c'est là *philosopher* d'une manière assez étrange, » remarque à ce sujet Puffendorf (*Introd. à l'Hist. univ.*, l. I. c. 4).

maticien Lilio, et ordonnée par Grégoire XIII.[1] Quelle répugnance cette sage et durable amélioration souleva parmi les réformés! Ainsi que la messe et le signe de la croix, elle était considérée comme une marque de catholicité. Le nouveau christianisme persistait à maintenir l'ancien style, tandis que l'ancien christianisme tenait à honneur d'établir le nouveau style. Sur ce point unique, les défenseurs du progrès et du changement, refusaient d'abandonner une tradition que les défenseurs d'un pouvoir immuable avaient eux-mêmes délaissée.

---

[1] Il arriva pour Lilio comme il était arrivé à Sosigènes d'Alexandrie avec Jules César : le nom de Grégoire couvrit le sien. Pour remettre l'almanach d'accord avec la position du ciel, on devait passer sans interruption du 4 au 15 octobre. En France, ce fut le 13 novembre qu'un édit du roi prescrivit la mise à exécution de l'ordonnance grégorienne. En Allemagne, la diète d'Augsbourg ne put se persuader que l'équinoxe était avancée de dix jours, et rejeta la proposition comme un piége de la politique ultramontaine (*de Thou*, l. LXXIX). Kepler, luthérien zélé, eut bien des efforts à faire même auprès de ses compatriotes catholiques, et vit sa piété si sincère, si agissante d'ailleurs, mise en une continuelle suspicion (*Vie de Kepler*, par Breitschwert, p. 28, en allem.). A l'excuse des protestants, il faut rappeler que cette réforme avait été proposée déjà au concile de Constance, ou du moins qu'elle y fut demandée; puis, que Grégoire XIII avait témoigné une joie inconcevable à la nouvelle de la Saint-Barthélemy : les tableaux au Vatican, les processions à Saint-Louis, l'éloge par Muret, la médaille, les indulgences, tout cela fut exécuté sous ses ordres. Enfin, il avait fait réimprimer, en 1578, le *Directoire des Inquisiteurs*, composé en 1358 par Nicolas Eymeric, « *in œdibus populi romani*. » Telle fut, en grande partie, la cause de la résistance des protestants.

Quant à Bruno, il semble y avoir applaudi; non-seulement il se conforma à ce nouvel usage, mais il ne songea jamais à le railler. On peut même conjecturer que dans le cachot de l'Inquisition, condamné pour ses nouveautés astronomiques, il en appela à l'exemple de Buoncompagno pour établir que l'Eglise elle-même avait, depuis le premier concile de Nicée, donné le signal des progrès scientifiques. C'est en vue des démêlés que le Nolain eut dans ses dernières années avec le Saint-Office, qu'il convient de noter ici la réforme du calendrier et la sensation qu'elle fit en dehors de l'Italie.

II

En 1582, quand Bruno vit pour la première fois la capitale de la France, la discorde faisait trève à l'effusion du sang; mais la guerre civile continuait dans les cœurs, qui bouillonnaient d'une ferveur haineuse et dans les discours qui regorgeaient d'injures. Elle avait aussi dressé ses tentes dans le domaine des sciences et des lettres, où l'esprit du moyen âge se débattait, depuis la fin du siècle précédent, contre le génie moderne éveillé par la renaissance des arts. Dans l'Université de Paris, aussi bien que sur le sol de l'Italie, il y avait un combat à outrance entre les méthodes dégénérées du passé et les essais d'indépendance individuelle. Deux établissements célèbres, l'un aussi utile en son temps que l'autre, la Sorbonne et le Collége royal de France, représentent aux yeux de la postérité ces directions contraires.

La Sorbonne, primitivement appelée la « Pauvre Maison, » avait pendant une longue suite d'années fait trembler des papes et des rois, traité avec les potentats chrétiens de puissance à puissance, citadelle inexpugnable de la foi catholique, foyer toujours ardent des lumières de l'Occident, arène des plus nobles luttes de la pensée humaine, « corbeille pleine des plus beaux fruits de tous les pays. »[1] Etait-il étonnant qu'elle se crût assez forte pour résister aux ébranlements du siècle

[1] « *Calathus quo poma undique peregrina et nobilia deferantur.,* » PÉTRARQUE, p. 1080, édit. Bâle.

d'Erasme et de Luther?[1] Elle se méprit cependant sur son rôle. Après avoir établi dans son enceinte la première « officine de typographie »[2] que posséda la ville de Paris, elle ne songea plus qu'à soumettre tout ce qui s'imprimait autour d'elle à la censure la plus rigoureuse. [3] Elle prit à l'égard des innovations l'attitude que la Synagogue et le Sanhédrin avaient tenue à l'égard du Christ et de l'Eglise;[4] elle confia ses intérêts à un Noël Béda,[5] à l'ennemi de Berquin et de Marguerite de Navarre, à celui qui, suivant François Ier, « écrivait contre un chacun, dénigrant leur honneur, état et renommée. »[6]

C'était une des créations de ce roi, le « nouveau ménage »[7] du Collége royal, que Béda, protégé par le cardinal Duprat, attaquait avec le plus de frénésie, y poursuivant avec un acharnement comique ce qu'il nommait « l'hellénisme. » La langue grecque, la langue du Nouveau-Testament, lui paraissait l'idiome des hérésies.[8] Il n'était pas difficile à Guillaume Budé de le

[1] Luther fut excommunié par la Sorbonne, et Erasme qualifié de bête savante, *bestia erudita*.

[2] La Sorbonne appela d'Allemagne Ulrich Gering, mais chassa de Paris Robert Estienne. En 1525, elle s'opposa à l'impression des *Heures en langue française*, par Pierre Gringoire.

[3] « *Sorbonistæ lynceis oculis,* » AGRIPPA, *de Van. scient.*, c. 3.

[4] *Apolog. p. Hérod.*, préf. et p. 451. — *Baron de Faeneste*, p. 235.

[5] « Rabbi Bède, » le nomme Estienne.

[6] *Lettre au parlement*, 9 avril 1528.

[7] ETIENNE PASQUIER.

[8] « . . . . . . L'ignorante Sorbonne,
» Bien ignorante elle est d'estre ennemie
» De la trilingue et noble Académie
» Qu'as érigée. Il est tout manifeste
» Que là dedans, contre ton veuil céleste,
» Est deffendu qu'on ne voise allégant
» Hébrieu, ni Grec, ni Latin élégant,

« rembarrer vaillament,[1] » en montrant que le sorbonniste condamnait « un langage duquel à grand'peine cognoissoit-il la première lettre. » « Béda fut déclaré *bedier*, » ajoute H. Estienne.[2] L'ascendant, la popularité des « liseurs du roi » alla croissant. La philologie fut d'abord leur principale occupation;[3] mais comme il est impossible d'étudier toujours la forme des monuments littéraires, sans en jamais discuter le fond, ces mêmes érudits en vinrent insensiblement à l'examen des pensées, à la comparaison des systèmes. A l'étude de l'éloquence et de la poésie se joignit celle de la philosophie; à la direction de Budé succéda l'influence plus énergique de Pierre de la Ramée, qui convertit sa « principauté du collége de Presles, »[4] en une sorte de tribunat. En même temps que des projets de réforme générale, en matière d'enseignement et de philosophie,[5] s'élaboraient au sein de cette institution naissante, les amis de Turnèbe, Lambin et Daurat, c'est-à-dire les astres qui tournaient autour de Ronsard, s'efforcèrent de répandre dans la nation les fruits de l'érudition classique, les délicatesses et les élégances des Grecs et des Romains. Ramus voulait « traiter les disciplines à la socratique, » « conduit par quelque bon ange, » à la manière de Xénophon, de Platon, « cherchant et dé-

» Disant que c'est langage d'Hérétiques;
» O pauvres gens de savoir tout éthiques! »
Cl. Marot, *Au Roy; de son exil à Ferrare.*

[1] C'est en janvier 1533 (34) que les professeurs du Collége de France parurent pour la première fois devant le parlement, comme suspects d'hérésie.

[2] *Apol. p. Hérod.*, préf. et p. 451

[3] Voy. Budé, *Comment. de ling. græc.*, *epist. dedic.*

[4] *Prœleum nostrum.*

[5] Voy. M. Villemain, *Cours de litt. franç.*, t. I, p. 247 (1840).

montrant l'usage, retranchant les superfluités des règles et préceptes, » évitant de faire des arts libéraux des questions et *Ergos*, » « délaissant enfin toute sophistiquerie. »[1] Ronsard prétendait mettre les beautés de l'antiquité à l'usage, à la portée du peuple, revêtir la langue vulgaire de grandeur et d'éclat, la rendre « magniloquente et haut-tonnante.. »[2] Ramus fut « joué et farcé »[3] par les champions de la Sorbonne; Ronsard fut exalté comme supérieur à Homère, à Pindare, par les plus illustres de ses contemporains;[6] l'un et l'autre cependant eurent pour dessein de corriger les lettres de « l'incorrigible sottise du pédantisme, » de dépouiller la science « de la robe et du bonnet des gens de collége. »[5] Sous le rapport politique, enfin, le Collége de France[6] marchait aussi dans les voies de la Providence, favorisant le parti qui devait prévaloir dans la nation, le parti d'une sage liberté, d'une paix prospère et digne. Tandis que la Sorbonne, persistant à se dire « le concile subsistant des Gaules, » servait de quartier-général aux Ligueurs, et décrétait qu'on pouvait « oster le gouvernement aux princes qu'on ne trouvait pas

[1] Ramus, *Rem. faite au cons. du Roy*; Cfr. M. V. Cousin, *Cours de l'hist. de la philos.* (1829), I, leç. X.

[2] Voy. Ronsard, *Dialog. entre les Muses deslogées et Ronsard.*

[3] Ramus, *Remont.*, etc.

[4] On sait que telle était l'opinion de l'Hôpital, Pasquier, Montaigne, de Thou (l. XXXII). H. Estienne était peut-être seul à trouver que ce « pindariser » n'était que « barbariser » (*Apolog. p. Hérod.*, préf.); c'est qu'il penchait vers l'école de Cl. Marot.

[5] Voy. De Thou, *Hist. sui temporis*, l. LXXVI (ad ann. 1582).

[6] Nous espérons pouvoir raconter ailleurs l'histoire si curieuse des conflits de cet Institut avec la Sorbonne, et de ses affinités avec l'esprit national, avec le génie moderne. Plus de détails ne seraient ici qu'une digression oiseuse.

tels qu'il fallait; »[1] tandis qu'elle absolvait les sujets du serment de fidélité, et leur permettait d'assassiner un roi hérétique, les successeurs des « politiques et hérétiques Ramus, Galandius et Turnebus »[2] se réunirent pour composer la *Satire Ménippée*.[3]

Si l'on envisage dans leur ensemble ces deux puissances alors en présence, la première paraît plus considérable par le nombre et par la passion, et la seconde par l'esprit et le bon sens. La minorité fut, partout, le parti de Bruno. A Paris, dans la Faculté même des Arts, il osa attaquer le souverain de l'Ecole, Aristote; il mérite une place marquée dans l'histoire des attentats français contre le péripatétisme officiel. Dans cette périlleuse entreprise il était précédé de Ramus, de Postel, et devança Gassendi et Descartes.

Ce fut en 1581 que mourut l'éloquent visionnaire Guillaume Postel, aussi fier d'avoir bravé les aristotéliciens, que d'avoir servi la Vierge de Venise, aussi persuadé de sa propre immortalité que de la vérité de la métempsychose.[4] En 1582, Bruno vint demander

[1] *De l'Etoile*, 1587 et 1589.

[2] *Sat. Mén.*, p. 96, édit. Labitte.

[3] L'un des principaux auteurs de cette *Satire*, le judicieux et caustique Passerat, était doyen du Collége royal au moment de l'entrée de Henri IV, ayant hérité de la chaire de Ramus. Dans sa harangue d'ouverture, il attaqua la Societé de Jésus en termes qui rappelaient à la fois le discours de Tournebu *Adversus Sotericum* (*Sotericus*, synonyme de *Jesuita*), le plaidoyer d'Etienne Pasquier, et la déclaration de l'évêque de Paris, Du Bellay. Cette Société, disent-ils tous d'un commun accord, est faite pour la ruine et non pour l'édification.

[4] Le livre de Postel, qu'il faut citer à ce sujet, est intitulé : *Destruction des doct. d'Aristote par Justin Martyr*. Le saint apologiste, éclectique qui pencha vers Platon et mit Socrate au rang des patriarches, est appelé par Postel au secours contre Aristote, « l'athée, » lequel « tyrannise, comme Satan, les esprits dans une école d'impiété, et a été le maître du polisson Pomponace. » Postel recourut aux stratagèmes de Patrizzi, intéressant l'Eglise à la proscription du péripa-

au recteur de Paris la permission d'enseigner la philosophie en public, permission qui lui fut accordée. On l'eût même admis, selon Scioppius, au nombre des professeurs titulaires (*ordinariorum*), s'il avait voulu assister à la messe.

Cette circonstance relative à la messe, a eu le privilége de tourmenter les historiens. Dans ce temps, en effet, ce n'était pas l'usage de rester catholique en négligeant la messe. La messe, ou la mort ! avait-on crié peu d'années auparavant dans les rues de Paris. Dédaigner la messe, c'était rompre avec l'Eglise. Bruno, qui avait combattu en Italie la transsubstantiation, demeura d'accord avec lui-même en refusant à Paris de suivre le culte qui dérive de ce dogme. Comment, en ce cas, la Sorbonne le tolérait-elle dans une chaire de philosophie ? Suffisait-il qu'il évitât avec soin dans ses cours de toucher aux questions de théologie ? Il paraît que deux choses se réunirent pour lui procurer les ménagements du clergé : la faveur de la jeunesse, alors plus bruyante que studieuse ; et la protection de plusieurs grands personnages, entre autres du roi Henri III, qui allait, cependant, être bientôt le seigneur le moins puissant du royaume. La population nombreuse du « pays latin » devait affectionner le débit et la personne de Bruno, la sagacité facile, la chaleur napolitaine de sa pa-

tétisme. Mais, ancien jésuite, incarcéré autrefois à Rome, ayant habité quelque temps Genève et Bâle, il fut lui-même taxé d'hérésie. — On a grand sujet de s'étonner qu'il professât encore en 1578 devant un auditoire si considérable, qu'il fallait se réunir dans une cour. Postel, placé à une fenêtre pour faire la leçon, était accueilli comme un prophète dont les moindres paroles équivalaient à des sentences (*Apopthegmata*, dit Jacques Gauthier, *Tábul. chronograp.*) Voy. De Thou, *ad ann.* 1581.

role. Il improvisait avec une promptitude étonnante sur le premier sujet venu. Se tenant debout, parlant aussi rapidement que la plume pouvait courir, dictant aussi vite que marchait sa pensée, entraîné par l'enthousiasme de son âge, qu'alimentait la foi en sa mission, il entraînait à son tour ceux qui l'écoutaient. [1] Sa phrase en apparence si souple, son humeur gaie, souvent mordante, contrastaient avec l'allure lourde et monotone de la plupart de ses collègues. Les défauts mêmes qui venaient de l'exagération de ces qualités, ou qui s'y mêlaient de manière à les obscurcir, la subtilité et l'enflure, semblaient beaux, et plaisaient au peuple des écoles, qui y répondait par des applaudissements frénétiques. [2] La Sorbonne, au surplus, respectait alors, autant que sa position le comportait, les préférences des étudiants.

La protection accordée à Bruno par Henri III a été fortement contestée. La dévotion de ce prince, a-t-on dit, dévotion qui égalait sa faiblesse pour ses mignons, excluait toute bienveillance envers un apostat. Mais la vie du Nolain était-elle entièrement connue du roi de France? Bruno, d'ailleurs, n'eut garde à Paris de blesser les susceptibilités théologiques, ou de rire des « pieuses comédies » de Henri. [3] Il est constant enfin que ce

[1] Cela ressort du rapprochement des notices qu'ont laissées deux de ses auditeurs, Jean de Nostitz (*Artificium Arist.—Lullio-Rameum*) et Raphaël Eglin (*Summa termin. metaphys.*, préf.). Ce que Bruno rapporte lui-même, en parlant de ses discussions académiques à Oxford et ailleurs, ne permet pas de révoquer en doute les témoignages contemporains.

[2] « Ces faulx frappements de mains que font ces badaulx sophistes quand on argue, alors qu'on est au bon de l'argument. » RABELAIS, II, 18.

[3] Voy. DE THOU, l. LXXVIII. LXXXV; BUSBEC, *Lettres*, t. III, l. 20.

monarque, « bon dans le fond, mais qui se laissait gouverner, »[1] aimait les lettres, prétendait au titre de protecteur des arts et des sciences, et trouvait royal de faire des présents, des pensions aux littérateurs tant étrangers que français.[2] Il se plaisait surtout à voir les compatriotes de sa mère et de Machiavel venir se reposer à l'ombre de ses grands lis d'or :

All' ombra de' gran gigli d'oro[3].

A l'aide des Italiens, il croyait pouvoir faire de sa cour le modèle de la politesse et de l'esprit, « une maistresse d'eschole, »[4] inspirer aux seigneurs qui l'entouraient le goût de la poésie et de l'élégance, et civiliser à la longue ces gentilshommes de province qui lui sem-

[1] De Thou, l. LXXVIII, de l'Etoile (I, p. 409) : « Bon prince, s'il eût rencontré un meilleur siècle. » — D'Aubigné, *Hist. univ.*, t. III, p. 183 : « Prince qui avoit de grandes parties, souhaité pour l'estre avant qu'il le fust, et digne du royaume s'il n'eust point régné. » *Omnium consensu capax imperii nisi imperasset,* avait dit Tacite, en parlant de Galba (*Hist.*, l. I, c. 19); et Voltaire semble avoir résumé tous ces jugements par le vers suivant :

« Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier. »

[2] Voy. Davila, *Hist. des guerres civ. de France*, l. VI, ad ann. 1579. Les dons de Henri ne tombèrent pas toujours sur les plus dignes. Desportes, qui l'avait accompagné dans son exil sur le trône de Pologne, se montra ingrat. Bertaut, son secrétaire, ne cessa jamais d'être poète « à l'esprit rassis. » Baïf, qu'il honora souvent de ses visites au faubourg Saint-Marcel, ne servit pas à le recommander à la postérité. Mais il récompensa noblement Ronsard, dont il ne suivit guère les beaux conseils :

« Sois paré de vertu, non de pompe royale;
» La seule vertu peut les grands roys décorer.
» Sois prince libéral : toute âme libérale
» Attire à soy le peuple et se fait honorer, » etc., etc.

Il agréa la dédicace de P. Pithou, en tête d'une édition des *Capitulaires*. Il fonda plusieurs chaires au Collége de France et augmenta les honoraires des lecteurs royaux.

[3] Annibal Caro. — Les Italiens répondaient sans peine : « *Manibus date lilia plenis.* »

[4] Cl. Marot, au sujet de la cour de François Ier.

blaient pour d'autres raisons qu'à Castiglione[1] et au Tasse, « des tyranneaux ignares et grossiers. » On ignore comment Bruno parvint jusqu'à lui ; mais on le voit en relation d'amitié avec des personnes en position de le lui présenter, telles que le grand-prieur de France, Henri d'Angoulême,[2] et J. Moro, ambassadeur de Venise.[3] Jean Regnault, secrétaire intime du grand-prieur, était un des auditeurs de Bruno, un de ses apologistes et de ses éditeurs les plus dévoués.[4]

De quelque manière que Bruno eût d'abord approché Henri III, il est notoire qu'il plaça son nom et son éloge dans plusieurs de ses ouvrages, et il est à supposer que l'éloge surtout fut mal vu de l'Inquisition.[5] Il faut en convenir, l'admiration que ces louanges respirent semble singulièrement factice, et a toute l'em-

[1] « I. Franzesi solamente conoscono la nobiltà delle armi, e tutto il resto nulla estimano, etc. » CASTIGLIONE, *Il Corteggiano*, p. 94, sq. — « Chiascuno habita ritiramente ne' suoi villaggi, e lontano dalla congregatione della citta... si avvezza d'una maniera di vivere imperiosa, e diviene insolente.... si confirma in quella bastezza d'animo et di costumi.... la superbia di non voler conoscere i magistrati per superiori, etc. » T. TASSO, *Lettera* (1572).

[2] Henri d'Angoulême, celui que l'Etoile nommait sans façon le bâtard d'Angoulême (I, p. 312), fils de Henri II et de Mlle Leviston, fille d'honneur de Marie Stuart, était gouverneur de Provence et amiral des mers du Levant.

[3] Comment Bruno connut-il Moro? — Par l'entremise d'un ami commun, peut-être de cette dame Morgana qu'il regretta si fort en quittant l'Italie (*Candelajo,* dedic.). Il dédia à l'envoyé de Venise sa « *Compendieuse architecture,* » espérant, dit-il, que celui-ci empêcherait les pourceaux de manger ou de fouler aux pieds la perle qu'il lui offrait, c'est-à-dire ce livre même, ce « complément de l'*Art de Lulle.* »

[4] Regnault, qui mit Bruno en rapport avec Henri d'Angoulême, ne cachait pas sa prétention à justifier « un auteur généralement suspect, *auctor vulgo suspectus.* » (*Cantus Circœus,* dedic.)

[5] Bruno fut accusé par l'inquisiteur de Venise d'avoir loué, « *laudando assai la regina d'Inghilterra ed altri principi eretici.* » Or, Henri III était compté parmi les princes hérétiques, depuis qu'en 1589 on avait tiré le canon à Rome en apprenant sa mort, et prononcé le panégyrique de l'assassin, le dominicain Clément.

phase des compliments de cette époque. Mais il faut observer en même temps que le livre où Henri III est présenté comme « un spectacle qui transporte les peuples d'admiration par sa vertu, son génie, sa magnanimité, sa gloire, » parut avec privilége du roi, et dédicace au roi.[1] Les pages où, deux ans après, ce même prince est appelé « le cœur le plus généreux de l'Europe, dont la renommée retentit d'un bout du monde à l'autre, » et comparé « au lion des antres profonds, tour à tour irrité et calme, la terreur ou la joie des forêts, »[2] ces pages furent écrites à Londres, dans l'hôtel de l'ambassadeur de France, auquel Bruno avait été, selon toute vraisemblance, recommandé par le roi. Toutefois, ces protestations exagérées d'attachement et de reconnaissance, paraissent avoir été inspirées par un fond de sensibilité réelle, et dictées par de sérieuses obligations; puisque Bruno se souvint encore de son bienfaiteur à Wittemberg, et mit sous son patronage, sous le patronage du très-chrétien et très-puissant roi, *christianissimi et potentissimi*,[3] un de ses livres les plus hostiles à la science reçue, dans un moment où la puissance de ce roi était universellement méprisée, dans un pays où son christianisme était durement censuré.[4]

Le séjour que Bruno fit à Paris se divise en deux

[1] *De umbris idearum*, dedic. « *Nullus ergo ambigat*, » etc.

[2] *La Cena de le Ceneri*, I, p. 122. « *Come leon da l'alta spelonca*, » etc. — *Spaccio della bestia*, t. II, p. 249, sq. « *L'invittissimo Enrico terzo*, » etc.

[3] *Acrotismus, seu Rationes articulorum physicorum*. Viteberg. 1588, dedic.

[4] On sait quels propos impérieux et durs tinrent à Henri III, en octobre 1586, à Saint-Germain, les envoyés des princes luthériens, sur « sa prétention d'extirper la religion par les armes. »

portions, séparées par un voyage en Angleterre. La première partie s'étendit de 1582 à 1583, la seconde de 1585 à 1586. Les occupations auxquelles il se livra dans l'une de ces périodes, différèrent de celles qui remplirent l'autre. Avant d'aller à Londres, Bruno se contenta d'exposer avec zèle, et en quelque sorte, de prêcher l'Art de Lulle. Après son retour, il s'aventura jusqu'à démontrer en dispute solennelle la nécessité d'abolir l'enseignement de la physique d'Aristote. Il y a apparence que les suffrages rapportés d'Angleterre, en redoublant le courage du jeune athlète, furent cause d'un tel changement d'attitude.

Le lecteur sera peut-être étonné d'apprendre qu'en professant le Lullisme, Bruno attira une foule d'auditeurs, et forma même des sectateurs enthousiastes. [1] Qu'il se rappelle cependant que ce genre de philosophie, ou plutôt de méthode scientifique, répondait alors à un besoin toujours vivement senti en France, au besoin de résumer et de simplifier le savoir et ses procédés, besoin qu'au siècle de Saint-Louis le *Grand Miroir* de Vincent de Beauvais avait tenté de satisfaire, non moins que l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. Aussi le *Grand Art* du Majorquain avait-il été toléré dans l'Université de Paris, [2] à côté de l'*Organon* du Stagirite, au-

[1] C'est Jean de Nostitz qui nous raconte ce fait, et ce narrateur est d'autant plus digne de foi, qu'il fut loin d'abord de partager l'enthousiasme des écoliers de Paris. « Je riais beaucoup, dit-il, de ces vingt *irum*, *ile*, *are* et autres *bonificabilitates*, et je les dédaignais à cause de leur obscurité, de leur air hérissé (*horriditate*), de tout ce qui blesse les oreilles délicates des cicéroniens. » Il est naturel sans doute que bien d'autres encore fussent de l'avis de C. Agrippa : « *Barbarus Lullista absurdis verbis ac solœcismis dementabit caput.* » (*De Van. sc.*, *præf. ad lect.*).

[2] Les Lullistes se plaisaient à rappeler que le chancelier de l'Université avait jadis invité leur maître à venir éclairer les écoles de Paris.

tant que la Dialectique de Ramus y fut persécutée. Dans un siècle à la fois raisonneur et érudit, un système qui promet de pousser à la fois le jugement et la mémoire à leur apogée, est appelé à un grande fortune. Entre les mains de Bruno, ce système prenait du reste de l'ampleur et de la souplesse; à ceux qui préféraient le talent de discuter et de réfléchir, il offrait l'art de penser, de concevoir rapidement, de déduire ou d'induire avec sûreté, de multiplier les aspects des problèmes, c'est-à-dire la *logique* et la *topique;* à ceux qui étaient portés davantage vers l'art de retenir et de reproduire les pensées, vers celui de les communiquer d'une façon convaincante, sinon persuasive, c'est-à-dire vers la *mnémonique* et la *rhétorique*, il présentait un instrument facile et indestructible, « des tablettes et une clef d'airain, » toutes choses qui consistaient en une éducation de la mémoire conforme de tous points à la réalité, à la nature; enfin, à ceux qui s'abandonnaient plus volontiers à l'imagination, aux inclinations idéales, il montrait, soit le prix attaché par les poètes à la culture de la mémoire, [1] soit le rôle joué dans le platonisme par la fameuse Réminiscence. Il y avait plus : Bruno découvrait aux esprits vraiment spéculatifs,

[1] Il est à propos de remarquer en passant l'accord qui unissait à cet égard Bruno aux poètes du temps. « Mnémosyne est la mère des Muses, *Musarum mater,* » se plaisait-il à dire (par ex. *Opp. lat.*, p. 557. 561). Ronsard ne parlait pas autrement.

« Mémoire est notre mère. »

RONSARD, *Dialog. entre les Muses deslogées et Ronsard.*

Les poètes faisaient cour autour de Mnémosyne aussi bien que « la neuvaine des doctes pucelles; » et les philosophes de la Renaissance, enivrés aussi de l'antiquité, ressemblaient aux poètes. Cela étonne moins encore chez ceux sur qui l'*Anamnèse* platonique eut un véritable empire.

sous cette théorie de mots et de signes, l'admirable et symbolique unité de l'univers. Si les paroles qui représentent des objets déterminés, sont des signes confiés à la partie passive de notre intelligence,[1] les objets eux-mêmes sont des formes, des ombres d'idées éternelles, de ces idées créatrices qui procèdent de l'intelligence de Dieu. Recueillir et conserver des expressions exactes, est donc plus que posséder des notions vraies, c'est participer à la pensée divine. Ainsi, ce qui n'était pour la multitude que le jeu curieux d'une machine peut-être utile, révélait au petit nombre ce qu'on appela depuis l'identité de l'être et de la pensée, l'harmonie des existences matérielles avec le monde spirituel.

III.

L'acte par lequel Bruno marqua dans les annales de l'Université de Paris, ce fut la fameuse soutenance de la Pentecôte, en l'an 1586. Revenu de Londres avec le diplomate qui, dit-il, l'y protégea « contre les pédants

[1] En établissant ces divers points dans l'Université de Paris, Bruno eut soin de s'appuyer de l'autorité de plusieurs philosophes français, ses prédécesseurs, tels que Lefèvre d'Etaples et Charles Bouillé. Ce dernier surtout, pythagoricien comme Bruno, doit être considéré comme l'un des maîtres de Bruno. Mêmes vues sur la partie active et la partie passive de l'esprit humain (*intellectus* et *memoria*, selon Bouillé); sur les rapports de la réalité avec ses signes abstraits (*natura* et *umbræ*, *species rerum*), du monde physique avec le monde intellectuel (*materiale speculum* et *intellectus divinus*; *substantiæ* et *scientia*). Voy. surtout Bouillus, *Liber de intellectu*, p. 7, 10, 14-19.

d'Oxford et la faim, »[1] il demanda au recteur l'autorisation d'instituer une dispute publique, où seraient débattus, disons mieux, combattus les principes de la physique d'Aristote. Ce ne serait pas Bruno lui-même qui attaquerait, ce serait un de ses plus jeunes et plus fervents acolytes, d'un nom très-honorable, Jean Hennequin, *nobilis Parisiensis*.[2] L'honneur de la présidence, voilà ce que le Nolain sollicitait. L'Université acquiesça à cette prière, et une fête scientifique fut solennisée durant trois jours à la Pentecôte. Le choix de cette époque de l'année était peut-être un hommage adressé au roi, qui tenait la Pentecôte pour une date de bon augure, « un jour fatal pour tout bonheur et prospérité, »[3]

[1] Voy. *Cena delle Ceneri*, dédic., I, p. 122.

[2] Hennequin voulait défendre le Nolain, parce qu'il le voyait seul de son avis,» *ex una parte unum video Nolanum*, » un novateur, *neotericum*, peu approuvé de la foule, ou plutôt repoussé; parce qu'il le voyait s'appuyer sur un petit nombre d'hommes sages et divins, oubliés depuis longtemps. Il le voulait défendre contre « tant de protoplastes de l'humaine science, contre le cortége épais de ceux qui, pendant une telle suite de siècles, en tant de pays, dans toutes les chaires, ont commandé aux Muses avec un éclat si prodigieux. » (*Opp. lat.*, I, p. 11).

On a blâmé Bruno de n'avoir pas soutenu en personne ces *Articuli de natura et mundo*, et d'avoir chargé Hennequin de les défendre sous son égide, *sub ejusdem felicibus auspiciis, sub clypeo ejus*; c'était ignorer de quelle manière ces sortes de tournois se passaient. Le président y était responsable des propositions du candidat, de ses objections, de ses citations et argumentations, de ses raisons comme de ses autorités. Lorsque le candidat était à bout, le président prenait la parole; quelquefois l'étudiant, véritable prête-nom, simple mannequin, n'ouvrait presque pas la bouche; le président lui donnait à peine le loisir de répéter l'argument et dissertait sans relâche. Je m'imagine que Bruno parla plus souvent qu'Hennequin. D'ailleurs ce ne fut pas en 1586, pour la première fois, que Bruno comparut devant pareil tribunal. Pour avoir droit de présidence, il fallait avoir le titre de maître-ès-arts, titre qui supposait trois ans et demi d'études en philosophie à Paris. Les étrangers, ayant pris le degré de maîtrise en d'autres universités, étaient tenus de le prendre néanmoins à Paris, et, pour cela, de faire leur temps. Deux ans en d'autres universités cependant, étaient comptés pour un en celle de Paris. Il est donc évident que Bruno, avant ces actes solennels de Pentecôte, s'était aguerri aux luttes de ce genre.

[3] De l'Etoile.

ayant été élu ce jour-là roi de Pologne, et étant devenu roi de France le même jour. Il avait créé l'ordre du Saint-Esprit en commémoration de ces circonstances importantes. Le nom du savant, alors revêtu de la dignité de recteur, contribua à l'éclat de cet assaut, un des derniers qu'Aristote eut à soutenir à Paris. C'était le Parisien Jean Filesac, qui s'était fait connaître en enseignant les humanités et la dialectique au collége de la Marche, *apud Marchianos*, et qui, en 1583, avait été nommé procureur de la nation des Français, *nationis Galliæ*. Filesac était un homme d'un caractère élevé, dont Bruno vante la politesse; il jouissait de la renommée d'un « très-homme de bien et d'entendement, » de sang-froid au milieu de l'effervescence des ligueurs, d'une science solide, quoique déshéritée d'ordre. Reçu docteur en théologie dans le même temps qu'Edmond Richer, il avait pris, par sa conduite ferme et droite, un rare ascendant dans les assemblées de la Sorbonne, et porté longtemps le fardeau du décanat, lorsqu'il se laissa entraîner par A. Duval, le nonce Ubaldini et le cardinal Duperron, à condamner ce même Richer, ce défenseur courageux des libertés gallicanes. Cette pusillanimité, d'autant plus déplorable que le sang de Henri IV fumait encore, devint pour Filesac la source de longs remords, et ne doit pas effacer ce que sa mémoire retrace de services rendus à l'Université de Paris. [1]

[1] Voy. Du Boulay, *Hist. univ. Paris*, VI, 786, sq. — Filesac n'est plus connu dans le public lettré que par le dialogue que Voltaire institue entre « maître Filesac et un page du duc de Sully, » au sujet de « feu M. de Ravaillac. » (*Dict. philos.*, s. v. *Ravaillac*). Il fut, en effet, l'un des confesseurs

« Je viens vous remercier, écrivit Bruno à Filesac, de l'exquise bienveillance dont les recteurs et tout le corps des professeurs m'ont prodigué des témoignages précieux depuis plusieurs années. Les plus doctes d'entre eux ont honoré mes leçons, tant publiques que privées, soit de leur présence, soit de leur indulgence. Vos bontés ont été telles, qu'on ne doit pas m'appeler étranger dans cette académie, la mère des lettres, *in hac almâ litterarum parente*. J'ai dessein d'aller visiter d'autres universités; mais je ne puis ni ne dois me mettre en route sans saluer mes hôtes. C'est pourquoi je vous propose de discuter avec vous un certain nombre d'articles,[1] comme on offre des gages de reconnaissance ou comme on laisse des souvenirs. Je me serais, sans nul doute, abstenu d'une semblable proposition, si je pouvais me persuader que la doctrine péripatéticienne vous semblât éternellement vraie, ou que votre université dût plus à Aristote qu'Aristote ne lui est redevable. Alors ma tentative serait hostile, téméraire,[2] et ce que je désire entreprendre par affection et déférence envers vous, ne serait qu'une marque d'irrévérence... Mais non! J'ai la ferme confiance que votre prudence et votre magnanimité feront bon accueil à mes hommages. Je compte même sur votre faveur, et voici pour quels

qu'on envoya à Ravaillac en prison. — Les membres de l'Université doivent du moins se rappeler que Filesac approfondit les antiquités de la Sorbonne, dont il fixa les statuts à l'année 1300 (*De l'ancienneté de l'origine de la fac. de théologie*).

[1] Le titre d'*Articuli* était alors synonyme de *Theses* ou *Propositiones*. Ainsi on a remarqué que Zwingle intitulait Articles (*sieben u. sechzig Artickell*) ce que Luther nommait Thèses (quatre-vingt-dix-neuf Th.).

[2] Ramus, en 1543, fut déclaré par le Parlement « téméraire, arrogant et impudent, pour avoir rejeté la logique admise par toutes les nations. »

motifs : quand en philosophie quelque raison, même nouvelle, nous excite et nous subjugue, il doit nous être permis de l'exprimer philosophiquement, c'est-à-dire d'exposer notre opinion en liberté. Puis, si j'attaque sans succès, je contribue à affermir vos principes, tels qu'ils sont connus depuis bien longtemps, et par conséquent je n'aurai rien fait qui soit indigne d'une si grande école. Si au contraire, ainsi que je l'espère, ce début d'une philosophie encore naissante fait connaître quelque chose que la postérité puisse et doive embrasser et sanctionner, j'aurai accompli une œuvre digne de votre université, la reine des universités. »[1]

Ces épithètes d'admiration et de respect données à l'école que saint Thomas nomma la cité des philosophes, *civitas philosophorum*, ne sont pas des précautions de rhéteur, d'adroites insinuations pour capter la sympathie, pour désarmer des adversaires puissants. Rien n'est plus heureux, ni plus vrai que ce mot : « Aristote a reçu de l'Académie de Paris plus qu'il ne lui a donné, *plus Aristotelem universitati quàm universitatem Aristoteli debere!* »[2] Ce fut cette académie qui, après avoir brûlé en 1209, sous Philippe-Au-

[1] Je cite en grande partie cette épître pour montrer que Crevier (*Hist. de l'Univ. de Paris*, VI, p. 384) ne l'a pas bien lue. « *Elle n'a rien de remarquable,* dit-il, *que l'esprit fanfaron de l'écrivain.* »

[2] Pour sentir combien ce mot est frappant, qu'on le compare au compliment adressé par Ant. Persius, en 1590, à Fréd. Pendasius, interprète d'Aristote : « *Si quantum Aristoteli philosophorum filii, tantum tibi, philosophorum memoriæ nostræ facile princeps, ipsum debere Aristotelem dixerim, næ ego vera prædicarim.* » (*Bernard. Telesii de saporibus*, dédic., 1590. Venet.). — Si Aristote avait des obligations à chacun de ses commentateurs en crédit, combien n'en devait-il pas avoir à la pépinière des péripatéticiens, au berceau et au trône de la scolastique !

guste, les ouvrages du Stagirite et déclaré hérétique celui qui les lirait, ou qui, les ayant lus, en retiendrait le contenu, l'imposa ensuite, durant trois siècles, à la chrétienté comme l'expression invariable de la vérité infinie. Ce n'était pas avec moins d'habileté que Bruno avançait que le péripatétisme et la vérité pourraient bien être deux choses différentes. « La vérité, ajoutait-il, est peut-être plutôt neuve qu'ancienne, *potius nova quàm nota jam olim*. Si elle est neuve, une université qui aime autant le vrai, doit désirer la connaître; si elle est vieille, nulle atteinte ne saurait l'ébranler; la plus rude attaque servira à la confirmer. En tout cas, il faudrait permettre de l'énoncer en philosophe, avec franchise, *cuicumque liceat philosophice in philosophia libere opinari suamque promere sententiam.* » Sur quoi ce principe, plus suspect au XVI[e] siècle qu'aux jours d'Abélard, est-il fondé? « C'est un motif, répond Bruno, c'est une idée qui vous pousse et vous domine; c'est l'esprit qui vous commande; c'est la raison, et non pas vous, qui est responsable; c'est la raison aussi qu'il faut entendre, soit pour l'approuver, soit pour la réfuter, *ratio nos excitat atque cogit.* »[1] Tel est, suivant le Nolain, le droit auquel toute philosophie peut prétendre dès son origine, et sur lequel s'appuie son système qu'il intitule, dans cette mémorable discussion, tour à tour neuf ou renouvelé, naissant ou ressuscité, *exsurgens vel resurgens.*[2] Tel est l'appel qu'il fait, en ouvrant la

[1] Ailleurs souvent répété; par ex. *Opp. lat.*, p. 17 : « *Aliter sentire cogor.* »
[2] Tantôt *exsurgens*, tantôt *resurgens* (*resurgentis veritatis semina*, *exsurgentis primordia*), parce qu'elle était l'un et l'autre. A Florence, au XV[e] siècle,

séance, par l'organe d'Hennequin, aux « penseurs plus généreux, amis et défenseurs d'une philosophie plus sensée » que la philosophie vulgaire, [1] *sensatioris philosophiæ dogmatum amicis et defensoribus*. Le langage dans lequel Bruno articule ces nouveautés est ferme jusqu'à l'intrépidité. « Si Messieurs les Péripatéticiens, déçus par leur habitude de croire, par leur entière confiance en un homme, [2] prenaient ces observations en mal, et les déclaraient hostiles et téméraires, » Bruno en appellerait à l'avenir, à la postérité. Il est certain qu'elle embrassera et sanctionnera quelques-uns de ses sentiments, *aliquid — commendabit et amplectetur!* Enfin, entre ses adversaires et lui, entre Aristote d'un côté, et Platon, Parménide et Pytha-

on l'appelait *filosofia nuova*; depuis, on l'a nommée l'*antica filosofia italiana*. Elle fut neuve, relativement à la scolastique; elle était ancienne, parce que Pythagore, Parménide et Platon furent antérieurs à Aristote et aux docteurs du moyen-âge. Chez Bruno, les deux qualifications alternent; néanmoins, dans un âge où le préjugé contre l'ancienneté avait moins de force que le préjugé contre la nouveauté, Bruno semble avoir préféré les termes de philosophie « retrouvée, restaurée, antique » (*ritrovata, reparata, antica filosofia*, per tanti secoli *sepolta* ne le tenebrose caverne della cieca, maligna, proterva et invida ignoranza. I, p. 117. 134).

« Usus principiumque erimus, quando sapientum
» Dogmata priscorum priscis clarissima verbis
» E fundo eruimus tenebrarum. . . . . . . »

(*De Minimo*, I, v. 142).

C'est pourquoi J.-F. Feller nommait la poésie de Telesio et de Campanella *novantiquam*. (*Monum. ined. trimestr.*, XII, p. 636).

[1] Si Bruno a deux termes pour sa philosophie, il n'en a qu'un pour celle de ses antagonistes : *filosofia volgare*.

[2] « Domini peripatetici, *ex fide viri* exque credendi consuetudine decepti.» *Fides viri!* c'était le cri des révolutionnaires du XVIe siècle. Ailleurs : « *Non temere credidisse* videantur ! » — Cette « *vilissima credendi consuetudo*, » Bruno la peint plusieurs fois avec des expressions empruntées en quelque sorte à Dante et à Rabelais, lorsqu'ils parlent des *moutons de Panurge*, ces *peccorelle* qui marchent ou s'arrêtent, qui suivent de toutes manières, *sans savoir pourquoi*, — « *lo perchè non sanno*. » (*Purgator.*, III).



gore de l'autre, qui fait-il juge et arbitre? L'évidence, la claire et distincte perception de ce qui est manifeste par soi-même, la raison, *ratio humana*, *perceptio eorum quæ sunt per se manifesta, ratio et sensus*. C'est au nom de la lumière de l'évidence qu'il invite les opposants à commencer par douter. « Doutons chaque fois que le temps n'a pas encore décidé entre deux sentiments contraires, tant que nous ne sommes pas mieux informés, jusqu'à ce que nous sachions tout; doutons pour être en mesure de plaider chacun notre cause avec franchise et sincérité, *dubitemus, inquam, dubitemus interim, quoad liberius atque sincerius causam agere liceat*. »[1] L'évidence elle-même veut qu'on se réfère, quant au jugement de la multitude, à la lumière interne de la science et de la conscience, *scientiæ nostræ, nostræ conscientiæ lumen*; qu'on se règle sur sa propre pensée, sur sa réflexion individuelle, *proprio judicio*; sur un sens plus juste, sur ce sens naturel et humain qui ne saurait être démenti par la voix de Dieu, *sensui regulatiori, vereque naturali et humano judicio*.[2] Est-il besoin, quand on

[1] En bien d'autres passages de ses écrits, Bruno engage les philosophes en titre à se défier de leurs croyances. Tout en combattant, souvent avec énergie, le pyrrhonisme, le doute systématique et universel, ce disciple de Cusa et de Bouillé recommande fortement la réserve académique de Cicéron (Cfr. *de exist. minim.*, c. 2; et *Cic. acad.*, II, c. 10). *Opp. ital.*, II, p. 387. — La *docta ignorantia* de Cusa et la *divina ignoratia* de Bouillé (*Opp.*, p. 74, fol.) ont peut-être agi davantage encore sur le Nolain que l'ironie de Socrate (Voy. Campanella, *de lib. prop.*, p. 53).

[2] C'est ce sens intime et réfléchi que Bruno, dans cette même soutenance, oppose aux fables, aux puérilités de la foule, *fabulosis atque puerilibus*. Ce *servum pecus* des imitateurs néglige ce que « les sens nous font connaître avec certitude, *ea quæ sensibus expressis cognoscuntur*. » Par ces derniers mots, il fait allusion à l'hypothèse de Copernic.

possède l'évidence, de répéter ce que tout le monde dit? Qu'on contemple la vérité sous toutes ses faces, *longe latèque contemplari;* qu'on la recherche avec la plus ingénieuse sollicitude, *solertissima inquisitione;* qu'on ne redoute pas de nager contre le torrent; c'est d'une âme sordide de vouloir penser comme la foule, parce que la foule est en majorité, *sordidi ingenii est cum multitudine, quia multitudo est, sentire velle.* [1] Il est plus noble d'obtenir, en marchant sous les yeux des dieux, une gloire sans empire, *sine regno gloriam*, que de posséder, par les bras d'une stupide multitude, un empire sans gloire, *inglorium regnum*. Il vaut mieux être seul et recevoir les paisibles applaudissements des muses, que triompher aux cris tumultueux de ces myriades d'aveugles qui servent l'ignorance. Jamais les suffrages réunis de tous les sots de l'univers n'égaleront l'avis isolé d'un sage. Le sage ne doit pas s'attendre à vaincre tout d'abord. Ceux qui osent heurter les sophistes, et qui se rendent à une dispute publique, plus

[1] Sur ce point, Bruno en appela même à Aristote. Défiez-vous, disait celui-ci, des jugements du vulgaire, τῶν πολλῶν (par ex. *Topic*, II, 2, 110; Cfr. SÉNÈQUE, *de vitâ beatâ*, 2; PLINE, l. II, ep. 12; PLUTARQUE, *de educ.*, c. IX; LACTANCE, *inst. div.*, l. II, c. 7). Cette question de la pluralité des opinions occupa vivement le XVI[e] siècle en littérature comme en religion ou en philosophie. En Espagne, aussi bien qu'en Allemagne, on l'agita diversement. Tandis que Lope de Vega disait :

> Porque como los paga el vulgo, es justo
> Hablarle *en necio*, para darle gusto;

d'autres se moquaient de cette *voz del pueblo*, à peu près du ton sur lequel Luther se moquait de « M. Tous, *Herr Omnes*. » En philosophie même, les esprits les plus indépendants, les chefs des « Monarchomachistes, » ces ardents et profonds démocrates, tels que Languet, La Boëtie, Buchanan (F. Hotoman excepté), repoussaient la domination de la foule. Ils préféraient la souveraineté de la vertu et du génie; et dans un temps où il y avait si peu de lumières et tant de fanatisme parmi la multitude, les véritables amis du peuple et du progrès ne pouvaient avoir d'autre avis.

pour rechercher ou pour annoncer la vérité que pour remporter une victoire, [1] ceux-là doivent se contenter de jeter quelques semences, et d'espérer qu'avec le temps elles donneront une belle moisson. La nature ne procède-t-elle pas ainsi? Elle ne produit pas subitement la récolte; elle dispense toutes choses selon le cours déterminé des saisons, *non subito, sed certo temporum decursu largitur universa*. L'histoire n'a-t-elle pas suivi la même marche? Aristote a été précédé de Platon; Aristote lui-même, s'il était présent, nous conseillerait d'imiter la nature. Imitons Aristote qui s'est séparé, de son propre mouvement, des philosophes ses devanciers, de ses pères et de ses maîtres. Nous, nous nous éloignons, du même droit, de la famille d'Aristote; nous nous retirons, à l'exemple d'Aristote, dans une solitude inaccessible à la foule philosophesque. Les aristotéliciens auraient-ils meilleure vue que leur chef, *oculatiores*? Suivons donc les conseils de ce chef, et souvenons-nous que chacun peut être sujet à l'ignorance et à l'erreur. Avant tout, gardons-nous de croire savoir, *imo ipsissima ignorantia sit putare se scire!* Le temps et la fortune bouleversent les choses humaines; tel esclave descend de rois antiques, tel roi a eu pour ancêtres des serfs. Le vieux ne serait-il pas destiné à redevenir jeune, Platon destiné à succéder à Aristote? Le titre de novateur qu'on nous donne n'a rien d'ignominieux. Il n'y a pas d'opinion ancienne qui n'ait été nouvelle un jour, *non esse antiquam opinionem quæ ali-*

[1] «Non vegnonoro a disputar *per trovare o cercar là verità*, ma *per la vittoria* e parer più dotti e strenui difensori del contrario,» II, p. 10

quando nova non extiterit. [1] Si l'âge est une marque de vérité, notre siècle et ce qu'il enfante est plus digne de foi que le siècle d'Aristote, car le monde compte aujourd'hui près de vingt siècles de plus... [2]

Ces hardiesses, Bruno espère les adoucir et les atténuer, en ajoutant que tout ce qui concerne les lois civiles et religieuses, *universalem fidem atque religionem,* [3] doit être pieusement écarté de cette discussion purement scientifique et cosmologique; et que si la pluralité, la multitude, est justement exclue du domaine de la philosophie, elle a siége et voix partout où il s'agit des intérêts du bien-être matériel, ou du salut des âmes. Le disciple de Platon réitère, d'ailleurs, ses déférences pour les coutumes de l'Université. Qu'on discute ses pensées, selon l'usage, de deux manières, par autorité et par raison. Par autorité : si l'ancienneté est preuve de vérité, le pythagorisme et le platonisme[4] sont plus vrais que le péripatétisme. Par raison : si la vérité, quelle qu'elle soit, pythagoricienne ou aristotélicienne, veut durer, et s'enraciner dans l'intelligence des sages, *durare inque sapientiorum ingeniis altas radices agere*, il faut qu'elle soit justifiée par la lumière qui réside en nous, acceptée de la divinité qui nous gouverne, *divinitate in nobis insidente, luceque in arce*

[1] Ailleurs, il rappelle qu'Aristote fut aussi, de son vivant, taxé d'athée, de paradoxal, d'hérétique.

[2] *Cena de le Ceneri*, I, p. 175.

[3] Il insiste plusieurs fois sur cette restriction essentielle, qu'il négligea trop en dehors de cette dispute en Sorbonne. On peut dire qu'à Paris seulement il sentit que c'était assez d'ennemis que la cohorte ombrageuse des péripatéticiens.

[4] « *Pythagoricæ et Platonicæ*, peripateticis imperviæ assertiones, quas probamus et défendimus. » *Opp. lat.*, p. 28.

animi nostri residente; il faut qu'elle se montre conforme aux vœux de ce Dieu bienfaisant, et aux lois de la nature, *benefico Deo et naturæ consona.*

Voilà les conceptions les plus saillantes, voilà les mouvements qu'on rencontre dans le discours par lequel Bruno entra en lice, et qui est pour ainsi dire un simple commentaire de l'Epître au recteur Filesac. Le titre [1] que porte ce discours est cependant digne d'attention aussi : *Excubitor*, le Réveilleur. Bruno avait pris pour lui-même ce titre à Oxford; [2] Omer Talon l'avait donné à Ramus, son frère « *frater meus :* » [3] et il convient en réalité à tous les philosophes éminents de ce temps, dont l'originalité consistait, non dans des inventions extraordinaires, mais dans l'agitation et l'impulsion qu'ils répandaient dans les foyers languissants [4] de l'instruction européenne. Secouer, remuer, stimuler, surprendre, contredire, exciter de toutes façons les esprits, et, selon la formule socratique, les accoucher, était une vocation salutaire. Il fallait, pour bien penser, commencer par penser autrement, *aliter sentire;* [5] et c'est à quoi les Ramus, les Bruno forcèrent leurs contemporains.

[1] Hennequin appelle cela une harangue justificative, *declamatio apologetica* (*pro Nolani Articulis*).

[2] « *Dormitantium animorum Excubitor,* » *Epist. ad acad. Oxford.* — Au commencement du XVIe siècle, un Allemand, qui ressemblait fort à Bruno, avait adressé au peuple un écrit religieux, un pamphlet anti-monastique, intitulé : *le Réveilleur, der Auferwecker;* c'était Ulrich de Hutten. On se rappelle aussi qu'au commencement de notre siècle, les disciples de Kant se plaisaient à redire que le scepticisme de Hume avait « réveillé » leur maître « du dogmatisme moderne. »

[3] ANDOM. TALAEI, *Acad. ad Carol. Lotharing. Card.*

[4] « *Dormientem animam,* » BRUNO, *Opp. lat.*, p. 7. « *Somniantium divinatorum credulitatem,* » p. 13.

[5] BRUNO, *Excubitor*, etc., p. 16 « *Aliena sententia,* » p. 17.

Comment le Nolain et son écuyer sortirent-ils d'un champ-clos, où ils en appelèrent des régents de philosophie aux sages et aux penseurs? Quelle fut l'issue d'un duel repris trois jours de suite, sur trois problèmes analogues, la nature, l'univers et le monde? Comment fut reçue la doctrine sur le mouvement de la terre et l'infinité des mondes, [1] doctrine qui n'avait pas encore été condamnée à Rome? Ce sont des questions pleines d'intérêt, sur lesquelles les historiens de l'Université gardent le silence. Bruno s'est borné à avouer, au sénat de Wittemberg,[2] que ses objections avaient été aussi mal accueillies à Paris qu'à Oxford. Les objections dont il s'agit pourraient-elles être autre chose que les *Articles* proposés à la Pentecôte? On est autorisé, d'ailleurs, à supposer que Bruno, la veille de son départ, s'est relâché de la circonspection qu'il avait, avec tant d'efforts, soutenue pendant quelques années. « J'ai dessein, avait-il mandé à Filesac, de parcourir d'autres universités. »[3] Il fit sagement d'exécuter ce projet; il eût été trop imprudent de demeurer plus longtemps au milieu de ces « gens de papier et parchemin, » que railla la Satire Ménippée. Un des protecteurs de Bruno, Henri d'Angoulême, fut tué en ce moment même;[4] il s'était du reste signalé par son intolérance, le jour de la Saint-Barthélemy. Henri III devait

[1] Bruno n'y attaque pas seulement les péripatéticiens, mais les ptoléméens, « *eorum pedissequa astronomorum turba,* » p. 97.

[2] *Ad senat. univ. Witteberg.* (*De Lampade combin. Lull.*)

[3] « *Per alias universitates mihi peragrare animo sedet.* » En prenant congé de l'Université de Wittemberg, Bruno s'exprime de même : « *Cum de abscessu cogitarem.* »

[4] A Aix, en perçant de son épée l'Italien Altoviti, baron de Castelanes. (De l'Étoile, I, p. 312). Cfr. de Thou, l. LII.

lui survivre trois ans, mais il n'était plus roi, depuis qu'on prêchait journellement dans Paris contre le « vilain Hérodes, »[1] et que les pamphlétaires osaient insolemment lui présenter leurs innombrables et virulents écrits. Lorsque Bruno félicita le roi d'avoir pris pour devise : « La troisième couronne l'attend au ciel, *tertia cœlo manet*, »[2] les ligueurs lui promirent cette couronne au cloître, de la main du *tondeur*, du bourreau peut-être, ou lui prédirent qu'elle lui échapperait comme la couronne de Naples que Paul IV avait prétendu lui transférer avec les armes de Henri II. La paix de Fleix (1581) était expirée; la huitième guerre civile avait commencé, celle des trois Henri, tous trois destinés à mourir de mort violente. « Tout va de travers, »[3] écrivait le nouvelliste de l'Etoile. Les curés allaient dire la messe en cuirasse, le crucifix dans une main, l'épée dans l'autre;

[1] « Vilain Herodes » est un des nombreux anagrammes de Henri de Valois, dont on ne s'étonne pas lorsqu'on voit la *Satire Ménippée* elle-même anagrammatiser « frère Jacques Clément » en « que l'enfer créa. »

[2] *Opp. ital.*, II, p. 250. Dans cette devise, Bruno aperçoit le caractère d'un monarque pacifique, équitable, ennemi des conquêtes injustes, des usurpations de tout genre. « Que ses sujets turbulents ne conçoivent point d'espérances orageuses tant qu'il vivra. La tranquillité de son âme l'éloigne des fureurs belliqueuses, lui rend la paix des autres pays respectable, et l'empêche de songer à s'emparer des trônes de Lusitanie ou de Belgique! Il renonce à son propre repos, plutôt que de ravir celui des autres! A-t-il besoin d'autres couronnes, celui qu'attend la couronne céleste? *tertia cœlo manet.* »

Voici comment les ligueurs interprétaient ce *motto* du roi de France et de Pologne :

« Qui dedit ante duas unam abstulit, altera nutat.
Tertia tonsoris est facienda manu.
Perjurii te pœna gravis manet ultima cœlo,
Nam Deus infidos despicit ac deprimit;
Nil tibi cum cœlis, hic nulla corona tyrannis;
Te manet infelix ultima cœnobio. »
(Cfr. DE L'ETOILE, I, p. 302).

[3] I, p. 307.

les Quatre-Mendiants allaient faire le guet avec les bandits d'Italie, les Espagnols et les Wallons; le conseil des Seize allait se constituer sous la présidence de Mayenne, et Philippe II prendre possession de la capitale, à l'aide de Mendoça et du légat Cajétan. Que pouvait devenir, parmi ces « allumettes de troubles, »[1] un esprit indépendant comme Bruno, un auteur qui venait de louer non-seulement Henri III, mais l'ennemi mortel de l'Espagne, la reine Elisabeth?[2] « Il faisait lors à Paris fort dangereux de rire, »[3] et un philosophe qui avait méprisé la messe, s'exposait au sort de Ramus, renouvelé pour Mercier. Aussi Bruno, en mentionnant à Wittemberg les désastres de Paris, se félicitait-il d'y avoir échappé, *elapsus*. Les salles d'études étaient d'ailleurs fermées. Depuis 1580 jusqu'à 1582 la peste avait dispersé les écoliers et les maîtres, et à peine la contagion s'était-elle retirée, que les horreurs de « l'Union » revinrent suspendre les cours. « Où est l'honneur de notre université? où sont les colléges? où sont les escholiers? où sont les leçons publiques où l'on accourait de toutes les parties du monde? où sont les religieux étudiants aux couvents? Ils ont pris les armes, les voilà tous soldats débauchez! »[4] Voilà ce que déplore l'orateur du Tiers-Etat, d'Aubray, et voici ce que lui réplique le recteur Roze,

[1] E. PASQUIER.

[2] Bruno fut témoin des clameurs et des imprécations poussées par les prédicateurs parisiens, quand le comte de Warwick vint apporter à Henri III le collier de l'ordre de la Jarretière (1585). Les livres publiés par lui en Angleterre durent le recommander faiblement au parti qui dominait dans Paris.

[3] DE L'ETOILE, I, p. 403. — Sur *Mercier*, l. I, p. 365.

[4] *Sat. Mén.*, p. 131, Lab. — Cfr. p. 127.

un des ligueurs : « Nous avons désiré autrefois sçavoir les langues hébraïque, grecque et latine; mais nous aurions à présent plus de besoin de langue de bœuf salée, qui serait un bon commentaire après le pain d'avoyne... »[1] Longue chaîne de malheurs et de ridicules, dont Jacques de Thou se distrayait en faisant sa paraphrase du livre de Job.[2]

[1] *Satire Ménippée*, p. 97.
Voy., sur l'intervalle qui sépare, dans l'histoire de la philosophie française, la dispute de Bruno de l'avénement de Descartes et de la présentation de l'arrêt burlesque par Boileau, l'*Appendice*, V.
[2] *Mémoires*, p. 361.

LIVRE IV.

ANGLETERRE.

I.

Le voyage que Bruno fit dans la plus heureuse et la plus puissante des îles, n'est qu'un épisode dans sa vie, mais un épisode qui y tient une place éminente. Il emprunte, d'ailleurs, une bonne part d'intérêt à des noms qui brillent dans l'histoire d'Angleterre. L'enthousiasme que cet Italien ressentit pour des personnages tels qu'Elisabeth et Sidney, rendit ce voyage funeste, en devenant un sujet de grave inculpation. Enfin, des auteurs modernes ont trouvé cette excursion liée à d'insurmontables difficultés;[1] d'autres en ont été tellement surpris qu'ils l'ont jugée aussi inconsidérée en elle-même qu'elle fut sérieuse par ses suites.

Il n'est pas difficile, cependant, de concevoir l'admiration de Bruno pour la reine d'Angleterre et quelques-uns de ses conseillers, ni comment le désir de les approcher pouvait naître en lui. Les Italiens prenaient

[1] « *Insuperabilibus difficultatibus.* » Brucker.

avec plaisir la route de Windsor, ils avaient pour cette contrée l'attachement que donnent le succès et la reconnaissance. Les Anglais passaient pour imiter avec empressement l'Italie, pour recueillir les fruits de la Renaissance.[1] Sous le patronage du cardinal Wolsey,[2] les lettres classiques avaient pris un élan soutenu, secondé sans interruption par une cour qui aimait à s'instruire et à s'entourer d'étrangers, flattés à leur tour d'un tel concert d'hommages. Il n'y avait sorte d'honneurs qu'Elisabeth ne rendît aux Italiens : elle mit leur langue à la mode, elle lut avidement leurs romans, elle étudia leurs mœurs, dans le divertissant code de politesse rédigé par Castiglione; elle imita, avec une scrupuleuse affectation, jusqu'à leur air et à leur ton.[3] Elle se plaisait à présenter ces exilés courtois, ces voyageurs spirituels, comme les vivants modèles

[1] Voy. Leland, *Encomia ill. et erud. in Angl. Virorum*, p. 71. — Le judicieux Erasme vantait le goût de la noblesse anglaise pour la littérature, les études libérales, *bonæ litteræ*, *recta studia* (*Epist.*, l. XVI, 27; 19, 20). Le véridique Daneau rendit même témoignage (*Ep.*, l. VIII, 2). Languet proclama avec sa sagacité bourguignonne, en 1578, l'Angleterre « la nation de beaucoup la plus fortunée de la chrétienté; la demeure du repos et de la civilisation, *domicilium quietis et humanitatis* (*Ep.* XCIV), » jugement où perce l'homme d'Etat qui prévoit la grandeur politique fondée sur la liberté légale, grandeur entrevue déjà par Ph. de Comines, et reconnue définitivement pour l'image d'une monarchie parfaite par le XVIII[e] siècle, par Montesquieu et Vico.

[2] L'antiquité grecque fut explorée avec un zèle heureux par Thom. Smith, sir Henry Savile, le docteur Boys; l'antiquité romaine par Grant, Bond, Rider et Roger Ascham.

[3] Il paraissait peut-être moins de grammaires et de lexiques italiens en Italie qu'à Londres. Ce fut à Londres que Bruno composa ou publia la plupart de ses livres italiens. Elisabeth combla de faveurs un des amis de Bruno, messire Florio, promoteur infatigable des lettres italiennes, qui s'appliquait à étouffer au berceau la littérature anglaise. Le grand Shakespeare, tout en cédant à l'agréable nécessité de railler Florio et ses desseins téméraires, étudia ses ouvrages, rechercha les Italiens, donna plusieurs fois « la belle Italie » pour scène à ses pièces. Il en peint les sites, les usages, les caractères avec une fidélité si rigoureuse, qu'il doit les avoir contemplés de ses yeux. (Voy. Brown,

de la civilité et des hautes capacités, et elle exigeait de ses courtisans une docile imitation.[1] Qu'on joigne à ces déférences la fraternité avec laquelle l'Angleterre tout entière, cour et nation, tendait les bras aux réfugiés religieux, et on cessera de s'étonner de la sympathie que plus d'un Italien manifestait pour ce pays et pour cette souveraine.[2]

Il semble, d'ailleurs, qu'il y eut pour Bruno un motif de plus d'entreprendre cette excursion, et de recevoir un accueil honorable. Henri III l'avait probablement chargé d'une mission auprès de son ambassadeur.[3] Du moins est-il hors de doute que Bruno descendit et logea chez cet ambassadeur,[4] qui était Michel de Castelnau,[5] seigneur de Mauvissière, traducteur de Ramus, auteur d'utiles Mémoires.

On ne peut passer sans s'arrêter devant cette grave

Shakespeare's Autobiographical poems, p. 100, sqq.) Le précepteur d'Elisabeth, R. Ascham, épris de l'anglais autant que Florio l'était de l'italien; le savant auteur du *Toxophilus* déplorait le règne du sonnet, l'italianomanie; puriste en religion comme en éloquence, il frémissait de voir Pétrarque et Boccace préférés à Moïse et à David (ASCHAM's *Works*, p. 253, sqq., édit. Bennet, in-4°).

[1] Bien des Anglais allaient étudier l'Italie à Venise, à Naples.

« Their manners, monuments, magnificence,
» Their language learnt. in sound, in style, in sense,
» Proving by profiting, where you have beene,
» To add to fore-learn'd facultie, facilitie. »

SHAKESPEARE (Cfr. *The two Gentlemen of Verona*, act. V, sc. 3).

[2] Je dois m'en tenir aux panégyriques que fit J. Bruno, de « *questo paese britannico a cui doviamo la fedeltà ed amore ospitale* » (II, p. 303).

[3] C'est une conjecture qui me paraît ressortir de plusieurs allusions éparses, entre autres des *affaires plus graves* « *graviora negotia* » qu'allégua Regnault (*Dédic. à Henri d'Angoulême*). Il se trouve que ces graves affaires coïncidèrent avec le départ de Bruno pour Londres.

[4] « Sous le même toit, *sotto questo medesimo tetto,* » dit Bruno, I, p. 265.— Voy. aussi la dédicace de l'*Explicatio triginta sigillorum* (1584).

[5] Celui que Brantôme appelle avec estime « M. de Castelnau de Languedoc.»

et noble figure. Ce n'est pas sans joie, au surplus, qu'on salue les pères de la diplomatie, qui tantôt sortaient des rangs lettrés, tantôt y entraient, après avoir blanchi dans la loyale pratique des affaires. C'est aux études littéraires, autant qu'aux intérêts nouveaux des Etats, que la diplomatie doit son origine. Si les hommes d'Etat de la Renaissance n'étaient pas tous, comme le Trissin ou Grotius, savants et littérateurs, ils s'empressaient du moins de suivre le progrès des sciences et de protéger les arts. L'exemple de Castelnau est sous nos yeux; [1] celui du comte François de Noailles

[1] Castelnau est surtout connu de la postérité pour avoir su ménager quelques adoucissements à la captivité de Marie Stuart. Les relations de Marie avec « Madame sa bonne sœur » avaient pour intermédiaire habituel ce brave gentilhomme, à qui les Anglais pardonnaient tout, en faveur des succès qu'il avait eus en mer (*Mém. de Castelnau*, l. II, 6). Castelnau était également apprécié des deux reines, servant l'une par devoir, l'autre par affection. On sait que précédemment Ronsard avait reçu de Marie des remercîments touchants pour avoir consolé ses longs ennuis, et qu'Elisabeth lui avait envoyé un diamant de grand prix. Castelnau reçut mieux que cela. Lorsqu'en 1585 il quitta Londres, Elisabeth manda à Henri III que « M. de Mauvissière estoit digne de manier une bien plus grande charge; » et Marie écrivit à son beau-frère, le priant de donner au négociateur français « le bailliage de Vitry, comme prix de ses signalés et recommandables bons offices. » Il coûtait à Castelnau de s'éloigner de la belle captive, de « cette princesse qui avait, dit-il, un esprit grand et inquiété comme celui du feu cardinal de Lorraine, son oncle » (l. V, c. 13). Il l'avait connue en des temps plus riants; il l'avait vue en Ecosse en 1563, « douée d'autres grâces et plus grandes perfections de beauté que princesse de son temps » (l. V, c. 11). Il avait eu « l'honneur d'estre fort cognu d'elle, » et « ses audiences avoient duré depuis le matin jusques au soir » (l. V, c. 12). « J'ai infiny regret, lui écrivait-elle le 10 juillet 1585, que vous partiez de ce pays sans avoir mis une dernière fin à mes affaires avec la Royne d'Angleterre, et sans qu'elle vous veuille permettre de passer ici *et en Ecosse.* » Personne n'ignore quelle fut, pour l'épouse de Darnley et de Bothwell, cette « dernière fin d'affaires. » A l'instant suprême de Marie, Mauvissière eût échoué comme Bellièvre, et il ne lui restait plus qu'à assister aux funérailles célébrées en mars 1587, par Henri III, dans l'église de Notre-Dame, où l'archevêque de Bourges, chargé de l'oraison funèbre, loua fastueusement la victime pour « sa grandeur de couraige, destrempée et amollie de douceur gratieuse. » Castelnau, qui avait su charmer Elisabeth non moins que Marie, était catholique ardent. Jeune encore, sa foi s'était édifiée à Rome, où il vit mourir Paul IV, et aguerrie sur le rocher brûlant de Malte, où il alla étudier

n'est pas éloigné. En 1634, on vit cet « orateur de France près du Saint-Père, » cacher Campanella dans sa voiture, pour l'aider à gagner la France, le loger dans sa famille à Paris, le faire présenter à Louis XIII, et obtenir pour lui une pension du grand cardinal.[1]

Castelnau se plaisait à considérer les choses « politiquement » et c'est dans cette disposition qu'il traduisit le *Traité des façons et coutumes des Gaulois*, de M. Pierre de la Ramée, qu'il « prenait plaisir à

« l'épouvantail des chrétiens, » l'empire ottoman. Il avait soutenu cette foi sur les champs de bataille, à des siéges, en prison ; ou bien, comme négociateur, dans les cours d'Allemagne, qu'il cherchait à détourner d'une alliance avec les religionnaires de France. Ces services rendus à la cause catholique furent récompensés par des titres et des commandements nombreux. Les Guises le considéraient fort; la reine-mère, qui l'affectionnait, l'avait mis d'une « tragi-comédie » qu'elle fit jouer pour sa fête, en 1562, à Fontainebleau ; elle l'avait mis aussi d'un « tournoi de douze Grecs contre douze Troyens, » où il s'appelait le chevalier Glaucus (l. V, c. 6). Mais, tout catholique qu'il était, il avait une antipathie invincible contre le maître du Conclave, Philippe II ; il évitait, il méprisait la « conduite espagnole; » il était sur ses gardes contre « les bonnes chères de Bayonne » (l. VI, c. 2). Cette aversion égalait son éloignement pour la « secte calviniste et les ministres de Genève, que l'on dit avoir beaucoup plus d'ignorance et de passion que de religion ; » il lui répugnait autant de traiter avec le duc d'Albe qu'avec « ce blasphémateur Théodore de Bèze. » Aux protestants de France, il préférait ceux d'Angleterre, comme plus modestes, et surtout les « huguenots de la Germanie et Confession d'Augsbourg. » Néanmoins, il admirait leur constance, et leurs luttes persévérantes lui enseignaient « que la force ne sert rien contre les hérésies » (Cfr. Tavannes, *Mém.*, p. 114, édit. Petitot); qu'il est difficile de « forcer les consciences des subjets, » et dangereux « d'exposer les vérités de la foi au hasard de la dispute, » parce que « tout ce qui est mis en dispute engendre le doubte » (Cfr. l. III, 5–6). Il tombe d'accord que ces « querelles, où il y eut de la faute de part et d'autre, » ont réagi salutairement sur le clergé catholique, l'obligeant à « mieux remplir ses devoirs, » « à étudier et à se réconcilier avec les lettres » (III, 6). Il ne cesse de recommander l'usage du « glaive spirituel qui est le bon exemple des gens d'église, la charité, la prédication et autres bonnes œuvres ; » et de proscrire l'emploi du glaive « qui respand le sang de son prochain » (VII, 12).

[1] Noailles était ami de Castelli, défenseur de Galilée (Voy. M. Libri, *Journal des Savants*, mars 1843). Il fit imprimer chez les Elzévirs deux Nouveaux dialogues de Galilée (*Sur le mouv. et sur la résist. des solides*, 1636). — « *Libertatem, honorem et vitam tibi debeo, generose heros,* » lui dit Campanella (*Philos. ration.*, dédic., 15 mars 1635).

aymer. »[1] Le monument le plus positif de cette affinité avec le parti qui s'appelait alors politique, et dont le chancelier de l'Hôpital[2] fut le membre le plus respectable, ce sont les *Mémoires* que Castelnau composa pendant le séjour même de Bruno, et qui se font remarquer aussi par une certaine tournure philosophique. On y aperçoit une tendance permanente à la méditation, une poursuite patiente des raisons et des causes, parmi lesquelles l'habile négociateur n'oublia point « la nécessité, laquelle n'est point sujette aux lois humaines. »[3] La justice y est toujours présentée comme « le fondement de toute la société humaine, » et opposée aux fluctuations des choses terrestres, à ce « Temps qui porte toujours avec soy vicissitude. »[4] On n'est donc pas fort étonné en entendant Bruno

[1] *Lettre de l'éditeur Du Puy à Castelnau* (édit. 2e, 1581; la 1re est de 1559). Le *Liber de moribus veterum Gallorum*, sorte de parallèle des mœurs des Gaulois, de celles des Germains et des Bretons, était dans le goût de Castelnau, qui comparait volontiers les gouvernements et les institutions modernes de l'Europe, « qui est un argument auquel les bons et doctes esprits prennent très-grand plaisir » (avait dit Ramus, en dédiant ce traité au cardinal de Lorraine; version de Castelnau).

[2] Comparez Castelnau, *Mém.*. l. VII, c. 12, avec la *Vie de l'Hôpital*, par M. Villemain. p. 39 (1827).—« Les opinions se muent, non par violences, mais par prières et par raison. »

[3] L. V, c. 1.

[4] L. V, c. 13. Maxime qui ressemble au célèbre vers de Shakespeare :

« No, Time, thou shalt not boast that I do change. »

(Voy. P. II, p. 66).

M. Saint-Marc-Girardin (*Tab. de la litt. franç. au XVIe siècle*, p. 227) fait remarquer avec justesse que ces Mémoires, assez purement écrits, sont exacts quant aux faits, et se distinguent par un louable amour de l'ordre, mais qu'ils poussent la circonspection diplomatique à un excès de regrettables réticences. « On y chercherait vainement l'éloquence ardente ou grave de Lanoue ou de Montluc; » mais on y trouve aussi plus d'impartialité et de justice.... Il ne faut pas oublier, enfin, que Castelnau n'écrivit que pour son fils, et uniquement pour rappeler les événements principaux de sa vie. Cette vie s'éteignit à soixante-douze ans, dans la terre de Joinville, en 1592.

vanter la simplicité, la bonhomie de son hôte, « comme celle d'un homme du peuple, » son désintéressement, son absolu dévoûment à ses amis « égal à celui des princes les plus magnanimes; » [1] on pardonne même des expressions plus emphatiques, en voyant que Bruno les adresse à « l'unique refuge de ses muses. » [2] Vivant dans l'intimité de cette famille, le philosophe napolitain ne négligea point de dépeindre à la postérité les charmes et les vertus de madame de Mauvissière et de sa fille.

Ce qui est plus curieux, c'est que l'éloge décerné par Bruno à Elisabeth, et incriminé à Venise et à Rome, ne semble qu'une amplification idyllique du jugement que Mauvissière, le protecteur impuissant de Marie-Stuart, porta sur la reine d'Angleterre. « Elisabeth » peut dire avoir plus fait que tous les roys ses prédé-» cesseurs... Si je me suis laissé transporter à la louange » de cette princesse, la cognoissance particulière que » j'ay eüe de ses mérites, me servira d'excuse légitime, » dont le récit me semble nécessaire, afin que les » reynes qui viendront après elle puissent avoir pour

[1] I, p. 265, *Opp. it.* — Puis I, p. 205; II, p. 15. — « *All'unico refugio delle Muse.* »

[2] Castelnau mourut, en effet, comme le cardinal d'Ossat, dans un état voisin de la pauvreté.

[3] « Madame de Mauvissière n'était pas seulement, dit Bruno, douée d'une beauté extraordinaire, qui servait à son âme d'enveloppe et de voile; mais, par le triumvirat de son sage jugement, de sa modestie délicate et de sa politesse ingénieuse, elle tenait lié, d'un nœud indissoluble, l'esprit de son époux et celui de quiconque l'abordait... Que dire de sa jeune fille? Elle a vu le soleil il y a six ans à peine, et il serait impossible de juger, en l'entendant parler, si elle est italienne, française ou anglaise.... Chacun se persuade aussitôt que les deux parents ont vraiment confondu leur sang pour former un si beau corps, et mêlé les vertus de leur âme héroïque pour former une intelligence si merveilleuse.... » « Quel rare oiseau, *rara avis*, réplique le pédant du dialogue où ont été jetées ces démonstrations d'une gratitude exaltée : — *Rara avis* que Marie de Boshtel! *rara avis* que Marie de Castelnau!... »

» miroir l'exemple de ses vertus... »[1] Ainsi s'exprimait l'homme d'Etat qui fit connaître à Bruno les hommes et les choses de la Grande-Bretagne, et qu'il serait impossible d'accuser de connivence avec le protestantisme.

Auprès de ces louanges, il est vrai, le panégyrique de l'ardent Italien est une apothéose. A ses yeux Elisabeth est si grande, que son royaume ne ressemble aucunement aux Etats du continent, et que sous son règne surtout le vers de Virgile est devenu une vérité :

Et penitùs toto diversos orbe Britannos.

« Dotée, élevée, favorisée, soutenue par le ciel, ni discours, ni force ne réussirait à renverser la divine Elisabeth ! Nul noble de son empire ne l'égale en dignité, en héroïsme; personne parmi les gens de robe n'a autant de savoir; aucun homme d'Etat n'a autant de sagesse. Quant à la beauté,-quant à la connaissance des langues, et vulgaires et savantes, quant à l'intelligence des sciences et des arts, quant au talent de gouverner, aux fruits d'une autorité longue et forte, quant aux autres qualités naturelles et sociales,[2] que sont auprès d'elle les Sophonisbe, les Faustine, les Sémiramis, les Didon, les Cléopâtre, et toutes ces merveilles dont se glorifient l'Italie, la Grèce, l'Egypte dans les temps passés?[3] Pour moi, les preuves du génie sont les actes,

[1] CASTELNAU, *Mém.*, l. II, 6; l. III, 1. Voyez l'*Appendice* VI.

[2] « Il n'y eut dame en sa cour qui avait aucun avantage sur elle pour les bonnes qualitéz du corps et de l'esprit, etc. » CASTELNAU, *Mém.*, l. V, c. 11.

[3] D'autres la comparaient avec des femmes contemporaines; en Angleterre, avec Jeanne Grey, Marie d'Arundel, les quatre filles de sir Antoine Coke; les trois sœurs Anne, Marguerite et Jeanne Seymour; la fille aînée de sir Thomas More, mère de Ph. Sidney; dans les cours de l'Europe, avec les Médicis, Anne

c'est le succès… Notre siècle attache les yeux sur cette princesse avec étonnement, avec admiration ! Tandis que les orages bouleversent la face de l'Europe…, la reine, par la majesté de son regard étincelant, impose au grand Océan une paix qui dure déjà plus de cinq lustres ; elle le contraint, au milieu de ses flux et reflux perpétuels, de recevoir dans son vaste sein, avec sérénité, cette Tamise chérie qui se promène en serpentant, sans crainte ni fatigue, tranquillement et gaîment, le long de ses rives fleuries… »[1] « Cette dame extraordinaire[2] s'élève comme une lumière brillante[3] pour se

de Guise, Renée de Ferrare, les trois Elisabeth (Espagne, France et Danemark), les quatre Marguerite (Navarre, Parme, Savoie, Valois).

[1] « *Beatam Angliam… tanquam domicilium quietis et humanitatis*, » avait dit Languet (ep. XCIV). — GREVIN (*Chant du cigne, à l'honneur d'Elizabeth*, 1560.) emploie les mêmes figures de flux et reflux, de tempêtes et de dangers, et compare la reine, assise, « au bord de la Tamise, » à un « nocher » qui sait fuir les périls, à un « phare égyptien » qui sait signaler le port… Elle dompte sans effort, dit Bruno ailleurs (II, p. 197) cette discorde fatale qui, partie des Alpes, prétend envahir la mer, « *pestifera erinni* che s'è da là de l'Alpi ed il mare avventata a questo nobil paese. »

[2] Ordinairement, c'est le titre de déesse, *divinità, diva*, que Bruno donne à Elisabeth. Il n'est pas le seul philosophe de son temps qui se soit laissé emporter à un tel excès d'admiration. Aconzio, par ex., dédia sa « Méthode » à la « *diva Elisabetha…* » Les exagérations de ce panégyrique sont plus dans les mots que dans les choses ; pour les mots mêmes, elles semblent par moments une imitation de l'éloge de Laure par Pétrarque :

Chi vuol veder quantunque può Natura
E'l ciel tra noi, venga a mirar costei,
Ch'è sola un sol, non pure a gli occhi miei,
Ma al mondo cieco, che virtù non cura, » etc. ;

et elles paraissent avoir servi de modèle à ceux qui ont chanté la reine Christine de Suède (Voy. MURATORI, *della poesia perfetta*, II, p. 276, sqq., p. 347). « Bruno était fort connu d'Elizabeth, » dit Toland : n'était-il que reconnaissant envers elle ?

[3] C'est au soleil qu'Elisabeth fut fort souvent assimilée, même en France, où DU BARTAS (IIe semaine, 2e jour) s'écria ainsi :

« *Mais quel nouveau Soleil me donne sur les yeux?*
» Suis-je fait tout d'un coup heureux bourgeois des cieux ?
» O quel auguste port! quelle royale grâce!
» Quels yeux doux, foudroyants! quelle angélique face!

répandre sur tout le globe. Par son titre et sa royale dignité, elle n'est inférieure à aucun monarque du monde. Pour le jugement, la sagesse, la réflexion qu'elle déploie en gouvernant, il est difficile de découvrir une reine qui approche d'elle... Certes, si l'empire que donne la fortune était en proportion avec l'empire que mérite le génie le plus beau et le plus généreux, il faudrait que cette nouvelle Amphitrite[1] ouvrît sa ceinture, et laissât flotter son ampleur, au point de comprendre, non l'Angleterre et l'Irlande seulement, mais un globe tout entier; il faudrait qu'en embrassant l'univers, sa main puissante soutînt une monarchie universelle. Encore n'est-ce pas à moi de parler de ces desseins d'une si profonde maturité avec lesquels cette âme héroïque a fait triompher la paix et le repos, comme par le simple mouvement de ses yeux[2], durant plus de vingt-cinq ans, au milieu des bourrasques d'une mer d'adversités. »

C'est cependant sur ces desseins et ces dons poli-

» Filles du Souverain, doctes sœurs, n'est-ce pas.
» La grande Elisabeth, la prudente Pallas,
» Qui fait que le Breton, desdaigneux, ne désire,
» Changer au masle joug d'une femme l'empire ?
» Qui, tandis qu'Erynnis, lasse d'estre en Enfer,
» Ravage ses voisins et par flamme et par fer,
» Et que le noir effroy d'un murmurant orage
» Menace horriblement l'univers du naufrage,
» Tient en heureuse paix sa province, où sa Loy
» Vénérable fleurit avec la blanche Foy, etc., etc. »

[1] D'autres fois, Bruno l'appelle Diane : « l'*unica Diana qual'è tra voi quel che tra gli astri il Sole,* » II, p. 303-408. « Fair Vestal, throned by the West, » » dit Shakespeare. « Questo regno *Partenopeo.* » BRUNO (II, p. 197).

[2] Homère nous donne l'idée de la puissance de Jupiter, quand il dit qu'en fronçant le sourcil ce maître des dieux fait trembler l'Olympe. Les courtisans nommaient Elisabeth entre eux Junon, et lorsqu'elle n'était pas de belle humeur, ils disaient : « Le soleil ne luit pas aujourd'hui. »

tiques que la postérité jugea la fille de Henri VIII, en la déclarant l'un des premiers monarques du XVIe siècle et de l'histoire moderne.[1] C'est par là qu'elle ne courut aucun risque d'être mise en parallèle avec sa rivale vaincue, cette Marie Stuart dont Campanella,[2] chose digne de remarque, pleura dans une tragédie les longues infortunes, pendant qu'on reprochait à Bruno, dans les prisons inquisitoriales, les louanges qu'il avait données à Elisabeth.[3]

Après Mauvissière, après Elisabeth, Philippe Sidney fut la personne dont Bruno, pendant ce voyage en Angleterre, s'éprit le plus passionnément. Ces trois noms forment le « triumvirat » auquel il dédia les productions de cette époque importante. Sir Philippe Sidney fut l'homme qui lui inspira l'attachement le plus tendre, cimenté par la conformité de l'âge et du caractère. Montrons, par quelques traits, que Sidney méritait les marques d'approbation affectueuse ou de vive admiration, dont Bruno sema ses écrits, et dont il eut à rendre un compte rigoureux.[4]

[1] S'il faut en croire Languet, il y eut dans ce siècle peu de grands princes : « *Gaudeo nos habere in orbe christiano saltem unum regem in quo sit aliquid virtutis,* » écrit-il sur Etienne Bathori, élu roi de Pologne, à l'abdication de Henri de Valois.

[2] Les parallèles entre Elisabeth et Marie sont nombreux, mais ils inspirent peu de confiance. Ceux qui les tracent sont, non pas des dépositaires de l'histoire, mais des avocats de parti, gens ulcérés ou aveuglés. On n'a droit de canoniser ni celle qui commit un assassinat sous le manteau des négociations, avec le glaive de la justice, ni celle qui en trama un avec le secours de l'étranger, et par la supériorité de ses agréments. Il est permis de dire, en somme, que dans la condamnation de Marie, plusieurs crimes furent punis par un crime.

[3] C'était en 1598, quand Campanella se promenait encore librement sous les arbres et les portiques de Stilo (*de lib. prop.*, p. 14).

[4] L'historien de Ph. Sidney, THOM. ZOUCH, a consacré de belles pages à l'amitié du chevalier anglais et du philosophe italien. (*Memoirs of the life and writings of sir Ph. Sidney*, 1809, édit. 2e, p. 339, sqq.).

Fils d'un homme supérieur, qui gouverna l'Irlande, et d'une femme distinguée à tous égards, neveu et héritier présomptif de Leicester, Philippe Sidney se rendit à l'âge de dix-huit ans à Paris, accompagné de dix valets et de quatre chevaux ; c'était dans l'année néfaste de 1572. Charles IX lui conféra une charge de gentilhomme ordinaire de sa chambre. Il n'échappa cependant aux massacres qu'en se réfugiant dans l'hôtel de Walsingham, ambassadeur d'Angleterre, devenu depuis son beau-père. Ayant promptement quitté la France, il visita l'Allemagne, connut à Francfort H. Languet, « son vieux Languet, son Socrate, son Mentor, sa Providence ;[1] » puis alla étudier à Padoue la jurisprudence. En 1575 il revint à Londres pour être dix ans les délices de la cour. Une seule fois il s'absenta d'Angleterre, ce fut en qualité de ministre auprès de l'empereur Rodolphe, de l'électeur Jean-Casimir, et de Guillaume d'Orange. Il dut s'en éloigner une autre fois pour aller s'asseoir sur le trône de Pologne. Dans une occasion solennelle il servit d'organe aux sentiments de son pays : il osa présenter à la reine une lettre franche et ferme, contre le projet de mariage avec le duc d'Alençon.[2] La reine, quoique surprise et affligée (elle n'avait reçu jusque-là de sa part qu'hommages et panégyriques, tels que la *Dame de Mai*), lui pardonna d'avoir préféré obéir à la nation. Sidney avait jugé cette conduite plus digne d'un chevalier. Il se croyait appelé à défendre tout ce qui était

[1] Sidney donne ces termes d'affection filiale au profond politique, dans des lettres importantes pour la connaissance de ce temps.

[2] Selon Hume, cette pièce historique brille autant par la force de raisonnement que par l'élégance du style.

opprimé : son père, accusé d'abus de pouvoir en Irlande; son oncle, Leicester, accablé sous une nuée de libelles; la poésie et les lettres, le goût et la raison,[1] outragés par les puritains et les pédants; enfin sa religion. L'appui qu'il prêta au protestantisme lui coûta la vie. Nommé gouverneur du port de Flushing, dans les Provinces-Unies, il se rendit en novembre 1585 dans ce pays, qui était alors l'école militaire de l'Europe. Il fallait marcher contre le duc de Parme. Sous le commandement de Leicester, général incapable, Sidney conduisit la cavalerie et prit Axel, où il ne perdit pas un homme et fut armé chevalier. Déjà la Hollande se glorifiait d'avoir trouvé un homme de guerre capable de se mesurer avec le grand capitaine espagnol, lorsque Sidney fut chargé de mener à Zutphen un renfort de troupes. L'action s'engagea et fut vive; « peu d'Anglais y furent tués, dit Camden, mais Sidney, qui en valait plusieurs,[2] fut blessé mortellement. Il vécut seize jours encore, composa même une ode sur sa blessure, s'entretint du grave sujet de la vie à venir, et expira en philosophe chrétien le 16 octobre 1586. Ce qui se passa sur le champ de bataille, quelques moments après que Sidney eut été atteint, a été transmis à la postérité.[3] « Il était pâle, épuisé, et souffrait d'une soif brûlante, effet de la perte du sang; il demanda à boire. L'eau est apportée. A l'instant où il l'approche de ses lèvres, il aperçoit un soldat mourant, et aussitôt

[1] Voy. sa *Defense of pœtry*.

[2] « *Unum pro multis dabitur caput.* »

[3] C'est Fulk Greville, lord Brooke, qui raconte cette scène que les contemporains ont comparée au trait d'Alexandre-le-Grand. Les deux héros, a-t-on ajouté, moururent à trente-deux ans et « comme Marcellus, à l'entrée des champs de la gloire. »

il la lui fait donner en disant : Cet homme en a encore plus besoin que moi, *this man's necessity is still greater than mine*. » Un deuil universel accueillit cette nouvelle en Angleterre. Elisabeth fit à son favori de royales funérailles à Saint-Paul; Cambridge et Oxford recueillirent en trois volumes leurs « Larmes; » Spenser et Camden, Duplessis-Mornay et Jacques d'Ecosse déplorèrent éloquemment cette funeste destinée. Sidney devint en quelque sorte le favori de l'histoire anglaise, le dernier chevalier, le Bayard de la Grande-Bretagne. Ce qui complète son portrait, c'est son amitié pour Fulk Greville...

> Ils . . . . . n'étaient qu'un,
> Et .. tous deux avaient un mesme cœur commun[1].

Même âge, mêmes habitudes, même caractère, mêmes goûts.[2] Aussi, de même que Montaigne légua sa bibliothèque à Charron, Sidney partagea la sienne par testament entre Greville et Dyer. Greville survécut quarante années à Sidney, il brilla dans les hautes dignités sous

[1] Ronsard, parlant de lui et de Belleau.

L'amitié de Sidney et de Greville est proverbiale comme celles de Luther et de Mélanchthon, de Montaigne et de La Boëtie, de Pithou et de Loysel. « *Con lacci di stretta e lunga amicizia*, leur dit Bruno, *siete allevati, nodriti e cresciuti insieme*. »

[2] Sidney s'entendait en amitié. « Après l'adoration de l'Etre suprême, écrivait-il à Languet, mon plus grand bonheur consiste à cultiver l'amitié de quelques gens de bien. « Dans une de ses poésies pastorales, il adressa à Greville et à Ed. Dyer, cette prière :

> « Joyne hearts and hands, so let it be,
> » Make but one mind in bodies three ».

Campanella fait sentir dans des termes analogues le prix de l'amitié :

> « — L'amicizia ch'è un amor perfetto,
> » Che contra il male a commune ogni bene. »
> (*Poësie*, p. 55).

Elisabeth et Jacques Ier; mais il fit graver sur sa tombe ces mots : *Ci-gît l'ami de sir Philippe Sidney*.

Quant à Bruno qui avait connu de réputation Sidney et Greville à Milan et en France,[1] il les pratiquait journellement à Londres; et quoiqu'on eût cherché à le calomnier, à les désunir, il ne cessa jamais de se rappeler les années qu'il avait passées avec eux, et ne dissimula nulle part des liens dont il eut lieu de s'enorgueillir.

II.

A peine Bruno fut-il arrivé à Londres, qu'il eut occasion de prendre part à une fête universitaire, qui fut célébrée, au mois de juin 1583, en l'honneur d'un seigneur polonais, et dont les annales d'Oxford, comme les œuvres de Bruno, ont conservé les détails piquants.[2]

Le comte-palatin de Sirad, Albert de Lasco, âgé d'environ cinquante-six ans, n'était venu en Angleterre que pour connaître la reine et le royaume. Son nom y était déjà connu. Jean de Lasco, oncle du roi de Pologne, devenu d'évêque catholique zélé protestant, s'était réfugié à Londres vers le milieu du siècle, et s'y était

[1] Voy. Bruno, *Opp. it.*, I, p. 145. Il paraît que c'est par des prétextes religieux qu'on chercha à mettre la division entre Bruno et ces illustres Anglais. L'*envieuse Erinnys* (*Spaccio*, déd.), dit l'auteur d'abord, et dans le corps du même ouvrage, « *la pestifera Erinni* » est flétrie comme excitant le fanatisme et les guerres de religion (II, p. 197).

[2] Cfr. Birch, *Memoirs*, 30 avril 1583. Fuller, *Worthies of England*, P. III, p. 172. — Word, *Univ. et Antiq. Oxon.*, I, p. 300.

fait pasteur des églises étrangères.[1] Albert racontait que sa famille était une des premières de Pologne,[2] ayant fourni plusieurs rois, et que lui-même avait commandé en plus de quarante batailles rangées. Sa vigueur était encore prodigieuse. On admirait sa belle taille, sa civilité, son esprit aussi fin qu'aimable, son élocution fleurie; on disait qu'il parlait l'italien aussi couramment que le latin, et encore mieux le slave. On répétait qu'il avait d'immenses revenus, sa femme ayant eu cinquante châteaux pour dot; et qu'il avait refusé les secours que la parcimonieuse Elisabeth lui avait offerts. Elle se plaisait, en effet, à s'entretenir avec lui, elle lui fit un accueil comparable à celui que le duc d'Alençon avait reçu l'année d'auparavant.[3] Lasco passa quatre années en Angleterre, visita tout ce qu'elle présentait de curieux, et fut partout traité magnifiquement. Aussi fut-on d'autant plus surpris d'apprendre un matin qu'il était parti furtivement, laissant beaucoup de dettes,[4] et emmenant deux célèbres alchimistes, le docteur Dee et Kelly. Il paraît que ces deux savants

[1] C'était un ami d'Erasme et de Mélanchthon, révéré de Bèze (Voy. *Icones*). A l'avénement de la reine Marie (1553), il fut forcé de s'enfuir aussi d'Angleterre et de retourner en Pologne. C'est lui qui fit connaître à Ramus les savants et les littérateurs d'Angleterre, lorsqu'il lui rendit visite à Paris (P. RAMI *Præf.*, *Epist.*, *Orat.* 1577, p. 203, sq.).

[2] Son père, Jérôme, accueillit (1530) le roi Jean Zapolski de Hongrie, allié de Soliman, et chassé par Ferdinand d'Autriche; depuis, il devint son premier ministre.

[3] DE L'ETOILE, I, p. 224.

[4] Ce Polonais semble avoir fourni à Shakespeare quelques traits du Courtisan voyageur (*Love's labour lost*, I, sc. 1 et 2).

« Our court, you know, is haunted
» With a refined traveller of Spain, » etc.

Shakespeare, pour plaire au peuple anglais, fait venir ce personnage d'Espagne (Voy. FULLER, *Worthies*, etc., p. 126). « Les Espagnols, dit Castelnau (l. II, c. 3) estaient fort mal voulus des Anglais. »

faiseurs d'or ne lui rendirent pas tous les services qu'il en avait attendus. Rich. Baker qui revit Lasco à Cracovie, menant une vie obscure et même misérable, fit cette réflexion : « Tant la fortune rend malheureux ses favoris, si elle ne joint pas la prudence à ses faveurs. »

Quant à la fête dont nous avons parlé, ce fut le chancelier d'Oxford, Leicester, suivi d'une partie de la cour,[1] qui conduisit triomphalement Lasco à Oxford. A leur rencontre vinrent les députés de l'Université, les docteurs Humphred, Tob. Mathew, Arthur Yeldard, Martin Colepeper, Herbert Westphaling.[2] Celui-ci harangua la noble compagnie, couvert comme ses collègues d'un manteau de pourpre. Lasco lui répondit en latin élégant. Plus loin se présentèrent le préteur, les aldermen, les baillis et autres magistrats, aussi en manteau de pourpre. Le greffier de la ville, qui était maître ès-arts, fit une seconde harangue latine, et offrit une paire de gants à chaque personnage de la suite de Leicester. Pendant que le cortége s'avançait, des flûtes et des trompettes retentirent du haut de la porte du levant, et les notables de la ville, en nombre considérable, distingués selon leurs conditions par leurs costumes et leurs décorations,[3] rangés à droite et à gauche, demandèrent à présenter à leur tour leurs humbles salutations. Au moment d'arriver en face de l'église de Notre-Dame, le vice-chancelier, environné d'autres docteurs, tous vêtus de pourpre, remit au chancelier les insignes de sa charge; puis l'orateur

[1] *Nobilium cohors.*

[2] Voy. Bruno, *Opp. it.*, I, p. 226.

[3] Plusieurs d'entre eux étaient tellement chargés de bijoux que Bruno les prit pour de riches joailliers (Voy. *Cena delle Ceneri*, I, init.).

désigné prononça le discours accoutumé, après lequel il fit remettre à l'illustre étranger une bible de grand prix, et une belle paire de gants; le reste de l'escorte ne reçut que des gants. De là on se rendit au Carrefour,[1] ensuite au collége du Christ,[2] où le doyen et les chanoines, entourés d'une foule d'étudiants, accompagnèrent leurs hôtes à un banquet splendide. Un feu d'artifice tiré dans la cour du collége termina cette solennelle journée. Le lendemain matin, le comte polonais fut de nouveau harangué par le docteur Mathew, et alla assister aux divers exercices des écoles. Ce fut au collége de Toutes-les-Ames[3] qu'il déjeûna. Là, nouveaux discours, nouvelles poésies, en d'autant plus grand nombre, que le directeur de ce collége se trouvait être vice-chancelier. L'après-midi se passa au collége de la Vierge, où toutes les Facultés déployèrent leur savoir. Pour dîner on retourna an collége du Christ, où tous les grands repas furent pris durant tout le séjour. La fin de cette seconde journée fut marquée par la représentation d'une comédie intitulée, comme celle de Sheridan, *Les Rivaux*. Le réfectoire avait été converti en salle de spectacle, et la gaîté fut générale. Le jour suivant, Lasco écouta avec le même intérêt les leçons, les discussions de toutes sortes et fit à la Madelaine un déjeûner somptueux.[4] L'après-midi fut consacré aux thèses philosophiques qui se soutenaient au collége de la Vierge, et où Bruno accabla ses adversaires. Quant à

[1] *Quadrivium.*
[2] *Ædes Christi.*
[3] *Omnium animarum.*
[4] *Prandium lautissimum.*

l'étranger, il se montra insatiable d'amusements littéraires.[1] Voici entre autres deux questions qui furent agitées : Les hommes vivent-ils plus longtemps que les femmes? Est-il possible de prédire l'avenir par le moyen des astres? La première question fut résolue affirmativement, la seconde négativement. Le président de la dispute était le doyen des procureurs, Thom. Leyson. Chacun des opposants fut applaudi. Le répondant était maître Nicolas Maurice. Celui qui reçut le plus d'acclamations fut le comte Palatin. Après dîner, représentation d'une tragédie, comme la veille il y avait eu comédie. Le sujet de la pièce était l'infortune de Didon. On vit Iris et Mercure descendre du ciel, et y remonter à l'aide de machines[2] qu'on admira singulièrement; on vit tomber de la grêle, de la pluie, de la neige, le tout avec un art infini;[3] on se sépara ému de pitié et de terreur.... Cette brillante succession de banquets et de spectacles dura jusqu'au moment où les augustes personnages de la fête prirent la route de Woostoch, accompagnés de docteurs et de discours. Oxford était loin de regretter les dépenses énormes qu'avait entraînées cette visite : « elles furent faites, dit son historien, en l'honneur d'un homme accompli, non moins dévoué à Mercure qu'à Mars. »[4]

Ce fut en présence de cet homme que le Nolain prit la parole; et, s'il faut l'en croire, il ne se mesura pas

[1] *Deliciis literariis satiari non poterat.*
[2] *Machinarum ope.*
[3] *Arte multâ.*
[4] *Omnibus numeris absolutum, et Marti non minus quam Mercurio deditum* (Wood, I, p. 29, sqq.).

sans quelque succès avec les maîtres d'Oxford. « Il ferma la bouche jusqu'à quinze fois au pauvre docteur que l'Académie avait mis en avant, comme son coryphée, dans cette circonstance importante. »[1] Et sur quelle matière? sur le mouvement diurne et annuel de la terre, sur l'immensité de l'univers, sur les mondes sans nombre. « La terre est immobile, le monde est » fini et mobile, » disait l'Université avec Aristote et Ptolémée. « La terre tourne et le monde est infini, » disait Bruno, en s'appuyant sur Philolaus et Copernic. « La dispute s'envenimant, raconte Bruno, nos antagonistes en vinrent aux sarcasmes et aux injures. L'un d'eux, prenant une plume et du papier, s'écria : Regarde, tais-toi et apprends; c'est moi qui vais t'enseigner Ptolémée et Copernic.[2] Mais dès qu'il se fut mis à dessiner les sphères, il devint évident qu'il n'avait jamais ouvert Copernic... Un autre, ne sachant plus que répondre et soutenir, se dressa de toute sa taille, et, voulant terminer la discussion par une bordée d'adages érasmiens, qui devaient produire l'effet de coups de poing, il se mit à vociférer : Eh quoi! tu ne cours pas aux petites-maisons?[3] Toi, modèle

[1] Bruno, *Opp. it.*, I, p. 179.

[2] « *Vide, tace et disce, ego te docebo Ptolemæum et Copernicum.* » Ailleurs (Dial. III de *la Cena*), voici comment Bruno introduit l'un de ces adversaires : « Le docteur Nundinio, se disposant pour son rôle, se redressa, posa les mains sur la table, jeta un regard autour de lui, remua la langue avant d'ouvrir la bouche, leva au ciel des yeux sereins, fit partir des dents un petit sourire fin, cracha une fois, et puis se prit à parler : « *Intelligis, Domine quæ diximus?* » (Comp. *Sat. Mén.*, p. 79, où c'est l'auditoire, et non l'orateur, qui « sonorement et théologalement tousse, crache et recrache pour ouyr plus attentivement ».

[3] *Quid! nonne Anticyram navigas? tu ille philosophorum protoplastes, qui nec Ptolemæo, nec tot tantorumque philosophorum et astronomorum majestati quippiam concedas!* » I, p. 131. 183. *Opp. it.*

des penseurs, qui ne fais aucune concession ni à Ptolémée; ni à tant de grands philosophes et d'éminents astronomes?..... Les autres mâchèrent leur langue.... »

Dans le même temps, Bruno demanda au sénat d'Oxford la permission de professer. Il composa une épître, dont le trait le plus remarquable était le titre qu'il y prenait, de docteur d'une théologie perfectionnée, de maître d'une sagesse plus pure et irréprochable, c'est-à-dire d'une théologie et d'une sagesse qui n'avaient encore de chaire ni à Oxford,[1] ni sur le continent. Cette permission lui fut accordée, et il choisit pour matière de ses cours deux sujets bien différents, l'un de physique ou de cosmographie,[2] l'autre de psychologie et de métaphysique à la fois. Ce dernier, c'est-à-dire la ques-

[1] Cette épître se trouve jointe à l'*Explicatio triginta sigillorum* (Londres, 1583), livre dont l'auteur fit hommage à l'Université d'Oxford. Elle présente plusieurs genres d'intérêt, elle révèle l'enthousiasme glorieux de Bruno, son indépendance bizarre, ses desseins de réforme. « Le Nolain, y dit-il, *magis laboratæ theologiæ doctor, purioris et innocuæ sapientiæ professor*, philosophe connu dans les principales académies de l'Europe, qui a fait ses preuves et a été accueilli honorablement, qui n'est étranger que chez les barbares et le vulgaire, qui réveille les esprits en sommeil, qui dompte l'ignorance présomptueuse et récalcitrante; qui en toutes ses actions développe une sympathie générale pour l'humanité, qui aime d'une égale affection Italiens et Anglais, mères et jeunes épouses, têtes mitrées et têtes couronnées, gens de robe et gens d'épée, ceux qui portent capuchon et ceux qui n'en portent pas; qui a pour règle de regarder, non pas au chef oint, ni au front marqué, ni aux mains lavées, ni au membre circoncis, mais à l'endroit où se trouve le visage véritable de l'homme, c'est-à-dire aux forces de l'esprit, aux qualités du cœur; qui est détesté de ceux qui propagent la sottise et servent l'hypocrisie, cher à ceux qui aiment la probité et le travail, admiré des plus nobles génies... » Voilà qui est plus qu'une profession de foi. On se demande ce que dit Huet, en lisant cette ingénue confession, lui qui reprochait une jactance intolérable à Descartes, parce que celui-ci déclara aux magistrats d'Utrecht qu'il s'entendait bien mieux en philosophie que tous leurs académiciens (Huet, *Cens. philos. Cartes*, c. VIII, 6).

[2] *De quintuplici sphærâ.*

tion de l'immortalité de l'âme, avait le privilége de piquer l'attention des écoles, surtout lorsque le professeur venait d'Italie, où Pomponace avait rajeuni ce problème mystérieux ; il servait en outre de pierre de touche en fait d'orthodoxie. Lassés des spéculations cosmologiques, les esprits éprouvaient çà et là le besoin de connaître davantage la vraie science, et la première certitude de l'homme, l'homme même, et dans cet être, ce qui en constitue le véritable prix et la dernière espérance, l'âme, la perpétuité de l'esprit humain.[1] Quelle solution le Nolain vint-il apporter aux étudiants d'Oxford? Il ne se borna point, comme tant d'autres, à rechercher si Aristote enseignait ou n'enseignait pas l'immatérialité, l'indestructibilité de l'âme, ni à examiner s'il professait une immortalité individuelle, ou bien une immortalité privée de conscience de soi, de mémoire, de personnalité.[2] Il décrivit, avec le feu d'une intuition vivante et parfois inspirée, l'immutabilité de la substance qui pense et veut en nous, de cette unité absolument simple, toujours identique, qui fait le fond de notre être.

> . . . Et unus et idem es. . . . . ,
> Immota omnino rerum substantia simplex.[3]

[1] A Bologne, par ex., dans la chaire même de Pomponace, un professeur ayant parlé longuement de Dieu et de l'univers ; « *Anima, anima,* » crièrent avec impatience ses auditeurs.

[2] On se souvient que l'année même qu'éclata la protestation de Luther, en 1517, commença la longue et ardente dispute sur l'immortalité de l'âme en Italie, suscitée par le livre de Pomponace, et entretenue par Castellani, Aug. Nifo, Gasp. Contarini d'une part, et par Sim. Porzio et Cremonini de l'autre. Ceux qui ont suivi la vive discussion qui eut lieu en Allemagne de 1830 à 1840, sur cette même question, à propos d'une publication d'un disciple dégénéré de Hegel, Fr. Richter de Breslau, peuvent se représenter le degré d'emportement qu'eut la querelle italienne au XVIe siècle.

[3] BRUNO, *de Triplici, Minimo et Mensura,* l. I, c. 3.

En vrai néoplatonicien, il n'hésita point à dire que la vie terrestre n'est qu'une sorte de mort ou d'agonie, et que mourir c'est s'élever à la vie véritable, ce qui, ajoutait-il, est compris de peu de gens :

Persentire datur paucis quam vivere nostrum hoc
Sit periisse, mori hoc sic veræ adsurgere vitæ [1].

Ainsi que Cardan et Campanella,[2] Bruno voyait dans le besoin que nous éprouvons de nous unir avec Dieu, un gage assuré de notre existence à venir.... Ce ne fut donc pas par ce côté que Bruno blessa les théologiens d'Oxford, dont Corn. Agrippa avait signalé l'ardeur subtile.[3] « Cette constellation de pédants, où l'ignorance la plus obstinée et la plus présomptueuse, s'unissait à une grossièreté rustique, capable de mettre la patience de Jupiter en défaut, [4] eut un autre motif de mécontentement, la théorie de la terre. La guerre entre les ptolémaïstes et les coperniciens, entre les péripatéticiens et les pythagoriciens, [5] vit succomber le Nolain en Angleterre.

Qu'il nous soit permis, pour faire voir que cette

[1] *Ibid.*, voy. 258. — Phil. Sidney semble avoir exprimé la même conviction dans ces vers pétrarquistes :

» Then farewell, World, thy uttermost I see;
« Eternal Love, maintain thy life in me! »

[2] Par ex, Cardan, *de Utilit. ex adversis capiendâ*, II, 5 : « *Ut nos prorsùs unum cum Deo esse intueamur.* »—Campanella, *Prodromus philos. instaur.*, c. 25, p. 145 : « *Mens autem hominis et immortalis et divina; descendit enim à causa infinitâ ad quam tendit, religione. Idem constat ex scientiis quas mens hominis tractat.* »

[3] *De vanit. scient.*, c. 3.

[4] Bruno, I, p. 179, *Opp. it.*

[5] « *Peripateticæ exorbitantis philosophiæ caudatariam cum Ptolemaicis astronomiam.* » Orat. valedict. Witteb.

défaite était immanquable, de jeter un coup d'œil sur la marche des études, sur l'état de la philosophie sous le règne d'Elisabeth.

C'était entre les mains d'Elisabeth que se trouvait la direction, l'intendance des universités. La cour disposait de l'Eglise, et l'Eglise était maîtresse des écoles. Les changements qui survenaient autour de la reine, retentissaient sur-le-champ dans les Académies ; effet d'autant plus immédiat qu'Elisabeth, pédante dans un siècle de pédantisme,[1] rigoriste pour mettre sa chasteté hors de doute, ambitionnait l'honneur de protéger les lettres. Malgré les visites fastueuses de la cour, les universités s'appesantissaient et se consumaient. Cette triste langueur avait plusieurs causes, savoir, le génie de ceux qui influaient d'en haut sur l'instruction, les habitudes de ceux qui la recevaient, la dépendance enfin où se trouvaient, au dehors comme au dedans, les grands centres de la science, Edinbourg et Dublin récemment créés, aussi bien que les antiques siéges de Cambridge et d'Oxford. L'intrigant Leicester régissait Oxford, le circonspect Burleigh gouvernait Cambridge. A côté de l'aristocratie territoriale agissait l'aristocratie ecclésiastique, et celle-ci prédominait à tel point dans les colléges, que les principes de l'Eglise anglicane y formaient presque l'unique objet des études, sous la forme de théologie, soit dogmatique, soit polémique. L'esprit d'investigation ravivé par la Réformation était étouffé par l'esprit de controverse, par le zèle stérile d'évêques, em-

[1] C'est en Angleterre que Bruno écrivit ces mots : « *Mai la pedanteria è stata più in esaltazione per governare il mondo che à tempi nostri* » (II, p. 404).

pressés de consolider les conquêtes de leurs devanciers et d'en jouir. Celles des sciences qui doivent leurs perfectionnements à Rome ancienne ou moderne, étaient dédaignées ou proscrites. Le reste se glaçait, se pétrifiait; et les plus légères innovations étaient persécutées à l'égal des nouveautés théologiques. Les déchirements de l'Eglise durent diviser les universités. Tantôt c'était le triomphe des calvinistes rigides ou puritains,[1] tantôt celui des calvinistes relâchés ou épiscopaux : luttes moins acharnées que celles des gibelins et des guelfes, mais plus opiniâtres assurément que celles des whigs et des tories. L'air chagrin des uns frappa de mort les sciences, chose inutile, en effet, si la piété suffit à tout connaître, et chose condamnable, si les lumières n'engendrent qu'orgueil et rébellion. L'indulgence non moins imprudente des autres, multiplia parmi la jeunesse les penchants à une licence sans frein. Si les premiers faisaient perdre le goût du travail, les seconds détruisaient le respect de la discipline, et, avec l'ordre, la faculté de travailler. Les *ricos hombres* et les *hidalgos* d'Angleterre, les *noblemen* et la *gentry*, apportaient les défauts des classes supérieures, dépravées et superficielles au milieu de leur dévotion scolastique, et se pliaient facilement à ce tissu de menées et de brigues entre les gens de la reine, favorables aux épiscopaux, et les créatures de Leicester, cabalant dans l'intérêt des puritains. C'étaient les puritains, appelés alors les Ecossais ou Boréaux, qui l'emportaient d'ordinaire,

[1] « *No bishop, no king* » était leur mot d'ordre. Aussi Spenser plut-il fort à la reine (*Fairy Queen*) en nommant les Puritains :

« Ungracious crew, which feigns demurest grace. »



grâce aux ruses de leur protecteur dissimulé. Par leur influence, les mouvements nés de la Renaissance se ralentissaient ou déviaient de plus en plus; et leur influence elle-même ne s'arrêta qu'après les spirituelles attaques de l'*Hudibras* de Butler.[1]

Aussi la philosophie était-elle généralement dédaignée et ignorée;[2] Celle qu'on enseignait d'office eût mérité de l'être. En vertu des statuts, Aristote seul devait servir de base aux études. « Les bacheliers et les maîtres ès-arts qui ne le suivent pas fidèlement sont passibles d'une amende de cinq shellings par point de divergence, ou seulement pour toute faute commise contre la logique de l'*Organon*. »[3] Encore si on l'avait consulté avec patience, interprété philosophiquement; si l'on en avait extrait la substance, pour la convertir en un corps homogène de doctrines efficaces! Dans le dessein de régénérer cet enseignement, Bruno s'était rendu à Oxford, première école d'Angleterre, « son œil droit, la lumière de tout le

[1] Ce poème « humoristique » est composé dans le genre du *Don Quixotte*, de la *Satire Ménippée*, dans le style nommé par les Anglais *doggeral rhumes*, et il rendit à la philosophie le même service que le *Mariage forcé* ou l'*Arrêt burlesque*.

[2] On loue parfois Elisabeth d'avoir montré des sentiments de libéralité à l'égard des lettres, d'avoir laissé Shakespeare choisir ses sujets à son gré, et disposer à son aise des événements du règne de Henri VIII (Voy. MM. Guizot, *Vie de Shakespeare*, en tête de la traduction, et Villemain, *Essai litt. sur Shakespeare*, p. 152); mais on doit ajouter que la philosophie ne pouvait fleurir, sous un règne qui donna tant de pouvoir à la Chambre-Etoilée. Avec quelle méticuleuse vigilance ce tribunal surveillait les imprimeries! Pour être plus en état de remplir ses devoirs, en 1585, il n'autorisa aucune presse hors de Londres, excepté une à Oxford et une autre à Cambridge. Rien ne pouvait se publier loin de ses regards; plus d'un volume fut saisi par ses ordres, plus d'une presse mise en pièces. La France était l'asile de la liberté, comparée à ce régime de surveillance.

[3] *Stat. Oxon. Tit.*, VI, sect. 2.

royaume. »[1] Le terrain était peu propre au genre de culture que Bruno voulut y introduire. Les écoliers étaient ignorants, insouciants, grossiers, irréligieux, occupés à boire et à se battre en combat singulier, à *toaster*[2] dans les *ale-houses* et les *country-inns*, ou à parcourir, dans « la noble science de la défense, » les degrés d'élève, de prévôt, de maître; enfin, ils prenaient leurs aises partout,[3] aux cours comme aux cabarets. Les professeurs célèbres vivaient, non à Oxford, mais à la cour, au rendez-vous des beaux-esprits; et ceux qui étaient à leur poste, pleins d'antipathie pour la philosophie et la haute science,[4] cultivaient les mots de préférence aux choses, s'adonnaient à l'art de déclamer à la cicéronienne,[5] et non aux

[1] *The right eye of England — The light of whole realm.* — Quoique plus récente, l'Académie de Cambridge s'élevait au-dessus d'Oxford par une plus grande mesure de liberté, par un développement plus large dans les études, par quelques améliorations réelles. Elisabeth avait pour Cambridge une certaine prédilection.

[2] Les étudiants croyaient imiter ainsi les libations romaines et le προπίνειν des Grecs. Cette pente à l'ivrognerie et au duel, et les mœurs qui accompagnaient le défaut de politesse, s'enracinèrent tellement, qu'un des disciples et des adversaires de Locke, l'évêque Brown de Corck, ne réussit pas plus à les détruire que le chancelier Bacon (Brown, *Of drinking in remembrance of the Dead*, 1715; — *Of drinking healths*, 1716.— *Howe's chronicle*, 1604; *Supplemental apology*, p. 443, sq.). — « J'ai vu dans nos universités, écrivait encore en 1783 Knop, l'immoralité, l'ivrognerie, l'ignorance et la présomption s'étaler sans honte au grand jour » (*On liberal education*, p. 367).

[3] « *Take mine ease in mine inn*, » c'était le bonheur de Falstaff; et dans ces cabarets ne se rencontrait pas l'esprit des Chapelle, des Chaulieu, des Piron (Voy. R. Burton, *Anatomy of melancholy*, p. 191, édit. 8e). Il est permis de rappeler que Puffendorf regardait comme un des caractères distinctifs du génie britannique « *le soin qu'ont les Anglais de prendre leurs aises* » (Introd. à l'*Hist. univ.*, l. IV, c. 1).... Cfr. Bruno, *Opp. it.*. II, p. 247.

[4] *Vedova de le buone lettere, per quanto appartiene a la professione di filosofia e reali matematiche* » (Bruno, I, p. 183).

[5] « Les quatre facultés n'en forment qu'une seule, celle des grammairiens, » pouvait-on dire avec sir Ph. Sidney, comme avec Argentino (*Opp.*, 1592, I, p. 7). Sidney, qui avait étudié à Oxford, écrivait à Robert, son frère : « Tandis qu'on y poursuit les mots, on néglige les choses, *dum verba sectantur, res*

labeurs des recherches philosophiques. « Combien, ajoute Bruno, cette Académie, aujourd'hui veuve des bonnes lettres, a décliné! Autrefois du moins, bien qu'en langage barbare et sous le froc, elle honorait les sciences spéculatives et mathématiques. Elle n'accorde la maîtrise en philosophie et le doctorat en théologie, qu'à ceux qui ont puisé d'abord à la source d'Aristote.[1] Ses élèves, pour n'être point parjures, ont établi trois sources dans l'Université, donnant à l'une le nom d'Aristote, appelant l'autre Fontaine de Pythagore, la troisième Fontaine de Platon. Il n'est personne qui, après avoir passé trois ou quatre jours dans ces colléges, n'ait bu non-seulement à la source d'Aristote, mais à celles de Platon et de Pythagore. C'est à ce prix qu'ils se donnent à Aristote; leur amour des études ne va pas au delà... »[2] Néanmoins (cet exemple était de nature à désabuser Bruno), un jeune dialecticien nommé Barebone, ayant essayé en 1574 d'attaquer Aristote d'après les principes de Ramus, le sénat le dégrada et le contraignit à s'exiler.[3]

Ajoutons que, longtemps après le départ de l'Italien,

ipsas negligunt. » Aussi, peu de noms considérés parmi les maîtres : Hooker en logique, Jewel en rhétorique, J. Raynolds en grec, Drusius en théologie. L'Espagnol Antoine Corrano, soupçonné vers 1575 de pélagianisme, traîna des jours pénibles au milieu des troubles suscités par ses accusateurs, c'est-à-dire par ses collègues. Le Français Baron, accusé du même crime vers 1590, fut obligé de se démettre de sa charge et de rentrer en France : « *Fugio*, dit-il, *ne fugarer.* » L'Italien Alberic Gentile, le précurseur de H. Grotius dans la législation internationale, se déclara hautement contre le grand Alciat, contre l'alliance des langues et de l'histoire avec le droit, afin de rester tranquillement en place (Voy. Fuller, *Worthies*, p. 145).

[1] « *Nullus ad philosophiæ et theologiæ magisterium et doctoratum promoveatur, nisi epotaverit è fonte Aristotelis.* »

[2] Bruno, *Opp. it.*, I, p. 226.

[3] Wood, *Ant. Oxon.*, I, p. 292.

Oxford resta dans cette situation hostile aux libres élans de l'intelligence. En 1645, on y jeta, d'après le plan de Bacon, ou plutôt à l'imitation des Italiens, les fondements d'une Académie des sciences naturelles, qui, depuis transférée à Londres, reçut le titre de *Royal Society*.[1] Cependant ce ne fut que la venue de Locke, et l'irrésistible popularité de son *Essai sur l'entendement humain*, qui sauva Oxford et la philosophie anglaise. Jusque-là y avait dominé un clergé jaloux, représenté par Samuel Parker, l'un des antagonistes de Descartes, et du, *Je pense, donc je suis*. Cambridge fut ramené à la vie plus tôt et par une voie opposée, par les adversaires de Hobbes, par des platoniciens tels que Gale, H. More, R. Cudworth, précédés eux-mêmes par des mystiques comme Fludd, Dighby, Pordage. La mysticité est, en effet, l'antidote et comme le réactif d'une orthodoxie morte et d'un formalisme épuisé; elle fit à Cambridge ce que la philosophie expérimentale, particulièrement appliquée à l'âme, opéra dans les établissements d'Oxford : elle affranchit, elle raviva les études que l'esprit humain fait sur lui-même.

III.

Il a été question quelquefois d'un cercle dont Phi-

[1] Thom. Sprat (*Societ. regiæ Londin. hist.*) prétend à tort que les Anglais établirent les premiers des académies pour la culture des sciences naturelles. Il se trompe aussi bien que J.-B. Duhamel (*Hist. acad. reg. scient*,, l. I, p. 9), qui revendique les honneurs de la priorité pour l'Académie des sciences de Paris.

lippe Sidney était le centre, et où, disait-on, Bruno aurait apporté des doctrines impies; d'un cercle de déistes, qui aurait devancé, préparé l'école nombreuse et puissante d'esprits forts et de douteurs, connus sous le nom de libres penseurs et d'infidèles;[1] parti qui triompha après les deux révolutions d'Angleterre, par la protection de Shaftesbury, l'ami de Locke. Il y avait en effet, à l'époque où Bruno vint à Londres, une sorte de club littéraire, imité des académies italiennes, présidé par Sidney, par Greville; et que la mort précoce du premier a seule empêché de devenir aussi célèbre que le club de la Syrène.[2] On remarquait parmi ses membres, Spenser, Harvey, Dyer, Temple. Spenser était alors le premier poète de sa nation, comme Corneille le fut de la sienne avant Racine. Dyer se plaça par son poème descriptif, *La Toison*, parmi les auteurs bucoliques et élégiaques; grave et sage gentleman,[3] il fut ambassadeur à plusieurs reprises.[4] Harvey fut honoré pour avoir donné l'hexamètre à la poésie anglaise, et si plus tard il fut raillé par l'Arétin britannique,

[1] *Free-thinkers*, *Infidels*; eux-mêmes se nommaient d'abord *Nulli fidiens*, et ne rougissaient pas de leur *neology*.

[2] A la Syrène, *at the Mermaid*, s'assemblaient autour de Walter-Raleigh, fondateur de cette société des hommes du plus beau génie, Shakespeare, Ben Jonson, Beaumont, Fletcher, Selden, Cottra, Carew, Martin, Donne, pour se livrer les plus animés combats d'esprit, *wit combats* (Fuller, *Worthies*, p. 126). Shakespeare surtout s'y montrait, comme Molière :

« Dans les combats d'esprit savant maître d'escrime. »

(Boileau, *Sat.* II).

Fuller le compare à un soldat anglais se mesurant avec un galion d'Espagne, c'est-à-dire avec Ben Jonson (Cfr. l'*Epître de Beaumont à Jonson*).

[3] Languet, *Ep.* LXXXIII.

[4] Les courtisans appelaient Sidney et Dyer les deux diamants de la cour de S. M. (« *The two very diamonds of her Majesty's court,* » Spenser); les poètes les assimilaient à Castor et à Pollux.

Nash, ce fut à cause de son engoûment pour l'Italie. William Temple, depuis l'un des chanceliers de Dublin, était disciple ardent de Ramus; il prit deux fois la plume en faveur du philosophe parisien, et commenta deux fois avant Milton ce genre de dialectique dont Sidney faisait grand cas.[1]

Il suffit de réunir ces noms pour s'apercevoir que le véritable objet de ce cercle était, non philosophique ou religieux, mais littéraire et poétique. Sidney, qui dans son *Arcadie*, avait imité Sannazar avec bonheur, et approché dans sa *Défense de la poésie*, des bons prosateurs, comme il avait presque atteint Cowley dans le genre anacréontique, Sidney travailla de concert avec ses amis, à guérir deux plaies des lettres anglaises, le pédantisme et l'*euphuïsme*. Ce dernier terme exprime toute une époque littéraire, la subtilité dans les sentiments, l'afféterie, une phraséologie vide, alambiquée, bizarrement outrée :[2] système de mauvais goût qui régna à Londres comme le cultorisme à Madrid, comme à Paris le langage précieux qui contrefit le style de l'hôtel de Rambouillet. Mais si ce fut une réforme de goût,[3] et

[1] Voy. Banosius, *Vita Rami*, v. fin.

[2] L'auteur d'*Euphues*, John Lilly, poète dramatique de quelque mérite, donna l'exemple de cet abus du bel-esprit qui fut flétri par Shakespeare :

« Taffeta phrases, silken terms precise,
» Three-piled hyperboles, spreece affectation,
» Figures pedantical. . . . . »
(*Love's labour lost*).

La peur des locutions triviales, des pensées communes, des « vulgarismes » jeta dans ce genre, ennemi du naturel, de la simplicité, et si funeste à l'art.

[3] Ce fut pour ramener aux sources permanentes du beau, que Sidney s'efforça de devenir « un Mécène. »

« What Scipio, what Mecænas, wouldst thou find,
» What Sidney now to thy great project kind. »
(Oldham, *Satire dissuading from pœtry*).

non un changement de croyances qu'on y proposa; cette « coterie » ne saurait être comparée à la société où s'élabora l'arianisme moderne, à ce qu'on a faussement appelé le collége de Vicence, c'est-à-dire à la compagnie composée des Socins, de Cam. Siculus, Franc. Niger, Ochino, Alc. Gentile, Blandrata. L'orthodoxie protestante de Sidney est un fait incontestable; la pureté de sa foi était, aux yeux de Languet, plus blanche que neige.[1] Les circonstances qui ont accrédité le bruit que le club de Sidney était un foyer d'irréligion, se trouvent dans les écrits de Bruno. « Nous nous assemblions, raconte celui-ci, dans un appartement qu'on fermait avec soin. »[2] Cet appartement, cette *stanza* semblait aux Tolland, aux Voltaire, avoir plus d'analogie avec « les réunions du soir » où Proclus, dans Athènes, exposait mystérieusement ses doctrines internes,[3] et avec cet « entresol » de Versailles où, sous le Régent et Louis XV, l'abbé de Saint-Pierre, le marquis d'Argenson, Bolingbroke, conféraient ensemble sur des questions de morale et de politique, qu'avec le « réduit »[4] où les amis de madame d'Angennes résolvaient des cas de politesse et de style. Un des ouvrages les

La preuve qu'il réussit dans cette prétention, c'est le grand nombre de dédicaces qu'on lui offrit. Je ne citerai que celles de Daneau, H. Estienne, Litchfield, Spenser, Hakluyt, Scip. Gentile, Dav. Powel; Juste-Lipse, G. Gilpin, et enfin celles de Bruno.

[1] La mort empêcha Sidney d'achever la traduction anglaise de la *Vérité de la religion chrétienne*, par D. Mornay.

[2] I, p. 117.132, *Opp. it.*

[3] Ἄγραφοι συνουσίαι.

[4] Le « réduit » de l'hôtel de Rambouillet (aussi nommé cabinet, alcôve, plus tard ruelle), est la traduction de l'italien *ridotto* ou *conversazione*. Le célèbre club de Venise s'appelait un *ridotto*. L'ignorance seule en a fait une redoute.

plus fameux de Bruno, disait-on, a été composé dans ces séances nocturnes et clandestines. On s'est mépris sur la portée et le but de l'*Expulsion de la bête triomphante*, livre dédié en effet à Sidney. La bête qu'il s'agissait d'expulser n'était ni le pape, ni le christianisme, ni la religion ; c'était la superstition, et notamment celle qui encombrait l'astronomie et le calendrier. C'est la physique, c'est la cosmologie nouvelle, ou plutôt l'astronomie moderne, que Bruno exposait et défendait dans cette compagnie d'élite ; c'était la cause de Copernic qu'il y plaidait. L'Angleterre reconnaît aujourd'hui[1] que Bruno eut la gloire d'introduire chez elle, les théories qui ont enfin prévalu dans la science du ciel : gloire réelle, si l'on songe que Wright et Gilbert furent seuls à les adopter, et que François Bacon les repoussa avec une obstination qui lui paraissait une noble constance.[2]

Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'idéaliste Bruno soutint Copernic, pendant que le sensualiste Bacon le combattait. On a supposé que Bacon s'opposait à la rotation de notre globe, précisément parce qu'elle était professée par un idéaliste : c'était supposer que Bacon connut Bruno. Il n'est pas probable qu'il ne l'ait pas vu,

[1] Voy. WHEWELL, *Hist. of inductive sciences*, I, p. 385. — Cfr. BRUNO, I, p. 125, sqq., *Opp. it.*

[2] L'exemple de Tycho-Brahé, qui ne pouvait se résoudre à croire au mouvement d'une masse aussi inerte, vile et grossière que la terre, l'approbation de Riccioli, Lajonchère, Morin, non moins acharnés contre une « si absurde hypothèse » que Gassendi le fut contre la circulation du sang ; voilà ce qui confirma Bacon dans son incrédulité, comme cela dut servir d'excuse et d'autorité à Bellarmin et à Garasse. La poésie même donnait raison à Bacon par la plume de Buchanan, qui, dans des vers agréables, *de sphærâ*, défendit le système de Ptolémée, de même qu'au XVIII[e] siècle le cardinal de Polignac repoussa, dans son *Anti-Lucrèce*, les découvertes de Newton, comme autant de réminiscences dangereuses d'Epicure.

et cependant il ne prononce qu'une seule fois son nom.[1] Né en 1560, Bacon, qui à seize ans avait esquissé un système nouveau pour remplacer le péripatétisme, qui avait déjà visité la France pour y puiser une partie de ses innovations, ainsi que les observations avec lesquelles il composa son *Coup d'œil sur l'état de l'Europe*, [2] Bacon était depuis 1580 de retour à Londres, et y faisait le métier de courtisan plutôt que de philosophe, bien que la reine lui reprochât d'être philosophe, c'est-à-dire d'avoir un esprit chimérique, fort peu initié au dédale des lois et coutumes britanniques.[3] Le dédain qu'Elisabeth témoignait pour sa philosophie, Bacon lui-même le ressentait pour d'autres penseurs,[4] et sans aucun doute pour Bruno. L'opposition entre le naturaliste anglais et le métaphysicien d'Italie est caractérisée tout entière par ces deux phrases : « Il faut que les philosophes aient des ailes, » disait Bruno.[5] « Ce ne sont pas des ailes, mais des semelles de plomb, qu'il faut attacher à l'intelligence humaine, » répliquait Bacon.[6] Ces ailes ne semblaient à Bacon que les ailes d'Icare, qui

[1] *Opp.*, p. 471. *Aphorism. de auxil. ment.*, c. II.

[2] *A brief view of the state of Europe.*

[3] Voy. Birch, *Mem.*, I, p. 31. — Jacques Ier, le plus sage fou de l'Europe, selon Sully, sut mieux apprécier ce beau génie, et s'inclina en souriant devant « la philosophie de son ami Bacon qui, comme la paix de Dieu, passe tout entendement. »

[4] Platon et Aristote sont pour Bacon des « bavards, des rêveurs, des enfants, de stériles disputeurs ; » leurs opinions sont « des fantômes, des frivolités, des toiles d'araignée, *araneæ telæ*. » De tous ses contemporains Telesio seul obtint grâce et indulgence, parce qu'il n'opinait pas avant d'expérimenter « *non prius opinatur quam experitur* » (*Fab. de Cupidine*, p. 668). Opiner dans ce langage, c'est imaginer, penser, spéculer.

[5] Bruno, *Opp. it.*, II, 339, 341, 404. — *Già parmi aver l'ale*, dit aussi Corn. Bentivoglio.

[6] Charron avait aussi demandé du plomb plutôt que des ailes, et des brides plutôt que des éperons ; mais c'était pour l'imagination et non pour la raison.

fondent à la lumière de la réalité, et il préférait des béquilles.[1] Bacon avait raison en ce qu'il affirmait, et tort en ce qu'il niait; l'instrument de l'expérience est indispensable, mais la haute spéculation n'en est pas moins un besoin impérieux. Les succès de Bacon ne surprennent point, chez une nation essentiellement tournée vers le côté palpable et applicable des choses, et pour laquelle, malgré Berkeley et Collier, l'idéalisme sera peut-être toujours le système de la raison en délire.[2] On n'est pas surpris davantage du silence hautain que le chancelier de Jacques Ier garda sur l'ami de Sidney.

Les réflexions que Bruno fit sur les mœurs anglaises mériteraient, du reste, d'être mises à profit par les historiens du XVIe siècle, aussi bien que ses remarques piquantes sur les mœurs de l'Italie ou de l'Allemagne.[3] A parler généralement, il jugeait l'Angleterre avec sévérité. Les savants, à l'entendre, n'y sont que pédants. « J'ai causé sciences et lettres, dit-il, avec bon nombre de ces docteurs; j'ai trouvé que leurs raisonnements tenaient plus d'un bouvier que d'un esprit cultivé. » Ils partagent ce manque d'éducation avec l'immense pluralité de leurs compatriotes. « Les marchands et les artisans se distinguent par une grossièreté sauvage, et plus encore par une âpre cupi-

[1] Morin ne voulait pas que la terre volât, mais prétendait lui briser les ailes; (*Alæ Telluris fractæ*, est le titre de son livre contre Copernic). Bacon appliquait cela à l'esprit humain.

[2] « *Generis ratione furentis* » BUCHANAN.

[3] *Opp. it.*, I, 125-146; II, 224. Cf. Is. CASAUBON. *Epp.* 717 et 721. — Leibnitz et Bayle nous apprennent que le jugement porté par Bruno et Casaubon ne pouvait plus s'appliquer aux Anglais du XVIIe siècle (*Leibn.*, *Miscellan*, p. 28. *Bayle*, *lettre* 184).



dité. Les négociants, lorsqu'ils manquent de conscience et de bonne foi, sont facilement des Crésus; et les gens de bien, quand ils n'ont pas d'or, y deviennent vite des Diogènes. » Ce peuple qui se loue tant de son bon naturel,[1] est féroce au fond, et se trahit par l'accueil qu'il fait aux étrangers. « Chiens, traîtres, *cani, traditori*, sont les termes dont il les honore. La cour, il est vrai, les traite différemment. Leicester, dont la généreuse humanité est connue du monde entier, dont la gloire se confond avec celle de la reine et du royaume, marque une faveur particulière aux étrangers. Walsingham, Sidney et tant d'autres chevaliers imitent dignement Leicester : voilà les flambeaux de la Grande-Bretagne ! Parmi les gentilshommes pauvres, attachés à ces grands seigneurs, il y en a qui ne s'élèvent guère au-dessus de la condition servile, si ce n'est par une certaine teinte d'urbanité... »[2] Bruno peint les habitants et les rues de Londres des mêmes couleurs, à quelques nuances près, que le Tasse l'intérieur de Paris.[3] Autant, selon le poète, Paris est sale et boueux, autant les Parisiens (en 1572) sont gens lâches et méprisables.[4] Suivant Bruno, le peuple de Londres est un troupeau de loups et d'ours; ses matelots, ses bate-

[1] « *Good natured people.* » Barclai (*Icon. anim.*, c. IV, p. 537) ajoute cette réflexion : « *Angli seipsos et suæ gentis ingenia eximie mirantur.* ».

[2] C'est ce que Shakespeare nommait une bête apprivoisée, *tame animal* (*As you like it*, act. V, sc. 4). Bruno se plaisait à opposer à cette politesse « *la civilità de le mense oltramontane* » (I, p. 271); et ses expressions rappellent quelquefois celles qu'Alfieri emploie, en comparant les passions anglaises aux passions italiennes. Voy. *Vita*, epoc. III, c. 10.

[3] De Thou raconte (*ad ann.* 1584) que Louis de Montjosieu, savant antiquaire, se ruina en se chargeant par patriotisme du soin de nettoyer Paris de ses boues.

[4] « *Uomini oltre a tutti gli altri vilissimi* » (T. Tasso, *Lettera*, 1572).

liers[1] sont, ainsi que ses places et ses quais, dégoûtants et dangereux. C'est un fort plaisant récit que celui des aventures auxquelles Bruno y fut exposé la nuit, en traversant et en longeant la Tamise; et ce récit n'a rien d'exagéré pour ceux qui connaissent l'une des imperfections du règne d'Elisabeth, cette police misérable dont les agents étaient aussi souvent assommés que corrompus.[2]

Y aurait-il quelque exaltation dans le tableau que le philosophe nous trace, comme une compensation de ces faibles commencements d'ordre civil, le tableau de la beauté des femmes, de leurs charmes naïfs, de leur âme élevée et ornée, le portrait de ces « nymphes si belles et si gracieuses, de ces dames si vertueuses et si agréables, qui ont la Tamise pour mère? »[3] Les Anglaises, ce semble, méritaient ces hommages, avant même qu'on pût croire qu'ils n'étaient offerts qu'à Elisabeth, à la « reine des fées. »[4] Avant la naissance de cette princesse, en effet, Erasme écrivit ces mots, dont les pages de Bruno paraissent être le commentaire, et qu'un philosophe satirique du XVIII[e] siècle[5] s'efforça vainement de démentir: « Voilà des nymphes dont la figure a des charmes divins, qui sont caressantes, faciles, et

[1] « *I scafieri e facchini Londroti* » (BRUNO, I, p. 180).

[2] Ce récit rappelle, par voie de contraste, la brillante description de Saint-Pétersbourg et de la Newa par Joseph de Maistre, dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*. — Cfr. *Cena de le Ceneri*, dial. II. — On devine le sentiment qui dicta à Bruno ces mots : « *Sotto quel* temperato *cielo de l'isola britannica* » (II, p. 430).

[3] II, p. 312-430 : « *Belle e graziose ninfe, virtuose e leggiadre dame.* »

[4] Dans la *Fairy-Queen* de Spenser, Elisabeth joue le personnage de *Gloriana*.

[5] MANDEVILLE, *The virgin unmasked, or female dialogues* (entre une vieille fille et sa nièce). — Voy. ERASME, l. V, ep. 10.

que l'on mettrait sans hésiter au-dessus des Muses. Elles ont une coutume qui n'a jamais été louée suffisamment. Elles vous accueillent partout avec des embrassements; elles vous embrassent quand vous les quittez; revenez-vous, les suaves baisers recommencent; vous laissent-elles, nouvelle distribution de baisers; se rencontre-t-on quelque part, profusion de caresses; en un mot, de quelque côté que vous vous tourniez, vous verrez tout embelli par leur tendre commerce. O Faustus, si vous aviez goûté une fois ce qu'il y a de délicat dans leurs personnes, et les parfums qu'elles répandent autour d'elles, certes vous voudriez voyager, je ne dirai pas dix ans, comme fit Solon, mais toute votre vie et toujours en Angleterre. »

Cependant Bruno, au lieu de prolonger ses voyages en Angleterre, revint à Paris, après le double départ de Mauvissière pour la France et de Sidney pour les Pays-Bas; et, la soutenance de la Pentecôte accomplie, il se dirigea vers l'Allemagne.

LIVRE V.

ALLEMAGNE.

I

La première université que Bruno visita en sortant de France fut Marbourg en Hesse. On ne voit nulle part qu'avant d'arriver là, il eût passé par des villes dignes d'attirer son attention, telles que Strasbourg et Heidelberg : Strasbourg qu'habita vers 1570 Jérôme Zanchi, que visita au siècle suivant Vanini, et qui avait été élevé au rang des grandes Académies de l'Europe, par les efforts de Bucer et de Jean Sturm; Heidelberg, cette retraite enchantée des Muses, qui s'intitulait la Genève germanique, et qui, en 1569, avait comblé Ramus d'honneurs et de courtoisies.[1] Marbourg était connu en Europe, depuis le jour où Luther et Zwingle y avaient tenu leur colloque; son université était l'œuvre d'un Français, que la Hesse vénère comme son réformateur, d'un ancien franciscain, Lambert d'Avignon;[2] son nom se recommandait à Bruno par la

[1] Il est vrai que l'Electeur força les professeurs à recevoir Ramus, comme cela se voit dans les Actes de l'Université.

[2] L'Académie de Marbourg fut fondée en 1527, l'année où les troupes de

réputation du landgrave Guillaume, idolâtre des astronomes du temps, prince qui « se fiait plus à ses propres lumières qu'à celles des autres, et se gardait de suivre aveuglément Aristote et Ptolémée. »[1]

Les annales de cette université conservent un souvenir du court séjour de Bruno; elles nous apprennent « qu'il y fut immatriculé le 26 juillet 1586, en qualité de docteur en théologie de Rome, *theologiæ doctor romanensis*, par le recteur Pierre Nigidius, docteur en droit et professeur ordinaire de la philosophie morale. » Il était naturel qu'il demandât à donner des leçons de philosophie. Le recteur lui en dénia la faculté « pour de graves motifs, *ob arduas causas*. » Quels étaient-ils? Bruno avait-il refusé de signer un formulaire religieux ou une profession de foi philosophique? Le titre de docteur romain était-il un sujet d'exclusion? Quoi qu'il en soit, on lit dans ces mêmes annales « que le Nolain entra en colère, et s'emporta tellement qu'il alla insulter le recteur dans sa maison, comme si l'on en avait usé avec lui contre le droit des gens, contre les coutumes des universités allemandes, contre toutes les convenances et les devoirs. Il déclara qu'il ne voulait pas figurer plus longtemps sur la liste des membres de cette Académie; ce qui, ajouta Nigi-

Charles-Quint pillèrent Rome, et où la Suède et le Danemark embrassèrent le luthéranisme. Lambert y professa la théologie jusqu'à sa mort (1530); il avait adopté les doctrines de Luther à Wittemberg même.

[1] BRUNO, *Orat. valedict.*, § X. Guillaume IV était l'ami de Tycho-Brahé. L'historien de ce dernier, Gassendi, dit : « *Generosus ille et nunquam satis laudatus princeps Uvillelmus Hassiæ landgravius* » (*Vita T. Brah.*, préf.). Un des successeurs de Guillaume, Philippe, fut l'ami et le bienfaiteur de Kepler.

dius, lui fut accordé sans peine. »[1] Il n'est pas à présumer que Bruno éprouva un refus parce qu'il était antipéripatéticien. Aristote ne régnait point à Marbourg. « Es-universités qui sont sous la domination du Lanthgrave de Hesse, dit E. Pasquier,[2] ils ont banni la philosophie d'Aristote pour embrasser celle de Ramus, se donnant ceux qui étudient en Dialectique le nom de Ramistes. » Bruno aurait-il émis sur le ramisme un avis défavorable, une censure formelle? Jérôme Treutler et Rodolphe Snell[3] ne l'eussent pas enduré sans impatience. On doit regretter que Bruno n'ait pu demeurer à Marbourg; il eût été à portée d'agir sur une école qui se rapprochait plus encore de Platon que de Ramus, l'école de Vultéjus, de Goclen et de Cassmann, laquelle à son tour aurait exercé sur l'Italien une heureuse influence.[4]

De Marbourg Bruno se tourna vers Wittemberg. Entrons avec lui au cœur du luthéranisme, et rappelons-nous la situation où se trouvaient les institutions du réformateur saxon, depuis que la mort lui en avait enlevé la direction.

[1] A cette anecdote se lie une particularité qu'il convient de rapporter. Dans l'acte dressé par le recteur, on lisait, outre ces mots : « Je lui ai refusé cette permission, » *cùm eidem potestas per me abnueretur,* » ces autres paroles : « Avec l'assentiment de la Faculté de philosophie, *cum consensu Facultatis philosophiæ.* » Dans la suite, cette dernière phrase fut rayée, probablement parce que la Faculté, voyant la renommée de Bruno s'accroître, rougissait d'avoir approuvé la conduite de Nigidius; peut-être aussi, sur la demande d'un partisan de Bruno, Eglin, professeur à Marbourg après 1600.

[2] *Recherches de la France*, l. IX, c. 18.

[3] Snellius, Hollandais d'origine, et dont la carrière se termina à Leyde en 1613, était un esprit vraiment élevé; il avait d'ailleurs aussi le goût des encyclopédies lullistes, et, malgré son enthousiasme pour Ramus, il commenta le « Livre d'or de Mélanchthon sur l'âme, *aureum Philippi de animâ libellum* » (Voy. *Melch. Adam. Vit. Phil. germ.*, p. 507).

[4] Voy., sur l'école platonicienne de Marbourg, l'*Appendice VIII*.

En 1586 l'Allemagne, théâtre des premières guerres de religion, ne ressemblait pas au pays d'où venait Bruno, à la France. A dater de la paix de Passau, premier et imparfait monument que les nations chrétiennes élevèrent à la tolérance, la tranquillité régna dans l'empire durant cinquante ans. Les revers de Charles-Quint servaient d'instruction à ses successeurs. Ferdinand Ier, au surplus, obligé de disputer la Hongrie à Soliman, avait besoin des secours combinés des princes germaniques. Maximilien II flatta semblablement les évangéliques, car il voyait le courage de leur côté, si la puissance était du côté des catholiques. Rodolphe II, roi modéré, mais par faiblesse et inaction, recherchait les secrets de la nature, plutôt que le secret de repousser les Ottomans, maîtres de la Hongrie. Une seule fois le désir lui vint d'accroître les domaines de l'Autriche, en autorisant l'archiduc Léopold à s'emparer de la succession des ducs de Clèves. Aussitôt les princes protestants tournèrent leurs regards vers la France, leur ancienne et inconstante protectrice, alors gouvernée par Henri IV, à qui cette querelle étrangère coûta la vie. Leur alliance se reconstitua plus fortement, en face de la ligue catholique, avec tous les signes avant-coureurs d'une lutte qui, comme la guerre religieuse de France,[1] devait durer trente ans, et amener Descartes en Allemagne. Il ne faudra rien moins que le traité de Westphalie pour compléter et exécuter le traité de Passau, que Ferdinand II cassa en 1629,

[1] La mort de Henri II, l'avénement d'un roi enfant fut en France le signal des guerres civiles.

comme Louis XIV révoqua l'édit de Nantes.[1] Après 1648 seulement, les deux partis vivront sans discontinuer côte à côte et sauront s'entendre religieusement; l'égalité succédera à la tolérance, à tel point que l'évêché d'Osnabruck sera catholique et évangélique alternativement, et que dans un grand nombre de temples chaque dimanche verra la messe succéder au prêche. On comprit de meilleure heure en Allemagne que la tolérance n'étant qu'une grâce est une injustice, et que l'égalité qui est un droit, seule digne des êtres pensants, est pour les chrétiens une sainte obligation; qu'enfin une entière liberté de conscience, réglée par une loi impartiale, garantie par la majesté du serment, est seule propre à faire régner la paix où ne règne plus l'unité de foi.

Les écoles aussi présentaient un aspect différent de celui des universités de France et d'Angleterre. La Réformation, en séparant princes et peuples, avait partagé les académies en deux classes bien distinctes. Outre les divergences amenées par l'infini morcellement du pays, suite du régime féodal, il y avait dès lors des diversités spirituelles bien autrement tranchées que les divisions géographiques. Dans chaque principauté les établissements littéraires dépendaient d'un chef soit catholique, soit évangélique, toujours également indépendant. Les talents, le caractère, les opinions et les conseillers du prince, différant d'Etat à Etat, souvent de règne en règne, la direction et la marche des col-

[1] Ce sont les effets de la révocation de l'édit de Nantes, qui tirèrent l'Allemagne de la rudesse que trente ans de guerre avaient mise dans les mœurs, et qui lui donnèrent l'industrie et la politesse.



léges variaient sensiblement. Les princes protestants, à la fois souverains temporels et spirituels, chargés de défendre « l'autel et le foyer, » [1] influaient sur l'instruction plus directement que ne le pouvaient faire les princes catholiques, qui devaient avant tout consulter la cour de Rome. Dans les affaires religieuses, ils prenaient de concert et observaient en commun des mesures applicables à tous leurs sujets. Tel était l'un des buts de la fédération dite Corps évangélique, titre si souvent profané dans les sanglantes rivalités de la politique. Mais en ce qui concernait l'enseignement scientifique, il n'y avait pas chez eux d'autorité centrale supérieure; tout demeurait abandonné au vouloir et au savoir du souverain respectif. Un prince éclairé soutenait les lettres et secondait la liberté de penser; un prince grossier ou fanatique laissait l'ignorance et l'intolérance maîtresses absolues. Spectacle opposé à celui de la France ou de l'Angleterre, en ce que, dans ces deux derniers pays, les études, régies par un seul et même pouvoir, se réglaient d'après une loi fixe et uniforme, et n'obéissaient qu'à un Etat unique et à une unique Eglise. N'en induisons pas toutefois que cette situation fût fatale aux progrès des lumières. Les diversités d'administration et de culte aidèrent même au développement de la science, en excitant une émulation féconde. Le moyen âge, au surplus, avait laissé dans les institutions de l'Europe des empreintes si profondes, que malgré le schisme, les écoles allemandes ressemblaient en plusieurs points aux écoles françaises,

[1] *Pro aris et focis* était la formule reçue.

anglaises et même italiennes. Elles parlaient encore le même langage, le latin; elles s'opposaient à l'adoption des langues nationales; [1] elles étaient en possession des mêmes prérogatives sociales, sous l'empire des mêmes usages et des mêmes méthodes. Il y avait même une certaine analogie quant aux rapports avec l'autorité religieuse, c'est-à-dire que, protestantes ou catholiques, les universités reconnaissaient la suprématie de la théologie, « de l'omni-science divine. » Là où l'instruction officielle n'était plus monastique ou théologale, elle était encore justiciable du clergé. [2] Les

[1] C'est peut-être en Allemagne qu'on écarta le plus longtemps la langue vulgaire des universités. Paracelse fut persécuté pour l'avoir préférée au latin; Thomasius fut calomnié pour le même motif, et les théologiens de Tubingue déclarèrent à Christian Wolff que « les doctrines les plus difficiles *in rebus philosophicis*, s'entendaient mieux en latin que dans une langue vivante. » Des Allemands eux-mêmes trouvèrent leur idiome « trop robuste, et si j'ose dire, farouche » (LEPELLETIER DU MANS, *Dial. de l'orthog.* 1550, p. 72).

[2] Les désavantages de cette domination de la théologie se faisaient tristement sentir, chaque fois qu'un changement de règne ou de ministère occasionnait une modification dans les opinions religieuses de la cour. Ainsi, dans le temps où Bruno se rendit à Wittemberg, la Saxe était agitée par un mouvement de cette nature. L'électeur Auguste venait de mourir, et, avec lui s'éteignait la seconde génération des princes évangéliques. La haute intendance des affaires protestantes passa à l'électorat palatin, à Jean-Casimir, tuteur de Frédéric IV et zélé calviniste. Le faible successeur d'Auguste, Christian Ier, remarqué uniquement par la passion du vin qui abrégea ses jours, se laissa dominer par Jean-Casimir, son beau-frère. Celui-ci conçut le dessein de propager le calvinisme en Saxe. Le chancelier Nicolas Krell consentit à devenir son auxiliaire, « son complice. » Ils convinrent d'abolir les deux choses auxquelles se reconnaissait le pur et parfait luthérien, à savoir : la formule de concorde et l'exorcisme. Pasteurs et fidèles, églises et académies, tout se souleva; un ami du chancelier fut lapidé; une réaction violente se prépara sous la minorité du fils de Christian Ier, dont le tuteur, le duc Fréd.-Guillaume de Weimar, était luthérien inflexible. Nicolas Krell, après une détention de dix ans, monta courageusement à l'échafaud, laissant un exemple à O. Barnewelt, immolé en Hollande par les gomaristes victorieux des arméniens, c'est-à-dire grâce au triomphe du fanatisme sur le bon sens et l'équité. Comment la science pouvait-elle prospérer au milieu de disputes si farouches? Elle en était envahie, absorbée, quand elle n'en était pas entièrement étouffée (Voy. CASTELNAU, *Mém.*, l. VI, c. 10; LEIBNITZ, *Opp.* I, p. 422, édit. Dutens).

membres d'un consistoire luthérien procédaient d'ordinaire à la façon de messieurs de la Sorbonne; ils laissaient rarement les branches étrangères ou extérieures à la religion s'étendre au gré de leurs besoins. Tel le prince, tels les conseillers de consistoire choisis par le prince; tel le génie du fondateur, tels les règlements de l'université, et les relations des facultés laïques avec la faculté de théologie. Si beaucoup d'écoles sont établies au XVIe siècle en Allemagne, le patronage qu'exigent ou comportent les lettres, est mal entendu généralement; et la famille des Fugger [1] se montre souvent protectrice plus éclairée, plus attentive que la maison de Habsbourg.

Près d'un demi-siècle s'était écoulé depuis la mort de Luther; Mélanchton, son « fidèle Achate » [2] avait disparu plus tard; mais tous deux s'étaient endormis avec douleur, le premier en disant : je ne suis plus compris; le second : je ne suis pas encore compris. Personne n'avait pris leur place, si ce n'est deux partis, dont l'un était aveuglément attaché à Luther, et dont l'autre, appelé *les Philippistes*, tâchait d'imiter la réserve intelligente de Mélanchton, et qui tous deux n'avaient guère que les défauts de leurs chefs. Cinquante

[1] C'est un Fugger qui légua à l'Université de Heidelberg sa belle bibliothèque; c'est un autre Fugger qui chercha à négocier l'élargissement de Campanella (*de Lib. prop.*, p. 27).

[2] Ainsi le nomma, en 1587, Jean Grün, professeur de logique et d'éthique à Wittemberg, dans un écrit intitulé : *Philosophiæ origo, progressus*, etc., (p. 64). Dans ce même endroit, on remarque des paroles qui ne se prononçaient et ne s'approuvaient pas partout : « La lumière de la Parole divine ne peut être allumée sans la philosophie; la théologie et la philosophie ont toujours été unies dans la véritable église, comme Luther et Mélanchthon ont été appelés en même temps par la voix de Dieu à l'œuvre nouvelle.... » Bruno, qui connut Grün à Wittemberg, loue sa sagacité, *acumen* (*de lampad. Combin.*, dédic.).

ans après la présentation de la confession d'Augbourg, en 1580, fut consommé au couvent de Bergen le dernier acte législatif de l'église luthérienne, cette fameuse formule de Concorde, qui fut nommée, à cause des disputes qu'elle suscita, une formule de Discorde,[1] et qui, selon la remarque de Kepler, ne servit qu'au triomphe des jésuites. A partir de ce moment, le luthéranisme fut intérieurement abaissé par une nouvelle sorte de scolastique. Au lieu de mettre en œuvre les fondements de la Réforme, le libre examen et la méditation indépendante des Saintes-Ecritures, on se bornait dès lors à les commenter, et à les appliquer selon la règle inexorable d'un rigoureux symbole, et par conséquent à écarter, quelquefois à proscrire, tout ce qui, bien que contenu dans la Bible, ne se trouvait pas dans la formule de Concorde. Si l'ancienne scolastique puisait ses principes dans les Sommes, les Sentences, la Tradition, et ses procédés de raisonnement dans les traités de dialectique latins ou arabes, la scolastique luthérienne tirait les éléments de ses interminables argumentations, du *Credo* officiel de la Saxe et de l'*Organon* d'Aristote.

Toutefois, sous peine de tomber dans d'étranges méprises, hâtons-nous de reconnaître que cette seconde scolastique n'en était pas moins un progrès sur la première. Il était impossible que la Réforme reniât, oubliât tout à fait ses origines, et que l'impulsion imprimée par Mélanchton aux écoles évangéliques se perdît complètement. L'origine de la Réformation a

[1] L'électeur Auguste désirait opposer un *corpus doctrinæ* aux décrets du concile de Trente, et, du même coup, terminer à jamais toutes les controverses intestines.

été trouvée dans ce petit mot de *pourquoi* :[1] aussi tous les efforts pour rendre le dogme immuable, ou plutôt pour y enchaîner l'esprit germanique, furent-ils vains, et sous le régime de l'orthodoxie la plus ombrageuse, apparurent, à Wittemberg comme à Iéna, quelques lueurs de liberté philosophique.

L'impulsion imprimée aux écoles protestantes par Mélanchton avait été trop vive, d'un autre côté, pour qu'elle cessât d'agir dès 1600. Quels en étaient les caractères et les effets? Luther avait-il laissé à son aimable et candide compagnon, assez de pouvoir pour fonder les études sur une base quelque peu libérale? Les dispositions et les vues de Luther, à l'égard de la philosophie, ont parcouru deux phases confondues par la plupart des historiens. Pendant longtemps Luther fut l'ennemi déclaré non-seulement d'Aristote, mais de la philosophie. Dans sa jeunesse, au cloître des Augustins, il avait embrassé le nominalisme de cet Occam auquel il ressembla davantage dans la suite, en attaquant la papauté. Une fois séparé de Rome, il considéra la science des écoles comme la fausse science condamnée par Saint Paul.[2] Il rompit avec ce « fou d'Aristote »[3] qu'il jugea dangereux, d'abord par les arguties

[1] « Le mouvement actuel, écrivit Luther à Frédéric-le-Sage, gagne de tous côtés, parce que tout le monde se met à demander pourquoi, *warumb*? » (mars, 1521). « Il ne doit pas être permis, s'écria à la diète de Worms le docteur Eck, que chacun demande compte de toutes choses, *de quâque re sibi rationem reddi quisque postulet*. » « Il fallait croire simplement, dit Cheffonteines, sans une curieuse demande, à la pure Parole de Dieu, sans demander avec le diable *cur*, *quare*, *quomodo*, questions des incrédules et des infidèles... C'est le diable qui oppugna la Parole de Dieu par un *pourquoi* déjà au jardin d'Eden » (*Défense de la foy de nos ancestres*). Aussi vit-on répondre au « pourquoi hérétique » par un livre intitulé : *Le Parceque catholique*.

[2] 1, Tim. VI, 20 : Γνῶσις Ψευδώνυμος.

[3] « *Narr-istoteles* » le nomme Luther par un jeu de mot semblable, par un sentiment contraire à celui de Ch. Colomb appelant Strabon *Extrabon*.

auxquelles sa logique semblait avoir donné naissance, puis par sa morale, que des prêtres avaient osé prendre pour texte de leurs sermons, et qui (Luther insistait fréquemment sur ce point) entretenait « la pensée impie, que l'homme peut faire par lui-même le bien. » De même que Ramus s'attaqua à la dialectique, et Bruno à la physique d'Aristote, Luther se déchaîna contre sa morale. Aristote lui apparaissait comme le père de Pélage. Si Aristote « le moraliste » garde son empire, plus de péché originel, plus d'éternelle damnation, plus de rédemption par le sang du Christ!... Saint Paul alors demandera vainement que toute intelligence soit l'esclave soumise du Christ! Oui, pour devenir aristotélicien, il faut renoncer au Christianisme....[1] Voilà comment Luther appliqua l'antithèse célèbre de la sagesse du monde avec la folie de la Croix, la folie salutaire dont « cet aveugle païen n'a jamais ressenti la plus légère atteinte. »[2] Mais dans la dernière période de sa vie, lorsqu'il fallait édifier sur les ruines, et

[1] La XLI[e] des fameuses thèses est ainsi conçue : « Presque toute l'Ethique d'Aristote est l'ennemie la plus détestable de la Grâce, *tota fere Aristotelis Ethica pessima est Gratiæ inimica....* » « Qu'on mette tout à fait de côté, dit Luther ailleurs, les ouvrages d'Aristote et leurs commentaires, on n'y apprend rien; personne ne les a encore entendus; on y a perdu temps, peines et argent; bien de nobles âmes en ont été vainement chargées.—*Qui in Aristotele vult philosophari, prius oportet in Christo stultificari* » (*Opp. lat.*, édit. Iéna, I, p. 10. 130); Cfr. SLEIDAN, *de Statu relig. et reipub.*, II, 33; LUTHERI, *Opp.*, édit. de Wette, I, p. 15. — On sait que, pour la même raison, le réformateur qualifia l'épître de saint Jacques de « *straminea epistola.* » Toute sa vie, il redoutait que les œuvres ne fussent mises au-dessus de la foi ou égalées à la foi. Campanella eut raison en disant :

« . . . . Un tedesco luterano,
» Che nega l'opre ed afferma la fede. »
(*Poesie*, p. 100).

[2] LUTHER, *OEuvr. allem.*, édit. Iéna, fol. 310, b.; Cfr. BRUNO, *Opp. it.*, II, 272.

en même temps contenir l'illuminisme des anabaptistes, Luther modifia singulièrement cette opinion, et prêta l'oreille aux représentations de Mélanchton. Déjà il avait permis à son « grammairien » de citer Aristote avec éloge dans la Confession d'Augsbourg; plus tard, il lui accorda que « l'humaine raison, loin d'être un feu follet, était une faculté extraordinaire; que, si elle ne comprenait pas d'une manière positive ce qu'est Dieu, elle concevait du moins ce qu'il n'est pas; qu'enfin elle était quelque chose de surnaturel, un *soleil* et une *divinité* placés dans notre existence pour tout dominer, et plutôt fortifiés qu'affaiblis depuis la chute d'Adam. »[1] De proche en proche Mélanchton l'amena à convenir qu'il s'agissait, non pas de repousser la philosophie même, mais de la purger des rêveries absurdes de certains philosophes, *nugas philosophorum*.[2] Luther finit par regarder Aristote comme le plus pénétrant des hommes, *acutissimum hominem*, et son Ethique comme un des meilleurs ouvrages....[3] Comment concilier ces contradictions, si ce n'est par l'influence bienfaisante de Mélanchton, qui appelait cette même Ethique « la plus précieuse des pierres précieuses, *insignis gemma*. »[4]

[1] Edit. de Wette, XIX, 1940; édit. Walch, XIX, 1778. — Aussi, ce que Luther ne parvient pas à prouver par des témoignages bibliques (*S. S. testimoniis*), il prétend le démontrer par des preuves tirées de la raison, par l'évidence naturelle (*evidenti ratione, klare Gründe*).

[2] Voy. Mélancht., *Opp. théol.*, t. II. Cf. *Ep. Coloss.*, II, 8.

[3] *Comment. in Genes.*, fol. 137, b.; 125, b ; 708, a.; 709, a. « *librum præclarissimum.* » — Mélancht., *Ethic. doct. elem.*, p. 165 : « *Libellum qui inter philosophos de virtutibus scriptos emicat, ut insignis gemma.* » Cfr. M. Adam, *Vita Lutheri*, p. 79, b. — Aussi Arnold (*Hist. de l'Eglise et des hérésies*, en allem., l. XVI, c. 10) s'indigne-t-il qu'Aristote, chassé par la porte de devant, soit rentré par la porte de derrière.

[4] « *Non pudet me, si hujus mihi* Grammatistæ *dissenserit ingenium, meo*

Luther mort, Mélanchton continua à soutenir la cause de la pensée ; et son appui était devenu d'autant plus nécessaire, que les disciples exclusifs de Luther déclamèrent avec plus d'impétuosité contre la science naturelle, contre les damnables études des païens. A leur avis, la science de saint Paul devait suffire : « Christ et Christ crucifié. » « Wittemberg, dit Christophe Jonas, doit toujours ressembler au vaisseau qui portait l'apôtre des Gentils de Judée à Mélite, et que sa présence sauva du naufrage. Tant que cette académie se laissera conduire par le seul Paul, elle restera debout. »[1] A de telles assertions, qu'eût réprouvées sans doute l'apôtre qui ne dédaignait pas de citer Aratus, Mélanchton répondit par une philosophie qui n'était pas étrangère au Christianisme, mais qui était attachée pardessus tout à Aristote,[2] s'appliquant à le débarrasser des accessoires sophistiques de l'Ecole, à le présenter dans sa saine originalité ; une philosophie qui, loin de s'en tenir cependant au péripatétisme seul, [3] prétendait le compléter, le redresser par le platonisme, par ce qu'il y a de meilleur dans toutes les doctrines de l'antiquité ; une philosophie qui, désireuse de clarté, d'une sobriété sans sécheresse, d'une bonne et simple méthode,[4] était

sensu cedere : quod et sæpius feci, et quotidie facio, » avouait Luther (Adam, *Vita Melancht.*, p. 170, b.).

[1] « *Ita et Academiam spero mansuram esse, donec Paulum vehat, hoc est, recte et fideliter enarrabit : hujus enim doctrina lumen est propheticarum et apostolicarum concionum* » (Ionæ, *Declam.*, I, p. 111, sq.).

[2] « *Alia secta plus, alia minus errorum habuit :* Peripatetica *tamen minus habet errorum quam cæteræ* » (Mel., *Theses*, 1542 ; th. VII).

[3] « *Quid Aristoteles senserit, ambigitur. Sed non puto suffragia philosophorum colligenda potius quam argumenta* » (Mel., *De anima*, p. 155).

[4] Mel., *Déclam.* I, p. 333.

en même temps ardente à rendre ses enseignements praticables, et à les conformer aux préceptes de la Révélation. [1]

II

C'est à l'autorité de Mélanchton que sont dus les mérites que Bruno reconnaît à l'université de Wittemberg, c'est-à-dire une certaine liberté de discussion, et l'amour des lettres. Les Saxons, au surplus, partageaient avec les Suisses et les Ecossais, peuples de montagnes, la renommée de l'indépendance; et c'est un trait que Campanella leur accordait aussi bien que Bruno. [2] Frédéric-le-Sage, Jean-le-Constant, Frédéric-le-Magnanime, Maurice passaient pour défenseurs de la liberté. Leur école chérie, Wittemberg, était fréquentée par bien des catholiques, et particulièrement par les jeunes nobles de l'Autriche; elle comptait

[1] « *Amo philosophiam quæ res aliquas in vitâ demonstrat* » (*De anima*, p. 134).

Voy., sur le système de Mélanchton et ses effets, l'*Appendice* IX.

[2] « *Libertas philosophica,* » Bruno, *de lamp. comb.*, dédic. et *Orat. Valedict.* — Campanella, *de Monarch. hispanicâ*, c. XV; Cfr. Castelnau, *Mém.*, l. II, c. 6; De Thou, l. LXXVI.

« Vous avez permis, dit Bruno au sénat de Wittemberg, à un étranger, à un homme éloigné de votre foi, d'enseigner en public : quelle humanité! Votre justice n'a pas écouté les insinuations semées contre son caractère et ses opinions. Vous avez souffert, avec une admirable modération, sa véhémence à attaquer cette philosophie d'Aristote qui vous est chère! » Toutes ces qualités sont résumées dans le terme de *libertas philosophica*, qui a été reproché à Bruno comme une adulation criminelle, et qui fut cependant, quant à ses rapports avec cette académie, une expression juste: «*Non credetis me falso adulari vobis,* » avait dit le philosophe.

presque autant d'auditeurs de cette communion que l'université voisine, Ingolstadt, où résidait cependant une colonie de jésuites, rivale du collége de Munich.

La cause de cette affluence était le zèle scientifique des Wittembergeois. « Wittemberg, s'écrie Bruno, est l'Athènes de la Germanie! La Vierge Minerve est sa mère de famille! »[1] Cette académie n'avait point, il est vrai, la grâce et la vivacité des Athéniens, mais elle honorait les auteurs attiques, elle honorait le souvenir de cette ville, mère et nourrice des arts. Elle pouvait être comparée, par son érudition, avec cette Alexandrie que Cruciger avait, dès 1537, proposée à son imitation.[1] Guidée par le *grand Philippe*, elle était devenue la ville la plus instruite et la mieux instruite de l'Allemagne, la reine des écoles germaniques.[3] Une foule d'étrangers brûlaient, dit Bruno, de visiter ce palais de la sagesse, de contempler ce palladium des lettres. Des Grecs sont émerveillés de l'élégance et de la facilité avec laquelle on y parle et on y enseigne leur langage harmonieux : « ce n'est plus l'Allemagne, c'est l'Italie qui désormais méritera le titre de barbare![4] Ce qui

[1] Les ennemis mêmes de Wittemberg ne l'accusaient guère de fourmiller de Béotiens. On rappelait, il est vrai, les plaisanteries de Tuilio et de Vigilio : « Pourquoi l'Italie se mettrait-elle en peine des inepties de la barbare Germanie?.... » « Les Allemands doivent porter leur cerveau sur le dos, puisqu'ils produisent des ouvrages plus laborieux que spirituels! » Mais on convenait tacitement qu'elles ne s'appliquaient point à Wittemberg.... (Voy. BRUNO, *Orat. valed.*, §. XVI. Cf. MARESII ep. l. II, 26; satyr. p. 373. BARCLAI, *Icon. anim.* p. 557).

[2] MÉLANCHT., *Déclam.* I, p. 55.

[3] « *Tanta universitate, in amplissimâ, augustâ, potentissimâque Germaniâ, principe* » (BRUNO, *de Lamp. comb.*, dédic.). « *Istius domus sapientiæ visendæ amore concitatum, flagrantem spectandi Palladii istius ardore* » (*Orat. valed.*).

[4] « Ιταλία βαρβαρία! *Italia nil nisi barbaries est!* » (Voy. ADAM, *Vit. phil. germ.*, p. 387).

flatte ces voyageurs, c'est de voir qu'à Wittemberg on cultive non-seulement la littérature classique ou sacrée, mais les littératures modernes.[1] Attirés par la curiosité[2] dans la cellule de l'Augustéum, devant la chaire ou sur la tombe de Luther, sur les sépulcres de Mélanchton, de Frédéric-le-Sage, de Jean-le-Constant, ces pèlerins de la science restent captivés, souvent durant quelques années, par les leçons d'un Major, d'un Wesenbeck, d'un Leyser, d'un Mylius, d'un Strubius, d'un Albinus.[3] Dans un siècle d'intolérance, ils apprécient avec reconnaissance la simple et franche hospitalité qu'ils y reçoivent libéralement. « Vous ne m'avez pas questionné, dit Bruno à cette même académie, sur ma foi que vous n'approuvez pas; vous n'avez tenu compte que de mes dispositions pour la charité et la paix, la philanthropie et la philosophie; vous m'avez permis d'être simplement ami de la sagesse, amant des muses; vous ne m'avez pas interdit d'exposer sans retenue des opinions contraires aux doctrines reçues parmi vous.... Quoique chez vous la philosophie ne soit ni but, ni moyen; quoique votre piété sobre, pure, primitive, vous fasse préférer l'ancienne physique et

[1] Ainsi la Faculté de philosophie appela le Dauphinois Sallenius à professer la littérature française, afin, dit le doyen Burcard, que « la langue d'Anne Du Bourg, saint martyr du Christ, fût apprise de tout le monde. » Non-seulement on ôtait son chapeau en prononçant à Wittemberg le nom de Cujas, mais on expliquait tantôt Homère, tantôt Ronsard, le chantre des Francus, « l'Homère de Vendôme » (Voy. une page curieuse sur l'universalité de la langue française au milieu du XVI[e] siècle, chez Lepeletier du Mans, *Dial. de l'orthogr*. p. 92, sq., p. 116-136).

[2] « *Ad vos pro laribus vestris perlustrandis venissem*, etc. » Bruno.

[3] Nous sommes forcé de renvoyer au livre de *Lampade combinatoria*, dédicace. On y verra les noms, les titres, les mérites divers des principaux maîtres que Bruno connut et fréquenta à Wittemberg (*Opp. lat., ed. Gfrœr.*, p. 628-633).

les mathématiques d'autrefois, vous m'avez pourtant laissé professer un système nouveau.... Vous ne vous en êtes pas irrités ;[1] vous vous êtes conduits en sages, avec humanité et urbanité, avec le désir sincère d'obliger et de servir....[2] Loin de restreindre la liberté de penser, et de ternir votre réputation d'hospitalité, vous avez traité le voyageur, l'étranger, le proscrit, en ami, en concitoyen;[3] vous l'avez mis en état, par le fruit de ses leçons, de se garantir des injures de la pauvreté ; vous avez su repousser toutes les calomnies répandues contre lui, pendant les deux années qu'il vient de passer dans vos murs, à l'ombre de votre bienveillance. Vous l'avez comblé d'honneurs et de grâces; vous vous êtes pressés autour de lui pour l'entendre, jeunes et vieux, adolescence instruite et aimable, graves et prudents sénateurs, célèbres et savants docteurs! »[4] Le ton duquel ces remerciements sont prononcés ressemble, quoique moins mesuré, moins simple, aux accents avec lesquels Ramus rendit grâce à l'université de Bâle de « l'hospitalité douce, libérale, pleine d'humanité, » qu'elle lui avait offerte, avec les marques de l'enthousiasme le plus flatteur.[5]

[1] « *Me Iovià quadam mente pertulistis et iniquis meis maxime placidas aures porrexistis* » (*Orad. valed.*, § XVI).

[2] « *Moderantiæ, urbanitatis et longanimitatis* » (*Ibid.*).

[3] « *In angusto exilio patriam amplissimam* » (*Ibid.*, § XIV).

[4] Nous avons rapproché dans cette analyse la dédicace du traité de *Lampade combinatorià* de l'*Oratio valedictoria* : à quoi l'identité des sentiments et des expressions nous autorisait.

[5] « *Jucundum, liberale, humanum hospitium.* » Le désir de Ramus avait été, comme celui de Bruno, que son dernier discours devînt pour ses hôtes un monument de sa reconnaissance (*grati animi monumentum*) et un souvenir de son admiration pour cette nation helvétique, caractérisée à la même époque par ces vers du Tasse et de Campanella :

« . . . *Elvezj, audace e sera plebe* » (GIERUSAL. LIB. I, 63).

Wittemberg et Paris, voilà quelles sont pour Bruno les académies de l'Europe les plus libérales. De même qu'il avait recommandé aux Parisiens Lefèvre d'Etaples et Charles Bouillé, il préconise devant l'université de Wittemberg, solennellement assemblée, dans un intéressant *Discours d'adieux*, Albert-le-Grand, « sous plusieurs rapports supérieur à Aristote, son maître ; »[1] le pythagoricien Cusa, l'incomparable Copernic[2] qui « en

« Se voi più innalza al cielo, o rocche alpestre,
Libertà, don divin, che sito altero;
Perchè occupa e mantien d'altri impero
Ogni tiranno con le vostre destre » (*Poesie*, p. 99).

[1] Albert-le-Grand est vénérable à Bruno, non-seulement parce qu'il aima la philosophie naturelle, mais parce qu'il revendiqua le principe de la liberté de penser : « Je ne demande pas le nom de l'auteur d'un système, disait le scolastique de la Souabe, je demande si le système porte le cachet de la vérité, *probatæ veritatis rationem* » (*Opp.*, t. I, p. 288, édit. 1651).

[2] Peu de philosophes, au XVI[e] siècle, furent justes ou reconnaissants à l'égard de Copernic. Gassendi loue avec raison Ramus des respects qu'il témoigna pour l'astronome prussien (*Vita Copernici*, p. 46) ; mais il néglige de citer au nombre des éloges donnés à Copernic (p. 24-44) ceux de Bruno, qui rempliraient plusieurs pages, et dont voici le plus connu :

« Hic ego te appello, veneranda prædite mente,
» Ingenium, cujus obscuri infamia secli
» Non tetigit, et vox non est suppressa strepenti
» Murmure stultorum, generose Copernice, cujus
» Pulsarunt nostram teneros monumenta per annos
» Mentem, cun sensu ac ratione aliena putarem,
» Quæ manibus nunc attrecto teneoque reperta.
» Posteaquam in dubium sensim vaga opinio vulgi
» Lapsa est, et rigido reputata examine digna,
» Quantumvis Stagyrita meum noctesque diesque
» Græcorum cohors, Italumque Arabumque Sophorum
» Vincirent animum, concorsque familia tanta ;
» Inde ubi judicium ingenio instiganti, aperiri
» Cœperunt veri fontes, pulcherrimaque illa
» Emicuit rerum species ; nam me Deus altus
» Vertentis secli melioris non mediocrem
» Destinat, haud veluti media de plebe, ministrum
» Atque ubi sanxerunt rationum millia veri
» Conceptam speciem facilis natura reperta

deux chapitres, dit plus que tous les péripatéticiens ensemble dans toutes leurs physiques, y compris Aristote; » enfin ce Paracelse « dont la médecine tient du prodige. » « Ces grands hommes, poursuit le Nolain, sont vos compatriotes; si vous les prenez pour guides, vous n'avez nul besoin de voyager en Grèce ou dans l'Orient; vous possédez des richesses plus considérables que tous les trésors des climats lointains; vous n'avez point à aborder avec Pythagore les prêtres de Memphis, avec Archytas les plages de l'Italie, ni la Sicile avec Platon, ni la Perse et l'Inde avec Apollonius de Tyane. La Germanie a ses Theut, inventeur d'une écriture jusque-là inconnue; elle a ses Salmonée, dont les foudres rivalisent avec celles de Jupiter; elle a ses Vulcain, ses Prométhée, ses Dédale, ses Esculape, ses Endymion, ses Ptolémée. La sagesse a dressé ses tentes sous votre ciel. Aussi n'oublierai-je jamais ces arbres dont les ombrages m'ont si souvent abrité, ni ces sources au bord desquelles j'ai si souvent respiré la fraîcheur de l'air.... »

A Bâle, où Calvin avait composé son chef-d'œuvre, cette *Institution chrétienne* qu'il dédia à François Ier, Ramus célébra avec orgueil les qualités et les actes de son compatriote. « Calvin est une des lumières des Gaules, un des flambeaux de l'Eglise chrétienne! »[1] Bruno ne pouvait se dispenser, à Wittemberg, de s'incliner devant la statue de Luther; mais il pouvait du

» Tum demum licuit quoque posse favore Mathesis
» Ingenio partisque tuo rationibus uti. »

(*De Innumerab.*, III, c. 9, p. 327).

[1] Ramus, *Ad senatum popul. Basil.*, p. 58.—Cfr. Sepulveda, *Opp.* p. 538.

moins le louer avec moins d'exagération, avec plus de vérité. Ignorait-il donc qu'Ingolstadt fût à quelques milles seulement? Sa harangue était, d'ailleurs, destinée à l'impression. Au lieu de réfléchir aux suites de ses discours, il prit à tâche de surpasser en mépris ou en haine les imprécations les plus brûlantes ou les plus corrosives de Luther même. [1] « Quel est celui, demande Bruno, dont j'ai passé jusqu'ici le nom sous silence? Le vicaire du tyran des enfers, à la fois renard et lion, armé des clefs et de l'épée, de ruses et de force, de finesses et de violence, d'hypocrisie et de férocité, avait infecté l'univers d'un culte superstitieux et d'une ignorance plus que brutale, cachés sous le titre de divine sagesse, de simplicité agréable à Dieu. Personne, rien n'osait s'opposer à cette bête vorace; lorsqu'un nouvel Alcide se leva pour ramener ce siècle indigne, cette Europe dépravée à un état plus pur et plus heureux: d'autant supérieur au premier Hercule, qu'il a accompli de plus grandes choses avec moins d'efforts, puisqu'il a tué un monstre plus puissant, plus dangereux que tous les monstres des siècles passés.

De clavâ noli quærere, penna fuit. [2]

Et d'où vient ce héros, si ce n'est de Germanie, des rives florissantes de l'Elbe? C'est ici que ce Cerbère,

[1] *Oratio valedict.*, XI.—Il faut remarquer cependant que Bruno, dans cette même harangue, exalta Paul III, le pontife qui avait agréé la dédicace du livre de Copernic.

[2] Luther avait dit lui-même (*de Servo arbitrio*) : « Que sommes-nous, nous autres prédicateurs? Ce qu'on disait de la plaintive Philomèle : *Vox est prætereaque nihil.* »

ce chien à trois têtes, à la triple tiare,[1] a été tiré du ténébreux Orcus, forcé de regarder le soleil, et de vomir son venin. C'est ici que votre Hercule a triomphé des portes de diamant qui ferment l'enfer, et de la cité qu'enlacent trois murs et les neuf bras du Styx. Tu as vu la lumière, ô Luther, tu l'as contemplée, tu as entendu l'esprit de Dieu qui t'appelait, tu lui as obéi, tu as couru, sans armes et faible, au-devant de cet affreux ennemi des grands et des rois ; tu l'as combattu avec ta parole et, couvert de dépouilles et de trophées, tu es monté aux cieux ! »

C'est de ce passage qu'on a inféré que Bruno avait embrassé pompeusement à Wittemberg la foi luthérienne : conjecture évidemment insoutenable, lorsqu'on examine le document sur lequel on prétend l'établir.[2] C'est à ce même endroit que certains auteurs ont rapporté un bruit qui avait cours au XVII[e] siècle, et qui rendait Bruno redoutable ou odieux à bien des

[1] C'est en ce sens qu'est conçu le sonnet de Milton sur les massacres piémontais (*the triple tyrant*).

[2] Dans l'*Oratio valedictoria*, Bruno dit : « La sagesse a dressé parmi vous, pour les sacrifices et les sacrements, une table plus parfaite, *reformatiorem mensam.* » Mais dans le *De lampade combinatoriâ*, il convient qu'il a lui-même des convictions religieuses réprouvées par les Wittembergeois, « *non in vestræ religionis dogmate probatum.* » S'il se prosterne devant Luther, c'est parce qu'il voit en lui « le libérateur des esprits, le rénovateur de l'ordre moral. » Pour son propre compte, il n'est partisan ni de Wittemberg, ni de Rome ; il espère que le temps viendra « qu'on n'adorera plus le Père ni sur cette montagne, ni à Jérusalem » (*Saint Jean*, IV, 21) ; il professe « une théologie plus élaborée, plus épurée encore que celle des réformés. » Quelle est cette foi *magis laborata?* Ce qu'il appelle tour à tour l'amour des hommes, *humanitas*, *philanthropia*, ou l'amour de la sagesse, *sapientia*, *philosophia* (Cfr. *Spaccio*, II, p. 188-211). Le *Discours d'adieux* a précisément pour objet de peindre, de rendre aimable cette science plus haute, cette science universelle et divine, qui porte le nom de *Sophia*. — Ranger Bruno parmi les protestants pusillanimes et secrets, parmi les *Nicodémites*, c'est se méprendre sur son caractère et sur les circonstances.

gens,[1] comme s'il avait engagé et vendu son âme à Satan, et servi de modèle à l'affidé de Méphistophélès, à Faust : « Bruno, disait-on, loua le diable à Wittemberg en public. » Comment expliquer cette sorte de légende, dans le silence des témoignages authentiques ? Il est possible que, dans une de ses leçons, pour faire preuve de sagacité, d'imagination, pour montrer la souplesse dont est susceptible l'art de parler et de raisonner, Bruno se soit avisé de dire : « Voyez jusqu'où vont les ressources de cet art ! On a fait l'éloge de la

[1] On conçoit la sensation qu'une pareille accusation dut causer au XVII[e] siècle, lorsqu'on voit au XVIII[e] le Hollandais Van Dalen et son prudent traducteur Fontenelle, attaqués avec tant de fureur, non-seulement par le P. Baltus, mais par les Jansénistes, pour avoir soutenu que les diables n'avaient jamais rendu aucun oracle, ni opéré aucun prodige. Il est curieux, du reste, de suivre les accroissements de l'historiette qui nous occupe. Keckermann et Taubmann disent d'abord : « L'Italien Jean Brunon a loué le diable, » ou « Jean Brunus, l'Italien, a loué le diable publiquement à Wittemberg » (*Syst. rhet.*, p. 16. 47 ; *Instit. orat.*, l. III, p. 331, Lugd. B.). Puis Dornau (*Amphith. sap. socrat.*, 1619, dédic.) ajoute avec raison : « On dit que.... *dicitur.* » Leo Allatius ajoute sans fondement : « Avec impiété, *impiè* » (*Tractat. de Bellis*, § 63). Spizelius : « Il recommanda dans un discours spécial, *peculiari oratione commendavit* » (*de Vitiis literator*). Koch et Walch copient Spizel (*Obs. miscell.* II, p. 384 ; *Præf. ad Facciol. Orat.*, 1716). Lacroze, enfin, conclut ainsi : « C'est probablement pour cela que Bruno a été relégué de l'Université de Wittemberg....» C'est en cet état que Leibnitz trouva le conte en question ; il l'écarta en disant : « Je doute qu'on lui eût permis de prononcer un pareil panégyrique » (*Leibnitziana*, p. 142). Nous avons recherché si quelque assertion dans les œuvres du Nolain autorisait à admettre l'existence d'un éloge formel du démon. Il est vrai que le mot de diable s'y rencontre plus d'une fois. Comme Bruno ne le croit qu'un mot, un mot chaldéen, il l'appelle en plaisantant un homme de bien, *uomo da bene* (*Candel.* I, p. 100) ; il dit ailleurs que les démons seront sauvés aussi, Dieu ne pouvant être éternellement impitoyable, et un univers parfait, le meilleur possible, ne pouvant leur donner la moindre place ; il dit encore en riant : « Il faut avouer que le diable est un très-habile personnage, puisqu'il a trouvé plus aisé de montrer les royaumes de la terre du sommet d'une montagne élevée que du fond de l'antre de Trophonius. » Mais dans tous ces endroits Bruno ne traite pas de l'ange-apostat sérieusement, ni à la manière du philosophe Aconzio (dans ses *Stratagèmes de Satan en matière de religion*), ni à la manière du diplomate Bongars (dans ses *Questions au diable du P. Coton*), ni enfin à celle de Reginald Scot, auteur de la *Sorcellerie dévoilée* (*Discovery of witchcraft*, 1584).

guerre, de la peste, de la gale, des tremblements de terre : je vais faire le panégyrique du mal personnifié, du diable ! » Il se peut qu'ensuite, à la joie des auditeurs, il se soit mis, à l'imitation des Gorgias ou des Carnéade,[1] à énumérer les perfections qu'une interprétation originale des traditions du moyen-âge pouvait trouver au prince des mauvais esprits. Les exemples de ce genre de tours d'adresse ne manquent pas en Allemagne.[2] En tous cas, les évolutions où Bruno s'escrimait, si elles pouvaient annoncer de la dextérité dans la parole, ou même trahir une grande connaissance de l'être qui en faisait l'objet, ne sauraient être regardées comme un témoignage positif d'impiété, comme un blasphème abominable qu'au surplus Bruno n'eût osé commettre à Wittemberg, selon la remarque de Leibnitz.

Il n'eût osé abuser à un tel point de la liberté qu'on lui accorda.[3] Il se borna, tant qu'il demeura dans la métropole du luthéranisme, à répandre ses principes

[1] « *Tanquam olim Gorgias Leontinus, de quovis subjecto sermone abunde quis valeat disserere atque invenire quædam,* » dit C. Agrippa (*de Vanit. scient.*, c. 9) à propos des Lullistes.

[2] Le juriste Ayrer, pour se conformer au proverbe usité parmi les avocats, qu'on ne peut refuser de plaider même pour le diable, imagina un piquant « procès contre Christ et pour Satan » (*Argumenta contra Christum et pro Diabolo*). Avant lui, un prédicateur célèbre par sa bouffonnerie, Abraham de Sainte-Claire, fit, avec une ironie un peu lourde, un *panegyricum Diaboli*, où il dénombra tous les bienfaits que Satan, malgré lui, rend au genre humain, dénombrement dont il termina chaque point par ces mots : Grand merci, Monsieur Diable, *Habe Dank, Herr Teufel!* Le divertissement que Bruno aurait ainsi ménagé à ses auditeurs aurait eu peut-être quelque analogie avec l'*Apologie du diable*, ouvrage d'un médecin spirituel et fantasque, à la mode en 1790 à Berlin, ami enthousiaste de Kant. Erhard imagina de représenter « l'idéal de la méchanceté, » en rassemblant toutes les maximes que la méchanceté est capable de concevoir ou de pratiquer (Voy. *Niethhammer's philos. Journal*, 1795, I, 2, 1).

[3] On lui permit d'attaquer dans ses leçons des doctrines reçues depuis des siècles par toute la terre, *talia, qualia non vobis probatam modo, sed et pluribus sæculis et quasi ubique terrarum receptam convellerent philosophiam.*

d'éloquence et de dialectique. Pour ses cours de rhétorique, il adopta même les préceptes qu'Alexandre avait reçus d'Aristote.[1] En dialectique, il continua à prêcher le lullisme, cette méthode merveilleuse, selon lui, pour l'invention, pour la disposition des idées, pour la description et pour l'argumentation. Il la présenta à Wittemberg,[2] tantôt sous la figure d'une lampe, d'un flambeau au moyen duquel toutes sortes de notions se débrouillent et s'ordonnent systématiquement, par lequel tous les mystères de Pythagore et de la Kabbale se dévoilent; tantôt sous l'image d'une chasse qui conduit à la découverte des notions fondamentales de l'esprit humain, sous l'image d'une forêt, d'une meute, d'un équipage de chasse, de gibier, de chiens, de filets, d'armes, afin de représenter l'intelligence et ses facultés, les problèmes posés par la raison et les divers moyens de les résoudre. Tour à tour architecte et explorateur, le Lulliste est en quête de la manière la plus prompte et la plus sûre de répondre à toutes les questions scientifiques.

Ce fut à Wittemberg aussi que Bruno fit imprimer les *Articles* soutenus à Paris contre la physique d'Aristote et de Ptolémée. Cette publication ne fut pas un effort isolé; elle était accompagnée d'attaques journalières contre les adversaires de Copernic. Le bon Mélanchthon servit à ceux-ci d'autorité, ayant estimé

[1] Bruno jugea la rhétorique d'Aristote un « ouvrage excellent pour quiconque désire pénétrer la nature et les ressources de l'éloquence, *qui eloquentiæ vim et rationes cognoscere cupiunt.* »

[2] Voy. *De lampade combinatoria Lulliana*, 1587; *De progressu et lampade venatoria logicorum*, 1587 : « *Ad prompte et copiose de quocumque proposito problemate disputandum.* »

une impiété de croire au moûvement de la terre. Tycho-Brahé, vingt-cinq ans après la mort de Copernic, était venu d'ailleurs prêter son appui à ce système.[1] Néanmoins, comme on avait promis à Rhéticus, le plus hardi des disciples immédiats de Copernic, d'enseigner à Wittemberg la mobilité du globe, on laissa Bruno, avec la même indulgence, se rire de « la chimère de Ptolémée : » « *specimen vestræ humanitatis insignis!* »[2]

De Wittemberg, Bruno remonta l'Elbe et se rendit à Prague, université catholique,[3] mais où l'intolérance n'avait pas encore atteint la vivacité que lui communiqua la bataille du Mont-Blanc, défaite finale des protestants. Cette université, créée et magnifiquement dotée par Charles IV, avait recueilli au XVe siècle, dans

[1] Tycho-Brahé combattit Copernic à Wittemberg de 1566 à 1568.

[2] BRUNO, *Orat. valed*, § XVI. — Cette modération, cette équitable humanité ne se soutint pas toujours à Wittemberg. Avant la fin du siècle, les péripatéticiens, Jacq. Martini à leur tête, forcèrent l'Electeur à rendre un édit sévère de proscription contre le ramisme qui faisait mine de s'introduire à Wittemberg. La Faculté de médecine suscita dans le même temps une émeute contre Dan. Sennert, un des pères de la chimie, qui avait attaqué Galien et Aristote. Calovius amena le fanatismè dans la Faculté de théologie. Dans la seule Faculté de droit se conservèrent quelques étincelles de la sagesse tant prônée par Bruno, et ce bienfait était dû à Gasp. Ziegler, un des meilleurs commentateurs de H. Grotius, et dont les élèves, à cause de leurs vues plus étendues sur le droit naturel, reçurent alors le titre de « moralistes, » donné depuis à une autre sorte d'écrivains, ceux que l'abbé de Saint-Pierre nomme les *officiers de morale*. Dès lors Wittemberg partagea l'aversion des autres universités pour ce qui était « neuf et non encore reçu, *nova et non hactenus recepta*. »

[3] Nouvelle inconséquence! s'écrient ici ses biographes; comment, après avoir exalté Luther, se rendre à Prague, dans la capitale de saint Népomucène!... C'est oublier que Bruno, peu d'années après, poussera l'imprudence jusqu'à braver l'inquisition en Italie! Nous en conclurons, d'une part, que Bruno n'avait pas embrassé le luthéranisme; et, d'autre part, que Prague n'était pas aussi intolérante qu'on se plaît à l'avancer, puisque Bruno y fit imprimer des ouvrages. Enfin, nous supposons au Nolain des motifs plus nobles que ceux dont Clément le croit animé : « A quoi, dit ce bibliographe, à quoi n'est pas sujet un philosophe errant sur la face de la terre, dès que la faim le talonne et qu'il ne sait de quel bois faire flèche? »

un quartier à part, quatre mille écoliers, et rivalisait au XVI[e] avec Vienne. Elle dut captiver la curiosité d'un homme qui a été surnommé depuis le Huss de la philosophie moderne. L'empereur y tenait sa cour, cet empereur même que Bruno venait de citer honorablement,[1] après Charles-Quint et Maximilien II, après Christian III et Frédéric II, rois de Danemark et de Norwége, pour son zèle à hâter les progrès des sciences naturelles et particulièrement de l'astronomie. Plusieurs circonstances pouvaient lui gagner la bienveillance de Rodolphe II : la mémoire de Sidney, qui complimenta ce monarque à son avénement, les honneurs que les savants recevaient à sa cour, la protection de l'ambassadeur d'Espagne, qui gouvernait l'empereur et qui était disposé, peut-être, à bien accueillir un Napolitain célèbre.

Bruno présenta à Rodolphe CLX *Thèses*,[2] dirigées contre les mathématiciens de cette époque. Il y a apparence que l'empereur accueillit défavorablement le présent que lui fit le novateur. Ce prince, qu'on se plaisait à comparer à Henri III, était tour à tour énergique ou languissant, ami des lumières et de la superstition, de la liberté d'esprit et du despotisme sacerdotal : il est difficile de faire accorder les actes qui ont rempli sa vie. [3] Son père, Maximilien II,

[1] *Orat. valed.*, § X.

[2] *Proœmium*, CLX *Theses adversus hujus temporis mathematicos, ad Rudolphum* II *Imperat.* Prag. 1588.

[3] Ce n'est pas à Brantôme qu'il faut se fier, surtout pas dans l'endroit suivant : « L'empereur Rodolphe, qui impérie aujourd'hui, bien qu'il n'ayt esté souvent en campagne, comme ses prédécesseurs, si a-t-il monstré avoir du *courage* et de l'*esprit*, et ne s'est point estonné ; car il a esté fort traverse quasy tous les ans » (*Homm. ill.*, t. I, disc. 3).

prince tolérant, lui avait légué un bel exemple de douceur; chez lui, la douceur dégénéra en irrésolution. Il accorda le libre exercice de la religion protestante aux sujets de la Bohème, et il abolit à Vienne la confession d'Augsbourg; il refusa de mettre en vigueur la bulle *In Cœnâ Domini*, et il laissa régner les jésuites. Ses goûts le tournaient vers l'étude de la nature et des arts, vers l'alchimie et la peinture, vers l'établissement de musées et de précieuses collections. Sa cour lettrée se composait d'astrologues, parmi lesquels le hasard mit quelques astronomes et quelques poètes tels qu'Ercilla. Ce penchant à interroger les astres où, suivant Bruno, « le haut regard des princes doit être attaché toujours, »[1] fut cause que Rodolphe dispensa les hérétiques, qui avaient nom Tycho-Brahé et Kepler, de l'accompagner dans les processions qu'il faisait en hiver, nu-tête, un cierge à la main, dans les rues de Prague. Mais quelle existence pénible Kepler traîna près de lui, persistant à n'obéir ni aux caprices astrologiques du « César qu'il servait et immortalisait, »[2] ni au prosélytisme des jésuites![3]

[1] *Orat. valed.*, § X.

[2] On sait que Brahé « corrigea » à Prague les Tables prussiennes, et que Kepler y fit les Tables rodolphines, persuadé néanmoins qu'il « servirait autant le genre humain que César. »

[3] C'est sous l'inspiration de cette société qu'est conçu le seul ouvrage de philosophie que le XVII[e] siècle voit publier à Prague, c'est-à-dire un ouvrage qui se propose d'anéantir la philosophie, ou d'exposer, comme dit Huet, la philosophie de ne point philosopher (*Essai sur la faib. de l'esp. humaine* l. III, ch. XII). C'est un abbé de Notre Dame-du-Mont-Sion, vicaire-général de l'ordre des prémontrés, JÉROME HIRNHAIM, qui est l'auteur de cette lourde et violente agression contre la raison et la science humaine, qu'il considérait comme des maladies et des maux, fruits de la vanité et de la corruption (*De typho generis humani*, 1676, 4°). Pour dégoûter la Bohème des lumières modernes, il commença par se contredire, c'est-à-dire par nier le

On ignore si Bruno fut goûté davantage de l'homme le plus puissant de Prague, de l'envoyé de Philippe II, don Guillaume de S. Clemente. Un ouvrage, consacré au compatriote du diplomate, au majorquain Lulle, fut dédié à San Clemente...:[1] Il n'y a d'autre fait à affirmer ici que la brièveté du séjour que Bruno fit à Prague. Plus tard, son nom y fut prononcé fréquemment par Kepler,[2] et il n'était pas inconnu, peut-être, à Descartes, alors que ce philosophe se trouva au siége de Prague, et alla rechercher, dans la ville prise d'assaut, les traces de Tycho, comme le capitaine Vauvernargues, cent ans après, y rechercha celles de Descartes.

III

En quittant Prague, Bruno se présenta, je ne sais sur la foi de quelle recommandation, à la cour de Brunswick, à l'université de Helmstaedt. Il y fut aussitôt chargé d'achever l'éducation du jeune duc Henri-Jules.

principe de contradiction, sans lequel toute démonstration est impossible. «Ni les vérités naturelles, ni les vérités surnaturelles ne peuvent être acquises, si la Grâce, si l'Eglise ne nous inspire et instruit» (c. III, p. 28, 195. 240). On a trop honoré Hirnhaim, en le mettant au même rang que Pascal, Huet, Granville, Poiret, qui, dans le même siècle, tentèrent de discréditer la philosophie au profit du christianisme.

[1] « *Vester vestrasque,* » dédic. d'un extrait du *de Lamp. comb.*

[2] Entre autres dans le *Nuncius Sydereus* adressé par Kepler à Galilée (1610). L'astronome wurtembergeois a plus d'une analogie avec le Napolitain, surtout par l'enthousiasme. L'un et l'autre se plaisent à s'abandonner à la fureur sacrée. *Lubet indulgere sacro furori,* s'écrie KEPLER.

La maison de Brunswick-Wolfenbuttel,[1] une des plus anciennes de l'Europe, était restée, sous Henri-le-Jeune, fidèlement attachée au Saint-Siége;[2] sous Jules, elle devint protestante. Ce dernier, homme droit et désintéressé,[3] abolit les couvents et ne s'appropria pas leurs possessions. Il fonda une université évangélique où il appela les savants libéraux de l'Allemagne, après avoir été lui-même réprouvé et calomnié par les théologiens rigidement orthodoxes.[4] Lorsqu'il vint à mourir, Henri-Jules, son fils, l'élève de Bruno, avait à peine vingt-cinq ans. C'était un esprit aussi bien cultivé que bien fait, et rempli de grands et glorieux projets. Son règne cependant ne fut qu'une longue agitation. Une double guerre délabra ses finances, l'une contre la ville de Brunswick soutenue par la ligue anséatique, l'autre contre la noblesse, qui écrasait les campagnes de tailles et de corvées. L'établissement d'une milice permanente, ne le ruina pas moins que l'ambition de s'immortaliser par de beaux monuments. Après avoir réformé la province d'Halberstadt, et réfuté en personne, dans une solennelle dispute, les jésuites,

[1] D'abord Brunswick-Lunebourg. Elle descendait, par Magnus-le-Pieux (1350). de Guelfe, fils d'Ason, marquis d'Este.

[2] Voy. SLEIDAN, *Comment.*, l. XV. *ad ann.* 1544.

[3] Ces détails sont indispensables à ceux qui désirent lire les ouvrages de Bruno, particulièrement son *Oratio consolatoria.*— La devise de Jules était: *Aliis inserviendo consumor.*

[4] Je ne puis retracer ici les querelles que lui firent l'intraitable Chemnitz et Jacques Andreæ, chef de la savante famille des Andreæ, lorsqu'il eut l'idée, étrange en effet, de faire élire évêque d'Halberstadt Henri-Jules, âgé de quatorze ans. «Cet enfant innocent, disaient-ils, en recevant la topsure sera immolé à Moloch.» Le duc régnant n'était plus qu'un renégat, un païen, un musulman. C'est à la suite de ces démêlés que Jules appela auprès de lui le souple et turbulent Heshusen, «un de ces opiniâtres, dit Bèze (*Vie de Calvin*), qui ont esté les plus ardents ennemis de Vérité et de Concorde.»

puis les avoir bannis de son Etat; après avoir lutté dix ans sans succès,[1] Henri-Jules se dégoûta de la souveraineté, et six ans avant sa mort, c'est-à-dire en 1607, il se retira à Prague, auprès d'un empereur, comme lui délaissé. Devenu le plus intime confident de Rodolphe, il conçut le noble dessein de relever l'empire, miné par une sourde désunion, et de prévenir des déchirements violents. Se posant en médiateur, n'entrant dans aucun parti, il ne fit que déplaire à l'Union comme à la Ligue. La discorde allumait son flambeau quand il décéda.[2] Henri-Jules, né dans un rang aussi élevé que Rodolphe, serait mort avec gloire. Ce n'est pas le génie, c'est l'argent qui lui faisait défaut. L'antiquité et l'Italie, cette Italie à laquelle il se vantait d'appartenir par ses ancêtres, lui proposaient des modèles qu'il était dangereux d'imiter. Le rôle de Périclès, d'Auguste, des Médicis, ne convient pas à tout prince.

De quelle manière ces deux souverains, le père et le fils, régirent-ils l'Académie Julienne de Helmstaedt, une Académie qui attira l'attention du « Père de l'histoire moderne, »[3] et du philosophe Gassendi, avant que Louis XIV fît des pensions à ses professeurs?[4] Heureu-

[1] Voy. De Thou, l. CXVIII.

[2] C'est un de ses quatre fils qui se distingua dans la guerre de Trente ans avec Mansfeld, et qui s'intitulait « *ami de Dieu, ennemi des prêtres* » : c'est Christian de Brunswick, qu'on a comparé au brave de La Noue, parce qu'il avait aussi un *bras de fer*. Il mourut empoisonné, dit-on, à l'âge de vingt-six ans (Voy. Puffendorf, *Introd. à l'Hist. univ.*, l. III, c. VII).

[3] Ce titre, que Casaubon donna le premier au loyal de Thou (11 fév. 1611), lui est à bon droit resté.

[4] Helmstaedt joue un rôle à part dans la sphère des universités allemandes. Elle effaça, au XVIIe siècle, Wittemberg et Iéna, et disputa le premier rang à Halle; elle tenta les premiers essais de critique historique en fait de religion, timide réclamation du bon sens contre la tyrannie des confessions de foi.

sement située entre le Véser et la Basse-Elbe, fondée avec munificence par Jules, comblée de priviléges et de dotations par Henri-Jules, elle comptait en 1589 cinquante professeurs, et avait immatriculé cinq mille étudiants. Ses statuts avaient été soumis à l'examen des plus doctes étrangers[1], et rédigés après une étude scrupuleuse des règlements des Académies existantes en pays protestants. La pensée qui avait présidé à leur rédaction était essentiellement pratique : elle consistait à mettre un frein à l'esprit de controverse. A leur installation, les membres du corps enseignant étaient tenus de prêter un serment ainsi conçu : « J'aurai soin de conserver la concorde et la paix parmi mes collègues ; je me garderai de blesser la dignité de personne et d'occasionner aucun différend ; et si, ce que Dieu veuille empêcher dans sa clémence, quelque dispute survenait, comme cela peut arriver entre hommes, je contribuerai, autant que je pourrai et saurai, à ce qu'elle soit vidée suivant vos statuts, c'est-à-dire doucement et fraternellement. »[1] Par cet article fondamental, Jules espérait guérir la fièvre qui transportait tout le siècle, cette maladie à laquelle n'avaient échappé, au nord comme au midi, ni les gens de lettres, ni les gens d'épée ; qui fit

Halle entreprit une réaction mystique et ascétique, sous la conduite de Spener et de H.A. Francke, contre le froid et stérile dogmatisme du parti dominant. Il importe de remarquer ces différences, parce qu'elles vont se perdre de bonne heure toutes ensemble. A partir du XVIII[e] siècle, les universités s'ouvrent à une action étrangère, à la philosophie venue de France ou d'Angleterre, à celle que protégent tantôt l'autorité de Descartes et de Leibnitz, tantôt le nom de Bacon et de Locke, et qui engendre, sous bien des nuances diverses, une opinion vaguement désignée par le terme de rationalisme.

[1] « *Ero studiosus*, etc. » Voy. l'*Hist. de l'Univ. de Helmstaedt*, par le docteur L.-T. Henke (1833, en allem.).

mourir des milliers de duellistes et de controversistes, et qui animait jusqu'aux petits écoliers, journellement engagés dans de rudes combats pédestres, portant et parant les coups de pied avec une adresse incroyable.[1]

Un autre article appelle notre attention, c'est l'article touchant les études philosophiques. « Deux maîtres, chargés d'interpréter Aristote et de développer son système, prendront à tâche de le mettre à couvert de toutes altérations, ainsi que des calomnies des sophistes. Chaque docteur en philosophie jurera d'enseigner la véritable et antique philosophie avec sincérité, sans chercher à briller par des innovations, sans fard ni artifice. »[2] Cette conviction, que l'ancienne philosophie était la vérité, avait particulièrement été suggérée à Jules par un humaniste célèbre, précepteur de Henri-Jules,[3] et pendant vingt-trois ans l'âme de la Faculté

[1] Quelques-unes de ces ordonnances étaient citées comme d'heureuses nouveautés. « Les élèves n'étudieront sur chaque partie de l'enseignement qu'un seul livre, un livre substantiel et bien fait, parce qu'étudier à la fois plusieurs ouvrages qui diffèrent sérieusement entre eux, c'est dissiper l'esprit et non pas le nourrir... » C'était appliquer le mot de saint Thomas-d'Aquin : *Timeo hominem unius libri*. « Le Décalogue servira de base à l'enseignement de la morale... Les annales du peuple Juif devront former le point d'appui, le fil conducteur dans l'étude de l'histoire. » Même plan que celui de Bossuet. — « Ni la poésie, ni la musique ne pourront être négligées, l'une et l'autre servant à adoucir et à élever le caractère. »

[2] « *Veram et antiquam philosophiam, sincere, citra ostentationis et innovationis studium, sine fuco et fallacia.* » En quel sens fallait-il entendre cette épithète d'*antiqua?* Bruno aussi se portait pour défenseur de l'antique philosophie. L'antiquité se partageait, pour le XVI[e] siècle, en deux moitiés inégales, celle qui précéda Aristote, celle qui le suivit. A Helmstaedt, c'était la philosophie de la seconde moitié que l'on considérait comme la véritable.

[3] Caselius de Gottingue, disciple favori de Mélanchthon, se signala par ses travaux diplomatiques, presque autant que par ses cours et ses écrits littéraires. On lui trouvait « l'abondance de Cicéron et le discernement de Quintilien. » Il forma deux disciples éminents, Martini et Callixtus. Martini, le maître de Conring, eut moins d'étendue et d'élégance d'esprit et de savoir que Caselius ; mais Callixtus en eut davantage. Callixtus, le protecteur de Helmstaedt dans

des lettres, Jean Caselius. Les services que cet écrivain délicat et judicieux, orateur spirituel, caractère pacifique, actif, généreux, rendit à Helmstaedt, furent considérables : il sut modérer la Faculté de théologie, il organisa des travaux d'histoire; il fit école, et forma des maîtres éminents, quoique décriés aussi sous le titre de « poètes épicuriens, d'orgueilleux *autodidacti*. »[1]

Telle était l'université où l'on rencontre, en 1589, Bruno avec Henri-Jules. « C'est la Providence, dit-il, et non le hasard qui l'y avait conduit. »[2] Néanmoins il n'eut pas plus tôt commencé ses fonctions auprès de l'héritier présomptif de Brunswick, que le duc régnant mourut. L'académie Julienne, apprêtant à son fondateur des obsèques dignes d'elle et de lui, chargea l'Italien de l'un des éloges funèbres. Ce fut le premier juillet qu'il prononça son discours de consolation, *Oratio consolatoria*, harangue pleine de fougue et d'imagination, qui encourut les censures de l'Inquisition au même titre que l'*Oratio valedictoria*. L'orateur y proteste, en effet, avec des paroles qui expriment une douleur réelle, de sa vive reconnaissance envers l'auguste défunt; il gémit avec l'université qu'il

la guerre de Trente ans, eut le courage de montrer, l'histoire à la main, que les réformateurs étaient restés agenouillés devant saint Augustin, et de supplier les théologiens d'entreprendre, sur l'antiquité chrétienne, les mêmes investigations que les philologues classiques faisaient sur l'antiquité païenne. Enfin, pour affermir la tolérance, Callixte proposa de dégager scientifiquement la morale du dogme, et lui-même il accomplit avec fermeté ce que Daneau et Charron n'avaient tenté qu'avec tâtonnement.

[1] Cette expression est à relever. Les théologiens de cette époque repoussaient ceux qui voulaient s'instruire par eux-mêmes et non pas tout accepter docilement du clergé.

[2] «*Non casu, sed providentiâ quâdam ad regionem hanc compulsus*» (*Orat. consol*).

représente de la perte d'un si solide appui. « Souviens-toi, ô Italien, s'écrie-t-il en faisant retour sur sa propre affliction, souviens-toi qu'arraché à ta patrie, à tes amis, à tes études, tu fus exilé pour avoir aimé la vérité, et qu'en ces lieux tu es traité en citoyen. Là, tu étais exposé à la dent vorace du loup romain; [1] ici, tu jouis d'une pleine liberté. Là, tu étais asservi à des pratiques superstitieuses et absurdes; ici, on se contente de t'exhorter à suivre un culte vraiment réformé. Là, tu étais comme mort par la violence de plus d'un tyran; ici, tu vis par la douce équité du meilleur des princes, comblé de grâces et d'honneurs... C'est à lui, comme à ton véritable souverain, à ton protecteur et bienfaiteur, que tu as toutes les obligations imposées par la gratitude. »

Henri-Jules ayant quitté les lettres pour les affaires, Bruno fut réduit à professer la philosophie à Helmstaedt. Encore ceci ne lui fut-il pas accordé sans conteste, sans restriction. Trois mois après, le chef du clergé de Helmstaedt, un nommé Bœthius, l'excommunia en plein temple. C'est du moins ce que nous ap-

[1] Le mot de *loup* est celui qui fut remarqué particulièrement dans ce passage fameux. Ce mot était du nombre de ceux que les combattants se renvoyaient les uns aux autres, comme un trait mortel. Tandis que les catholiques désignaient ainsi les hérésiarques, les hérétiques appelaient de ce terme le clergé romain, et nommément le pape. Si Muratori nomme Calvin « *questo lupo*, » Bèze appelle le Parisien Bolzec un « loup déguisé. » Laînez, au colloque de Poissy, taxe Calvin et Bèze de « *scimie, volpi, monstri* » (singes, renards, monstres). Le jésuite Guignard, ami de J. Châtel, dit : « Henri III est un Sardanapale, le Béarnais un renard, Elisabeth une louve, le roi de Suède un griffon, et l'électeur de Saxe un porc. » L'emploi fréquent de ces dénominations « peu nobles » (GINGUENÉ, *Hist. de la litt. ital.*, t. 526) est une des marques de la sociabilité du temps, qu'on pouvait bien, avec Dupont de Nemours, assimiler à la « sociabilité des loups. »

prend une lettre de Bruno adressée au pro-recteur, et conservée aux archives de l'université.

« Très-illustre et respectable seigneur pro-recteur,

» Excommunié par le premier pasteur et surintendant de l'église de Helmstaedt, lequel s'est érigé en juge dans sa propre cause, en exécutant lui-même, dans des discours publics, une sentence rendue contre un adversaire qui n'avait pas été entendu, Jordano Bruno de Nola, vient s'inscrire humblement en faux, devant votre Magnificence et le très-digne sénat, contre l'exécution publique de cet arrêt personnel et inique. Il vient demander qu'on lui donne audience, afin de savoir au moins si les attaques dirigées contre sa position et sa réputation sont justes et méritées. Il se souvient de ce que Sénèque dit : Quiconque a prononcé sans entendre la partie adverse, quand même il aurait d'ailleurs prononcé avec équité, n'a pas été équitable.[1] C'est pourquoi il prie V. Exc. de citer devant elle, de son autorité, le rév. pasteur lui-même, pour qu'il soit établi, s'il plaît à Dieu, qu'en lançant ses foudres il faisait son devoir, voulait sauver son troupeau, et n'obéissait point au caprice d'une vengeance individuelle. »[2]

[1] C'est une maxime analogue que cita, au concile de Soissons (1121), un évêque favorable à l'accusé, c'est-à-dire à Abélard; c'est le langage que Nicodème avait tenu pour sauver le Christ : « Est-ce que notre loi condamne un homme s'il n'a pas été ouï auparavant, et sans qu'on sache ce qu'il a fait? » (*Ev. saint Jean*, VII, 51). — Voy. M. de Rémusat, *Abélard*, I, p 89, sq.

[2] Cette lettre n'ayant encore été mise à profit par aucun historien de Bruno, nous la transcrivons ici textuellement :

« *Amplissime et R*[me] *D*[e] *Prorector,*

» *Jordanus Brunus Nolanus, per Helmstadiensis eccl. primarium pasto-*
» *rem et superintendentem, in propriâ actione et inauditâ causâ factum*

Cette lettre fut écrite le 6 octobre 1589, et, un an après, Bruno se trouvait encore à Helmstaedt : d'où l'on doit conclure que sa réclamation ne fut pas inutile, et qu'il parvint à se justifier. La chose était sujette cependant à des difficultés considérables, que l'intervention bienveillante de Henri-Jules était seule capable de surmonter. La principale venait de ce que le pro-recteur à qui le litige fut soumis, instigateur de ces tracasseries, s'était servi d'un autre ecclésiastique pour accusateur, en se ménageant à lui-même le rôle d'arbitre : conduite que Vœtius imita plus tard envers Descartes. C'était le fameux Daniel Hoffmann, chef d'un parti qui porta son nom, *Hoffmanniani*, et dont Leibnitz accabla les derniers restes. [1] Ainsi que Gilbert Voët, ce théolo-

» *judicem, et exequutorem in publicis concionibus, excommunicatus, tenore* » *præsentium a Magnificentiæ Rmæ vestræ claritate, et ab universâ amplissimi* » *senatûs dignitate, in publico consistorio humiliter adversus iniquissimæ et* » *privatæ illius sententiæ publicam exequutionem expostulans, audiri petit,* » *ut si quid jure contra ipsius gradum et dignam existimationem acciderit,* » *saltem juste accidisse cognoscat : quamvis secundum Senecæ S* :

» Qui statuit aliquid parte inaudita altera,
» Æquum licet statuerit, haud æquus fuit.

» *Quamobrem et ipsum R. Pastorem Excell. Ampliss. V. Authoritate citan-* » *dum rogat : ut et illud* (*si Deo placuerit*) *constare possit, non ex privatæ* » *vindictæ libidine, sed ex boni pastoris munere pro ovium suarum salute* » *profectum fulmen illud esse Datum Helmstadii sexta Octobris* 1589. *Jor-* » *danus Brunus qui scr. manu propria.* » — Sur ce pasteur, voyez Chry- » sandr., *Ministri Helmst*, p. 10 ; Henke, *Die Univers. Helmstaedt im* » 16 *Jahrh.*, p. 69 ; Cfr. aussi Wernsdorfii, *Memoria Frobesii*, p. XXXI.

[1] Jules avait chargé Hoffmann de réfuter, de concert avec Heshusen, la formule de concorde au colloque de Quedlinbourg ; telle fut l'origine de sa faveur. Mais n'ayant plus à combattre la confession de foi, ni l'ubiquité, Hoffmann se prit à attaquer jusqu'à la philosophie scolastique. Il soutint avec emportement que la morale d'Aristote favorisait le pélagianisme ; puis, qu'il y avait plusieurs choses qui, vraies en philosophie, étaient fausses en religion (Voy. J. Thomasii, præf., XLII, p. 244 ; Horn, *Hist. philos.*, VI, c. XII ; Cassmann, *Cosmopoeia*, qu. VI, c. 1). Enfin, dit Leibnitz, « il se déchaîna contre toute philosophie, tandis qu'il fallait blâmer seulement les abus des philosophes »

gien fut « toujours le contre-tenant de quelqu'un de ses collègues ou de quelque autre savant homme. »[1] C'était une variété d'un type vulgaire et indestructible, qui, du temps de Ramus, se nomma Charpentier ; du temps de Mallebranche, Garasse ou Le Tellier ; du temps de Wolff, Langé ; du temps de Kant, Wœllner. Quoique, grâce à la protection du jeune duc, Bruno ne fût pas forcé, comme le philosophe de l'ermitage d'Egmond, de représenter aux magistrats qu'il n'était pas, en qualité d'étranger, soumis à leur juridiction, et bien qu'il pût poursuivre ses leçons, il paraît que la secte de Hoffmann finit par lui rendre le séjour de Helmstaedt insupportable.[2]

Au milieu de ces conjonctures, et après son départ de Helmstaedt, Bruno conserva toujours l'amitié de Henri-Jules. Les dédicaces qu'il lui adressa ensuite de Francfort, les vœux qu'il forma lors des noces du jeune prince,

(*Opp.*, t. I, p. I, p. 75, édit. Dutens). Il réussit à diviser l'Académie et le duché de Brunswick. Satler, Werdenhagen, Schilling, Bœthius furent de son côté ; Casélius, Henri-Jules, Bas. Stater, prédicateur de la cour, furent contre lui et l'emportèrent. Hoffmann, qui, en 1586, avait argumenté contre Bèze sur l'Eucharistie, se trouva accusé de calvinisme ; lui qui avait prétendu enseigner la philosophie à Goclen, se trouva convaincu de ne rien entendre en philosophie, et reçut, après avoir été terrassé par la discussion, un ordre de la cour qui lui interdit de se mêler de porter un jugement sur de pareilles matières.

[1] Voy. Sorbière, *Lettres et relations*, p. 182.

[2] Ce qui porte à le croire, c'est que Bruno, aussitôt qu'il fut sorti du duché de Brunswick, dépeignit ainsi les ennemis qu'il y avait rencontrés : « Ces prétendus secrétaires du ciel ne sont que des grammairiens. Lorsqu'ils s'imaginent savoir le latin, le grec, l'hébreu, le syriaque, le chaldéen, ils se donnent bravement pour inventeurs des dieux et des hommes, et décident en maîtres des matières philosophiques... Ces *teologi* sont *theotochi*, c'est-à-dire qu'ils fabriquent leur divinité à l'étroite mesure de leur cervelle » (*de Immenso*, II, c. 10, p. 398). Peut-être aussi qu'aux tracasseries théologiques s'étaient ajoutées les plaintes des aristotéliciens. Le soulèvement que causaient en 1595 les ramistes Pfaffrad et Nothold, les concessions que le ramiste J. Jung, homme de science et de bon sens, se hâta de faire en arrivant de Rostock, et quelques autres motifs, concourent à rendre cette supposition fort vraisemblable.

mettent ce point hors de discussion. Le philosophe invoque, en vers, selon son habitude,[1] la Divinité, la lumière, la vie, toutes les puissances qui soutiennent l'univers; il les invite à contempler avec bonté ce que la terre possède de plus noble et de plus beau.[2]

« Contemple, ô Divinité! ce que la terre possède de meilleur sur son dos courbé, et ce qu'elle compare avec orgueil aux astres les plus éclatants. Contemple le fils de Jules, issu de ces rois antiques dont les armes subjuguèrent les peuples de l'Europe, bouleversèrent les empires de la brûlante Lybie, de l'immense Asie, et rendirent aux Germains les trophées jadis conquis sur eux par la bravoure latine! C'est Henri-Jules, que tu connais mieux que mes chants ne sauraient le peindre! Tu le connais, puisque c'est de toi seule qu'il peut tenir les triples grâces d'un génie calme, d'une aménité et d'une beauté qui l'élèvent au-dessus de tous; puisque c'est toi qui as revêtu sa grande âme de ces dons sublimes. O toute-puissante déesse, si tu abaisses tes regards sur tout ce qui est élevé, tu connais aussi son épouse,[3] la sœur auguste du prince dont le sceptre couvre les valeureux Danois, la sœur de cette autre Nymphe unie au héros redoutable que la célèbre Bretagne adore comme roi,[4] et qui en parent affectueux

[1] Voy. par ex. *Orat. valedict.*, fin, « *Sol*, etc,. » II, p. 51. sq.

[2] « *Aspice quod Tellus inter meliora recurvâ*
» *Mole tenet, magnis quod cœli comparat astris,* » etc. (*de Triplici, Min.*, etc., v. 60–80).

[3] Son épouse, Elisabeth, était sœur de Christian IV, roi de Danemark, qui venait de succéder à Fréderic II, son père, et le père des lettres danoises (DE THOU, l. LXXXIX). Elle était filleule de la reine d'Angleterre.

[4] Jacques VI d'Ecosse épousa Anne, qui devint mère de l'infortuné Charles Ier, belle-mère du malheureux électeur palatin, Frédéric. L'alliance des Stuarts jeta

vient relever par sa présence l'éclat des fêtes de ce saint hyménée ! Ne l'enlève point au culte des Muses, je t'en conjure ! Pendant que la vue de cette divine vierge l'éblouit, pendant que le séduisant souverain des cœurs le tient enlacé de ses chaînes, qu'il roule des desseins dignes d'un héros, et remplisse avec sagesse les devoirs d'un potentat immortel !... » Quelque vagues que soient ces compliments, il fallait les citer, parce qu'ils ont déposé contre Bruno au tribunal de l'Inquisition. Les rois de Danemark et d'Ecosse s'y trouvent loués, moins à la vérité que le duc de Brunswick; mais ils étaient également hérétiques. La fin du XVIe siècle ne pouvait ressembler à celle du XVIIe. Lorsqu'en 1679, Leibnitz fit le beau poème latin que lui inspira la mort d'un descendant de Henri-Jules, le duc Jean-Frédéric de Brunswick, les temps ne permettaient

de l'éclat sur le Brunswick et sur le Danemark. L'année d'auparavant, en 1588, Jacques, celui que Henri IV appela depuis *maître Jacques*, avait recherché la sœur du Béarnais (*Lettres de Henri IV*, 31 déc.) ; mais Catherine de Bourbon ne se maria qu'en 1599, âgée de 41 ans, avec Henri de Lorraine, duc de Bar, surnommé le Bon. Ce double mariage de Jacques et de Henri-Jules, célébré vers 1590, valut à Tycho-Brahé, deux visites, qui eurent, pour l'illustre habitant du château d'Uranibourg, des résultats contraires. Au rapport de Gassendi (*Vita T. Brah.*, l. IV, p. 123-139; l. VI, p. 228), Jacques passa huit jours avec « l'Hipparque danois, » le combla de priviléges et de présents, entre autres de deux dogues anglais ; Henri-Jules le dépouilla d'une élégante statuette de Mercure en chrysocale, sans envoyer jamais la copie en plâtre qu'il lui avait promise. Rendre visite à Tycho, c'était faire sa cour à la mère des deux princesses nouvellement mariées. La reine Sophie, fille du duc de Mecklenbourg, allait deux fois par an à Uranibourg, et personne ne fut plus affligé qu'elle du prompt départ auquel de nombreux ennemis forcèrent Tycho en 1597 :

« Dania, quid merui ? Quî te, mea patria, læsi ? »

Quant aux rois Christian III et Frédéric II, protecteurs éclairés et généreux de l'astronomie et de la chimie, Bruno les avait déjà remerciés au nom de ces sciences dans l'*Oratio valedictoria*.

plus d'y voir un manifeste théologique, et Rome même l'admira.

IV.

A la fin de 1590 nous retrouvons Bruno à Francfort sur le Mein, ville ancienne et libre, ville de passage et de commerce, qui de tout temps avait pour ainsi dire servi de caravansérail aux étrangers; ville de plaisir et d'indépendance où les Anglais, chassés par Marie Tudor, fondèrent la secte des *Non-Conformistes*. La tolérance, disait-on, était chose familière au sénat de Francfort; elle s'étendait[1] des luthériens et des calvinistes aux catholiques et aux juifs, et même aux trinitaires et aux sociniens. Jean-Casimir y convoqua des synodes[2] hostiles à la Formule de Concorde, pendant que la diète germanique méditait, dans cette même cité, des mesures pour arrêter l'ivrognerie.[3] Dans l'histoire des lettres, Franc-

[1] En 1562, il est vrai, les luthériens prirent une grande influence et maltraitèrent les autres confessions; mais à peine furent-ils en possession du gouvernement, qu'ils devinrent et restèrent tolérants (Voy. Bodin, *de la Répub.*, p. 497).

[2] En 1577, Jean-Casimir convoqua à Francfort les représentants des églises réformées, pour prévenir les effets d'une réprobation dont ces églises étaient menacées par la Formule de Concorde.

[3] La diète de 1577 ordonna aux princes de défendre sévèrement l'ivrognerie, aux prédicateurs de la condamner chaque dimanche, aux uns et aux autres de s'appliquer surtout à donner le bon exemple. Si je rappelle ce trait, c'est parce que Bruno contient une multitude d'allusions à ce vice alors répandu en Allemagne. Bruno aime beaucoup la « *bibace Alemagna*, la *Germania contemplativa* » (II, p. 212); mais il fut choqué de ce que la diète appelait « *das uebermæssige Trinken und Zutrinken,* » du *boire à l'allemande* de Scarron. Les Allemands, en effet, ne croyaient plus au Walhalla, mais ils avaient encore un

fort a une importance particulière par ses typographies et ses librairies. Il était ce que Leipzig devint plus tard, un entrepôt universel de l'esprit humain, sous la forme des livres. C'était de là que les catalogues des ouvrages imprimés en Europe se répandaient partout, comme autant de journaux littéraires et de recueils bibliographiques. Au centre de ce vaste mouvement habitait une de ces familles respectables et célèbres, qui, par le culte de l'honneur et des lumières, égalaient les grandes familles des parlements français, et qui méritent la reconnaissance de la postérité, non-seulement pour avoir mis en circulation des écrits imprimés avec autant de beauté que d'exactitude, mais pour avoir offert aux gens de lettres des foyers hospitaliers, et une protection plus bienfaisante que celle des rois et des papes.[1] Les Wéchels doivent être placés à côté des Aldes, des Badius, des Frobens, des Plantins. Christian et André Wéchel étaient peu inférieurs à Robert et à Henri Estienne, leurs amis. André était intimement lié avec Languet, qui lui avait sauvé la vie le 24 août, ainsi qu'avec Philippe Sidney, qui avait logé dans sa maison. Rien n'est donc plus simple que de

grand penchant pour la bière et le vin. Les théologiens de Tubingue refusèrent les offres flatteuses de Jules, parce que, répondirent-ils, il leur répugnait de quitter le vin pour la bière, *à vino ad cerevisiam non patiebantur vocari*. Le temps était passé où Pétrarque avait eu lieu de dire : « Les Allemands, peu favorisés de Cérès, ne connaissent ni Bacchus ni Minerve » (*Carm.*, l. III, c. 24). Ses compatriotes avaient changé d'idée à ce sujet, et furent la plupart de l'avis de Pallavicini : « *Tedesco imbriaco* » (*Stor. del concil.*, III, c. XVIII, 19).

[1] Il y avait, du reste, outre les sympathies religieuses et politiques, une relation qui rapprochait les littérateurs des typographes : les uns et les autres faisaient leurs délices de la correction des épreuves, et les savants y trouvaient souvent les moyens de subsister. On rencontre des noms bien illustres dans le catalogue des correcteurs et des protes du XVI[e] siècle.

voir Bruno descendre dans cette famille, et y mettre au jour trois ouvrages.[1]

Le premier de ces écrits, qui appartient à la logique, fut dédié à un membre de cette famille de Hainzel, si chère aux érudits et aux astronomes d'Augsbourg et du XVI[e] siècle ;[2] les deux suivants, métaphysiques ou cosmologiques, furent offerts au duc de Brunswick. L'auteur dessina et fit graver sous ses yeux les figures relatives à ces livres ; il en corrigea les épreuves jusqu'à la dernière feuille exclusivement.[3] « Quand il en fut arrivé là, il partit brusquement : » ainsi s'exprimait Jean Wéchel, son hôte et son éditeur, sans faire connaître la cause d'un départ si précipité, et en se chargeant seulement de composer la dédicace à Henri-Jules.

Ici se présente une nouvelle lacune. Où se rendit Bruno en quittant Francfort ? D'où adressa-t-il ses lettres à Wéchel ? On a fait diverses suppositions. Les moins heureuses sont celles de Brucker et de Mazzuchelli. L'un croit que le Nolain alla de Helmstaedt en Angleterre ; l'autre, qu'il retourna à Helmstaedt. Il nous semble qu'il prit directement le chemin d'Italie. Quelle ville traversa-t-il avant de s'annoncer à Padoue ?

[1] I. *De imaginum signorum et idearum compositione*, 1591.
II. *De triplici minimo et mensurâ*, 1591.
III. *De monade numero et figurâ*, 1591.

[2] Celui à qui Bruno s'adressa se nommait Jean-Henri, seigneur d'Elcau. Jean-Baptiste et Paul Hainzel, le premier l'un des septemvirs d'Augsbourg, le second consul de cette ville et seigneur de Gegging, étaient amis de Tycho Brahé (Voy GASSENDI, l. I, p. 14).

[3] « *Non schemata solum ipse suâ manu sculpsit, sed etiam operarum se in eodem correctorem præbuit.* » — « *Tandem cum ultimum duntaxat superesset operis folium.* » — « *Casu repentino à nobis avulsus.* » — « *Per litteras rogavit ut quod sibi per fortunam non liceret, nos pro se suo nomine præstaremus* » (Epist. Wechel. Ad ducem H. Jul.)

Remonta-t-il le Rhin? Autant il est probable qu'il ne revit plus Genève, autant il l'est qu'il visita l'Académie de Bâle, illustrée par Erasme et Œcolampade, par Paracelse et son adversaire Eraste, l'asile d'Aconzio et de Ramus, de P. Pithou et de Castelvetro. Certaines circonstances[1] nous font penser qu'il passa par Zurich, la seconde capitale de la Réforme helvétique, où Charlemagne fonda une école ravivée par Zwingle.[2] La patrie des Hottinger, des Breitinger, des Hess, des Lavater, accueillait fraternellement les réfugiés d'Italie,[3] qui la connaissaient mieux que la ville de Luther. C'est au

[1] Un des rares et des plus fervents disciples de Bruno, Raphaël Eglin (Gœtz), était de Zurich; en 1591, il y était revenu, ayant été chassé par les catholiques du canton des Grisons dont le gouvernement l'avait appelé à organiser quelques écoles. Dans l'automne de 1594, il eut des entretiens prolongés avec le chef d'une des plus anciennes familles des Grisons, Jean de Salis, sur ce Jordano dont il admirait le talent avec affection (Voy. *Dedic. à Fréd. de Salis*). Dans le *Sommaire des termes de métaphysique*, édité en 1595 par Eglin et imprimé à Zurich même par Jean Wolf, on lit, à propos du terme *où*, *ubi*, ces mots : « Comme je suis à Zurich, ou en Allemagne, ou dans ma demeure, *quomodo sum Tiguri, vel in Germaniâ, vel in domo* » (p. 467). Puisque l'éditeur se pique d'avoir conservé fidèlement, *ex manuscripto*, les paroles de l'auteur, ses reliques métaphysiques, *reliquias metaphysicas*, on est autorisé, ce semble, à admettre que Bruno ne prenait Zurich pour exemple que parce qu'il s'y trouvait. Cette conjecture me paraît tout aussi plausible que celle qui fait résider Sextus Empiricus dans la capitale de l'Egypte, parce que le célèbre pyrrhonien fait mention du gymnase d'Alexandrie, et distingue le dialecte alexandrin de sa propre manière de parler (l. II, *adv. Physic.*, s. 15. 95 ; *adv. Grammat.*, s. 213). Voy. M. V. Le Clerc, *Biog. univ.*, s. v. Sextus Emp.

[2] « Il fallut visiter cette ville (écrivait J. de Thou à la même époque. *Mém.*, p. 412), de tout temps la première des cantons et féconde en hommes illustres dans les sciences; c'est où Conrad Gesner, Gaspard Volfius et Josias Simler ont pris naissance. » Des noms également honorables pouvaient être associés à ceux-ci. Le seul Henri Bullinger réveille assez de souvenirs respectables; il occupa à Zurich la place que Bèze tenait à Genève. Voy. *Goclenii psychol.*, p. 113 : « *Pater noster communis.* »

[3] Pierre Martyr, « *decus scholæ Tigurensis,* » s'y réfugia comme tant d'autres Lucquois, comme Ochino. La noble convertie de Valdez, Isabelle de Brengna, y vécut longtemps. Lélius Socin y mourut. Toute une commune italienne, celle de Locarno, forcée de chercher asile à travers les neiges et les glaces, s'y transplanta. Zwingle ayant écrit, non en allemand, mais en latin, et dans un

milieu du lac de Zurich, dans l'île d'Ufnau, que dorment les restes d'Ulrich de Hutten, digne enfant du siècle, et dont la devise caractérise l'âme tout entière : « Je l'ai osé, *Ich hab's gewagt.* »[1]

« Hic eques auratus jacet, oratorque disertus,
» Huttenus, vates carmine et ense potens. »

latin qui mécontentait Mélanchthon (*horridius loquens*), était lu davantage dans le midi de l'Europe.

[1] Tour à tour docteur en droit, soldat, poète, religieux, pamphlétaire, toujours en voyage, toujours en quête d'indépendance, à Cologne comme à Wittemberg, à Paris comme à Rome, tenant à la fois de l'orientaliste Reuchlin et des seigneurs de Sikingen et de Berlichingen, à la fois caressé de Charles-Quint et de François I[er], Hutten fut à bon droit surnommé, le *chevalier allemand.*

LIVRE VI.

CAPTIVITÉ ET MORT

I

En voyant Bruno retourner en Italie après dix années d'absence, on s'enquiert avec sollicitude des causes d'une inspiration si fatale.[1] Le motif le plus naturel auquel on puisse s'arrêter, c'est ce que le peuple appelle le mal du pays, ce que les poëtes nomment le regret de la patrie et les savants la nostalgie. Il serait inexact de dire[2] que cette sorte de tourment n'atteint guère que les imaginations du Nord : non, ce malaise touchant, cette profonde mélancolie est de tout lieu, de tout temps.

[1] Voy. P. I, p. 54.

[2] Le *Heimweh*, ou, comme dit l'abbé Dubos, le *Hemvé*, (*Réflex. sur la peint.*, etc., II, p. 239), serait, selon quelques observateurs, un trait distinctif des nations germaniques ; témoin, l'effet du ranz-des-vaches sur un soldat suisse, l'impression de quelque air des highlands sur un marin écossais. Leur âme, dit Pope, se sent mal à l'aise et s'évanouit hors du foyer paternel (*Essay on Man.*, I).

The soul uneasy and confin'd from home.

Il y en a au XVI[e] siècle plusieurs exemples célèbres. En 1570, deux lecteurs du Collége de France, deux amis qui avaient ensemble embrassé la religion nouvelle et fui les orages de Paris, l'orientaliste Mercier et le philosophe Ramus, quittent de sûres retraites, l'un Venise et l'hôtel du loyal et libéral Arnoul du Ferrier, résidant de France, l'autre Bâle, Berne, Lausanne : le premier, pour succomber peu de mois plus tard à la peste en passant par Uzès, sa patrie; le second, pour périr misérablement, victime d'une peste plus cruelle encore.[1] Le mobile qui les fit revenir en France avait fait rentrer en Italie deux de leurs collègues, plus comblés qu'eux des faveurs de François I[er], c'est-à-dire le dialecticien Vicomercato de Milan et le physicien Vidius de Florence. Est-on surpris que Desportes ne put supporter le séjour de Pologne? que J. Du Bellay trouva « l'air subtil de l'Italie » chargé d'ennuis, qu'il soupira sur les rives du Tibre après les bords de la Seine?[2]

[1] Ramus était un patriote éminent. Du même accent dont il disait, *Christianus sum*, il s'écriait : *Sum Gallus, Galliam amo, Debeo patriæ primùm, deinde Regi meo me ipsum totum!* (Par ex. *Epist. Senatui Bononiensi*, p. 195). Chrétien et Français! Ce Liégeois était plus français qu'un Français, et ce Huguenot, en déclarant aux Italiens qu'il était français, *Sum Gallus*, avait l'air de faire allusion au *Gallus cantat* de Danès, son confrère. — Cfr. RAMUS, *de Moribus veter. Gallorum*, dédic. et fin.

[2] « Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux
» Que des palais romains le front audacieux,
» Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine ! »

J. DU BELLAY.

« Retournant d'Italie au bel air de la France,
» Quelquefois à part moi je discourais ainsi :
» J'y trouverai la paix et mon repos aussi,
» Et verrai tout fleurir en bonne intelligence. »

PASSERAT.

Voy. M. SAINTE-BEUVE, *Biog. de Du Bellay*, dans le tableau du XVI[e] siècle, édit. Charpentier.

Le Milanais Cardan, bien qu'il eût appelé démence le dévoûment des Scévola et des Brutus, [1] rejeta en 1547 les offres brillantes du roi de Danemark, « n'osant pas, répondit-il, subir une telle différence de climat et de religion ; » et si, cinq ans après, il la subit néanmoins pour aller guérir le primat d'Ecosse, ni les fêtes de Londres, ni les hommages et les promesses de la cour ne furent en état de balancer le souvenir de la Lombardie. Enfin, n'est-ce pas l'amour de la Toscane qui força Galilée à quitter l'université de Padoue?

Il est donc plus juste de penser que, si la patrie est chère à chacun, l'Italie surtout est toujours regrettée de ses enfants. Peuvent-ils jamais oublier, sous notre ciel inclément, « la terre où croissent les citronniers, où les orangers fleurissent? » Cette influence de l'air et du soleil [2], comme une sorte de fatalité, tient captifs, par les fibres et les veines, des esprits aussi délicats que solides. Tout ce qu'ils rencontrent de beau se transforme pour eux en un objet propre à leur patrie, en réminiscence, en espoir, et leur retrace vivement le climat du pays, le temps passé, le toit natal et les monuments qui le protégent. [3] Et combien cette impression doit être plus forte sur l'Italien qui erre au loin, « lorsqu'il mange le pain amer d'autrui, [4] et

Quand du poids de l'exil contraint à se charger,

[1] Cardan, *de Vita prop.*, 32.
[2] Voy. P. I, p. 25 : « *Cielo benigno.* »
[3] Cfr. Alfieri, *Vita*, p. 79-80.
[4]
« Tu proverai sì come sà di sale
» Lo pane altrui, et com' è duro calle
» Lo scendere, e'l salire per l'altrui scale. »
(Dante, *Parad.*, c. XVII, 55).

Voy. M. Artaud de Montor, *Hist. de Dante Alighieri*, p. 131, sqq.

Son pied monte ou descend l'escalier étranger![1] »

Au seizième siècle,[2] d'ailleurs, l'Italie seule était aimable et attrayante par les charmes de la vie sociale. Elle n'était pas seulement le jardin de l'Europe, mais son musée et sa bibliothèque, sa cour et son académie. Entendre encore ce langage de syrène[3] que la Toscane soupire! Cela suffisait pour enflammer Bruno d'invincibles et ineffables désirs.

En présence de tant de faits analogues, qui peut douter que Bruno n'ait brûlé de revoir la Montagne (le Vésuve), de revoir Naples, ou du moins l'Italie? On l'entend, à la vérité, se dire « citoyen du monde, concitoyen de tous les peuples, fils du soleil et de la terre; » on le voit étendre la patrie du sage à toutes les latitudes.[4] Mais c'est le philosophe qui s'exprime ainsi;

[1] Mme Tastu, *Poésies*, 3e édit., p. 251.

Dante, Métastase, Monti, si différents de caractère, si distants d'époque, ont senti tous, au mot patrie, leurs entrailles s'émouvoir des mêmes douleurs :

» L'aria, i branchi, il terren, le mura, i sassi, » dit Métastase.
« Bella Italia, amate sponde,
» Pur vi trovo a riveder,
» Trema in petto e si confonde
» L'alma oppressa dal piacer! » Monti.

[2] Pétrarque avait alors encore raison (*Carm.*, l. III, ep. 24; *Famil.*, l. I, ep. 3).

[3] « . . . . The Toscan's Sirene tongue
» That music in itself, whose sounds are song,
» The poetry of speech »
Byron (*Ch. Harold*, IV, 58).

[4] « *Cittadino e domestico del mondo, figlio del padre Sole et della Terra madre,* » II, 109.—Le Tasse dit en parlant des roses et des violettes (*Canzoni*) : « *A cui madre è la Terra, e padre il Sole.* » — « *Al vero filosofo ogni terreno è patria.* » Bruno.

c'est le cosmopolite par système, l'imitateur de Démocrite ou de Socrate, l'émule d'Ovide et de Proclus.[1] Dès que l'homme ou le poète reprennent le dessus, sa voix, sa plume semble se remplir de larmes, et son cœur s'élancer au milieu des régions qui avaient charmé sa jeunesse, près du mont Cicala, aux promenades de Naples, sur les bords du Tibre.[2]

Nul ne contredira les biographes qui ne peuvent s'étonner assez de l'irréflexion et de l'imprudence du Nolain. Oui, ils n'ont pas tort de répéter que Jupiter aveugle ceux qu'il veut perdre.

Bruno plaignait le papillon qui, attiré par l'éclat de la lumière, va s'y brûler les ailes :

> Se lá farfalla al suo splendor ameno
> Vola, non sa ch'è fiamma al fin discara![3]

Il gémissait sur l'enfant qui, pour avoir le sort du phénix, se précipite dans les flammes et s'y consume sans renaître.[4] Etait-il plus sensé en se laissant prendre aux piéges de son cœur et de sa fantaisie? Il y avait

[1] Selon Démocrite, l'amour de la patrie est un obstacle à l'humanité. Socrate disait : « Je ne suis ni Athénien, ni Grec, mais citoyen du monde (*Plut. de exilio*, 7); Ovide : *Omne solum forti patria est* (*Fast.*, I). » — Proclus s'intitulait prêtre de l'univers, τοῦ ὅλου κόσμου ἱεροφάντης.

[2] Par ex. I, p. 222, *Opp. it. de Monade*, l. III, c. I. Les rives où Joach. Du Bellay prétendait n'avoir rencontré que :

« Ignorans, vicieux et meschans à l'envie, »

paraissaient à Bruno pleines de grâces et de grandeur : « *Le amene sponde del suo Tevere*, » I, p. 224.

[3] *Eroici furori*, p. 331. 357, sq. — DANTE : « *Nati a formar l'angelica farfalla.* »

[4] « *Fata obstant*, » *Opp. it.*, II, p. 360. 383, sq. — Voy. BAILLY, *Lettres sur l'origine des sciences*, lett. 8.

donc bien longtemps qu'il s'était échappé d'Italie et mis à courir le monde ! « Il aurait bien fait, dit Bayle, de continuer à le courir ! » C'est une sorte d'ivresse qui l'entraîna à cet excès de témérité; et il fallait qu'il eût en quelque sorte soif de revoir la patrie, pour céder à un si étrange aveuglement, à un vertige si complet. « C'est la Providence, dit Lacroze, qui l'y ramena, après de longues erreurs par toutes les provinces de l'Europe ! » Historiens sans entrailles, quelle que soit votre foi, romains ou évangéliques, déplorez de fatales illusions, et sachez suspendre vos railleries, au moment où vous entendez forger des chaînes et crier des verroux !...

Si la compassion doit être l'unique sentiment de la postérité, l'étonnement devait être celui des contemporains. Le nom de Bruno était connu, en 1590, en deçà et au delà des Alpes. Aussi fut-ce la rumeur publique qui porta aux Bolonais la nouvelle de son arrivée inattendue à Padoue. Un Brandebourgeois, ancien élève de Helmstaedt, Valens Acidalius, était à Bologne, où il demeurait chez Ascagne Persio; le 12 février 1592, il écrivit de cette ville au Bavarois Michel Forgacz, baron de Gimes, qui habitait Padoue : « On dit que le Nolain, que vous avez connu à Wittemberg, vit et enseigne chez vous en ce moment. En est-il ainsi? Que vient donc faire cet homme-là en Italie, d'où, de son propre aveu, il a été forcé de s'enfuir? J'en suis étonné, stupéfait, et ne puis en croire le bruit, quoiqu'il ait été répandu par des gens bien dignes de foi... *Miror, miror, nec rumori adhuc fidem habeo, etsi ipsum a*

fide dignissimis. »[1] L'année suivante, revenu à Padoue et à Venise pour regagner l'Allemagne, Acidalius eut lieu de se convaincre de la vérité de cette nouvelle surprenante.[2]

Tout justifie, du reste, le choix que le Nolain fit de

[1] *Val. Acid, epist.* (pub. par Christian Acid., son frère, en 1606, p. 10).

[2] Lettre du 4 juin 1593, à Asc. Persio. Avant que le document de Venise fût publié, la lettre d'Acidalius était la seule pièce qui autorisât à dire que Bruno avait vécu et professé à Padoue, *Patavii vivere et docere.* Le témoignage d'Acidalius méritait-il tant de confiance ? Valens Acidalius jouissait au XVII[e] siècle d'une belle réputation, bien qu'à 28 ans il eût été enlevé par la fièvre, fruit de ses veilles, à ses profondes recherches sur Plaute. Il devait cette réputation à ses travaux littéraires, à l'édition de *Velleius Paterculus*, à ses Remarques sur Q. Curce, et principalement à sa correspondance avec les plus savants hommes d'Allemagne et d'Italie. Quoiqu'il eût écrit à Caselius : La philosophie me tient à cœur, *philosophia mihi cordi est* (p. 197), ce critique savant n'était qu'un spirituel demi-philosophe. Trois souvenirs sont aujourd'hui liés à son nom, savoir : l'annonce exagérée qu'il fit en Allemagne, vers la fin du XVI[e] siècle, de la décadence littéraire de l'Italie ; ses efforts, après s'être converti à l'église romaine (1595), pour tourner en ridicule le système des Sociniens, leur mode d'interpréter les textes qui concernent la divinité du Verbe ; enfin, la part qu'il prit à une des plus ardentes querelles du temps en politique comme en science, la question de décider si la femme équivaut à l'homme en esprit et en caractère. Acidalius, dans un petit livre dont la paternité lui fut contestée (*Mulieres non esse homines*, trad. en français sous le titre de *Problème sur les femmes*, 1744), voulait prouver que les femmes n'appartiennent pas à l'espèce humaine; il se rangea, par cette manifestation, du côté de ceux qui étendaient la loi salique jusqu'aux lettres, disant que les femmes ne sont capables ni de régner, ni de penser. La vivacité qu'on apporta dans cette discussion s'explique par la situation de l'Europe. Les uns s'effrayaient des dangers que peut avoir l'ascendant d'une femme telle que Marie, épouse de Philippe II, ou Donna Olympia, maîtresse d'Innocent X; les autres, comme Corn. Agrippa, appréciaient l'heureuse influence de Marguerite d'Autriche sur les Pays-Bas, ou, comme Bruno, celle d'Elisabeth sur l'Angleterre. Bruno, en particulier, mérite d'être cité dans cette dispute. Il se permit de rappeler ces vers (I, p. 230) :

Natura non può far cosa perfetta,
Poichè natura femina vien detta;

mais il plaça la peinture des imperfections féminines dans la bouche d'un pédant, d'un ami d'Aristote, pour rendre les pédants, les péripatéticiens odieux au beau sexe, au sexe qui n'a de la faiblesse que les apparences. Nulle part Bruno ne partagea l'avis de ceux qui voulaient que la femme se tût sur toute matière sérieuse, *mulier taceat* (saint Paul). Voy. I, p. 265, sqq. ; II, p. 300, *Opp. it.*



Padoue. Sous le rapport des études philosophiques, c'était la plus illustre école de l'Italie. Avant le XVI[e] siècle déjà, la patrie d'Anténor et de Tite-Live avait une renommée aussi étendue que méritée. Au XII[e] siècle, ce fut un Padouan qui découvrit, dit-on, le papier de chiffon; au XIII[e] fut fondé ce Gymnase, ce *Studio* qui compta Dante parmi ses élèves; au XIV[e], Pétrarque fut inscrit, après ses longs voyages, parmi les chanoines de cette ville; Jean de Dondis, surnommé l'âme d'Aristote,[1] et Jacques de Turre, surnommé à la fois un autre Aristote et un autre Hyppocrate,[2] furent à la tête des maîtres padouans; enfin, dans ce même siècle, chose plus importante, Padoue passa des princes de Carrare au pouvoir de Venise. Au XV[e] siècle, Christophe de Recinetensis, proclamé le premier philosophe de l'Italie,[3] créa, de concert avec le patricien Antoine Cornelio, une pépinière de dialecticiens, dont les principaux furent Cavalli de Brescia, Léonicus de Tomée, Pomponace, Achillini, Aug. Nifo, Passero Genova, François Piccolomini, Zabarella et Cremonini. Grâce à cette abondance d'hommes instruits et diserts, dont quelques-uns étaient des penseurs intrépides, Padoue surpassa Bologne et Pise. Bologne se vantait d'être plus ancienne,[4] Pise d'être plus opulente. Le chef commun de ces trois écoles était Aristote, comme Platon fut parfois celui de Florence, de Rome et de Naples; mais c'était à Padoue qu'Aristote se trouvait, sinon plus res-

[1] *Aristotelis anima.*
[2] *Alter Aristoteles, Hippocrates alter.*
[3] *Summus Italiæ philosophus.*
[4] *Mater studiorum.*

pecté, du moins mieux compris. On distinguait, il est vrai, trois nuances dans ce groupe de péripatéticiens : les uns tenaient pour l'aristotélisme pur, dégagé de la subtilité scolastique et arabesque ; les autres inclinaient pour les interprétations d'Averroès ; d'autres encore consultaient de préférence les commentaires d'Alexandre d'Aphrodisiade. Léonicus de Tomée représentait la première classe, Pomponace la seconde, et Crémonin la troisième. Mais ces divergences de détail ne les empêchaient pas de s'accorder sur les bases du système et de la méthode, et de revenir enfin à l'esprit même de cette grande philosophie, esprit d'impartiale observation et de sage raisonnement. Les péripatéticiens de Padoue rendirent à l'Italie les services dont l'Allemagne fut redevable à Mélanchton. Ils firent connaître les principes d'Aristote en eux-mêmes, dans leur langage primitif, dans leur nature intime ; ils les comparèrent non-seulement avec les autres doctrines auxquelles ils les préféraient sans détour, mais avec les versions différentes, souvent opposées, dont ces principes avaient été le thème pour tant de générations. Ainsi firent-ils apprécier philosophiquement l'idole des universités. [1]

Comment supportèrent-ils les critiques de Bruno ? Celui-ci osa-t-il attaquer Aristote dans la citadelle du péripatétisme ? Eprouva-t-il la résistance que Persio y rencontra, et avant Persio, bien que moins vivement, le patricien Pisaurio [2] de Venise ? Au rapport d'Acidalius, Bruno enseignait à Padoue, et il est présumable

[1] Voy. l'*Appendice* IX.
[2] ALOYS PISAURIO, *de priscorum sapientum placitis*, etc., 1567.

qu'il enseigna ce qu'il crut la vérité. L'Inquisition, qui concevait la vérité autrement, s'occupa de le réduire pour toujours au silence.

Il y a apparence cependant que Bruno fut arrêté à Venise, et non point à Padoue, et qu'il s'était rendu à Venise pour se dérober aux poursuites du clergé de Padoue, lequel s'était signalé jadis contre Pomponace, de même qu'il se signala plus tard contre Galilée, par une intolérance que le sénat de Venise savait d'ailleurs réprimer quand il le voulait.[1] Bruno fut jeté en prison au moment où Galilée vint à Padoue ouvrir ses leçons de mathématiques. Galilée était nommé à cette chaire pour six ans; ce sont ces six années que Bruno passa dans les cachots de Venise.[2]

C'est de Venise que Bruno fut envoyé à Rome. Il importe donc de rechercher pourquoi il fut livré si tard au grand-inquisiteur; puis, sur quel motif, après une si longue résistance, il fut enfin remis au tribunal du Saint-Office : en d'autres termes, il est à propos d'indiquer ici les dispositions de Venise, « fille aînée de l'Eglise, » à l'égard des vœux du Saint-Siége, ainsi qu'à l'égard des intérêts de la liberté et de la philosophie.

[1] Lorsque Borghèse mit Venise à l'interdit, le sénat signifia au grand-vicaire de l'évêque de Padoue la défense de publier l'interdit. Le grand-vicaire répondit au podestat qu'il ferait ce que Dieu lui inspirerait; mais le podestat ayant répliqué que Dieu avait inspiré au conseil des Dix de faire pendre quiconque désobéirait, l'interdit ne fut publié nulle part.

[2] Bruno ne put assister à l'ouverture des cours de Galilée, qui eut lieu en octobre (Bruno fut emprisonné au mois de septembre). Peirasc fut un des premiers auditeurs de Galilée. et Tycho-Brahé voua son amitié au Florentin sur le bruit du talent avec lequel celui-ci commença ses leçons (Voy. M. LIBRI, *Hist. des sciences math.*, t. IV, p. 290, sqq.). Gustave-Adolphe de Suède, qni devait aussi s'asseoir un jour aux pieds de Galilée à Padoue, n'était pas encore né.

II

Les hommes éclairés du XVIe siècle ne connaissaient pas de ville supérieure à Venise ; ils l'aimaient avec passion, lorsqu'ils ne la détestaient ou ne la redoutaient pas à l'égal des enfers. Son commerce, ses richesses, son gouvernement, sa liberté, ses plaisirs, ses lettres, ses arts, tout faisait de Venise un séjour mystérieux, et de son nom, un mot magique. Depuis la découverte de l'Amérique et du passage des Indes, depuis les invasions des Français et les progrès des Ottomans, son commerce dépérissait [1] à proportion que celui du Portugal et de la Hollande s'étendait ; mais son système politique restait vigoureux. Cette hautaine noblesse, devant laquelle Frédéric Barberousse s'était humilié, était le perpétuel objet des louanges unanimes des politiques, tant absolus que libéraux. [2] Cet accord est facile à comprendre. Les partisans de la monarchie absolue regardaient d'un œil jaloux l'organisation sévère de Venise, l'ordre régulier de son administration, l'étendue et la stabilité de ses pouvoirs, son énergique

[1] A cet égard, elle marchait à reculons comme l'écrevisse, à laquelle Bruno la compare (II, p. 221, *Opp. it.*).

[2] C'est politiquement que Ph. de Comines avait appelé Venise « le plus beau village du monde, » et que Machiavel la déclara « le plus bel Etat de la terre. » Bodin (*de la Répub.*, p. 1050) n'admire pas moins « ce gouvernement à la fois aristocratique et harmonique. » Languet avoue que Venise et Padoue étaient « les seuls endroits de l'Italie qui n'eussent pas dégénéré de la simplicité primitive. » Quand Montaigne voulut caractériser Etienne de la Boëtie, il s'exprima en ces termes : « Jeune homme plein d'ardeur, qui eust mieulx aymé estre né à Venise qu'à Sarlat. » Ailleurs Montaigne dit cependant : « Qui veut se tapir est plus libre que le doge de Venise. »

et vivace principe de domination. Le petit nombre de publicistes de l'école indépendante et populaire, contemplaient avec joie l'espèce d'égalité qui régnait dans les rapports civils des Vénitiens ; et en même temps ils étaient heureux de montrer à l'Europe une république dont leur personne ou leurs écrits pouvaient espérer quelque protection.[1] Pour les uns, cet état était le symbole d'une stabilité qui, disait-on, n'avait pas plus que l'Adriatique de flux et de reflux ; pour les autres, le modèle d'une indépendance que représentait le lion ailé de Saint-Marc.[2] Les uns et les autres, ne voyant pas tout, outraient tout. Venise n'était ni aussi stable ni aussi indépendante qu'elle le paraissait.

Ainsi, durant le XVI[e] siècle, le sénat changea plusieurs fois d'attitude envers les novateurs. D'abord, il sembla les favoriser ; il répandit en Italie les traductions de l'Ecriture que le savant et pieux Florentin Brucioli avait faites à Venise même ; il reçut avec plaisir les remerciements de Luther[3] et les exhortations de Mélanchton.[4] Lorsqu'en 1542 Ochino prononça en

[1] « *Il mondo tutto di una tanta republica a nissun tempo et a nissun modo serva* » (BRUNO, I, p. 61) : « *Il maturo consiglio veneziano* (*Id.*).

« Maraviglia del mondo, pia nepote
» Di Roma, onor d'Italia e gran sostegno :
» De principi orologio e saggia scuola. »
(CAMPANELLA, *Poesie*, p. 96).

Bruno mit le nom de Venise sur les ouvrages imprimés à Londres ou à Paris.

[2] Voy. BRUNO, *Opp. it.*, II, p. 221. — « *Di libertà portando il pondo sola* » (CAMPANELLA, l. l.).

[3] Voy. LUTHER, *OEuv. compl.*, édit. Walch. XXI, p. 1092.

[4] MÉLANCHTON, *Epist. col.* 150.154, édit. Lond. : « Vous devez accorder en particulier aux savants le droit d'exprimer leurs opinions et de les enseigner. Puisque votre patrie est la seule dans le monde qui possède une aristo-

chaire, en présence du sénat, ces paroles généreuses : « O noble Venise, reine de l'Adriatique, si les prisons et les fers attendent les hommes qui t'annoncent la vérité, dans quelles cités, dans quelles campagnes, la vérité pourra-t-elle encore se faire entendre? » Le nonce l'interrompit; mais le sénat se leva pour réclamer contre le nonce, et trois jours après la même chaire retentit des mêmes prédications. [1] Non que le sénat eût toléré de véritables assemblées de protestants en dehors des chapelles diplomatiques, mais il laissa tranquillement circuler jusqu'aux systèmes de Servet et de Socin. [2] Cette indulgence avait un double motif : il importait de seconder une nouvelle branche d'industrie, l'imprimerie et la librairie; il s'agissait ensuite de semer des obstacles à travers l'Italie à la Cour de Rome alors redoutée des Vénitiens.

Une réaction opérée après 1550 nous introduit dans une seconde phase. L'ombrageux Conseil appréhende d'avoir trop ménagé les novateurs, il craint que ce goût de réflexion indépendante ne s'empare à la fin des matières d'Etat. Il a refusé son territoire pour la tenue du Concile qui immortalisa la ville de Trente; il est décidé à se refuser aux changements de discipline, aux concessions touchant le temporel, à la suppression des cultes grecs, arméniens, mahométans qui sont indispensables à ses relations commerciales; il est résolu

cratie véritable, qui a duré tant de siècles, et toujours fait la guerre à la tyrannie, assurez aux gens de bien la liberté de penser, et que chez vous on ne rencontre pas ce despotisme qui pèse sur les autres pays. »

[1] Voy. BOVERIO, *Annali de' Capuccini*, I, p. 426.

[2] Malgré les prières de Mélanchthon. Voy. ALLWOERDEN, *Hist. Mich. Serveti*, p. 34.

à ne se départir jamais du droit de faire juger les ecclésiastiques par les tribunaux séculiers, pour tous les délits qui ne sont pas purement spirituels; il a soin de ne confier la juridiction ecclésiastique même qu'à un collége de prêtres presque indépendants de l'évêque. Mais, pour ôter au Saint-Siége tout prétexte d'intervenir dans les affaires politiques, ce Conseil veille aussi à ce que le dogme romain soit invariablement respecté. Afin de se laver du reproche d'indulgence, [1] il entre dans les plans de restauration conçus par Paul IV, il livre sans commisération les hérétiques, il accorde l'extradition d'Algieri, il laisse périr dans les flots Lupetino, il traite durement ceux qui, semblables à maître Marot, ignoraient l'art

> De parler peu et de poltroniser,
> Et d'un seul mot de Dieu ne deviser.

Régime cruel, sous lequel il se passa, au delà des Deux-Châteaux, des scènes nocturnes, fréquentes, parfois héroïques, depuis emportées par les ondes de l'oubli! C'est dans une de ces nuits, dans une de ces gondoles que fut prononcé un mot qui rappelle la sublime réponse de Bailly tremblant de froid.[2]

[1] Voy. RAYNALDI, *Annales ad an.* 1545.

[2] A minuit, le prisonnier montait dans la gondole; un prêtre l'y attendait; on se dirigeait vers la pleine mer. Après avoir dépassé les Deux-Châteaux, on rencontrait une seconde barque qui suivait quelque temps en silence. Puis les deux nacelles se plaçaient l'une à côté de l'autre; en travers, une planche était jetée. On y étendait le condamné chargé de chaînes et ayant une grosse pierre attachée aux pieds. Quand le confesseur avait fait son œuvre, les mariniers achevaient la leur; le signal se donnait, les deux bateaux s'écartaient, et la planche, avec son fardeau, s'abîmait dans les ondes. Tel était l'auto-da-fé

En se hâtant de franchir trente années pour arriver à une époque plus humaine, on voit, à la fin du siècle, le sénat reprendre la manière de voir qu'il eut avant 1550. Cette modification[1] fut l'ouvrage d'une société, ou plutôt d'un homme, qui était l'âme de cette société. L'esprit qui animait Fra Paolo Sarpi et la compagnie de Mauroceno, pénétra dans le Conseil des Dix, avant de s'asseoir, dans la personne de Léonard Donato, sur le trône des doges. L'influence exercée par ce club est chose parfaitement connue. Les savants, les hommes d'Etat qui le composaient étaient avant tout Vénitiens, patriotes jaloux de la puissance et de la gloire de leur

vénitien par lequel on se glorifiait d'éviter l'effusion du sang et les lenteurs du bûcher. Cette sorte de supplice, infligée par l'Inquisition religieuse, était bien distincte des supplices auxquels l'Inquisition d'Etat condamnait. Celle-ci procédait un peu différemment. Dans le palais ducal même, se trouvait un impasse ténébreux où les criminels tombaient frappés par des mains invisibles ; leur sang allait rejoindre, par une dalle percée de trous, les eaux du canal sans laisser de traces...— Le 15 février 1565, Ricetto de Vicena, assis dans une de ces gondoles terribles, pria qu'on lui rendît le manteau qu'on lui avait ôté avant de lui lier les mains. « Quoi ! *tu crains un peu de froid! tu trembles !* Que feras-tu donc au fond de la mer? Pourquoi ne cherches-tu pas à sauver ta vie? Ne vois-tu pas que jusqu'aux puces mêmes elles fuient la mort? ..» — « Et moi, je fuis la mort éternelle ! » (*Martyrologue de Genève*).

[1] « *Rumor venetus*, » dit Campanella (*de Lib. prop.*, p. 26). — A la différence des associations, qu'en parcourant l'Europe sur les traces de Bruno nous avons considérées avec quelque attention, le *ridotto mauroceno* était plus politique que littéraire ou philosophique, quoiqu'il tînt de fréquentes séances aussi dans le Musée de l'historien André Morosini. On disait bien que ses membres, tels que Nic. Contarini, L. Giustiniani, Jacq. Morosini, Molino, Quirini, Marcello, Zani, Malipiero, étaient disciples d'Epicure et de Crémonin ; qu'ils ne croyaient pas à l'immortalité de l'âme, et que leur philosophie conduisait à des opinions affreuses (Voy. *Discorso aristocratico sopra il governo de' sign. Venz.*, p. 76-79). Mais les convictions de Sarpi n'étaient ni plus immorales ni plus impies que celles d'Aristote. Sarpi distinguait deux sources de connaissances : la sensation et la réflexion, et il accordait à l'homme, pour vertu distinctive, *virtù distintiva*, une intelligence active, *intelletto agente* (Voy. FOSCARINI, *Della lett. venez.*, p. 309, sq). Les croyances de Sarpi étaient, comme celles de Mocenigo (Cfr. *Phil. Mocenigo, univers. inst. ad homin. perfect.*), essentiellement pratiques et sociales, et les circonstances leur avaient donné une forme singulière, c'est-à-dire la haine de Rome et de l'Espagne.

cité. Ce sont eux qui éclairèrent et justifièrent Venise,[1] qui décidèrent les querelles de territoire et de préséance, les différends canoniques, et qui valurent à la république l'interdit et l'excommunication. Ce sont eux qui conseillèrent au sénat de continuer à s'effacer au dehors, par le silence et l'obscurité, de ne plus éveiller les soupçons de l'Autriche et de la Turquie, et en même temps de déployer une inflexible fermeté avec les puissances voisines, surtout avec les papes.[2] « Nous sommes nés vénitiens avant d'être faits chrétiens, » voilà le mot qu'ils remirent en circulation : « Soyons esclaves de nos lois, pour demeurer toujours libres, » voilà la maxime qu'ils remirent en honneur.

De là trois mouvements, trois périodes à discerner dans les annales vénitiennes au XVIe siècle. Ce qu'il y a de constant se réduit à ceci : Venise se règle continuellement selon ses intérêts politiques, et si ces intérêts sont mieux servis par la liberté, Venise est libérale. Parce que son négoce, ses alliances, ses études lui imposent des égards envers les étrangers, Venise est plus généreuse envers eux qu'envers les régnicoles, vénitiens ou italiens. Le dogme, la philosophie, les opinions ou les croyances qui n'ont pas un lien immédiat avec les intérêts temporels sont presque indifférents aux Dix,

[1] Voy. D'Ossat, *Corresp.*, *l. au roy*, 20 décembre 1597.

[2] Grâce à cette société, Venise reconnaît, dès 1589, Henri IV pour roi de France, et met en prison les inquisiteurs qui prétendent s'y opposer. Le prudent Clément VIII envoie en 1595 la rose d'or à la signora Grimani, épouse du doge, sœur des Morosini ; Sarpi, le *teologo della sereniss. republica*, ce théologien qui se disait catholique en gros et protestant en détail, reçoit trois coups de stylet (*dello stilo*, dit-il, *della chiesa romana*), dans un guet-apens dont Bellarmin avait eu la générosité de l'avertir. Voilà quelques faits qui témoignent de l'importance de ce club mieux que toutes les considérations générales.

bien que ce conseil ait un soin particulier de la presse :[1] par conséquent, lorsque le tribunal de la foi invoque l'assistance du sénat, et que cette assistance favorise ou du moins ne froisse point les intérêts de Venise, le sénat obéit au Saint-Siége. La possession de Ferrare lui semble plus précieuse que le maintien de la liberté de conscience.

Mais si telle est l'indépendance vénitienne, s'il n'y a d'autre égalité que celle du domino noir et de la noire gondole, celle d'une complète soumission aux Dix,[2] celle d'un silence profond sur les affaires publiques, et d'une méfiance mutuelle concernant les causeries politiques, d'où vient que de Thou lui-même[3] croit qu'on « respire à Venise l'air de la liberté, et qu'on y vit en citoyen? » D'où vient l'attachement des nationaux, l'admiration des étrangers pour une ville où le sbire joue un rôle si terrible?... C'est qu'ils confondent la liberté de penser avec la liberté des mœurs.[4] Quiconque pouvait se contenter de vivre dans le plaisir et dans le luxe, de s'abandonner aux jouissances des arts et des lettres, aux dissipations faciles et variées d'une société gaie et légère; quiconque savait se réduire à couler ses jours, comme dit Bodin[5], « au milieu de cette grande douceur et liberté de vie, donnée à tous dans une ville fondue en plaisirs et voluptés, » devait mettre Venise au-dessus tout. Par son perpétuel carnaval, cette cité

[1] « *Il consiglio de' X che ebbe la particolar presidenza della censura* » (SANDI, *Stor. civ. Venez.*, l. X, c. 3, a. 2).

[2] Ce n'est pas sans apparence de raison que les jugements de ce conseil ont été assimilés aux arrêts de la cour wehmique de Westphalie.

[3] *Ad ann.* 1572, à propos de Donato Granotti de Florence.

[4] Bruno lui-même semble avoir donné dans cette méprise, par ex. p. 95, *Opp. it.*

[5] *De la République*, p. 1050. p. 837.

antique passait pour la capitale du monde élégant, pour l'école des bonnes manières.[1] La gondole était pour les gens de plaisir, en Europe, le signe des fêtes, des chants, de l'amour; de tous les amusements alors connus. Venise, enfin, était la ville des spectacles et des divertissements, tandis que Rome était la ville des cérémonies,[2] et Florence celle des monuments. Pour conserver cette réputation, le sénat s'appliquait à procurer à ses hôtes, à ses sujets, les nobles émotions du goût et de l'esprit. Les Vénitiens, qui eux-mêmes avaient plus de saillie que d'imagination, et moins de chaleur que les autres Italiens, aimaient par instinct les lettres et les arts; ils s'enorgueillissaient de posséder les restes du Titien et de Paul Véronèse, d'avoir enseigné le grec à Henri Estienne,[3] d'avoir donné le jour aux Manuces, d'avoir été loués par Tycho-Brahé.[4] La biblio-

[1] « Venise et terre des Venitiens, douces et plaisantes habitations » (BRANTOME, *Homm. Ill.*, t. II, disc. 61). Les jeunes nobles du Nord accouraient se former sur ce théâtre, au chagrin de leurs mères, effrayées des désordres d'une ville qui, disaient-elles, contenait plus de femmes que d'hommes. « Cela n'est qu'humain, *cosa di uomo*, » répondait le Vénitien, à propos d'un libertinage que l'austérité germanique maudissait (Voy. DE L'ÉTOILE, *Journal*, I, p. 153). Roger Ascham, Ben Jonson, Hall, avertissaient les Anglais qu'on perdait à Venise avec ses écus et ses mœurs la santé et le salut éternel. Shakespeare fit plus d'impression en se moquant de l'air avantageux, contracté sur ces canaux animés, au bruit des rames, au fond de la gondole :

You have swam in a gondola.

(*As you like it*, act. IV, sc. 1).

[2] Bruno substituait Naples à Florence : « *Venezia, Roma e Napoli* : — *In queste trè città consiste la vera grandezza di tutta Italia, per chè la prima di quell' altre tutte, che restano, è di gran. lunga inferiore a l'ultima di queste* » (I, p. 95). — C'est que Bruno était napolitain. Aux yeux du Tasse, les trois premières villes du monde étaient aussi Naples, Rome, Venise. En comparant Rome à Venise, Sannazar s'exprime ainsi :

Illam homines dicas, hanc posuisse Deos.

[3] Estienne y apprit aussi à mépriser les mœurs italiennes. Voy. *Apolog. p. Hérod.*, p. 92-97.

[4] En tête de l'exemplaire que la bibliothèque de Saint-Marc conserve de

thèque de Saint-Marc rivalisait avec celle du Vatican, avec les bibliothèques de Laurent ou des Estes...[1] Est-il surprenant qu'une telle profusion d'agréments ait fait croire aux contemporains que les merveilles intellectuelles des Athéniens étaient ressuscitées à Venise?

III

Nous sommes en 1592, c'est-à-dire à l'époque où Venise, passant tour à tour de la soumission à la rébellion, tantôt cédait, tantôt résistait au Saint-Siége. Montrons que cette alternative se réfléchit dans la conduite que les Dix tinrent à l'égard de Bruno.

C'est en septembre 1592[2] que le Père inquisiteur s'empara de la personne de Bruno, et le fit détenir dans les prisons que la république mettait à la disposition du Saint-Office, aux Plombs ou aux Puits. Son arresta-

l'*Astronomiæ instauratæ Mechanica*, on lit ces mots écrits de la main du grand astronome : « *Inclitæ atque illustrissimæ venetianæ Reipublicæ submisse dono mittit Tycho-Brahe manu propria.*» Cfr. aussi ses *Progymnasmata* (1587)..... Galilée professait à Padoue, voilà ce qu'il faut se rappeler.

[1] Deux académies furent fondées, sous les auspices du doge, dans le courant du siècle; elles comptèrent au nombre de leurs associés des poètes tels que l'élégant Vinaro, des philosophes comme l'ingénieux Gasp. Contarini. Ces sociétés furent citées pour leur esprit, plus encore pour leurs banquets, leur *συμπόσια*, *conviti*.

[2] Avant que le document de Venise fût découvert, les historiens les plus bienveillants ne faisaient commencer l'emprisonnement qu'après 1595. Ordinairement, c'est 1598 qu'on donne pour la date authentique de l'incarcération.

tion fut promptement mandée au grand-inquisiteur siégeant à Rome. Celui-ci (c'était alors San-Severina, dont le nom véritable est Santorio) ordonna sur le champ qu'on le lui envoyât sous bonne escorte, à la première occasion. Le 28 du même mois une occasion sûre se présenta; et le Père inquisiteur, accompagné du vicaire des patriarches et de l'assistant de l'inquisition, Thomas Morosini, se rendit aussitôt auprès des Sages (*savi*), pour solliciter, au nom de son Éminence, sur les motifs suivants, l'extradition de Jordano :

« Cet homme, disait-il, est non-seulement hérétique, mais hérésiarque;

» Il a composé divers ouvrages où il loue fort la reine d'Angleterre et d'autres princes hérétiques;

» Il a écrit différentes choses touchant la religion et contraires à la foi, quoiqu'il les exprimât philosophiquement;

» Il est apostat, ayant d'abord été dominicain;

» Il a vécu nombre d'années à Genève et en Angleterre;

» Il a été poursuivi en justice pour les mêmes chefs à Naples et en d'autres endroits. »

Après cette énumération, le Père inquisiteur pressa vivement, se montrant aussi bien informé de tout ce qui concernait le prévenu, que si depuis vingt ans il ne l'eût jamais perdu de vue. Les Sages hésitèrent, éludèrent; la matinée s'écoula; après dîner, le Père inquisiteur revint et redoubla d'insistance. Enfin les savi refusèrent en ces termes : « Attendu que l'affaire est de conséquence et d'importance, et que les occupa-

tions du conseil sont nombreuses et graves, il est impossible de prendre aucune résolution. »

Pendant que la gondole s'éloigne sans le prisonnier,[1] et que celui-ci s'agite derrière d'odieux barreaux, pesons tranquillement quelques paroles du P. inquisiteur. Le Nolain, malgré son langage philosophique, est déclaré hérétique et même hérésiarque : quelle secte nouvelle avait-il fondée? Il est appelé hérésiarque, évidemment parce qu'il était difficile de le ranger dans l'une des hérésies connues. Il a loué Elisabeth et d'autres princes hérétiques, il a habité Genève et l'Angleterre; pourquoi l'Allemagne n'est-elle pas mentionnée, étant, aussi bien que l'Angleterre, [2] le siége de l'hérésie? C'est que le P. Inquisiteur n'ignore pas que Venise tient à ménager les luthériens, les Germains, et qu'elle aime infiniment moins la commerçante Angleterre que la studieuse Allemagne, comme le roi d'Espagne s'affligeait aussi davantage de la perte des âmes en Angleterre, de ces âmes que l'*Armada* devait sauver. [3]

Il en était également affligé, cet autre Espagnol qui citait Bruno devant son tribunal. Pour mieux compren-

[1] « Gentil garzon che dal lido sciogfieste
La pargoletta barca, e al remo frale
Vago del mar l'indotta man porgeste,
Or sei repente accorto del tuo male. etc. »
(BRUNO, II, p. 399).

[2] « *Ove l'heresia teneva là sua sede* » COSTO, *Comp. dell'istor. del regno di Napoli* (1591), p. 212. — Le P. Daniel lui-même, en parlant d'Henri IV, dit : « Quiconque a des liaisons avec les hérétiques est de leur religion, ou n'en a point du tout. »

[3] Pourquoi Luther n'est-il pas nommé, malgré les éloges que Bruno lui avait donnés? — Voy. COSTO, l. I, p. 239; BRUNO, II, p. 244.

dre le zèle que San-Severina développa dans cette occurrence; il est bon de rappeler les affronts qu'il venait de dévorer, et les pieux moyens par lesquels il cherchait à se distraire! S'il est vrai que Bruno avait eu des démêlés avec le clergé napolitain, il devait être connu de longue main de Santorio. C'est à Naples que ce cardinal avait fait ses premières armes, en persécutant pêle-mêle humanistes et protestants. S'il devint chef de l'Inquisition, c'est à ces premières rigueurs qu'il le devait, non moins qu'à la joie dont la Saint-Barthélemy le pénétra.[1] Quelle activité il mit à souffler les feux de la ligue! Intime ami du comte Olivarez, il rédigea en 1589 le traité par lequel le Saint-Siége et l'Espagne s'unirent contre Henri IV. Il espérait être récompensé en janvier 1592, il allait être élu pape, et déjà il avait adopté le nom de Clément, comme pour faire oublier son inclémence passée, quand sur la fin du conclave le sort ayant brusquement tourné, Aldobrandini reçut la tiare, et prit le nom prématurément usurpé par San-Severina. Cet échec fut-il de nature à adoucir son humeur altière et vindicative? Non : si d'abord il avait été, peut-être, du nombre des cardinaux qui honorent la pourpre, il ne fut plus à la fin que du nombre de ceux qui en sont honorés.[2]

San-Severina fut toutefois obligé d'attendre six ans, —*diù satis*.[3] L'extradition de Bruno n'eut lieu qu'en

[1] « *Quel celebre giorno lietissimo a cattolici,* » disait San-Severina de la journée dont le chancelier de l'Hôpital eût voulu perdre le souvenir : *Excidat illa dies!...* Comp. M. P. MÉRIMÉE, *Chronique du règne de Charles IX*, préf.

[2] Dictinction imaginée par le cardinal de Lorraine.

[3] SCIOPPIUS.

1598. A quoi tint ce retard ? Pourquoi le sénat résista-t-il si longtemps ? Bruno avait été dominicain : or, quand il s'agissait d'abandonner un religieux, les *Savi* avaient coutume d'être de composition facile. Bruno n'était ni vénitien, ni transalpin ; deux circonstances qui eussent pu lui garantir la vie. Des étrangers, des ambassadeurs (ainsi que cela était arrivé pour Lupetino) prirent-ils intérêt à sa cause ? Il semble plus probable de conjecturer que Sarpi le défendait, le grand Sarpi qui n'hésita point à soutenir Galilée contre les dominicains de la Lombardie.[1] Ce qui paraît corroborer cette supposition, c'est que Bruno fut livré dans le temps que Sarpi était absent de Venise. Quoi qu'il en soit, Bruno fut embarqué pour Rome, précisément cent ans après que le sénat eut abandonné à Paul II, implacable ennemi des lettres classiques, le fondateur de l'Académie de Rome, Pomponio Léto. Ce triste catalogue ouvert par Léto fut clos par Bruno en 1598.

On devine ce qui remplit les deux années que Bruno traîna ensuite dans les cachots de Rome. Mais à quoi furent occupées les six années passées dans ceux de Venise ? Six années de morne et sévère silence ; quel long et plaintif monologue ! Ce que Bruno avait le plus redouté, c'est-à-dire que l'entreprise commencée ne fût interrompue,[2] se réalisa pleinement. La maturité de son génie con-

[1] Tous les savants d'Italie considéraient Sarpi comme leur protecteur. J.-B. Porta, qu'on doit considérer comme un des maîtres de Bruno, exprima la pensée de tout le monde en appelant le célèbre Vénitien « un génie universel, *natus ad Encyclopædiam*, l'honneur et l'ornement, non de Venise seulement, mais de l'Italie et du monde, *non tantum Venetæ urbis, aut Italiæ, sed orbis splendor et ornamentum* » (*Magia nat.*, p. 127, édit. 1589). Voy. M. PIETRO GIORDANI, *Opere* (1846), p. 109. sq.

[2] « *L'incominciata impresa fu interrotta* » (II, p. 14).

suma ses meilleures forces sans fruit, entre les humides et infectes parois d'une prison. Ce front amaigri n'était pas fait à la solitude murée, où il n'y a plus d'entretien ni avec la nature, ni avec l'amitié ; où le moi n'a d'autre compagnon que lui-même, s'il ne sait pas invoquer Dieu. Bruno savait rêver, mais il n'était pas épris de l'isolement ; la société et la création étaient les indispensables aliments de sa verve. Il était penseur, métaphysicien ; mais son intelligence avait besoin d'être excitée par de doctes battements de mains. Tout admirateur qu'il était de Pythagore et de Proclus, il n'était pas d'avis qu'il fallût cacher sa vie ; [1] il croyait plutôt qu'elle nous a été accordée pour nous faire connaître. La parole était une double nécessité pour son esprit. Avait-il au moins la permission de lire, ou les distractions de l'écriture ? Il était, sans doute, moins heureux que Campanella ; celui-ci non-seulement eut la force de supporter la torture, pendant quarante heures, [2] avec une fermeté plus que spartiate, mais il eut l'adresse d'écrire [3] à ses amis pour soutenir leur courage, et sa captivité nous a valu quelques sublimes canzones sur la liberté dans les fers, l'inattaquable et invisible liberté de l'âme..... Chronique lugubre, dont Bruno et Campanella remplissent une page touchante et que les siècles respecteront, — *œre perennius*.

Durant cette agonie anticipée, l'Europe assista à des événements importants, surtout pour la cour de Rome ; et le prisonnier de Nole, l'infatigable voyageur, n'en

[1] Λάθε βιώσας. — La maxime contraire est de Plutarque.
[2] « *Plus quam spartiana nobilitate* » (CYPRIANI, *Vita Th. Camp.*, p. 17).
[3] « *Ne in tormentis deficerent* » (CAMPANELLA, *de Lib. prop.*, p. 15).

sut jamais rien. Philippe II mourut, Henri IV entra dans Paris. Avec Philippe, monarque plus puissant que glorieux, aussi taciturne que fourbe, aussi cruel que voluptueux, non moins dissimulé que superstitieux, monarque qui avait joué le premier rôle sur le théâtre de l'Europe, mais non le plus admiré ni le plus estimé, qui avait dépensé 6000 millions de ducats, et le sang de 20 millions de sujets, sans jamais avoir été sur un champ de bataille, qui avait concouru avec Torquemada à 6000 auto-da-fé, et que l'indépendance de sept petites provinces réduisit à la pénurie; avec Philippe II, s'évanouit le principe du despotisme en Europe. Par l'avénement de Henri IV, par l'édit de Nantes, la politique fut déclarée séparée, indépendante de la religion, et l'équilibre des Etats se trouva rétabli. Dans cet intervalle, de célèbres naissances compensèrent des morts célèbres. Mazzoni et Montaigne disparurent en même temps qu'Ercilla et Tasso; Patrizzi aussi, l'adversaire heureux du Stagirite, s'éteignit, mais comme la lampe d'Arioste, faute de cire ou d'huile.[1] La divine Providence daigna seconder le progrès des hommes qui pensaient. Gassendi et Descartes vinrent au monde, pendant que Bacon publiait ses Essais. Campanella et Cerda continuaient à vivre, bien qu'enfermés encore dans les geôles de Naples.

Ce qui se passa dans la prison romaine, entre la congrégation du Saint-Office et le philosophe napolitain, nous a été raconté succinctement par Scioppius, té-

[1] — Come il debil lume suole,
Cui cera manchi ed altro in che sia acceso. »
(Orl. Furioso, XXIV, 81).

moin du procès et du supplice. Après l'examen des pièces qu'on semble avoir comprises et expliquées plutôt avec une résolution arrêtée qu'impartialement,[1] on procéda aux interrogatoires qui se succédèrent rapidement.[2] Quand on crut avoir convaincu le criminel, on entreprit de le convertir; mais cela parut bientôt impossible. On le somma dès lors, sous peine de la vie, de déclarer que ses opinions étaient erronées, ses ouvrages impies et absurdes, faux en religion et en philosophie,[3] en un mot, de se rétracter sur tous les points. Les premiers théologiens[4] de Rome ne dédaignèrent pas de discuter avec lui et rivalisèrent d'habileté pour l'amener à leurs croyances et le subjuguer. Peut-être, après les vaines tentatives de San-Severina, le souverain pontife lui-même descendit-il à l'exhorter fraternellement,[5] dans l'espoir de faire tourner à la gloire de l'Eglise l'éclatante rétractation d'un incrédule si opiniâtre. Se rétracter,[6] il ne le pouvait sans mentir à ses convictions.[7] Quelquefois, entraîné par le désir de vivre, plus que par la crainte de mourir, il balançait, il flottait incertain,[8] comme Huss

[1] L'interprétation qu'on fit du titre de la *Bête triomphante* en est une preuve.

[2] « *Sæpius est examinatus* » SCIOPPIUS. Rien n'autorise à supposer que Bruno fut soumis à ce qu'on appelait le « rigoureux examen, » c'est-à-dire la torture. Ce moyen de procédure était inutile, puisqu'il n'y avait nul doute sur « l'intention. »

[3] « *Portenta.* » — « *Horrenda prorsùsque absurdissima* » SCIOP.

[4] « *Summi theologi* » SCIOP. — Parmi eux, le plus grand controversiste du temps, Bellarmin; esprit méthodique, écrivain remarquable par la précision du langage; aussi étranger aux invectives qu'opiniâtrément attaché aux principes ultramontains.

[5] « *Fraternè* » SCIOP.

[6] Sa philosophie lui semblait une vocation céleste, un apostolat; il méprisait les philosophes qui ne faisaient de la philosophie qu'un métier, « Messieurs les régents de philosophie » (DESCARTES. — Voy. *de Immenso*, p. 145).

[7] L'histoire de Dominis et de Molinos montra d'ailleurs que la rétractation ne procurait pas la liberté.

[8] RIXNER et SIBER (p. 233) expliquent la versatilité que Scioppius reproche

et Jérôme avaient fait. D'autres fois il tentait de se justifier, de se défendre, en raisonnant sans égard pour les hommes ni pour les choses, et répliquait avec une confiance inébranlable. Il ne renia point lâchement les affections qu'il avait vouées à certains protestants, ou à tel philosophe en discrédit. Seulement il faisait effort pour gagner du temps : quarante jours, puis quarante jours encore... [1] Comptait-il sur la mort du Grand-Inquisiteur, ou sur quelque autre accident propice? Dans cette voie il lassa, il épuisa la miséricorde du saint-office qui se crut joué.[2] Le 9 février 1600, il fut conduit au palais qu'habitait San-Severina. Là, en présence des plus illustres cardinaux, des plus savants théologiens, consulteurs du saint-office, personnages qui surpassaient tout le monde par leur âge, par l'expérience des affaires, par la connaissance de la théologie et du droit, en présence enfin du magistrat public, du gouverneur de Rome, Bruno fut forcé de s'agenouiller [3] et d'écouter sa sentence. Il fut excommunié so-

à Bruno, en disant : « L'Inquisition avait coutume de varier ses interrogatoires sur les mêmes griefs, de loin en loin, sans communiquer à l'accusé ses premières réponses, ses assertions primitives, que l'accusé lui-même peut-être ne se rappelait plus et que les juges entendaient à leur guise. »

[1] Durant ces intervalles, le saint-office était occupé à l'examen d'un grave différend, celui des jésuites et des dominicains au sujet de la Grâce. Le cardinal Madruce entendait les parties et leur défense, conférait avec les arbitres nommés et travaillait à l'invention de termes devenus célèbres, tels que *grâce suffisante*, *grâce efficace*, *grâce versatile*, *grâce concomitante*, *science moyenne*, *congruisme*, *pouvoir prochain*. L'événement de cette affaire épineuse fut de prescrire partout une difficile neutralité, sinon un silence impossible. Les interrogatoires de Bruno et les conférences nommées *de auxiliis* remplirent les années 1598 et 1599, mais ces dernières furent reprises après 1600 et après la mort de Clément VIII (Voy. Jacq.-Hyac. SERRY, *Hist. congreg. de auxiliis divinæ gratiæ*).

[2] « *Ut pontificem et inquisitionem* deluderet » SCIOP.

[3] « *Genubus flexis.* » — « *In ginocchio avanti di voi,* » dit Galilée aux cardinaux, pieds nus, en chemise....

lennellement et dégradé. Sa sentence, motivée sur un récit détaillé de sa vie, sur une analyse rigoureuse de ses écrits, sur l'inutilité des essais tentés pour le convaincre chrétiennement, cette sentence redoutable fut lentement et hautement prononcée. Les cachots de l'Inquisition s'ouvrirent, le condamné passa dans la prison civile; sous les yeux de cette auguste assemblée, la lecture finie, il fut remis aux huissiers du gouverneur. Le bras séculier, c'est-à-dire la police, fut invité à le punir avec autant de clémence qu'il se pourrait, et sans répandre de sang, « *ut quam clementissime et citrà sanguinis effusionem puniretur :* » formule reçue pour le supplice du feu. Un délai de huit jours encore lui fut accordé pour la confession de ses crimes. Comme il s'obstinait à n'en point avouer, on le mena enfin en grande pompe au Champ-de-Flore pour les expier; il y fut brûlé dans la journée du 17 *février* 1600. La tranquillité que cet homme, jeune encore,[1] et naturellement irascible, montra à l'heure où le jugement fut lu, ne l'abandonna qu'un seul instant. Après avoir entendu avec calme la longue sentence, un seul mot lui échappa : « Je soupçonne, dit-il en relevant la tête avec fierté, en quittant la posture de l'humiliation, —je soupçonne que vous prononcez cet arrêt avec plus de crainte que je ne l'entends,[2] *majori forsitan cum timore sententiam in me fertis quam ego accipiam.* » Ses yeux gardèrent leur feu, son front sa sérénité; sa démarche ne cessa

[1] Du moins en comparaison de « ce bon vieillard » de Galilée, *di questo buon vecchio.*

[2] N'affaiblissons pas la belle énergie de ce mot par les parallèles qu'on lui fit subir avec les réponses d'Anne du Bourg, d'Apollonius de Tyane, de Socrate.

d'être noble et assurée, en face d'un immense concours de peuple, et sa contenance fut toujours digne, même au sein du brasier. Quand le supplice fut accompli, les cendres de Bruno furent jetées au vent, afin « qu'il ne restât de lui sur la surface de la terre que la mémoire de son exécution. » En parlant ainsi, Scioppius lui-même ne peut lui refuser le témoignage d'une rare constance. Les dominicains pouvaient dégrader le moine; rien, ni promesses ni menaces, ni chaînes, ni flammes, rien ne vint à bout de dégrader le philosophe. Le pardon qui semble avoir manqué au cœur des juges, remplit peut-être les derniers jours, les derniers soupirs du condamné. Certes, si cette mort n'est pas une preuve de vérité quant aux doctrines, elle est du moins une marque de grandeur quant à l'âme.

Bruno se souvenait peut-être de maints passages où il avait défié la mort avec un stoïque dédain : *Pejor est morte timor ipse mortis*, etc. (II, p. 401).

Chi non mi fa temer fortuna o morte ? (II, p 16).

Voy. surtout I, p. 243, où Bruno, après avoir cité Ovide (*Métamorphoses* XV, 153–159, 165), et l'*Ecclésiaste* I, 9, prouve éloquemment que la perte de la vie n'est pas la perte de l'existence, *la jattura de l'essere, contra la qual pazzia crida ad alte voci la natura*. T. II, p. 367, il loue Epicure d'avoir appelé son dernier jour, *l'ultimo giorno*, le plus heureux jour de sa vie, *felicissimo giorno di nostra vita* (Comp. Cicéron, *de finib. bonor. et malor*. II, 30, et la note 39 de M. V. Le Clerc).

On raconte de même qu'Algieri, son compatriote, « effraya par sa constance et sa magnanimité les spectateurs de sa mort » (Voy. P. I, p. 21). — Walter Raleigh, mort sur l'échafaud, l'a dit : « Un homme qui pense ne peut que bien mourir.

Who oft doth think, must needs die well. »

IV

Après avoir raconté simplement, à l'aide d'un très-petit nombre d'imparfaites notices, la fin tragique de Bruno, il nous reste à passer brièvement en revue plusieurs points qui s'y rapportent et qui ont occupé, dans les deux derniers siècles, une foule d'écrivains estimables.

L'anecdote du crucifix doit être rappelée en premier lieu. Devant le bûcher, dit-on, un crucifix fut présenté à Bruno, qui, loin de le porter à ses lèvres, détourna la tête. Pareil mouvement fut attribué avant lui à Ricetto,[1] après lui à Vanini. Tout en plaignant Bruno, demandons-nous s'il pouvait lui être facile d'aimer un symbole qu'il avait vu servir d'étendard sanglant aux ligueurs, et que Philippe II serrait dans sa main gauche, chaque fois qu'il signait d'infâmes ordonnances? Pouvait-il accueillir avec une joie franche l'image de Dieu offerte par ceux qu'il appelait, à tort peut-être, ses bourreaux? Oui, Bruno eût mieux fait de mourir dans l'humble foi de l'Evangile et en répétant les di-

[1] « Ricetto fut mis lié et garrotté en une gondole. Il y avait un certain prestre qui allait avecque eux, lequel lui présentant un crucifix de bois à baiser, l'admonestait de se réduire, pour mourir en la grâce de Dieu, en se réconciliant à la sainte épouse de Jésus-Christ, à savoir l'Eglise romaine. Mais Ricetto, *rejetant le bois*, pria le pauvre prestre et les autres de la compagnie à se désespérer des lacs du Diable, et venir à Jésus-Christ pour vivre selon l'Esprit, et non selon la chair » (*Martyrologe de Genève*, p. 573). Ceux qui ont fait de Bruno un calviniste ont cru qu'il avait repoussé le crucifix parce qu'il y voyait une marque d'idolâtrie, conformément à cet article du décalogue : « Tu ne te feras point d'image taillée, ni aucune ressemblance, etc. » (*Exode* XX, 5). Ils ont pensé qu'il n'eût pas de même répudié la croix. Il est inutile d'ajouter que le philosophe attachait peu d'importance à cette distinction, qui semblait alors fondamentale.

vines paroles du Christ : *Mon Père, je remets mon esprit entre tes mains!*... Mais tout chrétien à son tour doit convenir que ce trépas fut exempt de faiblesse à la fois et d'orgueil, que c'était vaincre la mort sans répugnance et sans ostentation. Quand Bartoccio s'écria en 1569 du sein des flammes : « Victoire, victoire! » ses ennemis mêmes furent étonnés ; le silence impassible de Bruno est plus imposant. Et s'il est vrai que pendant ces longues heures il redisait les mots de Plotin expirant : « Je fais un dernier effort pour ramener ce qu'il y a de divin en moi à ce qu'il y a de divin dans l'univers ; » [1] si telle paraît être la manière dont meurt un panthéiste, mérite-t-elle notre colère?

Autre anecdote. Un jour Bruno avait dit à Londres, [2] en plaisantant, que s'il lui arrivait de mourir en terre catholique-romaine, fût-ce à midi, ses restes seraient accompagnés de cinquante ou cent torches. Cette prédiction s'est accomplie, comme l'ont remarqué certains critiques, d'une façon prodigieuse. Un mot que Bruno s'adressait comme encouragement, et dont il avait fait en quelque sorte sa devise, a trouvé aussi, selon d'autres biographes, une sinistre application : « Si Dieu te touche, tu seras un feu ardent,

« Nam tangente Deo, fervidus ignis eris. » [3]

[1] « Πειρᾶσθαι τὸ ἐν ἡμῖν θεῖον ἀνάγειν πρὸς τὸ ἐν τῷ παντὶ θεῖον » (*Porphyr. Vit. Plotin.* — Voy. aussi M. Barth. Saint-Hilaire, *de l'école d'Alexandrie*, p. XXXIV, 1845).—Bruno croyait, comme Montaigne, ce jour un « maître jour, juge de tous les autres » (Voy. *Essais*, II, 16, éd. V. Le Clerc). Il se rappela plusieurs fois le principe de Pythagore (par ex. I, p. 283), qu'il ne faut pas craindre la mort, qu'il faut s'attendre au changement. — « Je fends les cieux et m'élève à l'infini,

» Ma fendo i cieli, e a l'infinito m'ergo » (II, 16).

[2] I, p. 199.

[3] Cette pensée brillante a été rapprochée du mot d'Ovide : *Est Deus in nobis;*

C'est dans le Champ-de-Flore que l'auto-da-fé fut exécuté. Or, c'est de cette place que Bruno avait dit, à Londres aussi, qu'elle était le rendez-vous de la canaille de Rome.[1] Sur cette place qui est située en face du théâtre de Pompée, et où le cadavre de Dominis fut brûlé plus tard, en 1624, avait retenti jadis le cri des gladiateurs : César, ceux qui vont mourir te saluent, *Ave, Cæsar, morituri te salutant*; ce cri qui y fut renouvelé, pendant le moyen-âge, par les magiciens et les athées, dans une autre sorte de spectacle.

La date du supplice n'est pas moins notable que le lieu. L'année 1600 marque en philosophie une ère nouvelle, pour ainsi dire inaugurée par l'auto-da-fé du Nolain. Dans les fastes de la papauté, elle est signalée par un jubilé solennel. Chose singulière ! au moment où Philippe II venait d'être enseveli, Clément VIII crut toucher à l'heure où l'ancienne foi allait reprendre tout son empire. Henri IV ayant fait sa soumission, le pontife chargea un apôtre dont la mansuétude égalait le zèle, François de Sales, d'aller jusque dans Genève tenter le vieux Théodore de Bèze, et lui offrir une pension de 4,000 écus. Le 1er janvier, Clément VIII commença par l'ouverture de la Porte-Sainte une longue suite de cérémonies dont la mémoire survécut à son pontificat. L'af-

agitante calescimus illo. Bruno l'explique quelque part (II, p. 368) en disant : « Vulcain habite dans tous ceux qui aiment, *in tutti gli amanti è questo fabro Vulcano*. » On peut, en l'appliquant par allégorie à la mort de Bruno, la comparer à l'inscription que Hug. Grotius fit en l'honneur de Jeanne d'Arc :

Nec fas est de morte queri; namque ignea tota
Aut nunquam, aut solo debuit igne mori !

[1] I, p. 148.

fluence des peuples n'était pas moindre que la magnificence des fêtes pieuses de la ville éternelle. Ceux qui n'étaient pas venus pour gagner des indulgences, étaient attirés par la curiosité, et parmi ces derniers un grand nombre de protestants, comme le prince Frédéric de Wurtemberg. Toute cette foule confuse de riches et de pauvres, dont les flots rappelaient les plus beaux jubilés, assista à l'horrible scène du Champ-de-Flore. Des auteurs favorables à Bruno, et quelque peu superstitieux, ont fait observer que cette même année fut plus funeste qu'aucune autre aux cardinaux. Le 1er janvier mourut le Polonais Radzivil, le 2 le Vénitien Prioli, le 20 février l'Espagnol Iñigo d'Avalos, en avril l'Italien Madrucci, puis Deza, ensuite André d'Autriche, enfin beaucoup de princes de l'Eglise.

Bien d'autres circonstances ont tourmenté les historiens qui nous ont précédé. Des amateurs de curiosités inutiles ont manifesté quelque surprise de ce qu'avant de brûler le Nolain, on ne l'eût pas décapité comme Carnesechi, qu'on ne l'eût pas pendu comme Paleario, qu'on ne l'eût pas étranglé comme Monti, qu'on ne lui eût pas percé la langue comme à Gamba, de peur qu'il ne haranguât les assistants. Nous sommes surpris, pour notre part, que Lacroze, cédant à cette manie, n'ait pas établi de parallèle entre la fin de Bruno et celle d'un gentilhomme polonais, Casimir Leszinski, accusé d'athéisme et condamné à mort par la diète de Grodno. « Le corps, dit Lacroze lui-même, fut brûlé (le prétendu athée eut la tête tranchée avant d'être brûlé), et ses cendres furent mises dans un canon qu'on tira en l'air du côté de

la Tartarie... »[1] Comment peut-on se plaire à parcourir cette galerie de sombres tableaux?

Après la question de savoir si l'on coupa la langue à Bruno, s'est présentée celle de rechercher si on le vêtit du san-benito, c'est-à-dire de cette chemise de soufre, en forme de scapulaire, qui a sur chacune de ses pièces une croix de Saint-André, des flammes et des diables. Le san-benito était mis à tout le monde; et pour Bruno il était propre, selon la remarque d'un antiquaire, à lui rappeler qu'il avait dédaigné le crucifix, nié les flammes éternelles et loué Satan.

Une discussion plus sérieuse s'est élevée, lorsque deux auteurs italiens ont avancé que Bruno avait été brûlé en effigie, c'est-à-dire que la police avait fait faire, soit en carton, soit en paille, un mannequin de la stature de Bruno, l'avait fait habiller de son costume ordinaire, lui avait fait mettre le masque le plus ressemblant; et qu'au-dessous du tableau qui portait le jugement écrit en gros caractères, elle avait fait monter ce même mannequin sur un bûcher, où il avait semblé souffrir d'affreuses douleurs. D'où il résulterait que le supplice de Bruno n'eût aussi été qu'une « historiette. »[2] Témoin oculaire des derniers moments de notre philosophe, Scioppius ne permet pas d'accorder le moindre crédit à l'hypothèse d'une exécution en effigie, simulacre charitable auquel un tribunal du XVI[e] siècle ne recourait que malgré lui. Du reste, ni Haym, ni Qua-

[1] Lacroze, *Entretiens*, p. 424.

[2] C'est par ce terme que J. de Maistre désigne les souffrances endurées, dit-on, par Galilée au palais de l'Inquisition.

drio[1] ne nous ont dit ce que le véritable Bruno devint après cette fiction des hautes-œuvres. L'érudit Clément a cru leur venir en aide, en disant : « Peut-être trouvaient-ils le feu trop violent pour un enthousiaste, et croyaient-ils qu'on aurait pu se contenter de brûler son portrait et d'envoyer l'individu aux Petites-Maisons. »[2]

On est affligé de voir à quel excès d'indifférence les savants sont capables de parvenir. Comment ceux qui ont blâmé Bèze d'avoir dit à propos de Caroli, un des adversaires de Calvin : « Il est mort misérablement à Rome, dedans un hôpital, pour servir d'exemple à ceux qui se révoltent de Jésus-Christ, pour suivre un maître qui récompense si mal ses serviteurs, et en ce monde et en l'autre; » comment apprécieront-ils l'auteur qui, en sortant du Champ-de-Flore, ne put retenir ce trait de barbare ironie : « *Sic ustulatus misere periit*... Ainsi, grillé tout vif, il a péri misérablement, afin qu'il pût raconter, dans les autres mondes inventés par lui,[3] de quelle manière les Romains en usaient avec les blasphémateurs. » Après cette réflexion révoltante, Fusilius[4] se croit autorisé à prouver en détail que ces victimes n'étaient pas consumées par le feu, mais étouffées par la fumée : « car,

[1] HAYM, *Notiz. de' libri rar.*, f. 184. — QUADRIO, *stor. e rag. d'ogni poesia.*

[2] Ceci rappelle la remarque de l'Etoile au sujet de Geoffr. Vallée : « 1574. En cette année, un misérable athéiste et fou (comme l'un n'est jamais sans l'autre), G. Vallée, natif d'Orléans, fut pendu et étranglé à Paris. Plusieurs des juges étaient d'avis de le confiner dans un monastère comme un vrai fou, tel qu'il était et se montra lorsqu'on le mena au supplice. »

[3] Combien cette allusion est plus froidement cruelle que le sobriquet de *Circulator*, donné à Harvey par les antagonistes de la circulation du sang!

[4] FUS., *Mastigophorus* (à propos de Vanini).

dit-il, le feu est plus froid que chaud. » Heureusement ces exemples étaient des exceptions dans les rangs des humanistes. Ils se plaisaient à rendre élégamment « brûlé » par « dévoué à Vulcain,[1] à la divinité boiteuse; » ils se prêtaient, quelquefois par vanité d'érudits, à justifier l'Inquisition avec des extraits de Cicéron ou de Sénèque;[2] mais plus souvent ils rappelaient à leurs contemporains les règles de l'équité, les avantages de la douceur, la maxime du sénat romain : Aux dieux le soin de venger leurs offenses, *Deorum offensæ Diis curæ!*

Quoiqu'on eût dit que, les cendres de Bruno jetées au vent, il ne resterait de lui sur la surface de la terre que la mémoire de son exécution, cependant trois ans après sa mort, le 7 août 1603, les dominicains, les maîtres de l'Inquisition, s'occupèrent encore une fois de lui. Jean-Marie Brasichellensis, maire du sacré-palais, fit inscrire dans l'*Index expurgatoire* tous ses écrits sans distinction, ceux qui regardaient l'inoffensif Art de Lulle, comme ses poésies, ses satires, ses ouvrages de métaphysique. On s'étonne que cette sentence ait suivi, et non précédé l'autre; mais on s'étonne surtout que l'historien des dominicains, frère Echard, se soit prévalu de ce fait pour conclure que « Bruno ne fut traité par personne plus sévèrement que par les frères Prêcheurs, et,

[1] *Vulcano devotus.* — « *Tardipedi Deo dandum, infelicibus ustulandum lignis* » SCIOPPIUS.

[2] « *Quidquid est pestiferum, amputetur* » (Philipp., VIII). — « *Corrigi nequeunt, tollantur è cœtu mortalium* » (de Ira, XV).

conséquemment, qu'il n'appartint jamais à cet ordre. »[1]

La condamnation des livres de Bruno fut approuvée par le même pape qui avait signé son arrêt de mort. On s'est demandé quelquefois pourquoi Clément VIII n'usa pas de sa prérogative contre la décision du saint-office, ou pourquoi il n'en légua pas l'exécution à Paul V?[2] Le règne d'Aldobrandini fut, en effet, un des plus recommandables des temps modernes. C'était un esprit prodigieusement actif, infatigable; administrateur exercé, adroit, jaloux de gouverner par lui-même; politique persévérant, circonspect jusqu'à la taciturnité,[3] rarement enclin à « une duplicité innocente; » ennemi de l'Espagne autant que des Médicis. Il fut en état de rétablir l'harmonie entre la France et l'Espagne, de rompre l'alliance de Henri IV avec l'Angleterre et la Hollande, de conclure la paix de Vervins, d'enlever le duché de Ferrare, et de préparer une expédition contre la Turquie, pendant qu'il recevait les députés du patriarche d'Alexandrie, qui abjurait l'eutychianisme, et ceux des Grecs-Unis de Pologne, qui quittaient l'Eglise russe pour l'Eglise de Rome.[4] A l'égard des doctrines et des querelles d'opinions, Clément ne se montrait pas moins habile; il sut apaiser l'ardente

[1] « *Ex his inferas quisquis tandem ille fuerit, à nullis severius quam à nostris habitum fuisse.* »

[2] Paul V fit décapiter Piccinardi sur le pont de Saint-Ange, parce qu'il avait sottement comparé Clément VIII à l'empereur Tibère; mais, en même temps, il ne cessa de se plaindre « de l'indolence » de son saint prédécesseur.

[3] « *Eo ingenio Clemens erat, ut licet, Quintii Fabii exemplo, in gravissimis negotiis nimia cunctatione uti videretur, tamen nihil abjectum, cuncta excelsâ mente gerens, prudentiâ et dexteritate quandoque assequebatur, quæ vi atque impetu obtineri minime poterant* » MOROSINI, *Histor. Venet.*, l. XVI).

[4] « *Ruthenis receptis,* » lit-on sur la belle médaille frappée en 1596.

dispute sur la grâce, entre Bannez et Molina, entre les dominicains soutenus par l'Espagne et les jésuites protégés par la France, dispute qu'il ne parvint pas pourtant à éteindre,[1] puisqu'elle porta ses troubles jusque dans le XVIII[e] siècle. Il traitait personnellement les hérétiques et les philosophes avec une indulgence bienveillante, quoiqu'il combattit officiellement leurs principes;[2] il plaça Alde-Manuce jeune à la tête de l'imprimerie du Vatican, il attacha à sa personne Césalpin décrié comme athée, et lui permit de lire les ouvrages de botanique composés par les protestants; il appela Patritius à Rome, pour le combler de faveurs. Mais une altération sensible, un véritable déclin frappa ses facultés après dix années de gouvernement, et cet état empira journellement par suite des chagrins que le procès du molinisme lui causait. Le mécontentement des jésuites l'exaspérait et le navrait tour-à-tour : « ils osent tout, disait-il, *omnia audent, omnia audent.* »[3] Pour les réfuter savamment, il se plongea, malgré les difficultés de l'âge et les prières de Bellarmin,[4] dans

[1] On sait que Clément voulut se déclarer contre les jésuites, et que la mort seule l'en empêcha : d'où l'on a inféré qu'il fut empoisonné. Ce point n'a jamais été tout à fait éclairci. La vérité est qu'il mourut subitement le 3 mars 1605. « *Neque vero præter fidem est*, Socios (*Jesu*), *tametsi aliunde religiosos ac pios, in illis rerum suarum angustiis*, humani aliquid passos esse » (Serry, *Hist. de auxiliis divinæ gratiæ*, p. 872).

[2] Il voulait, dit Scioppius, que les cardinaux et les prélats de sa cour les reçussent avec toutes sortes d'humanité.

[3] Les jésuites, dit-on, le menacèrent. « L'infaillibilité de Clément n'est pas chose évidente ; on n'est pas obligé de croire, comme un article de foi, qu'il est le légitime successeur de saint Pierre » (Voy. Serry, l. 1, p. 271-277).

[4] Serry, l. 1, p. 272. — Bellarmin représenta à Clément que les fatigues d'un semblable travail useraient le reste de ses forces, et que saint Augustin peut-être n'avait pas embrassé toute la question. Serry, docteur de Sorbonne, qui rapporte ces faits, composa son histoire avec les pièces conservées au Vatican.

une étude sérieuse des œuvres de saint Augustin. Sa santé exigea enfin qu'il abandonnât les affaires politiques à P. Aldobrandini, son neveu, qui ne fit qu'irriter les grands, et allumer des dissentiments domestiques. Le soin des intérêts spirituels échut à San-Severina et à Bellarmin, deux cardinaux illustres, mais qui ressemblent peu aux Lambertini et aux Ganganelli. San-Severina se chargea des questions religieuses; Bellarmin, créé cardinal l'année où Bruno fut transféré à Rome (1598), veilla aux questions scientifiques et philosophiques. Sous l'empire de Bellarmin, dont les préjugés étaient ceux d'un grand homme,[1] les divergences philosophiques furent sévèrement censurées, Patritius[2] fut obligé de se rétracter, les livres de Télésio[3] furent mis à l'*index*; l'ouvrage même de Campanella contre les athées fut déféré à l'Inquisition; les œuvres de Damien, auteur hostile à la philosophie au XIe siècle, furent publiées par le cardinal Cajétan et répandues avec profusion. Clément allait céder aux instances de Patritius, et fonder une chaire de philosophie platonicienne dans le collége de la Sapience, quand Bellarmin survint et s'y opposa victorieusement. Il y a plus : Bellarmin, protecteur du péripatétisme, interdit même certains écrits d'Aristote, et sut assez influer, par le cardinal d'Ossat, sur Henri IV, pour que ce roi entreprît dans le même temps de ré-

[1] Je n'ignore pas que Bellarmin avait plus d'intelligence que de caractère, et qu'il ne montra ni fermeté ni indépendance dans les processions militaires des Ligueurs de Paris; mais ce controversiste étonnant aimait sérieusement la paix (*une once de paix*, disait-il, *vaut mieux qu'une livre de victoire*), et pratiquait la vertu avec humilité.

[2] Patritius était de ceux qui soutenaient leur opinion, comme Panurge, « jusqu'au feu exclusivement. »

[3] La meilleure édition de Télésio venait de paraître à Genève.

former l'enseignement de la philosophie, et défendit au noble Vénitien Prioli de venir exposer le platonisme à Paris.[1] Pour arracher à un pontife aussi sagement modéré que Clément VIII la condamnation de Bruno, le dominicain San-Severina s'appuyait donc sur le concours du jésuite Bellarmin. La seule prévention passionnée qu'eut ce pape pouvait d'ailleurs être aisément tournée contre le Nolain : je veux dire sa haine pour Elisabeth, « cette vieille femme, disait-il, qui devait estre mesprisée de ceux-là même à qui elle s'était adonnée. » Scioppius, une de ses créatures, pouvait l'indisposer en l'entretenant des succès que Bruno avait eus dans la patrie de Copernic.[2] Il semble donc que la vieillesse du vénérable chef de l'Eglise fut obsédée et entraînée par des représentations fanatiques, et que cet holocauste, qui dans les sanglantes annales du XVI[e] siècle n'est qu'une tache de sang de plus, ne doit pas flétrir la mémoire de Clément.

Autant il est équitable de justifier un caractère qui n'avait rien de draconien, autant il est difficile d'absoudre entièrement l'Inquisition. N'imitons pas, cependant, nos devanciers, en dressant un acte formel d'accusation

[1] Voy. d'OSSAT, *Lettre XCVI*. — Peut-être fut-il aussi question d'Elisabeth et de Bruno, le lendemain du supplice de ce dernier, lorsque Clément VIII dit au cardinal d'Ossat « qu'il estoit fort marri de ce que Henri IV avait naguère fait pair de France le sieur de la Trimouille qu'il savait estre hérétique » (Lettre du 19 février 1600). D'Ossat, au surplus, n'était étranger ni au protestantisme, ni à la philosophie. Dans sa jeunesse, il avait défendu Ramus contre Charpentier (GOUJET, *Mém. sur le collége de France*, II, p. 81); plus tard, il soutint l'hérétique Béarnais contre les Ligueurs (d'ORLÉANS, *Réponses des vrais catholiques*, p. 230).

[2] Nous montrerons ci-dessous que Bruno fut persécuté particulièrement en qualité de copernicien, et nous rappellerons que c'est sur la proposition de Bellarmin que l'Inquisition interdit à Galilée de renouveler le système de l'astronome allemand.

contre des juges qui, selon Brucker, étaient plus sévères que Minos et Rhadamante.[1] Le système pénal de cette cour, qui en Italie était rarement atroce,[2] est jugé sans appel par la religion et par la philosophie, dont l'arrêt est identique.[3] La religion se plaint d'avoir été méconnue, mal comprise : ne charge-t-elle point ses pasteurs de la faire aimer à force de pardon et de mansuétude, et de faire honorer Dieu, au lieu de le venger? de convier, par la charité et la persuasion, aux félicités du ciel, et non pas d'anticiper sur les tortures de l'enfer? La religion se plaint de l'abus qu'on a fait de la parabole du festin, du précepte « Contrains-les d'entrer; »[4] du sens qu'on a prêté à ce mot : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive; » puis à cette autre parole : « Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors, et il séchera, et on le ramassera pour le jeter au feu et le brûler. » La religion rappelle à ses ministres ce que Jésus-Christ dit à ses disciples, lorsqu'ils voulurent faire descendre le feu céleste sur un village de Samarie qui leur avait fait mauvais accueil : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes nés! » Le langage tenu par la philosophie ne diffère pas des plaintes de la religion. Il

[1] « *Ipso Minoe et Rhadamanto severiores* » (*Hist. phil.*, t. V, P. II, p. 29); « *I ministri del rigoroso et implacabile Plutone* » (BRUNO, II, p. 210).

[2] Dice que fue atrocidad,
Pero que no fue delito.
(LOPE DE VEGA.)

[3] Alterius sic
Altera poscit opem res et conjurat amice.

[4] Justin-le-Martyr fut, avant Tertullien, de l'avis qu'il est irréligieux de forcer à la religion, « *contra religionem esse cogere ad religionem.* »

est contradictoire de punir un crime spirituel par une peine corporelle, une diversité d'opinion par un supplice matériel. Il est contradictoire d'apaiser la colère divine avec le sang des hommes, et d'exercer des rigueurs inhumaines au nom d'un pouvoir dont la racine est dans le ciel. Il est injuste de traiter ceux qui ont erré dans leurs spéculations ou leurs rêves,[1] plus rigoureusement que ceux qui ont troublé la tranquillité, la sûreté de l'état, ou attenté à la moralité publique.[2] Il est imprudent de prétendre rassurer les consciences timides, en les effrayant par un spectacle douloureux, fait pour exciter la sympathie; de vouloir affermir le règne de Dieu, en aspirant à gouverner despotiquement les consciences; de croire sauver la foi, en lui sacrifiant ceux qui ont semblé la menacer, et dont les erreurs acquièrent ainsi un prestige plus dangereux. La religion et la philosophie ont pitié du juge, aveuglé par une illusion ou une prévention passionnée; mais elles réservent aux victimes une compassion plus tendre.

V

De tous les problèmes relatifs à la mort de Bruno, le plus controversé, c'est la recherche des motifs de sa condamnation. Etait-ce pour crime d'apostasie? pour

[1] « *Nugæ*, » Scioppius. Huygens, selon lequel ces *nugæ* sont des *conjecturæ*, défend Bruno contre Scioppius, en disant : « *Ad magis idoneos judices provocamus* (*Cosmotheoros*, p. 7).

[2] Voy. Montesquieu, *Esprit des lois*, l. XII, c. 4, 5.

hérésie? pour athéisme? La plupart des historiens ont divisé ces trois sortes de griefs, tandis qu'il fallait les réunir.

Le droit canon du moyen-âge établissait deux genres d'apostasie. Le premier était général (*apostasia infidelitatis vel incredulitatis*), et signifiait un abandon total de la foi et de la loi de Dieu.[1] Le second, particulier, s'appelait surérogatoire, parce qu'il ajoutait un nouveau degré de culpabilité au premier (*apostasia ordinis sive irregularitatis*) : il consistait dans la violation des vœux monastiques, dans la désertion de l'ordre religieux où l'on avait fait profession. Or, il est évident que Bruno, ayant quitté sans dispense légitime l'ordre de Saint-Dominique, et étant retourné de sa propre autorité à l'état laïque, était coupable d'apostasie monacale. Mais il est notoire en même temps que cette espèce d'apostasie était soumise à la juridiction de l'ordre, et non point de l'Inquisition. Puisque Bruno fut jugé par l'Inquisition, il était donc accusé aussi d'apostasie générale.

Méritait-il cette accusation au même titre, par exemple, que l'empereur Julien, quittant ostensiblement le christianisme pour la philosophie d'Alexandrie? Si l'on n'est apostat d'infidélité qu'autant qu'on embrasse publiquement une autre foi, et qu'on professe une fausse religion, Bruno ne doit pas recevoir cette qualification. Il n'embrassa nulle part le calvinisme ou le luthéranisme; à Marbourg comme à Paris, il s'intitulait Doc-

[1] Ce titre comprend l'apostasie *à fide* et celle *à mandatis Dei. A fide* signifie abjuration pleine et entière; *à mandatis Dei*, violation de la loi divine avec persistance dans la croyance orthodoxe.



teur en théologie romaine. Mais si ce nom convient à qui cesse de croire et de pratiquer tout ce que l'Eglise croit et pratique, à qui doute de tel article de foi, nie tel autre, dédaigne tel précepte, tel conseil, en un mot, si l'hérétique est apostat, alors Bruno fut apostat à plusieurs égards.

Passons en revue ses hérésies. En 1599, il était à la fois facile et difficile de le faire : facile, parce que Bruno pensait sur très-peu d'articles de même que l'Eglise de Rome ; et difficile,[1] parce qu'il ne pensait ni comme Calvin, ni comme Luther. Aussi, chose digne de remarque, fut-il déclaré hérésiarque ou chef de secte, plutôt qu'hérétique et schismatique. « S'il n'avait été que sectateur de Luther, nous dit l'abréviateur de la sentence inquisitoriale, on en aurait usé avec plus de douceur, quoiqu'on dût traiter durement des gens qui ne périssent que parce qu'ils veulent périr. » Bruno était protestant, sans être chrétien évangélique, sans être de ceux dont l'Hôpital disait[2] : « Ils sont chrétiens comme nous, et baptisés ; » de ceux qui, suivant Henri IV,[3] « croient fermement tout ce qui est contenu dans le Vieux et le Nouveau-Testament, dans le Symbole des Apôtres, dans l'abrégé de la Foi composé par les anciens Pères. » Bruno protestait à sa manière ; il s'aventurait à ériger, à côté de l'Eglise catholique, au milieu des églises dissidentes, une nouvelle autorité morale, indépendante et universelle, un nouveau ministère spirituel, savoir,

[1] Une autre difficulté dont, du reste, l'Inquisition ne tint nul compte, c'est la distinction à faire entre les opinions personnelles de Bruno et celles qu'il met dans la bouche de ses interlocuteurs, et qu'il oublie parfois de réfuter.

[2] Au colloque de Poissy.

[3] Voy. le *Manifeste de Bergerac* chez DE THOU, l. LXXXI.

la philosophie. Tentative qui parut si grave à ses juges et si dangereuse, que Scioppius ne balança point à mettre Bruno sur la même ligne que Luther, et au même degré de criminalité. « Luther, ce cinquième évangéliste, » ce faux prophète, ce troisième Elie, eût été traité par » les Romains de la même façon que Bruno vient de » l'être. Ces deux monstres n'ont pas enseigné le même » genre d'absurdités ou d'horreurs, mais ce qu'ils ont » enseigné est également erroné et abominable. Lu- » ther eût été brûlé pour ses prétendus dogmes et ora- » cles; Bruno l'a été pour avoir soutenu toutes les abo- » minations qu'avancèrent jamais les philosophes païens » et les hérétiques tant anciens que modernes. Celui-ci » l'a été, celui-là l'eût été, parce qu'il n'est pas permis » à chacun de croire et de professer ce qui lui plaît, » *non licere unicuique quidvis et credere et profiteri.* » Que de choses ces mots font entendre? Et d'abord, les Allemands se trompèrent aussi bien que les Italiens, spectateurs du supplice,[1] quand ils prétendirent que Bruno fut « réduit en cendres à titre de luthérien. » En second lieu, les véritables protestants durent tenir leur cause séparée de celle de Bruno, qui tendait à un but réprouvé par eux.[2] Evidemment, c'est la liberté en fait d'investigation scientifique que l'Inquisition punit dans Bruno, à la fois pour l'usage et

[1] « Si vous vous trouviez en ce moment à Rome, écrit Scioppius, vous entendriez dire à tous les Italiens qu'on a brûlé un luthérien, ce qui ne vous confirmerait pas peu dans l'opinion où vous êtes de notre cruauté. Mais il faut que vous sachiez que les Italiens ne sont pas fort habiles dans le discernement des hérétiques. Ils les appellent indifféremment tous luthériens. »

[2] Quelques-uns le sentirent si bien qu'ils allèrent jusqu'à donner Bruno pour auteur du traité *de Tribus impostoribus* (Voy. Lacroze, *Entretiens*; Placcius, *Theatr. anonym. et pseudonym.*, p. 188). Comp. P. II, p. 60, note 3.

pour l'abus : *non licere unicuique quidvis et credere et profiteri*. Si le Nolain était hérétique, c'était en vue de la pensée, à cause de l'esprit humain, et non dans l'intérêt d'une communauté religieuse, ni par dévouement à une église établie soit en deçà, soit au delà des Alpes. « Il s'exprimait philosophiquement sur les matières de la foi, » dit expressément l'acte de Venise.[1] Disons mieux : il s'efforçait d'expliquer en philosophe certains dogmes chrétiens. Le système qu'il appliquait à une entreprise aussi téméraire que devait l'être au XVIe siècle l'examen philosophique des religions, ce système était la doctrine de Pythagore, modifiée par celle de Platon, et plus encore par celle des Alexandrins. Ainsi se conçoivent la plupart des hérésies que l'Inquisition ne lui reprocha pas sans raison ; ainsi se comprend la hardiesse de rapprocher l'idée du Saint-Esprit de celle de l'âme du monde,[2] l'idée de l'inspiration sacrée de celle de l'animation de l'univers : c'était une conséquence naturelle du point de vue auquel Bruno envisageait tous les objets, une suite des efforts par lesquels il cherchait à assimiler et à concilier les oppositions, à identifier les contraires. Le même procédé reparaît dans une autre hérésie : celle qui consiste à comparer Moïse, les prophètes, les apôtres, le Christ même aux mages, aux hiérophantes, aux sages et aux législateurs qui honorèrent le polythéisme. Aux yeux de Bruno, les uns et les autres sont organes du même

[1] Bruno, en effet, ne cesse de dire : « Je raisonne en philosophe, et non en théologien, *come puro naturale*. » I, p. 258 ; II, p. 380.

[2] Hérésie déjà reprochée à Abélard (Voy. M. de Rémusat, *Abélard*, t. I, et M. V. Le Clerc, *Pensées de Platon*, p. 254).

Esprit, interprètes de la même Divinité, symboles et représentants d'une même puissance, d'une même gloire. La barrière qui sépare le peuple de Dieu des nations païennes doit donc tomber : celles-ci ont le même créateur que celui-là, et Adam[1] signifiant terre,

[1] Cette opinion surtout fut reprochée à Bruno. Paracelse l'avait cependant exprimée avant lui (*de Phil. sagac.*, l. I, c. 1), pendant que l'avocat Féron s'occupait de faire un écusson à Adam, avec une devise tirée d'Ovide. Plusieurs circonstances déterminèrent Bruno : la découverte de l'Amérique, qui fit douter bien des gens de la généalogie humaine rapportée par l'Ancien-Testament ; la différence des deux documents mosaïques sur l'origine des hommes, documents appelés du nom particulier qu'y porte Dieu, l'un Elohim (*Genèse*, c. I, v. 27), l'autre Jéhova (*Gen.*, c. II, v. 7-23) ; enfin le mot d'Adam, qui n'est pas un nom propre, mais qui, primitivement, a un sens fort large, et prête à l'allégorie et au symbole (Voy. les Dictionn. de Gesenins et de Winer, s. v. אדם). — Là ou l'Inquisition ne voyait qu'une grossière impiété, la science moderne reconnaît le germe d'un système d'interprétation, dont bien d'autres ont abusé depuis autant que Bruno, sans que l'Eglise ait songé à les condamner, d'un système conçu par Origène et agrandi par Bochart, Gale, Cudworth, comme par Fr. Bacon, Huet et Vico. Le nom de Huet fixe ici l'attention, comme étant parfaitement orthodoxe et sans cesse prôné par la Société de Jésus. Pour cet apologiste du christianisme, qu'est-ce que la mythologie, la religion païenne ? « Une pure ébauche, une simple imitation de l'Histoire sainte, *mera adumbratio sacræ Historiæ* (*Alnetanæ quæstiones*, p. 310). De même que l'orientaliste Bochart crut démontrer la conformité de la fable avec l'Histoire sainte par la ressemblance des noms, dont il cherchait l'étymologie dans les langues de l'Asie, de même Huet, tout en combattant son compatriote et son maître, voulut prouver cette conformité par la ressemblance des événements, des usages, des doctrines, des faits extérieurs. En quoi ces deux procédés diffèrent-ils ? Au fond, c'est le même système d'analogies et d'inductions. Bruno, pour qui les religions sont des ombres, *umbræ*, de grandes notions de vérité et de justice :

« Sic veri ac justi normæ corrupta remansit
» Fabula. . . . . »

ne poussa pas plus loin que l'évêque d'Avranches l'application de cette méthode, non moins ingénieuse qu'arbitraire. « Le Christ est né d'une Vierge, comme Minerve est sortie du cerveau de Jupiter, et Bacchus de sa cuisse. » Cette similitude, ce parallèle est... non pas de Bruno, mais de Huet (*Alnet. quæst.*, l. II, c. 15). — Qu'on nous permette de rappeler un dernier trait de famille qui unit Huet à Bruno. Comme ce dernier était possédé de l'idée, du désir de retrouver les personnages et les doctrines des philosophies et des religions anciennes dans les héros et les connaissances de l'Egypte, Huet croyait découvrir Moïse et ses enseignements sous les costumes et les expressions de toute autre civilisation de l'antiquité. L'Egypte a été, selon Bruno, l'institutrice de Moïse, de Pythagore, de Platon, de Ptolémée, de Plotin ; l'Egypte a été la patrie d'Hermès

homme, il doit y avoir eu plusieurs Adams, plusieurs pères et types des humains, comme il y eut plusieurs

et d'Isis; les Egyptiens ont été déclarés par Philon, l'apologiste passionné du peuple hébreu, la nation la plus sage et la plus savante, ἔθνος πολυσοφώτατον (*de Circumcis.*, p. 625). C'est parce qu'il présentait Moïse comme un élève des Egyptiens, comme un élève d'un génie admirable (I, p. 276; II, p. 12, 13, 228, 229, 232, 236, 268, *Opp. it.*); c'est parce qu'il avait dit de lui « *caluisse oraculo babylonico*, » après en avoir appelé à saint Luc (*Act. apost.* VII, 22 : « Moïse fut instruit dans toutes les sciences des Egyptiens, πάσῃ σοφίᾳ Αἰγυπτίων »); c'est pour cela que Bruno fut considéré comme un des ennemis de la Révélation. Ce qui confirma dans cette opinion, c'est qu'il se permit plusieurs fois de railler le peuple juif, « peuple de lépreux aux lois iniques (femmes et enfants étant punis à la place du mari et du père), aux possessions les plus contestables (ayant pillé les autres peuples) (par ex. II, p. 197). » Ses juges oublièrent, en le condamnant, qu'il ne niait pas la Révélation, en en transportant le privilége des Hébreux aux Egyptiens, et qu'il ne tomba dans cet excès que parce que d'autres, tels que Ficin et les Pics de la Mirandole, étaient allés, à l'exemple des Clément d'Alexandrie, jusqu'à donner Platon et tout l'hellénisme pour une imitation de Moïse et du particularisme judaïque. Quelque cas que Bruno fît de l'éducation grecque et du génie oriental de Philon, il fut sur cet article important son adversaire déclaré. La nation juive ne lui semble pas la souche commune des nations; la culture égyptienne elle-même ne lui paraît pas la source des lumières du monde : cette source est plus haute; c'est d'une révélation universelle, naturelle, rationnelle qu'il faut dériver, selon Bruno, la civilisation humaine.

De là vient aussi que quand le Nolain parle de superstition religieuse, de *fabula*, il ne faut pas songer seulement aux égarements de la foi chrétienne ou de la religion mosaïque; non, il entend indiquer aussi les erreurs du paganisme, du culte égyptien, et surtout de l'adoration des objets matériels, des êtres créés, des images, des simulacres de toute nature. Ce mystique ne laisse subsister que le culte du « pur amour, » l'amour de Dieu et de ses perfections par l'esprit et la science, l'union avec la divinité par la contemplation de l'univers et par la pratique dévouée de la vertu et de la justice. Lorsqu'on fait attention à cette remarque essentielle, le passage le plus violemment inculpé cesse d'être, ou peu s'en faut, une hérésie; il devient plutôt un hommage adressé au culte intellectuel des chrétiens, au culte en esprit et en vérité :

« Adde, quod hoc primum studio conficta mathesis
» Non sic ut caperet mundum in hac dispositurâ
» Comprensum verè, sed certe ad commoditatem
» Doctrinæ, facilis tandem qua computus esset.
» Porro ubi stultitiæ cœpit generosa propago
» Crescere, et ingenio implantatæ sunt magis altè
» Radices illæ, cœperunt vera putari
» Mobilia, atque anima motrice aut Numine pulsa.
» Inde sibi ratio finxit fantastica secla :
» Ut quondam Ægypto fuerant quæ fabulæ, ut aptè
» Objicier menti quœdam mysteria possent,

Hercules. Qui ne reconnaît à ce trait, dans le pythagoricien de Nole, un des devanciers du catholique Vico, selon lequel aussi non-seulement toute science vient de Dieu, retourne à Dieu, est en Dieu, mais selon lequel certains individus historiques ne sont que des êtres allégoriques, collectifs, emblématiques? Qui ne soupçonne pas dans l'hérésie en question un effet nécessaire de cet idéalisme qui semble indigène dans la Grande-Grèce, dans le royaume de Naples?

Ce qui empêcha, peut-être, les consulteurs du saint-office de traiter ces hypothèses avec plus d'indulgence, c'est la notion qu'ils se formaient sur la magie. Bruno, dans une de ses suppositions paradoxales, auxquelles, d'ailleurs, il n'attacha lui-même qu'une importance médiocre, avait avancé, sur le ton du doute, que Moïse et Jésus s'étaient servis de la magie pour opérer leurs miracles. C'est que par magie il entendait l'art de tirer de la nature toutes les forces mystérieuses que

» Perque quod in promtu est a sensibus omne remotum,
» Aptius in signo vel imagine conciperetur.
» Usque adeo crassi tandem est insania vulgi
» (Abdidit ut dium lux vultum) semper adaucta,
» Ut vitiata etiam simulacra ea fex populorum
» Verterit in proprii generis figmenta profana
» Pessimum in exemplum vitai. Atque inde sepulta est
» Lux ac per gentes insecta est fabula turpis,
» Barbaries genita est, seclum evectum scelerosum,
» Cui scire insanum est, crudelia et impia factu
» Sunt pietas, at relligio est in schismate mundum
» Servare, atque super jura omnia tollere vires.
» Sic veri ac justi normæ corrupta remansit
» Fabula, quæ vitæ rationem evertit et usum. »

Comparez ce morceau avec cent passages du *Zodiacus vitæ* de Marc. Palingenius (*Manzolli*), 1565 (1537), par ex. l. V, p. 102, sqq.; vous verrez lequel devait plutôt faire donner à l'auteur l'épithète d'hérétique (Cfr. BRUNO, *Orat. valed.*, § 10).

Dieu y a cachées et que le vulgaire n'aperçoit pas. C'est qu'il était convaincu que la philosophie, la science naturelle, parviendrait quelque jour à découvrir ces merveilleuses ressources, qu'elle les mettrait en usage, et produirait des effets non moins surprenants qu'avaient su le faire les fondateurs des religions juive et chrétienne.[1] Ses juges, au contraire, prenaient la magie dans l'acception qu'on lui donnait au moyen-âge, où elle était regardée comme l'art du Diable, « singe des œuvres de Dieu, »[2] comme le fruit d'un exécrable commerce avec l'enfer. Prôner la magie, l'élever au rang de science, c'était, suivant l'Inquisition, troubler la société tout entière, c'était reconnaître à Bélial le pouvoir de renverser l'Eglise, c'était attaquer la religion dans les consciences, c'était mériter la peine capitale.

Ce dernier reproche rentre dans une accusation plus large, celle qui vint frapper toute la philosophie naturelle de Bruno, sa physique, son astronomie, sa cosmologie. Quelques-unes des propositions fondamentales de celle-ci parurent tellement absurdes, tellement ridicules à l'Inquisition, qu'elle ne daigna pas même, selon l'expression du P. Mersenne,[3] « s'amuser à les réfuter. » De ce nombre étaient les idées sur les atomes et les monades, sur les taches du soleil,[4] et l'aplatisse-

[1] Voy. par ex. BRUNO, *Opp. it.*, I, p. 241-258; II, p. 228 : « *Magie physique et chimique.* » C'est en ce sens aussi que Paracelse (*Chirurg.*, III, p. 102) et Porta (*Magia naturalis*) concevaient la magie.

[2] Expression du P. Garasse (*Somme théol.*, p. 66).— Un seul fait prouve jusqu'où, même au XVII[e] siècle, ces préjugés avaient pénétré : c'est que le télescope fut déclaré par quelques docteurs de l'Eglise un instrument de magicien.

[3] *Contre les athées et libertins de ce temps*, Par., 1624, p. 229.

[4] *Dell' Infinito*, II, p. 54; *de Minimo*, l. IV, c. 12. — On raconte qu'un P. provincial répondit au jés. Scheiner, lorsque celui-ci demanda la permission

ment de la terre.[1] Il faut y ajouter aussi la théorie sur la rotation de notre globe, théorie qui semblait à l'Eglise et au monde entièrement contraire au sens commun, et qui était impopulaire avant de devenir impie, c'est-à-dire avant que Galilée vînt la soutenir le télescope à la main. Parmi ces absurdités, « *horrenda prorsus absurdissima*, » Scioppius ne mentionna que le système de la pluralité des mondes, de l'infinité de l'univers, *mundos esse innumerabiles*, et en le mentionnant il l'accompagna d'un trait d'ironie, ce qui prouve qu'il le jugeait, avec l'Inquisition, plus ridicule que blâmable : « Il est allé dans ces mondes imaginés par lui, *in reliquis illis quos finxit mundis !* » L'immensité et l'infinité de l'univers lui semblent une fiction, une rêverie, une chimère — « *innumerabiles quos finxit mundi !* »... Toutefois cette folie, couverte de sarcasmes par les péripatéticiens, fut inscrite dans la liste des blasphèmes imputés à Bruno, *horrenda !* elle fut déclarée non-seulement opposée à la raison, mais à la foi chrétienne, et on y répondit, non point par des haussements d'épaules,[2]

de publier la découverte des taches du soleil : « Mon cher fils, j'ai lu plusieurs fois mon Aristote, et je puis vous assurer qu'il ne contient rien de semblable. Allez, demeurez en paix, et tenez pour certain que *les taches que vous croyez avoir vues sont dans vos verres ou dans vos yeux.* »

[1] *Cena delle cen.*, I. p. 195, sqq.

[2] On sait que Copernic, qui eut l'esprit, selon Fontenelle, de mourir le jour où son livre fut publié, fut « farcé et joué » (Ramus). L'opinion publique accueillit cette « *fiction* » avec un rire général, et Galilée, tout en l'adoptant dès 1597 (*Lettre à Kepler*), n'osa pas affronter ce rire. Il convient qu'on y répondit d'abord par « des haussements d'épaules » (Tiraboschi) ; plus tard, il écrit à un de ses amis que « les jésuites ont persuadé à un personnage extrêmement puissant que son livre est plus abominable, plus pernicieux pour l'Eglise que les écrits de Luther et de Calvin. » Urbain VIII céda à ces insinuations et déclara « la doctrine du mouvement de la terre perverse au plus haut degré. » Bellarmin, dix-sept ans auparavant, ne l'avait jugée que « contraire à l'Ecriture

mais par les flammes d'un bûcher ! En un mot, pourquoi Bruno parut-il plus dangereux que Copernic, son maître ? pourquoi fut-il puni à sa place ? C'est que Bruno avait donné une extension singulière au problème posé par Copernic. Celui-ci n'avait présenté la théorie du mouvement de la terre que comme une hypothèse presque indifférente, et propre seulement à mieux expliquer l'ordre céleste que ne le fait la doctrine de Ptolémée.[1] Bruno n'y vit plus une pure supposition, il la proclama une vérité nécessaire. Si le mouvement est une loi souveraine de l'univers, de tout ce qui occupe l'espace, de quel droit en excepter la terre ? Si l'univers est infini, de quel droit mettre la terre au centre ? Le soleil[2] est le centre de notre monde, mais le centre du monde des mondes, de l'univers infini, est partout...[3] Copernic a simplifié le système de la création, mais étant plus géomètre que philosophe,[4] il ne l'a pas suffi-

sainte. »—Doit-on s'étonner que des esprits comme Bodin, Charron, Pasquier, n'aient eu que des mépris pour cette hardie nouveauté, et qu'il ait fallu une sorte d'héroïsme pour la propager ? (Voy. M. V. Le Clerc, *Pensées de Platon*, p. 247, sq., édit. 2e).

[1] Voy. *Astron. instaurata*, préf. « *Non dubito quin eruditi quidam, vulgata jam de novitate* hypotheseon *hujus operis famâ*, » etc. Copernic n'a d'autre prétention que de présenter des hypothèses au moyen desquelles on puisse représenter les mouvements célestes, sans qu'elles soient nécessairement ou vraies ou vraisemblables.

[2] Le soleil excite souvent chez Bruno un poétique enthousiasme, supérieur à celui qui inspira l'hymne de Marcien Capella. Aussi faut-il se souvenir que, suivant Pline (l. II, c. 6), le soleil représentait pour les anciens l'âme, l'intelligence du monde. Voy. *Opp. it.*, II, 51, sq.

[3] Cette opinion rappelle la divinité d'Empédocle qui, d'après Trithemius (*Quæst. ad Cæs. Maximil.*), était une sphère intellectuelle dont le centre était partout et la circonférence nulle part, « *sphæram intelligibilem cujus centrum ubique, circumferentia nusquam sit.* »

[4] « *Più studioso de la matematica che de la natura* » (I, p. 127). Il est curieux de voir que ce jugement de Bruno fut contredit par Tycho, mais confirmé par des astronomes des temps postérieurs. Tycho, que les contemporains nommaient « le grand observateur, le restaurateur de l'astronomie, » bien qu'il

samment agrandi. On ne saurait cependant ramener ce système à l'unité qu'en l'étendant à l'infini. Il importe d'enchaîner les phénomènes et les lois, de lier étroitement toutes les bases de l'économie naturelle et de la science. L'infinité de l'univers infiniment grand tient intimement à la mobilité de notre globe, qui, comparé à cet univers, est infiniment petit. L'univers est à la fois infini et immuable, la terre est finie et mobile; l'horizon qui est limité nous dit faussement que l'univers est borné et que la terre est immobile;[1] ni sur le compte de l'univers, ni sur celui de la terre, il n'est permis d'en croire les yeux. La vue de l'esprit est seule exempte d'illusions. C'est la raison qu'il convient de suivre, la raison qui veut que l'effet participe de la nature de la cause, que les œuvres du Créateur soient infinies comme l'est le Créateur; la raison qui, sous peine de contester la bonté et la majesté de l'Etre infini, considère indubitablement l'univers comme illimité et, à moins de dimi-

appelât Copernic *vir ingens*, le déclara plus philosophe qu'observateur, plus poète qu'astronome » (*Progymnasmata*). Kepler ne fut pas de cet avis; il ne cessa d'allier ces mots de philosophe et d'astronome (*veræ philosophiæ cupidus*, etc. Par ex. *Diss. cum Nunc. sid.*, p. 3-5). Galilée disait avoir donné plus d'années à l'étude de la philosophie, que de mois aux mathématiques (Voy. MONCONYS, *Voyages*, t. III, P. 1, p. 130. Lyon, 1665). Bailly enfin vengea Copernic : « Tycho, dit-il, plus astronome que philosophe, en amassant un trésor d'observations, s'éleva contre la vérité. Il en retarda les progrès; dans le moment où la nature venait d'être dévoilée, il osa produire un système encore plus défectueux que celui de Ptolémée » (*Hist. de l'ast. mod. disc. prél.*, l. X, § 3).

[1] Cette association de doctrines semble déjà contenu dans une épigraphe mise au bas du portrait de Copernic :

Non docet instabiles Copernicus ætheris orbes,
Sed terræ instabiles arguit ille vices.

D'ailleurs la question de savoir où est le centre du monde conduit naturellement de l'hypothèse de Copernic (mouvement de la terre) à celle de Bruno (infinité de l'univers). Ce que Copernic transporte de la terre au soleil, Bruno le transporte de soleil en soleil aux extrémités de l'univers.

nuer la sagesse et la puissance de ce même Etre, envisage nécessairement la terre comme un corps en mouvement. La raison déduit ces idées sublimes de l'idée la plus haute, de l'idée de Dieu; mais du même droit qu'elle peuple l'univers d'une multitude innombrable de soleils et de terres, elle peuple ces étoiles, elle les anime, elle y fait résider des êtres vivants.....[1]

Voilà assez de témérités : Bruno ne s'y arrêta point. Pareil au logicien de Dante, aussitôt qu'il est en possession du principe de l'infini, il persiste à en déduire toutes les conséquences qu'il y voit renfermées. Il prétend révéler un attribut ignoré, une perfection méconnue de la Divinité, sa face physique, s'il est permis de parler ainsi, c'est-à-dire l'infini en espace et en durée, l'univers. Persuadé que l'école a réduit et rabaissé l'Etre des êtres, par ce système de Ptolémée qui lui semble aussi étroit qu'un « cerveau péripatéticien, »[2] il se sent appelé à lui rendre sa dignité de Créateur de l'univers et d'un univers sans bornes, *senza margine*.[3] « S'il n'y a, aux yeux de Dieu, qu'un globe unique; si tout, depuis le soleil jusqu'à la lune, a été arrangé uniquement pour le bien de la terre, pour l'avantage de

[1] On a pensé que cette induction avait été empruntée à Lucrèce (*de Nat. rer.*, II, 1074) :

« . . . . Necesse est confiteare,
Esse alios aliis terrarum in partibus orbes
Et varias hominum gentes, et sæcla ferarum. »

HUYGENS, reprenant par son *Cosmotheoros* l'entreprise de Bruno, cite un autre poète, savoir, HORACE, l. I, Epist. 6.

[2] *Opp. it.*, I, p. 268.—Bodin, par ex., dit, en effet, que le monde est un livre écrit de la main de Dieu et « dédié aux hommes. » Le macrocosme semblait mis totalement et exclusivement à la disposition du microcosme.

[3] *Cena delle Cen.*, I, p. 128.

l'homme, alors, sans doute, l'humanité se trouve exaltée, mais la Divinité n'est-elle pas ravalée d'autant? Sa providence n'est-elle pas étrangement rétrécie, appauvrie? Comment! la faible créature humaine serait le seul objet digne de l'attention de Dieu! Non, la terre n'est qu'une planète; le rang qu'elle tient dans les écoles est une usurpation : il est temps de la détrôner. Le roi de notre monde est, non pas l'homme, mais le soleil, mais la vie qui circule dans l'univers entier. Point de privilége pour la terre; qu'elle marche, qu'elle obéisse! Que, néanmoins, cette vue ne désespère point l'homme, comme s'il se trouvait abandonné de Dieu : en étendant, en agrandissant l'univers, il s'élève lui-même et grandit outre mesure. Son intelligence n'étouffe plus sous un firmament étroit, chétif et grossièrement fabriqué. Il y a mieux : si la Divinité est présente partout dans le monde, et le remplit de son infinité, de sa grandeur illimitée, s'il y a en réalité une foule incommensurable de soleils et de terres, que devient la distinction surannée entre le ciel et la terre? Le ciel n'est-il pas de tous côtés? Habitants d'un astre, ne sommes-nous pas compris dans les plaines célestes? *In Cœlo constituti sumus!..»* [1] Cette perspective transporte le Nolain de joie. Il veut monter dans ces cieux antiques, parcourir les orbites des étoiles, abattre ces murs inflexibles qui séparent les sphères, enfoncer ces cercles d'airain, reculer sans cesse les barrières du firmament et les reculer encore, dissiper enfin les nuages scolastiques dont ces armées d'astres, ces trou-

[1] *De Immenso*, § 14. C'est dans le ciel, disait Kepler, que nous sommes, nous et tous les corps de ce monde.

peaux de mondes, ont été couverts durant tant de siècles. Ce voyage, ce tour idéal de l'univers retrouvé, [1] lui semble comparable aux plus belles découvertes faites sur notre globe. Il se compare lui-même à l'Argonaute Tiphys,

> Audax nimium qui freta primus
> Rate tam fragili perfida rupit,
> Terrasque suas post terga videns,
> Animam levibus credidit auris;

ou à celui que Kepler nomma l'Argonaute de Florence, *Argonauta Florentinus*, [2] au « capitaine Colomb : »

> Venient annis
> Sæcula seris, quibus Oceanus
> Vincula rerum laxet, et ingens
> Pateat tellus, Tiphysque novos
> Detegat orbes, nec sit terris
> Ultima Thule.

L'infini en étendue, l'infini de l'univers, voilà l'*Ultima Thule* du métaphysicien de Nole. [3]

Mais ce n'est pas là le terme de ses prétentions scientifiques, de ses projets de réforme philosophique. En amplifiant la cosmologie il tend à agrandir, à changer la théodicée; du même coup, il aspire à réintégrer Dieu et l'univers dans leurs droits éternels, à rendre à Dieu son action universelle et à la terre son mouve-

[1] « *Diù olim perditæ et sepultæ illius apud Chaldæos et Pythagoricos veritatis* » (*Orat. valed.* Cfr. t. II, p. 103. *Opp. it.* — « *La ritrovata filosofia* »).
[2] Kepler, *Diss. cum Nunc. sid.*, p. 24.
[3] *Opp. it.*, I, p. 128.

ment. La théologie du moyen-âge mérite, suivant lui, le titre de « tragédie kabbalistique; »[1] la véritable étude de la création doit produire une théologie vivante et libre. Le philosophe doit aimer Dieu par-dessus toutes choses, et Bruno prend les noms de *Théophile*, de *Philothée*.... On comprend la surprise et l'aversion des P. inquisiteurs pour cette nouvelle sorte de théologie.[2] Encore si le novateur s'en contentait; s'il se bornait à parler des « myriades de mondes, d'un concile d'astres, d'un consistoire d'étoiles, d'un conclave de soleils, d'un temple de l'univers, d'un livre ouvert de l'Orient à l'Occident, et entendu de toutes les langues de la création; » mais voici qu'après avoir refusé à la terre le premier rang parmi les astres, il dispute au premier pouvoir de la terre, à l'Eglise, le monopole d'interpréter la nature. Voici qu'il revendique pour la science une infaillibilité que l'Eglise seule prétend posséder; voici qu'il s'érige lui-même, au nom du génie, en législateur du monde physique, en interprète des événements qui arrivent dans les régions célestes, en apôtre du Dieu créateur et conservateur des mondes. L'Eglise, à son sens, n'est pas seule en possession de l'infaillibilité, de l'infinité, de l'unité, de l'éternité; l'univers eut ces attributs avant que l'Eglise fût, et la science de l'univers jouit des mêmes perfections. S'il éclatait entre l'Eglise et la philosophie naturelle un dissentiment de doctrine,

[1] Par ce terme, il veut désigner les frayeurs et les superstitions dont le moyen-âge fut rempli par les idées de démon, d'enfer, par le système qui représentait la terre comme une vallée de larmes, comme un séjour d'exil et de perdition.

[2] On pourrait l'intituler, comme fit Derham, une *astro-théologie* (Voy. *de Min*, p. 42, 74).

c'est la philosophie qu'il faudrait écouter, parce que son objet, la nature, a existé et s'est révélé avant la fondation de l'Eglise... Encore une fois, de quel étonnement l'Inquisition dut être saisie en lisant, en entendant des propositions alors si étranges ! Qu'on songe avec quelle vigilance l'Eglise gardait le dépôt des traditions astronomiques, les clefs des cieux, de ces cieux que l'Europe croyait aussi inaltérables qu'étroitement fermés. Elle veillait à la connaissance des temps et des saisons, avec autant de soin qu'à la célébration des fêtes ecclésiastiques : elle avait charge de maintenir l'ordre parmi les astres. Au moment où Bruno entreprend de séparer le ciel physique du ciel moral, au moment où il soutient qu'il n'y a ni ciel, ni terre, parce qu'il n'y a ni orient, ni occident, Grégoire XIII entreprend de réformer et de consacrer l'almanach. Pendant que l'Eglise déclare qu'elle est instituée pour enseigner une cosmologie catholique, une astronomie romaine, le philosophe napolitain proclame la science indépendante des décrets et des bulles, indépendante comme la nature elle-même, et uniquement assujettie aux lois que l'Eternel a établies dès l'origine des choses.[1] L'ordre des cieux se soutient par lui-même, répond Bruno : qu'est-il besoin de le fixer ou de le conserver par une juridiction étrangère, dont le siége n'est qu'un atome dans l'immensité de la création?...

[1] « *Astra, per ætherеum campum, veluti volitando*, regulatissimo *circuitu* proprios *orbes conficiunt* » (*Orat. valed.*).

[2] Cette pitié pleine de dédain pour le *globule* que nous habitons, *Telluris globulus*, s'est communiquée de Bruno à Huygens. Voy. Hugenii *Cosmotheoros*, p. 125.

Une dernière hardiesse restait encore à tenter. Copernic [1] l'avait prudemment évitée, Bruno l'énonça avec franchise. « Si la raison a la puissance et le droit d'interpréter les phénomènes de la nature, pourquoi lui serait-il interdit d'expliquer, de critiquer les opinions que l'Eglise a formées sur ces phénomènes, et les passages de l'Ecriture qui s'y rapportent? [2] L'Ecriture ne réprouve pas de tels essais, parce qu'elle est, non un exposé de philosophie naturelle, mais un code de lois morales et religieuses, la règle de la vie sociale. Les théologiens savants, ceux qui ont bien compris la destination de la Bible, ne repoussent pas les raisonnements des philosophes, et les philosophes désirent ardemment l'alliance de pareils théologiens.[3] Les philosophes n'ont à redouter le reproche d'impiété que de la part de quelques « révérends rabbins. » [4] L'Ecriture, parlant aux hommes simples le langage vulgaire, a dû leur parler des apparences des phénomènes célestes; la philosophie, s'adressant aux hommes qui pensent, doit les instruire de la réalité de ces mêmes phénomènes. Il y a opposition, sur ce sujet, entre les sens et la raison; il n'y en a point entre les apparences et la réalité des faits qui se passent dans les cieux..... »

[1] Copernic avait pourtant répondu avec plus de hauteur aux théologiens qui taxaient sa théorie d'impiété : « *illorum judicium tanquam stultum et temerarium contemnam* » (*de Revolut.*, præf.)

[2] I, p. 263, il cherche à établir des principes dont l'application doit résoudre les difficultés de l'Ecriture, telles que le *stat terra in æternum*, le passage de Josué, etc. Il va plus loin, lorsqu'il se permet d'appliquer sa théorie des transformations à la doctrine de la création en six jours, et qu'il considère l'âge d'or comme le commencement de la civilisation (Cfr. I, p. 168, 172 sq.)

[3] I, p. 270-284; II, p. 7, 27. — On doit ajouter qu'en tous ces endroits il ne parle qu'avec respect de l'Ecriture et avec déférence des théologiens (I, p. 263).

[4] I, p. 173. Voy. P. I, p. 75, not. 5.

Arrivée à ce point de la discussion, l'Inquisition dut exiger de l'accusé plus de preuves et de témoignages qu'auparavant : on touchait au nœud de la question. Les autorités de l'Inquisition étaient Aristote et Ptolémée, la tradition de l'Ecole, Grégoire XIII; ses raisons étaient les yeux. Les autorités de Bruno étaient Pythagore, Platon, Plutarque, Cicéron et Sénèque, le cardinal Cusa, le pape Paul III, qui avait agréé la dédicace de Copernic;[1] ses raisons étaient l'évidence de la raison même, la lumière intérieure, l'œil de l'intelligence.[2] Aux objections tirées de la vue matérielle, Bruno répliqua, sans doute, par sa théorie sur la connaissance de l'infini. « L'infini n'est pas l'objet des sens, puisqu'il est insaisissable et invisible; c'est par la profondeur de l'esprit qu'il nous est donné de l'atteindre, *coll' altezza dell' intelletto!* » Il est probable qu'au fort de la querelle, il lui échappa de s'écrier : « Ecoutez la voix de l'esprit, ministres d'un Dieu qui est esprit! ne donnez point, comme des enfants, dans le piége des sens! cessez d'en croire le corps plutôt que

[1] CICÉRON, *Academ.*, l. II, c. 39. PLUTARQUE, *de placit. philos.* III, 13. SÉNÈQUE, *Q. nat.*, l. VII, c. 4. (Cfr. *Orat. valed.* et COPERNIC, *Revol.* dedic.) — Clément VII pouvait être cité comme ayant comblé de présents Calcagnini, copernicien déclaré, auteur d'un livre où l'on prouvait « *quod cœlum stet, terra autem moveatur.* » — Peut-être l'Inquisition allégua-t-elle la tentative malheureuse de T. Brahé « *astronomorum principis* » (BRUNO). — Voy. CAMPANELLA, *de Lib. prop.*, p. 50, 77.

[2] « *La ragione naturale, il lume interno* (I, p. 100; II, p. 427); l'*interno orecchio* (I, p. 129). — La raison demande qu'on tire cette conclusion de toute nécessité, *si debba conchiudere necessariamente* » (I, p. 127). Cette soumission absolue aux exigences de la raison devait suggérer à l'Inquisition le reproche qu'elle fit à Galilée : « *C'est imposer la nécessité à Dieu* » (Urbain VIII à Niccolini, 1633). Tout en opposant l'évidence métaphysique à l'évidence physique, Bruno s'efforce ailleurs à les concilier, et approuve qu'on continue à s'accommoder aux sens, en disant que le soleil se lève et se couche (II, p. 9).

l'âme ![1] » L'hérétique ose accuser de matérialisme les gardiens de la vérité divine, et déclarer ses croyances plus spirituelles que leur foi! Il ose les comparer aux compagnons incrédules et mutinés du navigateur gênois, et mépriser leurs anathèmes et leurs dédains. Il ne voit pas ce Nouveau-Monde, il ne le verra point; mais il y jette l'ancre par la foi de sa raison, il ne se laisse ébranler par aucun doute,[2] il aime mieux obéir à la voix de l'entendement qu'à celle des hommes. Pouvait-il prévoir l'invention de ce cristal, de ce tube non moins téméraire que lui? pouvait-il pressentir les découvertes de Képler[3] et de Huygens, de Newton et de Herschell? pouvait-il concevoir que ses imaginations, ses soupçons seraient un jour transformés en démonstrations, et que d'illustres prélats[4] prieraient à genoux

[1] *Opp. it.*, II, p. 427. Cf. HUYGENS, *Cosmotheoros*, p. 7, 8, 138 sq.

[2] I, p. 127, sqq. Cf. STAEUDLIN, *Théologie et religion de Kepler* (*Beitræge.* T. II.)

[3] C'est le moment de redire que, sans être astronome, Bruno se tenait au courant de tout ce qui se passait dans le monde astronomique. Il eut les yeux sur Uranibourg, il profita, pour ses propres spéculations, de tous les travaux des disciples de Copernic et de Tycho, et n'en parla jamais qu'avec un noble enthousiasme. Kepler, qui lui ressemble par son attachement pour le « système harmonique » des pythagoriciens (Voy. MAIRAN, *Diss. sur la glace*, 1749, p. 11), Kepler fait grand cas de Bruno. Il prononce, à la vérité, le mot de « paradoxes,» mais lorsqu'il donne à ses « *infiniti mundi*,» à ses « *innumerabilitates* » l'épithète de *speculationes*, il n'ajoute point, comme Tycho fit à l'égard du système de Copernic, cette autre épithète de *vanæ* (Voy. *Diss. cum Nunc. sid.*, p. 2). — « Les conjectures, dit Huygens, ne sont pas vaines, pour cela seul qu'elles ne sont pas entièrement certaines, *quia non plane certae.* » l. l., p. 10. — Galilée, après avoir découvert le télescope, proclama à son tour la nécessité d'agrandir sans mesure le ciel étoilé « *fosse* necessario, *ampliare l'orbe stellato* smisuratissimamente. » Newton confirma les lois découvertes par Kepler et en quelque sorte prédites par le poète de Nole. Herschell vérifia ce que Démocrite avait deviné avant Bruno, ce que Galilée avait constaté, savoir : que la voie lactée est la clarté d'une infinité d'étoiles tellement rapprochées que leur éclat se confond.

[4] Quel ecclésiastique approuverait encore le P. Caccini prêchant à Florence contre Galilée, et tâchant de prouver « que la géométrie est un art diabolique

les mânes de Galilée, d'oublier qu'il s'était agenouillé devant l'Inquisition et laissé punir des erreurs du vulgaire? Non, Bruno ne pouvait lire dans l'avenir de si grandes nouvelles. Il n'en persista pas moins dans sa conviction,[1] et accepta le titre flétrissant d'athée.[2]

L'athéisme, voilà le reproche qu'il encourut dans cette entreprise où il débuta par proclamer le mouvement de la terre et finit par réclamer le mouvement de l'esprit humain. Scioppius, comme l'Inquisition, ne voyait dans l'athéisme de Bruno qu'un effet de ses hérésies, de ses apostasies : « Rien, dit-il, ne mène plus directement à » l'athéisme que le calvinisme. »[3] Il était plus simple de dire que le Nolain, étant hérétique en philosophie non moins qu'en religion, se trouvait être doublement athée. En philosophie il combattait les dogmes protégés par le saint Siége, le péripatétisme officiel;[4] en reli-

et que les mathématiciens devraient être bannis de tous les états comme auteurs de toutes les hérésies? » Quel théologien verrait encore dans Copernic un ennemi de l'Ecriture? (Voy. LOESCHER, *Analecta societatis Caritatis*, p. 129, sqq. 1725.) La piété reconnaît aujourd'hui avec la science, que la géométrie est coéternelle avec Dieu « *menti divinæ coæterna* » (KEPLER, *Harm. mundi.*, l. IV, p. 119). Le clergé a adopté la distinction raisonnable de Bruno entre la révélation morale et la révélation physique; il a compris qu'il n'est pas nécessaire de choisir entre les apparences et la réalité des phénomènes célestes; il s'est souvenu enfin de la parole biblique: Dieu abandonna le monde à leurs disputes, *mundum tradidit disputationi eorum* (*Eccles*. III, 11). Honneur à MURATORI, qui a prouvé que cette « étrange nouveauté » n'est pas impiété (*de ingenior. moderat. in relig. negotio*, p. 199-212).

[1] Ce trait suffit pour attester le spiritualisme de Bruno. Il a cru à la réalité de l'Invisible, à l'existence de l'Inconnu! Il a cru, par le seul mouvement de l'intelligence, *à priori!*

Il nous reste à remercier M. Libri de tout ce que nous ont fourni, pour ce chapitre, ses beaux travaux sur Galilée (*Hist. des sciences mathém. en Italie.* — *Revue des Deux-Mondes.* — *Journal des Savants*).

[2] « *Philosophus* ἀθεοήτος *accusatus. Propter insanientem sapientiam ignis supplicio affectus.* » SAX, *Onomasticon*. T. III, p. 544.

[3] Scioppius ne fut pas seul à raisonner de la sorte. Voy. le P. MALDONAT (*In Evang. Matth.* XXVI, p. 572), ou le P. BECANUS (*Opusc. théol.*, I, p. 175).

[4] « *Rinegar Aristotele* » BRUNO, II, p. 85, 86.

gion il s'éloignait de l'Eglise sur la nature et les perfections de la Divinité. Or, à cette époque peu d'esprits songeaient à distinguer celui qui se représente Dieu d'une façon originale, dé celui qui nie l'existence d'une divinité quelconque. On identifiait à plaisir, ou malgré soi, le déiste et le panthéiste avec l'athée. Cependant, loin de ne voir Dieu nulle part, Bruno le voyait de tous côtés. Rien de plus exact, selon lui, que la sentence citée par saint Paul : En lui nous vivons, nous nous mouvons, en lui nous sommes, *in ipso vivimus, movemur et sumus*. Rien de plus complet que la pensée de saint Jean : A ceci nous connaissons que nous restons en Dieu et que Dieu reste en nous, et qu'il nous a donné de son esprit, *per hoc cognoscimus quod in Deo manemus et Deus manet in nobis, et quod de spiritu suo dedit nobis*. L'univers n'était pas pour lui une vile masse de matière : c'était l'ouvrage accompli d'une intelligence infinie qui a communiqué à ses œuvres cette même infinité. Comme Moïse, Bruno jugeait que toutes choses sont bonnes en sortant des mains de Dieu.[1] S'il eut quelquefois le malheur[2] de mécon-

[1] C'est à cause des principes d'optimisme qui terminent la cosmogonie biblique que Bruno avait conçu tant d'estime pour Moïse (Voy. *Opp. it.*, I, p. 276; II, p. 12, 13. — Comp. *Pensées de Platon* par M. V. Le Clerc, p. 242, édit. 2e).

[2] Bruno eut le tort de répéter un grand nombre de bouffonneries qui circulaient, depuis des siècles, dans la littérature italienne sur les objets respectables du culte, ou même sur des vérités, soit dogmatiques, soit historiques, essentielles à l'Evangile ou du moins au catholicisme. A ces preuves d'hétérodoxie, se joignirent certains actes de séparation ecclésiastique, comme le refus d'aller régulièrement à la messe. Le reste de sa conduite acheva de mettre son infidélité en lumière. Il voyagea, il séjourna en terre infidèle, il fréquenta des académies et des cours hérétiques, des temples protestants. Le panégyrique d'Elisabeth, plus coupable que celui de Copernic, mit le comble à l'indignation. Louer cette reine, c'était plus que lever l'étendard d'une révolte religieuse ; c'était prendre rang dans un parti politique, la poli-

naître la grandeur surhumaine du Dieu de l'Evangile, il manifesta toujours le besoin d'invoquer, d'aimer avec ferveur le Dieu qui se révèle du haut du ciel et du fond de la conscience, cet esprit divin qu'il croyait sentir dans son propre sein, comme il le voyait gouverner le monde. Il s'appuyait avec confiance sur le plus grand des rois d'Israël, sur le plus sévère des apôtres chrétiens. « Les cieux racontent la » gloire de Dieu, » avait dit l'un; « les païens ont une » loi écrite dans leurs cœurs, » avait dit l'autre. Souvent, à la vérité, il semble confondre la toute-présence de l'Eternel avec son immuable essence même, et ne plus discerner l'univers de son auteur. Mais comme il se relève de cet égarement passager de la spéculation! Avec quelle chaleur il sent et montre parfois la sainte personne, l'unité individuelle et vivante, à jamais parfaite et bénie, du Père des hommes, de « Notre Père cé» leste! » Bruno ne donne jamais dans l'excès affligeant et honteux, qui consiste à n'avouer d'autre principe de vie et de puissance dans le monde que le mouvement des corps, excès auquel il convient de réserver exclusivement le terme d'athéisme. Est-il athée celui qui proteste à chaque pas contre le matérialisme?[1] celui qui con-

tique portant alors les livrées de la religion. A cet égard, le procès de Bruno fut presque un procès d'Etat.

[1] Ceux qui ont appliqué à Bruno les mots de Cicéron : *Verbis reliquit Deos, re sustulit*, l'avaient aussi peu lu que ceux qui lui ont prêté cette persuasion : *Primus in orbe deos fecit timor!* — Il serait trop long de recueillir les passages où il s'élève contre le matérialisme. Son principe général en est l'opposé : *Spirito si trova in tutte le cose* (I, p. 241, où il cite, après Virgile, En. VI, 724, la *Sapience*, I, 17). Ni la Divinité, ni l'âme du monde ne sont présentes dans l'univers corporellement et en dimensions (*corporalmente, dimensionalmente*), mais spirituellement (*spirituale*), à la manière de la voix qui remplit un espace (I, p. 246).

sidère le monde comme une image et un simulacre de Dieu?[1] Est-il athée celui qui admet une loi morale, un législateur des consciences? celui qui croit à un législateur de la raison, à un logicien, ordonnateur de nos entendements comme il est le géomètre de l'univers? Est-il athée celui qui voit le monde physique abonder en causes finales, en rapports nécessaires, invariables, pleins de sagesse et de force? celui qui voit le mécanisme des astres et le jeu des intelligences émaner de la même cause, et d'une cause spirituelle? Non, celui-là ne mérite pas l'épithète d'athée, qui fournit des preuves si lumineuses pour combattre l'athéisme!..[2]

Ce n'était pas en ce sens, tant s'en faut, que les partis prenaient ce mot dans le siècle de Bruno. Pour l'âpre jalousie de leur zèle était athée celui qui doutait du péché originel, aussi bien que celui qui niait Dieu; celui qui discutait l'infaillibilité du pontife suprême, la perpétuité de la tradition, la nécessité du célibat, aussi

[1] Voy. *Orat. valedict.* — On a voulu voir un signe de matérialisme dans l'hypothèse de métempsycose, de métamorphose, que Bruno avance plus d'une fois, non comme une doctrine positive, mais comme une sorte de rêve agréable aux imaginations qui voudraient voyager, après cette vie, d'astre en astre. — Voy., sur la différence entre la métempsycose et le matérialisme, MONTESQUIEU, *Esprit des lois*, l. XXIV, c. 21.

[2] L'athée ne connaît pas de Dieu et vit sans Dieu; Bruno, au contraire, étendait trop l'idée de Divinité. L'athée érige le monde en Dieu; Bruno spiritualisa, idéalisa l'univers en l'imprégnant de je ne sais quelle effluence divine. L'athée matérialise tout, parce que son âme s'est matérialisée; Bruno vivifiait et transfigurait jusqu'aux êtres inanimés. Bruno est comme enivré, comme ébloui de la notion et du sentiment de l'infini; l'athée nie l'infini, ne croit qu'au fini. Selon l'athée, il n'y a qu'étendue et solidité dans ce qui existe; suivant Bruno, la pensée créatrice s'est communiquée de Dieu à tout être créé et fait tout penser. Qui est donc athée pour Bruno même? Celui qui l'est pour Spinosa, l'égoïste, l'homme dont tous les désirs tendent à la richesse, aux honneurs, aux vaines et personnelles jouissances de la vie (Cfr. SPINOSA, *Ep.* XLIX; *Ethic.*, P. IV, prop. 67).

bien que celui qui contestait l'immortalité de l'âme ; celui qui gémissait des vices ou de l'ignorance des moines, aussi bien que celui qui mettait en question la règle innée du devoir. Bruno devait être qualifié d'athée lorsque Cardan l'était, lorsque Vanini était traité par le P. Garasse de « plus lâche vilain que la terre ait porté ; »[1] lorsque Charron, défendu par l'abbé de Saint-Cyran, était déclaré un athée plus dangereux que Vanini ; lorsque le sceptique P. Hardouin, dans son « effrénée et intarissable » paradoxologie, »[2] jugea l'athéisme de Descartes et de Malebranche, de Pascal et d'Arnauld, non moins funeste que l'impiété de ce Luthér, que Garasse avait défini « un homme composé de lard, un gros buffle ? » Les protestants étaient aussi prodigues de cet attribut que les catholiques. Sans citer les Voëtius,[3] pour qui tout paradoxe, toute innovation était preuve d'athéisme, peut-on se défendre de nommer Calvin ? Etienne Dolet, brûlé le jour de saint Etienne 1546, sur la place Maubert, à titre d'hérétique, cet académicien épris du « divin et supernaturel Platon, »[4] semblait au réformateur genevois n'être qu'un athée.

Dans un âge de théologie plutôt que de religion, dans un temps plus ardent à rechercher l'hérésie que la vé-

[1] GARASSE, *Apol. contre le prieur Ogier*, p. 261, 262. — Selon lui, Charron, « un esprit accoquiné à ses mélancholies langoureuses et truandes, se mocque de tout par une gravité sombre, ridicule et pédantesque.... chrestien en apparence et athéiste en effect. . grand ennemi de Jésus-Christ et de l'honnesteté des mœurs.... » C'est que Charron s'était avisé de comparer la société de Jésus à la secte des Pharisiens. — A l'égard de Vanini, voy. *Doctrine curieuse*, etc., p. 877, sq.

[2] HUET. *Voy.* HARDOUIN, *Athei detecti*, etc.

[3] G. VOETIUS, *Disput. select.*, I, p. 200. Comp. ET. PASQUIER, *Recherches*, l. XX, c. 5.

[4] Voy. ses trois *Dialog. de Platon*, préf.

rité, il n'est guère divergence d'opinion que le fanatisme ne prenne pour l'œuvre d'un renégat ou d'un athée. En tout temps les hommes se plaisent à venger Dieu plus qu'à aimer leurs ennemis. Lors donc qu'on se met au point de vue général du XVIe siècle, au point de vue particulier de l'Inquisition, on conçoit sans peine que Bruno a dû passer pour apostat, pour hérétique, pour athée, pour trois fois sacrilége.

LIVRE VII.

POSTÉRITÉ.

I.

Le partage des penseurs du XVIe siècle était l'indigence, la souffrance, la persécution, la prison. Mais ils savaient combattre par leur fierté les tourments du pauvre et opposer à la faim l'amour sublime de la gloire, *fami famam*.[1] Si Bruno[2] s'écriait : Me voici marchant tout nu comme Bias,

Io m'en vo nudo, com' un Bia;

si cinquante ans plus tôt la misère avait dicté à Cardan cette phrase : « Je cesse d'être pauvre, car il ne me reste » plus rien du tout ! » — Ramus disait avec une dignité touchante, en ouvrant son cours d'éloquence : « Je suis

[1] « Cujus non fugio mortem si famam assequar,
» Et cedo invidiæ, dummodo absolvar cinis. »
PHÈDRE.

[2] I, p. 3; Cfr. II, p. 170, sqq.; II, p. 430 : « *Petto armato di* fierezza— *unico rimedio che divertirli potesse da quella cruda cattivitade* » (Cfr. PÉTRARQUE, *Sonnet* IV.— BOUILLUS, *de sap. Opp*, p. 122; RABELAIS, II, 16). « *Poor lady,* » disait Shaftesbury de cette *filosofia* que Pétrarque appelait *nuda*.

» chrétien et n'ai jamais pensé que la pauvreté fût un » vice, *christianus sum, nec unquam paupertatem ma-* » *lum putavi.* » Et Vanini[1] écrivait gaiement : « Celui » qui aime ne sent pas le froid ; n'ai-je pas bravé à Pa- » doue, couvert de mon petit manteau, les glaces des » plus rudes hivers ; *amanti omnia calida : nonne Pa-* » *tavi, parvulâ contenti togulâ, hyberna frigora per-* » *fregimus?* » La source où se puisait une si admirable fermeté, Bruno la décrit en ces termes : « Ce qui nous » enrichit ce n'est pas l'abondance, c'est le mépris des » biens.... Le héros est fort contre la fortune, magna- » nime à l'égard des injures, intrépide en présence du » dénûment, des maladies, des persécutions. »[2] Ces natures stoïques outraient les choses dans lesquelles il y a de la grandeur, mais elles avaient le droit de se comparer à Prométhée enchaîné au Caucase et incessamment rongé par le vautour, *immortale jecur*.

Ils se voyaient « la risée des sots, la pitié du peuple, » la victime du fanatisme, »[3] mais ils se résignaient à tout, entraînés par leur vocation, qui leur semblait un apostolat. Dans les rares instants d'extrême affliction, ils en appellent aux nations étrangères et aux races futures. Agrippa d'Aubigné se console en dédiant à la postérité son Histoire universelle, Bacon en

[1] *Dialog.*, p. 352. — « *Sudavit et alsit,* » est la recommandation d'Horace, qu'explique en médecin JUAN HUARTE, dans son *Examen de ingenios para las sciencias*, c. 8 (1594).

[2] II, p. 387, sq.; Cfr. THOM. CORNELIO, *Progymnasm. phys. dial.*, p. 31.— C'était une doctrine en tout opposée à celle de Villon, habile à « *voler devant et derrière,* » et se disant tranquillement :

« . . . . Pauvreté fut mon héritage ;
» Et l'on sait que dans pauvreté
» Ne loge pas grand' loyauté. »

[3] POMPONACE, *De fato*, etc., l. III, c. 7 ; BRUNO, *Cant. Circ.* p. 208, édit. Gfrœrer ; *Opp. it.*, II, p. 245, 273.

s'intitulant le serviteur de cette postérité, Kepler en espérant avoir un lecteur dans cent ans. C'est l'espoir des suffrages de l'Europe, c'est l'attente des louanges de l'avenir, qui soutient le courage des Paracelse, des Bruno, des Campanella, dans cette double lutte contre les hommes et les choses. La pensée d'une résurrection en quelque sorte historique, le souvenir de la passion et de la gloire du Sauveur, voilà ce qui relève leur âme abattue. L'Enfant de la crèche n'est-il pas le Prince de l'immortalité, le Crucifié n'est-il pas aussi le Ressuscité?[1] « Le siècle présent, dit Campanella, cloue ses bienfai- » teurs sur la croix; mais le temps à venir leur rendra » justice : ils ressusciteront le troisième jour du troi- » sième siècle. » « Savoir mourir dans un siècle fait » vivre dans tous les autres, » avait dit Bruno.[2] La même confiance anime les allemands Hubmœr et Paracelse : « La vérité, selon le premier, est invulnérable, » impérissable; on la peut emprisonner, flageller, cou- » ronner d'épines, crucifier, ensevelir, il n'importe : le » troisième jour elle sort du sépulcre pour régner éter- » nellement. » « C'est à cette époque-là, dit le second, » que je recommande la critique de mes ouvrages; à » l'époque qui fera une distinction entre l'esprit obser- » vateur et le docteur en titre, entre le savant véritable » et le pédant. » Se soumettre avec une telle constance aux arrêts de la postérité, c'est faire preuve à la fois d'une persuasion invincible de la justice et de la

[1] Tertullien lui-même avait parlé de la croix du Caucase, *crucibus Caucasorum*, et nommé le Christ *verum Prometheum*.

[2] « *La morte d'un secolo fa vivo in tutti gli altri* » (II, p. 316). Une seule fois (*de Umbr. idear.*, p. 297) Bruno déclare qu'il ne songe pas à la postérité.

providence divines, et du légitime sentiment de la liberté humaine. Il est rare qu'un homme, pénétré de l'utilité de ses travaux et de son désintéressement, succombe aux épreuves de la vie et périsse tout entier.

L'histoire de trois siècles atteste que ces caractères généreux jusqu'à l'extravagance n'ont pas été déçus. Ce qu'ils ont pressenti et entrevu, ils ont contribué à l'établir; l'ordre moderne dont ils ambitionnèrent l'approbation, est en grande partie leur ouvrage. Leur vie ne commença pour ainsi dire qu'à leur mort. Aussi notre tâche ne serait-elle pas remplie, si nous ne rapportions les jugements que la postérité, dans ses âges successifs, par ses principaux organes, a portés sur les actes et les conceptions de Bruno.

On a vu plusieurs de ces martyrs dédommagés des peines extérieures par l'attachement ou l'admiration de leurs partisans. Le prosélytisme de Bruno ne reçut pas cette récompense : fugitif, errant de pays en pays, où pouvait-il l'obtenir? Trois ou quatre disciples connus forment toutes ses conquêtes. Il est pourtant probable que la véhémence de sa parole suscita un grand nombre d'élèves, c'est-à-dire d'esprits développés et fortifiés par son enseignement, sans y être sérieusement acquis. Nous avons rencontré Hennequin, Eglin, et Jean de Nostitz qui fut nommé aussi *Jordani Bruni genuinus discipulus*.[1] Ajoutons-y le nom d'un théologien calviniste, fort estimé de Guy Patin et même de Leibnitz, J.-H. Alstedius.[2] Peut-être faudrait-il aussi citer Athanase Kircher.

[1] *Artificium.*, *Arist. Lull.*, *Rameum*, præf.

[2] *Patiniana*, p. 48. — Lor. Crasso (*Elog. d'uomin. lett.*, p. 214) lui trouva avec raison plus d'application que d'esprit, *più sudore ch' ingegno. Alstedius*

Il était difficile que le Nolain eût des sectateurs au XVII[e] siècle. Les deux partis qui y régnaient repoussèrent unanimement toutes doctrines semblables aux siennes. Les philosophes de l'Ecole, toujours affectionnés à Aristote, virent toujours un ennemi dans Bruno. [1] Quant au métaphysicien qui fonda en France un système adopté par les plus beaux génies de cette belle époque, il avait plusieurs motifs pour renier toute affinité avec les novateurs de la Renaissance, qui étaient autant fils de la scolastique que de l'antiquité. Descartes, en effet, estimait indigne d'un penseur de s'instruire à l'une ou à l'autre école du passé, et de ne pas tout puiser dans la « raison naturelle toute pure. »[2] Descartes ne dédaignait pas moins Platon qu'Aristote, et Malebranche nommait l'un et l'autre des « barbares, » des « étrangers. » Aux yeux de ces deux Français, ce serait une honte d'avoir donné à ces « bagatelles quelque soin, quelque attention. »[3] Les novateurs de la Renaissance, dépourvus du seul mérite que les cartésiens reconnussent aux Grecs et aux Romains, l'art d'écrire, durent être enveloppés dans ce mépris inique : ils furent plus sévèrement jugés que Ronsard et le Tasse. [4] Ce qu'il y a de désordonné, de révolutionnaire chez les héros, chez les tribuns du XVI[e] siècle,

fut anagrammatisé en *Sadiletus* et *Sedulitas*. Son *Artificium perorandi* (Francfort, 1612) est conçu d'après les principes de Bruno.

[1] « Une volée de petits esprits se sont élevés contre la réputation de ce grand homme (Aristote) sous la conduite de... Jordano Bruno » RENÉ RAPIN, *Réflex. sur la philosophie*, c. VII.

[2] *Disc. de la méthode*, fin.

[3] *Vie de Descartes* par Baillet, p. II, p. 396. — *OEuvres de Descartes*, t. XI, p. 11, édit. de M. V. Cousin.

[4] Décisions de Boileau et du parti des ancieus.

épouvantait les législateurs, les souverains de la paisible philosophie du XVII[e] siècle. Ce que les uns avaient recherché, l'alliance de la théologie avec la philosophie, ou le mélange de la philosophie et de la politique, les autres l'évitaient avec affectation. Descartes dédia respectueusement ses *Méditations* à cette Sorbonne, que Bruno avait voulu ravir à Aristote par la force du raisonnement. Afin de ménager à la pensée libre une durable indépendance, Descartes crut devoir fuir le commerce de tous ceux qui avaient encouru les censures de l'Eglise; et, sous peine d'être condamné à l'inaction, il lui fallut se condamner à l'ingratitude envers ses devanciers. Avec quelle indifférence l'auteur du *Discours de la Méthode* parle du chancelier Bacon, d'un certain *Verulamius!* Combien « peu de solidité » il trouve dans les écrits de Campanella![1] « Ceux qui s'égarent, dit-il, en affectant » de suivre des chemins extraordinaires sont beaucoup » moins excusables que ceux qui ne s'égarent qu'en » compagnie, et en suivant les traces de beaucoup d'au» tres. » Son chemin lui semblait-il la voie battue?... En voyant toutefois le P. Mersenne familiarisé avec les œuvres de Bruno, on ne doute pas que Descartes ne les connût de même; son infatigable adversaire, l'évêque d'Avranches, en était très-persuadé. Si l'on en croyait Huet,[2] visiblement ulcéré des dédains témoignés à son érudi-

[1] *Lettre au P. Mersenne.* — Aconzio, celui des logiciens du XVI[e] siècle que les cartésiens regardaient avec raison comme le précurseur de leur maître (Baillet, *Vie de Descartes*, II, p. 138), n'eut pas tort de craindre « le jugement des philosophes du siècle à venir plus que celui des philosophes de son temps » (Lettre à Jacq. Wolfius, *de ratione edendorum librorum*).

[2] *Censura philosophiæ cartes.*, 1689, c. VIII : « *Exstitit inter novitios philosophus* Jordanus *quidam* Nolanus, » etc. (Cfr. la *Réponse* de Régis).

tion prodigieuse, Descartes ne serait qu'un habile plagiaire de Bruno, particulièrement en ce qui concerne le doute méthodique et les tourbillons.[1] Pourquoi l'auteur de la *Censura philosophiæ cartesianæ*, qui refusait à l'esprit humain la faculté et le droit de penser à son aise, et qui prétendait restreindre toute spéculation à l'empirisme, toute certitude à la probabilité, pourquoi ne releva-t-il point d'autres analogies plus importantes, et en premier lieu la revendication définitive des titres de la raison, l'absolue émancipation de l'intelligence? Il aurait pu insister ensuite sur les ressemblances de Bruno avec Malebranche, ce pieux Malebranche qui pensait assurément de Bruno comme de Spinosa,[2] mais pour qui, comme pour Bruno, la Divinité était « le lieu des » esprits, » c'est-à-dire qui méditait en Dieu et par Dieu, voyait tout en Dieu et se félicitait d'absorber l'homme entier dans le sein de Dieu. Il était encore plus aisé de rapprocher Bruno de Spinosa, autre disciple « immodéré »[3] de Descartes, que Huet essaya de réfuter théologiquement,[4] et qu'il appela dans la suite, comme philosophe, un « méchant et sot auteur, auquel » il faudrait répondre, non par des raisonnements, mais » avec des chaînes et des verges, *vinculis et virgis*. »[5]

[1] Comme si, au besoin, Descartes n'avait pu tirer de la même source que Bruno les mêmes conceptions. On doit répondre à Huet par les paroles de Niceron (p. 209) : « C'est une chose sur laquelle on ne peut rien dire de positif. »

[2] Le « misérable » Spinosa et son « épouvantable chimère » (9e *Médit. mét. et chrét.*).

[3] Leibnitz.

[4] *Demonstratio evangelica.*

[5] *Alnetanæ quæst.*, p. 77, sqq.— Tout montre que l'élégant ami de Montausier et de Larochefoucauld était moins occupé à comparer ce qui se rapportait si bien, qu'à dépouiller de sa gloire un contemporain, dont l'Europe com-

Dans le même temps un autre philosophe, « portant le caractère de prêtre (dit avec bienveillance l'évêque d'Avranches),[1] qui avait fait renaître la secte d'Epicure et qui avait mérité l'approbation de plusieurs personnes doctes et pieuses, » le provençal Gassendi était aussi accusé, quoique avec moins de violence,[2] d'avoir emprunté à Bruno plusieurs principes, notamment les atomes et la pluralité des mondes.[3] Ainsi le même écrivain passa pour le précurseur de deux adversaires si célèbres.

Entre Descartes et Gassendi se trouvait un ami commun, qui fut pour Descartes ce que Gabriel Naudé avait été pour Campanella, *philosophorum Mercurius*.[4] Le minime Mersenne, transporté d'un sincère amour pour la science, mettait son ancien condisciple de la Flèche en rapport avec les académies, avec Viviani et Toricelli. Lui-même il avait le renom d'un géomètre habile et d'un naturaliste zélé. Son influence philosophique s'étendit en effet au delà de son cloître de Nevers; par sa correspondance, par ses voyages il servit à multiplier les utiles relations des savants. Leibnitz cependant ne se trompa point, quand il dit que Mersenne « n'était pas tant cartésien qu'il se l'imaginait. »[5] Mersenne croyait, à la vérité, que le cartésianisme « se ferait jour, avec le temps, à travers les nuages que

mençait à dire avec le P. Malebranche : « Notre siècle lui a des obligations infinies pour les vérités qu'il nous a découvertes » (*Rech. de la vérité*, l. I, c. 6).

[1] *De la faiblesse de l'esprit humain*, p. 294.

[2] Gentzken, *Hist. philos.*, p. 154.

[3] Voy. Bruno, *de Minimo*, p. 10.

[4] Campanella, *de Lib. prop.*, p. 3.

[5] Leibnitz à Remond (*Desmaiz.*, II, p. 142).

l'ignorance et l'envie pourraient y opposer. » Mais il se livrait aussi à des recherches fort éloignées de cette philosophie. Personne, à l'exception du capucin Zacharie de Lisieux, n'était aussi appliqué à dépister l'irréligion et à dresser des listes d'athées. La seule ville de Paris en contenait plus de 50,000. [1] Dans un cadre si vaste et si bien rempli, la place de Bruno était marquée à l'avance. [2] « Ce scélérat, dit le Père, pire encore que Cardan, serait excusable s'il s'était contenté de philosopher sur un point, un atome, et sur l'unité..... Mais parce qu'il est allé plus avant et a attaqué la religion chrétienne, il n'est que raisonnable de le décrier comme un des plus méchants hommes que la terre ait jamais portés. » .....Ce texte méritait d'être transcrit, parce que l'auteur, malgré son caractère doux et serviable, représentait le nombreux parti de ceux auxquels toute hypothèse un peu hardie, tout paralogisme semblait un sophisme coupable, une tentative criminelle.

Néanmoins un membre de ce parti, oublié comme le P. Mersenne, mais qui était un des écrivains les plus fertiles du XVII[e] siècle, conseiller du roi, premier historiographe de France, romancier aux « grands coups d'épée, » fier de descendre de la belle Agnès, et selon son vieil ami G. Patin, « homme de fort bon sens et taciturne, point bigot, ni Mazarin, » le sieur de

[1] *Les athées en France*, p. 670, sqq.

[2] *Contre l'impiété des déistes, athées et libertins de ce temps*, Paris, 1624, p. 229.234 et passim. Outre « Jordan Brun, » on y rencontre Cardan, Télésio, Vanini, Campanella, Gilbert, Kepler, Galilée, Charron. Vanini, y est-il dit, partit avec douze de ses camarades de la ville de Naples, pour aller convertir tous les peuples à l'athéisme. Cfr. *Stæudlin, Beitræge*, t. I, p. 147-171.

Souvigny, Charles Sorel prit quelque intérêt à Jordano; il hasarda même une timide justification.[1] « *Jordan Brun* a pu être dans l'erreur, aussi bien que quelques autres; — cependant, comme il ne touche aucun des points de la foi, nonobstant quelques petits mots de ses commentaires qui paraissent un peu libres à ceux qui les entendent, il aurait bien pu sauver le reste et se sauver lui-même, faisant passer tout cela pour des hypothèses et des suppositions qu'il n'approuvait point et qu'il avait composées dans l'Allemagne, où il avait été quelque temps, qui était un pays où ces opinions-là plaisaient et où la liberté était plus grande qu'en Italie. « La conclusion de cet ouvrage (qui était *à l'usage du Dauphin*), est honorable pour Sorel, et fait contraste avec la fameuse péroraison de Scioppius :[2] « *Il est fâcheux* qu'un homme qui avait composé de fort belles choses, soit si misérablement péri. »

Les sentiments contraires de Mersenne et de Sorel se perpétuèrent les uns et les autres, pour ainsi dire parallèlement; et malgré leur opposition, ils produisirent le même résultat : ils préservèrent Bruno d'un complet oubli. Le siècle de Pascal et de Descartes le

[1] Dans son livre *De la perfection de l'homme*, où il considéra « les vrais biens et spécialement ceux de l'âme avec les méthodes des sciences, et entre autres avec la méthode Royale pour l'instruction des princes et des personnes qui ne peuvent s'assujettir aux méthodes ordinaires » (1655, p. 238, sqq.).

[2] P. 242 : « *Sic ustulatus misere periit,* » etc. (Scioppius). — Brantôme avait dit, en parlant de Ramus (*Homm. ill.*, t. II, disc. 61) : « Il fut tué au massacre de Paris, *dont ce fut grand dommage.* » — Voltaire dira de Rabelais (*Dict. phil.*, art. Prior, Butler, Swift) : « *On est fâché* qu'un homme qui avait tant d'esprit en ait fait un si misérable usage. »

Bayle ne dédaigna pas de combattre l'apologie tentée par Sorel; ce qui prouve que l'ouvrage *De la perfection de l'homme*, imprimé avec grand luxe et ré-

prit pour un grand mathématicien et un horrible blasphémateur,[1] deux qualités que les générations suivantes virent graduellement disparaître. Ceux mêmes qui ne s'occupaient ni de philosophie, ni de théologie, ni de mathématiques, savaient au moins le nom du « *jacobin Brun* » ou « *du Bruno.*[2] » Dès 1633 fut traduite, ou plutôt imitée, puis représentée à Paris, la comédie que Bruno avait publiée dans la même ville en 1583, sous le titre de Chandelier, *il Candelajo;* pièce où il se moquait du pédantisme avec plus de gaité et de verve que de finesse d'esprit et de goût. Pour mettre davantage à la portée des Français cette version, intitulée *Boniface et le pédant*, l'imitateur parisien retrancha, atténua, et fit en sorte que « s'il y avait encore quelque liberté, il n'y eut plus du moins de libertinage. »[3] Dans ce but, il substitua, Paris à Naples, le Luxembourg à Posilippo, Ronsard et Desportes à Pétrarque, à l'Arioste. La preuve que cette sorte de contrefaçon fut goûtée, c'est qu'à son tour elle fut imitée. Cyrano de Bergerac y prit le plan et les caractères saillants de son *Pédant joué* : son « Granger » n'est que « Manfurio, »[4] transporté du gymnase de Naples au collége de Beau-

pandu avec profusion, jouissait encore vers la fin du XVIIe siècle d'un certain crédit.

[1] Voy. l'avant-propos de *Boniface et le pédant.*

[2] « L'ex-jacobin Jordan Brun, brûlé à Rome le 17 février de l'an 1600, a été accusé d'avoir avancé dans un de ses livres quelque chose d'approchant au livre *de Tribus impostoribus* » (*Menagiana*, IV, p. 289). C'est Dav. Clément qui affectionne surtout *le Bruno.*

[3] *Avant-propos.* C'était une grande nouveauté, d'ailleurs, en France, qu'une comédie en cinq actes et en prose.

[4] On a cru trouver le nom de *Marphurius* (philosophe pyrrhonien du *Mariage forcé*), dans celui de *Manfurio*, *Mamphurius* (*Candelajo*, act. IV, sc. 16).

vais, d'où Grevin[1] était sorti. Il est possible que Bruno, pour faire la peinture du pédantisme, ait enlevé quelques traits aux scènes vigoureusement esquissées par J.-B. Porta.[2] Il est probable aussi que Molière et La Fontaine se souvinrent de Bruno dans plusieurs conjonctures.[3] Faudrait-il en conclure que le disciple de Gassendi et l'admirateur de Descartes copièrent ou pillèrent Bruno, comme ils redonnèrent souvent une vie plus éclatante aux plaisanteries de Marot et de Rabelais ? Il faut répéter sur leurs emprunts ce que Lacroze dit des analogies reprochées à Descartes par Huet : « S'ils les ont lus véritablement, ce qu'ils en ont tiré est si confus dans ces auteurs et ils l'ont rendu si clair et si net, qu'on peut le regarder comme une chose qui leur est propre. »[4] Une différence essentielle frappe, d'ailleurs, à la plus légère comparaison. Jordano et Cyrano, dans leur « burlesque audace, »[5] outraient à

[1] Le poète Grevin (mort vers 1570) donna plusieurs comédies au collége de Beauvais, entre autres les *Ebahis*. Nous sommes porté à croire que Bruno les lut ou les vit représenter, peut-être avant de composer son *Chandelier*.

[2] Particulièrement le *Protodidascolo*, dans la pièce appelée *Olimpia*.

[3] De savants bibliophiles, tels que Charles Nodier, supposent que Molière consulta, de mémoire du moins, les comédies de Bruno et de Bergerac, pour plusieurs scènes célèbres, comme celles de Métaphraste dans le *Dépit amoureux;* de Bobinet dans la *Comtesse d'Escarbagnas;* de Trouillogon dans le *Mariage forcé* (Voy. aussi les *Fourberies de Scapin*, sc. 1 et 2 de l'acte Ier). Molière ne manquait pas d'originaux pour le portrait du pédant; il pouvait étudier, outre le Jobelin de Rabelais et l'Hermogène de Secchi, les pédagogues de l'Université de Paris, « ces marauls sophistes, lesquels, en leurs disputations, ne cherchaient vérité, mais contradiction et débat » (RABELAIS). — Quant au bon La Fontaine, M. Walckenaer lui-même convient que le *Gland et la Citrouille* (l. IX, 4) a été emprunté à Jordano. Peut-être la fable l'*Ecolier*, le *Pédant* et le *Maître du jardin* a-t-elle la même origine ?

[4] Molière l'avoue en disant : « Ces deux scènes (de Cyrano) étaient bonnes; elles m'appartenaient de plein droit : on reprend son bien partout où on le trouve. » Cyrano les avait « conquises » sur Bruno, et l'auteur du *Voyage de la lune* et d'*Agrippine*, usa du même droit que Molière.

[5] Jugement de Boileau, *Art poétique*, c. IV.

plaisir la maxime foraine que,

> Le comique écrit noblement
> Fait bailler ordinairement ;

ils châtiaient trop les mœurs, ils les blessaient, ne s'arrêtant pas où la farce commence, mais la confondant avec la comédie.

II

L'espèce de faveur ou d'indulgence, que certains témoignages valurent au Nolain ne résista guère aux blâmes, aux mépris d'un Bayle. Comment! le propagateur du pyrrhonisme au profit de l'Eglise et de la Société de Jésus, Huet, montra plus de bienveillance envers Bruno, que le sceptique de Rotterdam dont les secrètes intentions étaient de répandre le goût de l'humanité et de la liberté de conscience ! Il est aisé de résoudre cette contradiction. Huet n'aimait ni Scioppius à la fin détesté des jésuites, ni Descartes qu'il penchait à traiter, malgré son exquise politesse, à peu près de la manière dont Scioppius en avait usé avec Bruno. Il fallait bien trouver moins de torts et plus de mérites à Bruno, pour être admis à lui attribuer quelques parties du cartésianisme. De son côté, Bayle avait à se faire pardonner, dans les consistoires et les parlements, bon nombre de témérités, et ne se faisait pas scrupule d'immoler ceux des novateurs, dont les opinions ne cadraient pas avec

ses propres nouveautés. Qu'importait au déiste l'honneur du panthéiste? Plus ce caustique censeur de la république des lettres, ce Voltaire de l'érudition du XVIIe siècle, né dans la patrie de Montaigne, mort dans celle d'Erasme, plaisant conteur comme l'un, dialecticien inépuisable comme l'autre, plus ce demi-profond fournisseur d'anecdotes et d'épigrammes ressemblait aux proscrits du siècle précédent, plus il s'appliquait à marquer les traits qui l'en séparaient. Ainsi Bayle fit de Bruno ce que lui-même paraissait à Louis Racine, « un homme affreux. » L'article qu'il lui accorda, dans l'arsenal intitulé *Dictionnaire historique et critique*, eut une influence éclatante, bien qu'il n'en fût pas digne. La partie biographique de ce court morceau est composée, sur un ton railleur, avec des *on dit*. Or, un des ancêtres de Bayle, Rabelais a défini l'ouï-dire un « petit vieillard, bossu, contrefait et monstrueux. » Rien ne peut déguiser, ni racheter tant de légèreté chez un tel historien. [1] Ce qui est relatif aux doctrines de Bruno a plus de valeur. Le critique ne les connaissait toutefois que très-imparfaitement, n'ayant vu que les titres de la plupart des ouvrages de notre métaphysicien. [2] Autant le récit de la vie est superficiel, autant l'appréciation du système est partiale. Les prémisses, les motifs sont de même précédés de « on dit, on prétend, je rapporte sur la foi de tel auteur. » Bayle n'en prend pas moins l'attitude d'un juge qui distribue avec

[1] Ses admirateurs ne sauraient le nier. Lacroze est forcé de convenir que « ce qu'il y a d'historique dans l'article de M. Bayle est rapporté peu exactement. »

[2] Il les nomme *livrets*.

intégrité le blâme et l'éloge. Voici l'éloge : « Bruno était un homme de beaucoup d'esprit, mais qui employa mal ses lumières. » Vient ensuite le blâme : « Voilà un personnage qui, en matière de philosophie, fait le chevalier errant et s'engage en divers lieux à l'emprise, à l'écu pendant, à des gardes de pas. » Ecoutons la sentence finale que Bayle ne rend qu'après avoir rappelé, à la suite « d'habiles gens, » que « M. Descartes est soupçonné d'avoir pris de Brunus quelques-unes de ses idées : « L'hypothèse de Brunus est au fond tout semblable au spinosisme... Le spinosisme est sujet aux mêmes inconvénients que les absurdités de Brunus : on ne s'en peut évader qu'à la faveur d'une équivoque..... En somme, ces deux écrivains sont unitaires outrés. » Entre ces deux « athées, » il n'y a qu'une différence de méthode : Bruno emploie celle des « rhétoriciens, » Spinosa celle des « géomètres. » Bruno n'a pas comme Spinosa « réduit l'athéisme en système, il n'en a pas fait un corps de doctrine lié et tissu selon les manières des géomètres ; il ne s'est pas attaché à la précision, il s'est servi du langage figuré qui nous dérobe si souvent les idées justes d'un corps de doctrine. » L'hypothèse qui leur est commune, « surpasse l'entassement de toutes les extravagances qui se puissent dire : c'est la plus monstrueuse hypothèse qui se puisse imaginer, la plus absurde et la plus diamétralement opposée aux notions les plus évidentes de notre esprit. »[1] — ... Cette indignation est-elle entièrement sincère ? a-t-elle des ressorts bien nobles ? Bayle s'attaquait aux conséquences

[1] Comparez l'article *Spinosa*.

pratiques de cette théorie, sans vouloir en comprendre les fondements spéculatifs. Le spectateur d'une agression si vive se rappelle involontairement ce que Bayle lui-même avait dit d'une hypothèse de Leibnitz : « Il y a là des choses qui font de la peine. » Mais cette animosité même n'était-elle pas un moyen de succès? Le jugement de Bayle fut promulgué en Angleterre par la gazette en vogue, le *Spectateur* ;[1] en Allemagne, par des hommes graves, qu'épouvantait ce fantôme d'athéisme à la mine patibulaire, par des écrivains tels que Buddéus et Reimann.[2]

Toutefois c'est en Allemagne qu'on sut deviner d'abord, avec un coup d'œil philosophe, le caractère et les opinions de Bruno. On doit faire mention, à cet égard, de Morhof et d'Arnold. Ni l'un ni l'autre n'était, il est vrai, philosophe ; le premier pensait[3] que Spinosa avait tiré toutes ses flèches du carquois de Pomponace, et le second[4] confinait dans une mysticité méticuleuse l'essence de la sagesse et de la foi évangélique. Mais tous les deux possédaient à un haut degré une qualité indispensable à l'historien, l'amour des hommes, et enfreignaient rarement la loi de l'impartialité. L'un et l'autre sollicitèrent la radiation de Bruno des listes d'athéisme.

Ce vœu fut aussi celui de l'incomparable Leibnitz. Ce

[1] *The Spectator*, 27 mai 1712, vol. V, n° 389. — « *J. Brunus a professed atheist,* » etc.

[2] BUDDEUS, *Thes. de atheismo,* c. 1, § 24, p. 113; REIMANN, *De origine, progressu et incremento anti-theismi seu atheismi*, 1669 (Voy. p. 12.874) ; *Id., Biblioth. theolog. crit.*, p. IV, sqq.

[3] *Polyhistor I*, l. I, c. 8; II, l. II, c. 15; II, P. II, c. 11.

[4] *Hist. des églises et des hérés.*, II, l. XVII, c. 16, § 8 (en allem.).

génie qui « ne trouvait point de bornes dans la sphère du mérite humain, mais la remplissait toute, » (Bayle le confesse en ces termes), fit grande distinction entre Vanini et Bruno. Vanini, selon lui,[1] « méritait d'être enfermé jusqu'à ce qu'il fût devenu prudent, et on l'a traité avec une cruauté révoltante en le brûlant. » En disant que Bruno « ne manqua pas d'esprit, mais qu'il n'est pas trop profond, »[2] Leibnitz énonçait encore une vérité, incontestable, puisque, plus profond, Bruno eût révéré le christianisme davantage. Par son rôle de conciliateur et de modérateur dans la révolution cartésienne autant que par son caractère,[3] Leibnitz était disposé à rendre justice à tous les devanciers de Descartes; comprenant tout, s'intéressant à tout, il appréciait tout avec équité. Aussi, de la plume qui appela *profundissimum* le fondateur du péripatétisme, l'élève de Thomasius réhabilita les anti-péripatéticiens de la Renaissance.[4] Il ne rougit pas de demander d'abondantes lumières aux générations antérieures, d'étendre ou de corriger la connaissance de soi-même par la science de l'humanité. Au contraire, il juge insensé[5] le mépris que les autres cartésiens professent, ou plutôt affectent, pour l'histoire, pour l'étude des langues et des littératures, pour tout « ce qu'Adam avait ignoré : »[6] il se fait un malin plaisir de présenter Descartes lui-

[1] *Epist.*, 195.
[2] Leibnitz écrivit ces mots à Lacroze, après avoir lu le traité *dell' Infinito* (Cfr. Feuerbach, *Hist. de la philosophie moderne*, II, p. 214, en allem.).
[3] Lessing, *Zur Gesch. u. Literatur*, *I Beitrag*, p. 216.
[4] On se souvient de la réimpression du pamphet de *Nizolius*.
[5] *Acta erudit.*, Lips., 1682, p. 87.
[6] Mot de Malebranche.

même comme débiteur de Bruno. Il oublie pourtant d'indiquer le coin de son propre champ, qu'il avait labouré avec la charrue du Nolain.[1]

L'écrivain que le créateur de l'Académie de Berlin entretint le plus souvent de Bruno, était M. de Lacroze, c'est-à-dire celui qui écrivait, le 30 novembre 1737, à J. de Chamberlay : « Bien des savants ont exploité les œuvres de Bruno. Leibnitz lui-même a tiré tout son système du livre *de Maximo et Minimo*. Je l'ai dit et prouvé à Leibnitz même, de vive voix et par écrit. Si peu de gens s'en sont aperçus, c'est parce que les écrits philosophiques de Bruno sont obscurs et rebutants. »[2] Voilà le passage qui fit regarder un instant Lacroze comme un défenseur du Nolain. C'est comme un de ses antagonistes les plus impitoyables qu'il fallait l'envisager.[3] Lacroze, en effet, au milieu de ses courses et de ses malheurs, poursuivit toujours le même dessein, consacrant de précieuses années à découvrir et à réfuter le déisme et l'athéisme tout ensemble. L'orgueil, la débauche et le libertinage ont seuls, à son avis, enfanté ces opinions monstrueuses. Campanella,

[1] « *Quod in multis Bruni vitulo araverit* » (BRUCKER, t. IV, P. II, p. 32). — Optimisme. Principe des indiscernables. Accord de la liberté et de la nécessité. Monadologie. — *De Minimo*, p. 71, p. 132, sq.; *Metaphysic.*, p. 9. Cfr. HANSCH, *Princ. philos., Leibnitz*. 1728, thes. IX, XXI, LXXI.

[2] *Thes. epist. Lacrozian*, III, p. 78 : « *Multi viri docti ejus scriptis usi sunt. Ipse Leibnitzius,* » etc. Il est clair que Lacroze comprend sous le titre ingénieux *De Maximo et Minimo* deux ouvrages distincts : le *De Monade* et le *De Minimo*.

[3] Lorsqu'on rapproche les disgrâces de Lacroze des aventures de Bruno, on imagine que cette conformité aurait dû disposer l'auteur des *Entretiens* favorablement. On le sait, il fut d'abord bénédictin, puis emprisonné pour cause d'insubordination; réfugié à Bâle, il embrassa la réforme et devint bibliothécaire du roi de Prusse; nommé professeur à Helmstædt, il refusa de signer la confession d'Augsbourg, il fut enfin rappelé à Berlin pour diriger l'éducation de la future margrave de Baireuth, et pour donner des leçons de philosophie à Frédéric le-Grand, leçons peu goûtées de son royal élève.

considéré à la lueur de cette prévention, n'est qu'un « forfante italien, homme à tout dire, à tout entreprendre pour se rendre recommandable. » Vanini semble encore plus méprisable, quoique le rapport de ses juges, conservé par le président Gramond, « frappe d'horreur, et, si on ose le dire, de compassion.... » [1] « C'est assurément aussi quelque chose de digne de compassion que le sort de Brunus. Ayant reçu de Dieu un esprit fort extraordinaire, il appliqua tout ce qu'il put acquérir de lumières à détruire les raisons qui conduisent l'homme à la connaissance de la divinité. Heureux s'il eût pu se borner à la philosophie, pour laquelle il semblait être né ! On aurait pu lui appliquer, à plus juste titre qu'à Epicure, ces beaux vers de Lucrèce :

Dans l'enceinte du monde il se crut trop serré;
Le Ciel ne fut pas même assez vaste à son gré :
Rien ne lui fit obstacle, et son puissant génie
Courut de l'univers la carrière infinie [2].

Le style de Bruno occupa Lacroze autant que ses pensées. « La latinité de Brunus n'est pas toujours pure, dit-il, quoiqu'il y ait des tours ingénieux et des expressions très-vives. » [3] La cause de ses aberrations est ainsi décrite : « Brunus s'est perdu dans la contem-

[1] *Entretiens*, p. 427.
[2] L. l. p. 336 :

« Ergo vivida vis animi pervicit et extra
» Processit longè flammantia mœnia mundi. »
(*Lucr.*, l. I, 73,74).

[3] L. l. p. 305. — Il paraît n'avoir pas connu les ouvrages italiens de Bruno, ou du moins avoir préféré les ouvrages latins.

plation de l'infini : bien d'autres que lui y ont fait naufrage. »[1] Enfin, sa capacité en philosophie est plus d'une fois reconnue : « Il paraît qu'il aurait pu faire de grands progrès dans la science des choses naturelles, s'il avait vécu cinquante ans plus tard, ou s'il avait pu retenir son esprit dans de justes bornes. »[2]

John Toland, le trop célèbre hétérodoxe, se trouvant en 1706 à Berlin, et rendant visite au bibliothécaire du roi, fit rouler l'entretien sur Bruno. L'orthodoxe Lacroze rencontra, dans le philosophe irlandais, un opposant qui défendit l'Italien sur toutes choses, excepté la diffusion et la négligence du style.[3] Trois ans après, Toland envoya d'Amsterdam le fruit de cette conversation au baron Hohendorf, qui s'intéressait également aux systèmes du Nolain. En apparence il ne voulait prouver, dans cette dissertation,[4] que la réalité du supplice de Bruno, « le temps, le lieu et le genre de mort ; » mais son véritable dessein était de donner l'auteur du *Spaccio*, l'infortuné restaurateur de la « magie, ou philosophie naturelle, et de la transmigration, ou éternelle variation des formes de la matière, »[5] pour la souche glorieuse du parti des libres-

[1] L. l. p. 317.

[2] En disant : « *Fateor Brunum, virum impium et malum, incredibili vi ingenii polluisse*, » Lacroze laisse paraître combien Bayle avait présidé à ses jugements. « M. Bayle, dit-il du reste, a donné un précis assez complet de la philosophie de cet Italien, et il a fait voir qu'il ne s'éloignait pas beaucoup du spinosisme. Il a fait plus, il l'a réfuté... » (*Epist. ad Chamberlay*, 1737 ; Cfr. HEUMANN, *Acta phil.*, p. IX, P. 400).

[3] « *Diffusus, sinon verbosus, ac nimium ingenio suo indulgens* » (*Collection of several pièces*, I, p. 314).

[4] « *Tempus, locum et genus mortis ipsius extra omnem dubitationis aleam constitui* » (p. 315).

[5] P. 312. « *Certè per Magiam nihil aliud unquam intellexit, præter recon-*

penseurs d'Angleterre. Les sympathies de Toland, qui de catholique était devenu presbytérien, de presbytérien socinien, contribuèrent faiblement à recommander Bruno.[1] Ce patronage ne servit qu'à mieux accréditer la sentence de Bayle, ratifiée par Lacroze. Un compilateur laborieux, exact, qui manque parfois de clarté, jamais d'instruction, membre de l'Institut des Barnabites de Paris, et dont le volumineux recueil fut au XVIIIe siècle le bréviaire des bibliographes, Niceron reproduisit jusqu'aux expressions de ces deux autorités, sans paraître toutefois partager leur aversion singulière. Bruno est,[2] aux yeux de ce Père, « un esprit naturellement libertin, en fait de créance; il a une plume aussi peu chaste que sa vie, des principes assez conformes à ceux de Spinosa; » enfin, « l'amour de la nouveauté et le désir de passer pour inventeur, furent cause de ses égarements et de ses châtiments. »

Le commencement du XVIIIe siècle, cet âge qui devait consommer l'œuvre du seizième, et introduire,

ditiorem et non vulgarem, quamvis maxime naturalem sapientiam. Sic aeternam formarum materialium vicissitudinem Transmigrationem quandoque appellat. »

[1] Quand, dans ses *Origines judaïcæ*, Toland soutint que Moïse avait eu sur Dieu les mêmes pensées que Spinosa, et que toute la révélation judaïque n'était qu'une production humaine, sans authenticité évidente; quand, dans son *Nazarenus*, il prétendit que Jésus-Christ n'était que le plus grand des prophètes, ses contemporains se hâtèrent de conclure qu'il était disciple de Bruno et de Spinosa, et dans leur précipitation ils attribuèrent à ceux-ci le reste des conceptions aventureuses de Toland. Ainsi, parce que Toland considérait le dogme de l'immortalité comme une opinion égyptienne (*Lettre à Serena*), parce qu'il expliquait l'univers par un aveugle mécanisme (*Pantheisticon*), Bruno et Spinosa furent de même proclamés matérialistes. Une seule particularité aurait cependant suffi pour dévoiler cette confusion artificieuse : c'est que Toland prêtait, contre toute vraisemblance, à ces philosophes, aussi bien qu'à Socrate et au Christ, une double doctrine (*Tetradymus*).

[2] *Mém. pour servir à l'Hist. des hommes illustres*, t. XVII, p. 201, sqq.

selon Voltaire, « l'esprit de raison dans toutes les sciences et la politesse dans toutes les conditions, » cette époque mémorable fut marquée par une protestation dont Bruno lui-même eût été surpris, et qui fit bruit même hors de l'Allemagne. Un célèbre professeur de Gottingue, philologue dignement célébré par son élève,[1] Christophe-Auguste Heumann, se leva en 1718 pour « sauver l'honneur et l'innocence de Bruno, »[2] pour foudroyer cette « erreur héréditaire qui assimilait Bruno à l'athée Pomponace et au juif Spinosa. » « Ce Napolitain avait, sans doute, le tempérament propre aux athées; il n'avait pas une raison parfaitement saine; il avait toutes sortes de bizarreries dans la tête;[3] mais ce n'était ni un méchant homme, ni un homme double. C'est par méprise que les protestants ont inscrit ce « *saint homme* »[4] au « catalogue des athées, » au lieu de le mettre au « catalogue des martyrs. » C'est comme hérétique, comme luthérien qu'il fut brûlé; et depuis il goûte la félicité éternelle avec tous ceux qui ont donné leur vie pour la Parole du Christ. Rien n'est plus absurde que de l'accuser de spinosisme: *quando duo dicunt idem, non est idem.* Bruno pouvait s'exprimer comme Spinosa, sans penser de même; il pouvait avoir son langage (*stylum*) et abhorrer son esprit et ses volontés (*mentem*). « Enfin, l'honnête

[1] HEYNE, *Memoria Heumanni*, 1764.

[2] « *Ehrenrettung Bruni.* » — « *J.-B. Unschuld im puncto der Atheisterey* » (*Acta philos. de atheismo J. Bruni*, P. III, p. 507, sqq.; P. IX, p. 380-441; P. IX, p. 810–828.

[3] P. IX, p. 381.

[4] P. 390: « *Und bedaure ich billich, dass* dieser heilige Mann *von denen Protestanten selbst aus Unvorsichtigkeit in den* catalogum atheorum *ist gebracht worden, da er doch in den* catologum martyrum *gehœrt,* » etc.



Heumann incline à le croire de l'école à laquelle il est lui-même fier d'appartenir, c'est-à-dire partisan de cette *philosophia eclectica*[1] que Leibnitz protégeait et qui « ne fait foi et hommage qu'à la raison, ayant pour mot d'ordre la maxime apostolique : *Examinez toutes choses, retenez ce qui est bon.* » Persuadé que la cause de Bruno est juste, Heumann ne craint pas de faire à Lacroze un défi éclatant. « Il ne suffit pas de dénoncer ; montrez vos preuves. S'il suffisait d'accuser, qui serait encore innocent, *si accusare sufficit, quis erit innocens?* »[2]

Lacroze relève le gant avec courtoisie, et invite son adversaire à ne pas exalter Bruno aux dépens de la vérité et de la justice.[3] « On ne saurait appliquer à ce procès, dit-il, l'antique précepte de jurisprudence, qu'il faut favoriser l'accusé plutôt que l'accusateur, chaque fois que les droits des parties sont obscurs. » Sept propositions, presque littéralement extraites, l'aident à mettre Bruno au premier rang des athées, *inter atheos primi ordinis*,[4] parmi les chefs du panthéisme, *atheismi sive pantheismi*. Comme de pareilles dénominations sont trop vagues, Lacroze se décide à définir la philosophie du Nolain, « c'est l'épicurisme enté sur le pythagorisme, un épicurisme perfectionné et amélioré. »[5] Mais Lacroze affirmant toujours plus qu'il

[1] Cfr. *Acta philosophorum*, P. X, p. 579. — Cette philosophie se trouve en effet enseignée chez Bruno, par ex. I, p. 259, sqq. II, p. 11, sq.

[2] P. 402.

[3] *Acta philosophorum.*, P. XI, p. 792-809.

[4] P. 794-798.

[5] « *Philosophiam epicuream pythagorismo incrustatam, doctiusque et emendatius propositam* » (p. 795).

ne démontre, ne réussit pas à persuader Heumann qui s'empresse de répliquer, bien qu'avec les égards dus à un auteur, lequel cette fois « n'est pas une divinité du second ordre. »[1] Comme cela arrive assez ordinairement, l'un et l'autre combattant triomphe et garde son opinion. Les spectateurs capables d'impartialité sont de l'avis de Brucker :[2] « Heumann a discuté avec sympathie et avec savoir, *amice eruditeque*, Lacroze en homme versé dans les écrits de Bruno, avec soin et attention, *diligenter et attente*, mais sans bienveillance, *sine amicitiâ*. » L'intérêt de Heumann était peu mesuré, sans doute, mais il est empreint d'une telle générosité qu'il plaira toujours plus que la dialectique de Lacroze.

A certains égards, Heumann avait été précédé dans ses essais de justification par un écrivain wurtembergeois à la fois théosophe et mathématicien. Jean-Jacques Zimmermann, dans un écrit curieux,[3] où il montre qu'aucun passage des Saintes-Écritures ne contredit la théorie de Copernic ni les lois de Kepler, présente Bruno comme un des plus nobles et des plus profonds disciples de l'astronome de Thorn. Un autre littérateur, originaire de Zurich et qui se nommait aussi Jean-Jacques Zimmermann, suivit l'exemple de Heumann. Malgré sa vive piété, ou plutôt à cause d'elle, il fit remarquer plusieurs fois le tort et le ridicule de ceux qui ne songent qu'à découvrir des hérétiques et des athées. Il repoussa le reproche d'irréligion qui con-

[1] « *Deus minorum gentium.* »
[2] *Hist. philos.*, t. IV, P. II, p. 37.
[3] *Scriptura Sancta copernicans*, ouvrage semblable au *Cosmotheoros* de Huygens, où Bruno est également apprécié.

tinuait à peser sur la mémoire de Bruno,[1] il le repoussa avec la fermeté qu'il apporta à venger Descartes et l'esprit humain du pyrrhonisme de Huet.

L'orientaliste Lacroze conserva néanmoins des partisans zélés. Un estimable historien de l'Eglise chrétienne, Daniel Gerdes de Groningue,[2] occupé à rechercher les tentatives passagères de la Réformation en Italie, et à frayer ainsi la route à Mac Cree, n'hésita point à ranger Bruno, non parmi les réformés italiens, mais au nombre des suppôts de l'athéisme. Il l'appelle le protecteur de l'impiété spinosiste, et se fâche sérieusement de ce que Bruno a osé porter le prénom de *Philothée*. Un autre historien de l'Eglise luthérienne, Baumgarten, rejeta Bruno du milieu des protestants avec non moins de violence, mais pour cause de déisme.[3] Enfin, ce qui met en évidence le crédit dont Lacroze jouissait dans sa patrie adoptive, c'est la réserve respectueuse avec laquelle il est combattu par le second créateur de l'histoire de la philosophie, le digne Brucker.[4]

Nous ne saurions avoir l'oiseuse prétention d'énumérer les qualités et les défauts de Brucker. Qui n'a pas admiré son érudition scrupuleuse et vigilante, la profondeur, la précision, l'impartialité, l'étendue de ses jugements? Qui n'a pas été frappé de l'absence de critique, de l'ordre plus apparent que réel, du luxe sin-

[1] *Dissertatio de atheismo J. Bruno impacto* (*Mus. Helvet*, t. V, p. 557-602; t. XXI, p. 1-34). — Le mot de spinosisme étant alors synonyme d'athéisme, Zimmermann s'appliqua de même à combattre l'accusation de spinosisme.

[2] *Specimen Italiæ reformatæ* (Leyde, 1765), p. 196. — « *Pro incrustatore atheismi, aut impietatis spinosisticæ patrono haberi posse, quippe qui etiam nomini suo illud* Philothei *præfigere non erubuit,* » etc.

[3] *Hist. des partis religieux* (en allem.), p. 67.

[4] Lacroze est pour Brucker « ὁ πανυ *Crosius.* »

gulier de ses recherches? On lui a reproché son faible pour la manière géométrique de Wolff; on n'a pas assez remarqué sa déférence pour Leibnitz. Ainsi que ce dernier,[1] le pasteur de Kaufbeuren préfère l'esprit d'observation à l'esprit de système, l'expérience à l'hypothèse, la raison au raisonnement; il veut remplacer l'esprit sectaire, l'esprit d'autorité par le goût et la pratique de l'examen et du choix. Une preuve de ce savant éclectisme,[2] de cette philosophie d'érudit, c'est que Brucker se considère comme disciple de Bacon, au moins autant que de Leibnitz. [3] Un autre témoignage de la même tendance est que ses convictions philosophiques respirent un suave parfum de christianisme, une solide piété. [4] C'est parce qu'il applaudit à tous les élans généreux de la pensée, c'est parce que l'Evangile a développé en lui une sensibilité réelle, une charité effective, que Brucker se propose d'analyser les moindres pièces du procès de Bruno. Le malheur voulut qu'il ne pût s'en procurer qu'une partie extrêmement faible. Résumons rapidement ses pages nombreuses. [5]

[1] Leibnitz, *Opp. Dutens*, II, P. I, p. 79; P. II, p. 417.— *Des Maizeaux*, II, p. 145.

[2] « Cette ἐκλεξις, dit-il, que recommande Sénèque : « *Non se cuiquam mancipare, nullius nomen ferre, multum magnorum virorum tribuere, aliquid et suo vindicare.* »

[3] T. IV, P. II, præf.

[4]
Percurri, fateor, sectas attentius omnes.
Plurima quæsivi, per singula quæque cucurri,
Nec tamen inveni melius quam credere Christo.

Brucker redit, en 1743, ces vers d'Antoine, professiou de foi semblable à celle de Pétrarque (Voy. *Famil.*, l. VI, ep. 2).

[5] T. IV, P. II, p. 12, 35, 38, 58. Cfr. aussi Brucker, *Fragen aus der phil. Historie*, VII, p. 62, sqq.

« Le premier qui entreprit de réformer la sphère entière de la philosophie et d'ébaucher un système nouveau, bien que très-abstrus, c'est J. Bruno... Il faut le louer d'avoir poursuivi avec acharnement la philosophie de secte, et d'avoir vu qu'elle est diamétralement opposée à la sagesse... Quoiqu'il n'ait pas été heureux, il mérite d'être compté parmi *les restaurateurs de la pensée*. Il aurait rendu des services immenses à la science, s'il avait voulu philosopher plus sobrement et moins se repaître d'imaginations... » Le zèle pour Bruno porte Brucker jusqu'à calomnier Spinosa; afin de parer le premier, il dépouille le second. Il lui semble impossible de confondre les deux directions : « C'est à l'école de l'Emanation que Bruno appartient, c'est Pythagore et Parménide qu'il suit; et il n'est permis de l'associer ni à Spinosa, ni aux stoïciens. Bruno est éclectique au fond, puisqu'il allie aux idées des Eléates celles de Démocrite et d'Epicure, et unit Copernic à Pythagore..... Bruno professe souvent des opinions profanes et absurdes; il méconnaît le vrai Dieu, mais il ne le nie point; il attribue à la nature une certaine participation à l'essence divine, mais il n'identifie pas la divinité même avec la créature. Bruno n'était pas un imposteur, c'était un enthousiaste, *cum ratione insanivit*. »[1]

[1] Buchanan avait caractérisé l'idéalisme par ces mots : *cum ratione furens*. (Voy. P. I, p. 136.)

III

Les travaux de Brucker eurent un double avantage: ils vidèrent pour bien des lecteurs la querelle touchant l'athéisme de Bruno, et ils appelèrent une attention plus sérieuse sur les écrits et le système du prétendu athée. Dès 1726, Ch. Etienne Jordan,[1] Français né à Berlin, connu par l'étroite amitié de Frédéric II, avait consacré une monographie à Bruno; mais son défaut de connaissances historiques et de pénétration métaphysique, aussi bien que son attachement excessif pour Lacroze,[2] n'avait rendu que plus désirable le morceau de Brucker. Un historien danois, Christiani, esprit facile, varié, versé dans le droit public, la théologie, les mathématiques, rechercha de quelle manière Bruno avait cultivé les mathématiques et conçu l'astronomie, et il lui rendit des hommages que lui refuse un géomètre éminent de notre âge.[3] Un compilateur assidu, Kindervater, recueillit des notices intéressantes sur les voyages du Nolain, particulièrement en Allemagne.[4] Critique moins sévère, Lessmann en recueillit même sur son adolescence, sur son enfance, et bâtit une sorte

[1] *Disquis. de J. Bruno Nolano*, Breslau, réimprimée dans C.-E. *Simonetti* (*Sammlung verm. Beitr.*, t. II, p. 273–303), et *Acta litter.* (Fasc. 5, t. I, p. 64). Jordan mourut, en 1745, vice-président de l'Académie de Berlin. Le roi lui fit ériger un monument avec cette épitaphe : « Ci-gît Jordan, l'ami des Muses et du Roi. »

[2] Jordan publia, en 1741, l'*Histoire de la vie et des ouvrages de M. de la Croze.* (Amsterdam, 2 vol. in-8°.)

[3] CHISTIANI, *Progr. de studiis Jord. Bruni Nol. mathemat. Kilon.* 1770, 4.

[4] KINDERVATER, *Beitraege zur Lebensgeschichte des Jord. Br.* (CÆSAR'S *Denkwürdigk. aus der philos. Welt*, Leipz., 1788, 8, t. VII).

de roman avec des anecdotes plus que suspectes sur la précocité de son génie, sur la causticité de ses répliques, avec des contes parfois amusants sur sa maîtresse, fille d'un de ses fermiers, sur une de ses protectrices, la signora Silvia Gandini de Rome.[1] Le résultat le plus heureux, c'est qu'on cessa de regarder Bruno comme un personnage dangereux, et pour ainsi dire d'éviter sa rencontre. Dans sa *Bibliothèque curieuse de livres difficiles à trouver*, David Clément se contenta de lui reprocher de l'exaltation.[2] Bientôt même l'enthousiaste ne passa plus que pour fou. L'abbé Goujet, janséniste laborieux, scrupuleux mais étroit historien du collége de France, traita Bruno de ridicule.[3] Son rival, l'annaliste un peu déclamatoire de l'Université de Paris, Crevier, le qualifia de fanfaron.[4] L'abbé Ladvocat, dans son *Dictionnaire historique*,[5] pensait aussi que Bruno « ne fit que se rendre ridicule par son fameux livre intitulé *Spaccio*. » Ainsi, c'est sur une comédie, une satire, une lettre fugitive, que le philosophe fut jugé vers le milieu du XVIIIe siècle.

Dans une même année il parut deux ouvrages où, sans spécifier les motifs, on taxa d'extravagance et de délire tout le système de Bruno. Dans l'un, [6] le Nolain

[1] Lessmann, *Giordano Bruno* (*Cisalpinische Blætter*, t. I, p. 189). Cfr. Lauckhard, *Dissert. de J. Bruno*, Halle, 1783.

[2] T. IX, p. 378, sqq. « M. Brucker conclut que le système de Brunus ne renferme pas un athéisme formel, mais qu'il procède d'un enthousiasme manifeste, et qu'il peut facilement conduire à l'athéisme. »

[3] *Biblioth. franç.*, VIII, p. 119, sq.

[4] *Hist. de l'Univ. de Paris*, VI, p. 384; Cfr. Du Boulay, *Hist. univ. Paris*. VI, p. 786.

[5] Le savant professeur de Sorbonne ne donne, à la vérité, ce dictionnaire que pour un « délassement de vacances. »

[6] Floegel, *Hist. de la littérature comique* (en allem., Leipz., 1785), t. II, p. 201-210.

est mis au second rang des satiriques italiens ; et il lui est accordé de fréquents « intervalles lucides. »[1] L'autre ouvrage c'était une *Histoire des folies humaines*.[2] Une biographie circonstanciée de Bruno y commence par ces mots : « Un des plus téméraires moqueurs en religion, J. Bruno était un malheureux, doué d'assez d'esprit et de raison pour signaler une foule de préjugés puissants ; mais entraîné, par une application prématurée de la philosophie, aux plaisanteries les plus audacieuses sur toute foi positive et tout culte : caractère inquiet, qui ne sut trouver une demeure fixe que sur le bûcher ! » Malgré ses dispositions à l'*humour*, le docteur Adelung écrivit la vie du Nolain avec intérêt ; [3] malgré son aversion pour les hautes spéculations, il rendit le nom de Bruno populaire en Allemagne ; et quand, sur la fin de ses jours, il vit la faveur de Bruno, il eut peut-être regret d'avoir défiguré un récit attachant par quelques accès de persiflage.

Adelung fut moins Allemand que digne fils du

[1] Heumann (*Acta philosophor.*, P. IX, p. 437, sq.) avait aussi parlé d'*intervalla lucida*, mais il les avait entendus autrement. Selon Flœgel, le *Spaccio* est « un pitoyable gâchis, un amalgame bizarre, une pauvre compilation de paradoxes et de songes creux, un salmigondis nullement préjudiciable aux vérités naturelles ou révélées, et dangereux seulement aux brouillons, aux têtes qui pensent de travers, *verworrenen und verschraubten Queerkœpfen*. » — L'historien de la Saint-Barthélemy et un des meilleurs critiques modernes, L. Wachler, a depuis usé de représailles contre Flœgel, en faveur de Bruno (Voy. *Man. de l'hist. litt.*, p. 594, en allem.). Comp. P. II, p. 69.

[2] *Hist. des folies humaines*, galerie d'alchimistes, d'astrologues, de magiciens, de théosophes, de fanatiques et autres forcenés célèbres » (1785, en allem.), t. I, p. 241, sqq. — « *Que de fous ! je ne fus jamais à telle fête !* »

[3] Elle se compose de soixante pages in-12. Ce trop fertile écrivain, qui appelait son bureau « ma femme, » et qui fut à bon droit nommé le Vaugelas, le Johnson de la Germanie, avait un vif penchant pour la plaisanterie, et se plaisait à le développer par ce qu'il appelait sa *bibliotheca selecta*, c'est-à-dire, par une cave exquise.

XVIII[e] siècle. Tolérance, justice, humanité, philanthropie étaient de son temps termes sacramentels. Les générations qui les employaient, presque à satiété, compatissaient sincèrement aux victimes du fanatisme, et proclamaient par mille bouches la magie et l'hérésie des crimes imaginaires. « Il faut avouer, disait-on avec Voltaire, qu'on brûle quelquefois les gens un peu légèrement... O Français! avouez que cela est un peu velche! »[1] Mais touchant les doctrines, le parti des philosophes se montrait souvent aussi intolérants que certains ecclésiastiques. Absurdité, chimère, folie, extravagance, galimatias, pédanterie, voilà les qualifications qu'il infligeait aux systèmes contraires à Locke, ou différents du système de Condillac. Tandis que des orthodoxes et des dévots gémissaient du « monstrueux libertinage des esprits forts, » des prélats de cour, des abbés à bénéfice riaient avec « ces esprits forts d'un pauvre moine défroqué, » tel que Bruno. Les impuissantes colères des « apostats » semblaient au grand public non moins divertissantes, ou non moins ennuyeuses que les haines formidables des inquisiteurs. À la férocité du XVI[e] siècle, à la gravité du XVII[e], avait succédé une frivolité qui manquait plus souvent de dignité que de grâce. Une moqueuse indifférence en matière de religion et de métaphysique, voilà quel était le caractère général des classes élevées et instruites. Ceux qui se faisaient remarquer par quelque sérieux, s'ils ne professaient pas un doute énervant, proscrivaient tout ce qui dépasse

[1] *Lettre sur Vanini* et art. *Ramus* (*Dict. philos.*).

un certain bon sens superficiel. Une erreur radicale sur l'origine des idées, sur la nature de la *sensation* trompait les plus généreux. Le cartésianisme subit de violentes représailles, poursuivi des mêmes mépris qu'il avait prodigués à ses prédécesseurs. Tous ceux qui avant Descartes avaient cru aux « idées innées, »[1] tous ceux qui à la suite de Descartes y croyaient encore, furent écartés, avec une pitié ironique, comme sublimes, comme rêveurs. Ce n'est ni de Platon ni d'Aristote qu'on datait la philosophie, c'est de Bacon et de Hobbes, de Gassendi et de Newton. Les philosophes de la Renaissance furent donc aussi rayés des annales de la philosophie. La prise de Constantinople, la fuite des Grecs en Occident, toute la révolution qui en résulta, tout ceci parut avoir retardé le progrès des lumières.[2] Là où Bacon régnait, Bruno devait compter peu d'amis. On dut même oublier combien il avait contribué à l'affranchissement de la raison. La raison! Le XVIII[e] siècle se croyait, se disait appelé, comme par privilége, à la révéler, à la populariser;[3] mais il réduisait la raison aux proportions de ce qu'Helvétius appelait l'esprit. Ce genre d'esprit, pour être tout en saillies, effleure toutes choses; il se contente de se plaire à lui-même, il sert à tout, il ne suffit à rien. La raison, au contraire, telle

[1] Huet avait déjà nommé cette théorie « *vexatissimam sententiam de ideis innatis* » (*Censura philos. cartes.*, c. VIII).

[2] C'était l'avis de Condillac, qui ne voyait, du reste, chez *Spinosa* qu'un amas d'idées confuses, arbitraires, un perpétuel abus de mots (*Traité des syst.*, c. X).

[3] Tel était le vœu de Diderot, celui des philosophes du XVIII[e] siècle qui eut le plus d'affinités avec Bruno et Spinosa (Voy. *Pensées sur l'interprétation de la nature*, 1754, p. 105; Cfr. J.-A. ERNESTI, *Prolus. de phil. populari*). Lisez M. LERMINIER, *De l'influence de la philosophie du XVIII[e] siècle*, etc., p. 70, sqq.

qu'elle se produit en tout temps, en vertu de sa nature immuable, s'attache à approfondir, à comprendre, à s'instruire elle-même, à tout perfectionner et à souffrir patiemment ce qu'elle ne parvient pas à redresser.

C'est de France que l'esprit particulier au XVIII[e] siècle se répandit en Europe, et c'est Voltaire[1] qui lui donna le plus d'aliment. Combien Voltaire était cependant plus sincère et plus impartial que Bayle! Qu'on compare ensemble leurs opinions sur Spinosa![2] C'est d'obscurité, et non d'athéisme que Voltaire accuse l'illustre Hollandais.[3] « Vous êtes très-confus, Baruc Spinosa; mais êtes-vous aussi dangereux qu'on le dit? Je soutiens que non; et ma raison, c'est que vous êtes confus, et que vous avez écrit en mauvais latin... » Mais ce qui dut surprendre, c'est de voir Spinosa assimilé au vertueux et tendre Fénélon, dans le même temps que Frédéric II le déclarait aussi funeste que Machiavel.[4]

[1] Voltaire blâmait, il est vrai, l'acception dans laquelle Helvétius et le monde élégant prenaient le mot *esprit*; il chicanait Montesquieu, en disant qu'on trouvait, dans l'*Esprit des lois*, « des saillies où l'on attendait des raisonnements; qu'on y donnait trop d'idées douteuses pour des idées certaines: » mais ne préférait-il pas aussi amuser ses lecteurs, c'est-à-dire l'Europe entière?

[2] « Le grand dialecticien Bayle a réfuté Spinosa, » dit Voltaire d'abord; puis il continue : « J'ai toujours eu quelque soupçon que Spinosa, avec sa substance universelle, ses modes et ses accidents, avait entendu autre chose que ce que Bayle entend, et que par conséquent Bayle peut avoir eu raison, sans avoir confondu Spinosa. »

[3] Bayle avait dit, en parlant de l'obscurité de Bruno : « Ses principales doctrines sont mille fois plus obscures que tout ce que les sectateurs de Thomas d'Aquin ou de Jean Scot ont jamais dit de plus incompréhensible » (*Lit. D.*, art. Brunus).

[4] Frédéric II, *Anti-Machiavel* (*Commenct.*). — Voltaire fut le premier frappé de la ressemblance de « l'amour intellectuel » de Spinosa avec le *quiétisme* de Fénélon. Or, l'amour intellectuel de Spinosa, c'est, calmée et refroidie, « la fureur héroïque » de Bruno. « Spinosa et Fénélon, dit Voltaire, si opposés l'un à l'autre, se sont rencontrés dans l'idée d'aimer Dieu pour lui-même. Avec des notions de Dieu si différentes, ils allaient

Remplaçons Spinosa par Bruno, et le parallèle avec Fénélon n'en sera ni moins juste, ni moins piquant. Voltaire, d'ailleurs, ce modèle de clarté dont la spirituelle légèreté cachait si souvent un fond sérieux, vengea plus d'une fois les philosophes du XVI[e] siècle de Garasse, et du « minime et très-minime Mersenne. » Les envisageant d'une manière collective, il leur donnait le titre expressif de « nos maîtres de penser. »[1] Les considérant un à un, il oubliait trop souvent qu'une partie des armes tournées contre eux était leur propriété.[2] A propos de Bruno, il trace ces lignes qui pourraient facilement ébranler notre confiance dans sa ponctualité comme historien : »[3] Les Italiens alors ressemblaient » aux anciens Romains, qui se moquaient impunément

au même but, l'un en chrétien, l'autre en homme qui avait le malheur de ne le pas être; le saint archevêque en philosophe persuadé que Dieu est distingué de la nature; l'autre en disciple très-égaré de Descartes qui s'imaginait que Dieu est la nature entière..... Tous deux étaient de bonne fois, tous deux estimables dans leur sincérité, comme dans leurs mœurs douces et simples... » Ce passage bien remarquable explique par avance comment des chrétiens, tels que Jacobi et Schleiermacher, ont pu professer le plus vif attachement pour Spinosa, pour Bruno. — Ajoutons encore un mot de Voltaire : « Spinosa ne fait pas sa profession de foi pour éblouir les hommes, pour apaiser les théologiens, pour se donner des protecteurs, pour désarmer un parti; il parle en philosophe sans se nommer, sans s'afficher; il s'exprime en latin pour être entendu d'un très-petit nombre » (art. *Dieu*). Ces paroles, également vraies et précises, indiquent la supériorité de Spinosa sur Bruno, celle du XVII[e] siècle sur le XVI[e].

[1] « *Professione dell' intendere,* » avait dit Bruno (I, p. 163).

[2] La mobilité de son humeur se trahit lorsqu'il nomme Vanini « un pauvre pédant, un étranger sans mérite. » — Il est plus exact en soutenant Aristote contre les novateurs de la Renaissance, cet Aristote qui « ne fut ni un pédant, ni un esprit faux » (art. *Aristote*).

[3] Leibnitz avait cependant donné aux auteurs français d'utiles conseils, lorsqu'il écrivait, le 7 février 1715, à l'abbé de Saint-Pierre : « Aujourd'hui, les écrivains français, sous prétexte de s'éloigner du pédantisme, se désaccoutument un peu trop de faire entrer des traits d'érudition dans leurs ouvrages; ils n'en sont pas moins nerveux, mais ils en sont plus secs » (*Des Maizeaux*, II, p. 172).

» de leurs dieux, mais qui ne troublèrent jamais le culte » reçu. Il n'y eut que Giordano Bruno, qui ayant bravé » l'inquisiteur à Venise, et s'étant fait un ennemi irré» conciliable d'un homme si puissant et si dangereux, » fut recherché pour son livre *Della bestia trionfante;* » on le fit périr par le supplice du feu, supplice inventé » parmi les chrétiens contre les hérétiques. Ce livre est » pis qu'hérétique; l'auteur n'admet que la loi des pa» triarches, la loi naturelle; il fut composé et imprimé » à Londres, chez le lord Philippe Sidney, l'un des plus » grands hommes d'Angleterre, favori de la reine Elisa» beth. »[1] De même qu'il disculpe Spinosa, le patriarche de Ferney refuse de croire à l'athéisme de ces Italiens. « Vanini n'était point athée, dit-il, il était précisément » tout le contraire. »[2] Sur ce point Voltaire était supérieur à Rousseau, lequel abandonna « l'athée Spinosa » à l'archevêque de Paris, comme lord Bolingbroke l'avait sacrifié au doyen Swift.[3] C'est Voltaire qui s'appliqua, pendant un demi-siècle, à réprimer l'abus qu'on faisait du mot d'athée, à faire distinguer de l'athée le simple penseur, et à naturaliser en Europe le mot théiste. En dépit de ses fautes et de ses défauts, qu'il ne nous appartient ici ni de dissimuler ni d'articuler, Voltaire concourut plus que nul autre de ses contempo-

[1] *Lettre sur F. Rabelais.*

[2] *Dict. philosophique, art.* Athéisme.

[3] ROUSSEAU, *Lettre à Ch. de Beaumont.*—La lettre de Bolingbroke à Swift étant connue; nous n'en extrairons que ces mots: « Je ne puis douter que vous ne soyez maintenant convaincu de mon orthodoxie, et que vous ne renonciez à me nommer avec Spinosa, dont je méprise et abhorre le système sur l'infinie substance, ce que j'ai le droit de faire, parce que je puis montrer pourquoi je le méprise et l'abhorre. »

rains à achever l'œuvre du chancelier de l'Hospital, reprise par Malesherbes et Turgot. [1]

IV

Si de France et d'Allemagne on revient à l'Italie, on voit que la patrie de Bruno finit aussi par prononcer son nom avec quelque estime.

Toutefois, au début du siècle qu'honorent les travaux de Filangieri et de Beccaria, les philosophes napolitains y sont encore peu connus et mal appréciés. Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir le livre qu'un Napolitain publia en 1728. Le moins diffamé d'entre eux, Télésio, s'y trouve caractérisé par cette phrase banale : « non moins » distingué par ses connaissances que par sa naissance. » [2]

[1] Il est permis de citer ici Turgot, qui fut un des plus profonds métaphysiciens de l'époque. Quant au grand Malesherbes, il corrigea, dit-on, les épreuves d'une édition de Pline, publiée en 1782, et où on lisait au commencement du livre II : « *Mundum et hoc quodcumque nomine alio cœlum appellare libuit, cujus circumflexu teguntur cuncta, numen esse credi par est.* Ceci prouve que Pline n'était pas un athée, comme l'a prétendu le P. Hardouin, mais un théiste qui, ne concevant rien au delà de Dieu, a cru que Dieu et la matière considérée comme infini n'est qu'une même chose. Appelons donc Pline, non un athée, mais un *cosmothéiste*, c'est-à-dire celui qui croit que l'univers est Dieu. »

[2] CAPASSUS, *synopsis historiæ philos.*, p. 348 : « Bruno, abusant des dons d'un beau génie, n'attaqua pas seulement Aristote, mais les vérités de la foi catholique ; détesté en Italie, il alla visiter des pays où il était permis de dire toutes sortes d'impiétés, *ubi impia quæque loquendi libertas*, la France et l'Allemagne ; de retour en Italie, il expia dans les flammes ses blasphèmes horribles. Les uns font de lui un lulliste, un chimiste, les autres un épicurien. » Voilà comment Capasso apprécie Bruno dans une histoire qui commence à Adam.

Une semblable insouciance était d'autant plus blâmable que le dernier rejeton illustre de l'académie télésienne avait fait de nobles efforts pour venger l'opprobre de ses ancêtres. Thomas Cornelio de Cosenza considérait comme fondateurs de la liberté philosophique [1] Télésio, Patrizzi et Galilée; mais Bruno ne lui paraissait pas moins digne de la reconnaissance des Italiens. Aussi le choisit-il pour interlocuteur dans un dialogue de ses *Progymnasmata physica*.[2] Dans l'entretien de Bruno avec Stelliola et Trusiano, il s'agit de mettre en balance les avantages et les inconvénients de la physique et de la médecine. Bruno, assisté de Stelliola, protége les innovations et réclame le progrès; Trusiano, tenant pour les anciennes pratiques et regardant les changements, quels qu'ils soient, comme la perte des sciences, joue à peu près le rôle que Simplicius a dans les Dialogues de Galilée, celui d'un personnage à vues courtes et à mince savoir.[3] Ce que l'esprit de Bruno avait d'original est bien saisi et vivement retracé; la plaisanterie est mêlée au raisonnement; plus d'une phrase prise dans ses écrits est habilement mêlée, et pour ainsi dire tissée dans les discours qu'il est supposé prononcer.[4] Cornelio avait donc étudié les ouvrages du Nolain avec soin.[5]

[1] « *Philosophicæ libertatis vindices* » (Cfr. GIMMA, *Hist. lett. d'Italia*, t. II, c. 38, art. VI).

[2] Cet ouvrage ne ressemble guère que par le titre aux *Progymnasmata* de Tycho-Brahé.

[3] Bruno et Stelliola, chez Cornelio, jouent le même rôle que Sagredo et Salviati chez Galilée.

[4] Par ex. p. 10 : « *Non intelligis omnia quæ nunc antiquissima habentur*, etc. »

[5] Dans d'autres endroits, Cornélio reproche à Bruno les erreurs où Descartes

Ce n'est pas avec une moindre satisfaction qu'on surprend le bienfaiteur de Métastase, le légiste Gravina de Naples, fouillant avec avidité les bibliothèques pour réunir les œuvres de Bruno. Il en fait l'éloge à Rome même, pendant qu'il rédige les statuts de l'académie des Arcades, et qu'il continue à répandre de vives lumières sur cette jurisprudence que Vico s'occupe d'ébranler par ses spéculations. L'impartialité dont les paroles de cet aimable et spirituel magistrat sont empreintes cause une douce sensation. « Bruno, dit-il, a » quitté la philosophie d'Aristote pour celle de Pytha- » gore, et changé la poussière de l'Ecole contre l'élé- » gance du siècle d'or...[1] Dans tous ses livres il méprise » avec l'orgueil des anciens philosophes toutes les cho- » ses humaines : plût à Dieu qu'il n'en fît pas de même » des choses divines! Il y a de lui entre autres un petit » volume en italien, qui est excellent. Tous ses écrits » sont parsemés de vers italiens, remplis du véritable » esprit philosophique, et où brille l'antique majesté du

tomba depuis, et regrette qu'en possession de si excellentes connaissances il ait admis dans ses ouvrages plus de subtilités et de railleries que de pensées solides (*Progymnasmata*, p. 119, sqq.).

[1] « Il s'est attaché dans ses ouvrages à imiter Lucrèce, Parménide et même les anciens sages qui, pour relever leurs inventions ou leurs opinions, les exprimaient dans le langage des dieux, en style d'oracles, c'est-à-dire en vers. Bruno a écrit la plupart de ses livres en vers latins, avec un commentaire en prose, et c'est à cette source que plusieurs croient que Descartes a puisé, ce que j'ai grand'peine à me persuader; car, quoiqu'il ait peut-être adopté les maximes et les sujets des anciens pythagoriciens, mis dans un nouveau jour par Bruno, et quoiqu'il ait peut-être tendu au même but, cependant il a suivi une route bien différente. En effet, Descartes ne se distingue pas tant par la nouveauté des choses que par sa méthode, par sa manière de traiter les objets philosophiques, et surtout par la clarté de son langage (*non tam rerum quam rationis atque ordinis nexusque novitate præcellit, et præsertim perspicuitate*). « A l'exemple de ses maîtres, Jordano enveloppe au contraire ses pensées et les cache sous le voile des nombres, *velamentis numerorum obumbravit.* »

» style italien. »[1] Voilà ce que Gravina, surnommé le Cicéron de son époque, manda de Rome, le 7 février 1710, au marquis J.-B. Ancion, alors établi à Vienne et occupé à recueillir des détails sur Bruno.

D'autres historiens d'Italie, les uns politiques, les autres littéraires, s'informèrent aussi vers ce temps des destinées et des doctrines de Bruno. Il est permis de n'interroger ni Haym, ni Quadriò, ni même le savant biographe de l'Arétin, Mazzuchelli,[2] parce que leurs réponses, étant de purs emprunts ou de vaines conjectures, sont d'avance connues ou ne méritent pas de l'être. Quant à Riccoboni,[3] à Maffei,[4] ils ne considéraient dans le philosophe de Nola que le poète comique. Dans une histoire prétendue critique de la philosophie, composée après 1750, on crut avoir tout dit en flétrissant Bruno du terme de « Ravaillac en religion. » L'auteur de ce mot, général des Célestins,[5] aimait faiblement la philo-

[1] Viennent quelques lignes relatives à la cruelle fin de Bruno, et qui aboutissent à un trait distinctif du XVIIe siècle. « Le but qu'on doit se proposer dans la culture des sciences est de se procurer de la tranquillité, *fructus litterarum, nempe tranquillitas sibi procreanda* » (Voy. le *Dict. de Chaufepié*, art. *Brunus*).

[2] Vol. II, P. III, fol. 2187. — Toppi et Nicodemo (*Addizioni alla bibl. Napoletana*, 1683) ne voient dans Bruno qu'un « chevalier errant en philosophie. »

[3] « On ne peut lui refuser beaucoup d'esprit : il y a dans sa pièce des pensées qui pourraient plaire à plusieurs personnes, mais qui généralement font horreur aux honnêtes gens » (Riccoboni, *Histoire du theâtre italien*, t. I, p. 144).

[4] « *Acuto filosofo e matematico, ma senza religione e con poco raziocinio.* » « *Il Candelajo*, *comedia infame e scelerata* » (Maffei, *Osservaz lett.* II, p. 171).

[5] Cromaziano, c'est-à-dire A. Buonafede, *Stor. critica delle rivoluz. della filosofia.* — Sur quoi fondait-il la comparaison avec le meurtrier de Henri IV ? Tout autour de lui, la philosophie française semait des maximes de justice et de philanthropie ; Benoît XIV agréait la dédicace du *Mahomet*, Clément XIV condamnait à l'oubli la bulle *In cœnâ Domini*, Beccaria suppliait les tribunaux de proportionner les peines aux délits; Voltaire enfin multipliait, sous

sophie, puisque plus tard il tenta, à l'imitation de Palissot, de persifler les philosophes, comme autant d'enfants, dans sa comédie *I filosofi fanciulli*, dont il se promettait une gloire égale à celle de Lucien.

Les deux historiens du dernier siècle qui eurent le plus de crédit dans leur pays furent Gianone et Tiraboschi. Quand il hasarda son opinion sur nos philosophes, Gianone avait-il pressenti que, nonobstant toute sa dévotion, il soulèverait contre lui, par quelques blâmes mitigés sur les abus du clergé, les colères des nobles comme des religieux ; que Naples brûlerait son livre en cent lieux, que Rome l'excommunierait et l'inscrirait dans les tables de l'Index, à la suite de ces mêmes philosophes? Tel fut cependant le sort d'un écrivain qui pensait que l'imprimerie nuisait au génie en multipliant les connaissances, à l'éducation en multipliant les ouvrages, à l'empire des idées fortes en multipliant les mauvais écrits?[1] On le vit errer sous le poids des anathèmes à Vienne, à Venise, à Genève, et attenter à sa vie, après vingt ans de captivité, dans la citadelle de Turin. Lui-même avouait qu'il était plus jurisconsulte que politique;[2] il aurait dû ajouter qu'il était narrateur plutôt qu'historien critique. Comme narrateur, il aimait mieux du reste copier des pages entières, mot pour mot, que

toutes les formes, par toute l'Europe, cette phrase : « Si vous admettez la persécution en matière de religion, comparez-vous hardiment à Ravaillac. Vous savez que ce Ravaillac était fort intolérant » (*Dict. philosophique*, art. *intolérance*; Comp. art. *dieux*). — Voy. les additions (*Anhænge*) du traducteur allemand de Cromaziano, *Heydenreich*, p. 257.

[1] *Storia civile del regno di Napoli*, VIII, p. 272.

[2] *Introduzione*. — « Au lieu de cueillir çà et là un fruit, il enlève l'arbre tout entier et le transplante dans son jardin, » dit avec raison M. Manzoni (*Storia della colonna infame*, c. VII).



de remonter aux sources originales. Ainsi, en parlant de Bruno et de Campanella, il ne s'écarte guère de l'appréciation insignifiante de Parrino et de Capasso.[1] « Ces » deux dominicains, dit-il, vinrent décréditer par leur » conduite ces glorieux essais de réforme philosophi- » que; n'observant ni règle, ni mesure, ils confirmèrent » toujours davantage les erreurs de l'Ecole, et mirent » en mauvais renom ceux qui, en voulant s'en éloigner, » n'avaient d'autre dessein que la recherche de la » vérité. »[2] Les œuvres de Bruno lui paraissent savantes, mais remplies d'extravagances et de blasphèmes « que sa plume se refuse à transcrire. » Cependant la générosité naturelle à cet infortuné patriote l'emporta : « Donnons quelques regrets, ajoute-t-il, à l'égarement » où, peut-être, Bruno ne fut jeté que par une trop vive » pénétration. »

Ce n'est pas de Campanella, c'est de Cardan, qualifié de « grand homme, »[3] que Tiraboschi rapproche Bruno, et voici sous quel point de vue : « Il sera difficile, » dit le docte abbé, « de trouver des égaux à ces deux hommes, » soit pour leurs qualités, soit pour leurs défauts... Tous » deux semblent destinés à montrer, par leur exemple, » jusqu'où les forces et les excès de l'esprit humain peu- » vent aller. »[4] La tâche que ce littérateur s'était pres-

[1] Parrino, *Teatro eroico e politico de' governi de' viceré*, II, p. 5, sqq; Capasso, l. I. p. 377.

[2] *Storia civile*, l. XXXIV, c. 8. — Sa secrète aversion contre les moines l'empêchait de s'apercevoir de l'antipathie qu'ils avaient également inspirée à ces « deux dominicains. »

[3] *Grand'uomo*, t. VII, p. 475, édit. Mod.

[4] *Storia lett. d'Italia*, t. VII, p. 470, édit. Mod. — Ce jugement n'est au fond qu'une version de celui que J.-C. Scaliger avait porté sur Cardan : « *Eum in quibusdam interdum plus homine sapere, in plurimis minus quovis puero*

crite, lui commandait l'examen du style plus que celui des pensées. Or, s'il trouve dans les vues de Bruno une profonde confusion, il trouve dans sa diction une non moins grande obscurité. Mais il y aperçoit aussi des éclairs de génie : « Si Bruno avait voulu mettre un frein à son » imagination et à la folle ambition de combattre les » opinions d'autrui, il se fût placé au rang des plus illus» tres philosophes...[1] Toutefois, tel qu'il est, il a encore » rendu des services nombreux, bien que les fondateurs » des systèmes récents aient honte d'en convenir. » Louons l'émule de Muratori de n'avoir pas éprouvé ce sentiment, et de ne s'être pas laissé trop effrayer des ténèbres dont les livres de Bruno lui semblaient enveloppés.

La grave autorité de Tiraboschi protégea la mémoire de Bruno. L'heure de la réparation approchait d'ailleurs. Ceux qui ne concevaient pas la liberté séparée de la modération avaient, sans doute, encore quelque peine à voir dans Bruno l'un de leurs précurseurs, et de ce nombre fut le noble Bailly. Ce courageux élève du pacifique Buffon rendit justice au talent de Bruno, à la grandeur de ses idées, mais il blâma ses témérités avec énergie. « Il est fâcheux (ce tour était consacré depuis » Sorel), il est fâcheux que celui qui agrandissait ainsi » le monde, qui développait l'ouvrage de la création, » ait osé méconnaître son auteur. » La réflexion qui

intelligere » (*Exercitat. exotericæ*, 1557). — Néanmoins, Bruno avait appelé Cardan « *rudis et amens fabulator, licet ipso centies doctior* » (*de Innum.* VI, p. 403).

[1] « *Avrebbe potuto aver luogo tra' più illustri filosofi.* » — Afin d'excuser l'Inquisition, Tiraboschi fait remarquer que, « dans ce temps-là, on craignait toutes choses » (t. VII, P. II, p. 22).

accompagne cette observation, si caractéristique chez un contemporain de Lalande et de Laplace, est plus juste : « Les esprits remuants ne sont pas toujours utiles » à la vérité ; elle est suspecte et méconnue dans leur » bouche. »[1]

Il n'est guère douteux non plus que le côté romanesque de la vie de Bruno ne fût étranger, peut-être antipathique, au génie du XVIII[e] siècle. Agrippa, Paracelse, Bruno ne passaient que pour des phénomènes hétéroclites, pour des anomalies intellectuelles, tour-à-tour pour chevaliers et sophistes, pour héros et charlatans, pour véritables sages et alchimistes. C'est ainsi que les peignit un critique judicieux, Christophe Meiners.[2] On sait que le successeur de Heumann dans l'université de Gœttingue était porté à l'exagération et à l'hypothèse, tout en combattant « les rêveurs. » Quoique écrivain lucide et de bonne foi, il était trop passionné pour être impartial. Après avoir méconnu les instincts qui poussent l'humanité à la contemplation idéale du beau et du vrai, après avoir dénaturé les conceptions de Platon et maltraité Plotin et Proclus, il ne devait pas fort estimer Bruno. « Si les livres de Bruno sont devenus très-rares, »

[1] *Hist. de l'astron. moderne*, t. II, p. 31, sq.

[2] « *Wundermænner.* »— *N. Gœtting. histor. Magazin*, II, p. 3, p. 452, sqq. — *Grundriss der Gesch. der Weltweisheit*, p. 246.— Meiners appartient à l'école qui prélude à la révolution opérée par Kant, à une école qui envisage les questions scientifiques et littéraires dans leurs conséquences pratiques, dans leur application sociale; qui, par crainte des abstractions stériles, ne s'écarte jamais d'un certain sens commun; qui cultive avec succès, dans un langage correct, la philosophie morale, la philosophie de l'histoire, mais que l'absence de vigueur spéculative et d'élan poétique conduit à une prudence timide et terne, à de singulières exclusions. Au surplus, Meiners ne réunit pas les mérites de ce groupe nombreux, où brillent l'historien Spittler, le psychologue Feder, Eberhard, l'un des promoteurs de la philosophie des beaux-arts, enfin l'Ænésidème moderne, Ernest Schulze.

dit Meiners laconiquement, « c'est qu'ils ne contiennent » rien d'intéressant ni d'instructif. » Un bibliothécaire pouvait-il ignorer que tant d'ouvrages n'avaient disparu que parce que la vérité criait à travers leurs pages muettes,

. . . . que suele
Dar gridos la verdad en libros mudos?[1]

Ce fut pour faire justice d'une assertion si rebattue, que le brillant Jacobi se mit à analyser l'un des plus importants écrits du Nolain, celui que Gravina avait qualifié d'excellent, *multi ponderis*. C'était ouvrir, sur les confins de deux grands siècles, une ère nouvelle à la renommée de Bruno.

V

Au premier coup d'œil on est surpris de voir Jacobi s'ériger en vengeur de Bruno. Quoi ! un penseur amoureux de la clarté et de l'élégance, un auteur vraiment classique, a pu endurer l'ennui d'un aride examen! Celui qu'on a surnommé le Rousseau de l'Allemagne, bien qu'il eût plusieurs qualités de ce Voltaire qu'il se plaisait tant à écouter à Ferney; celui qui eut une foi aussi vive à la divine providence qu'à la personnalité humaine, et à ce moi libre et impérissable dont il

[1] Lope de Vega.

fit la base de ses convictions; comment le défenseur persuasif du sentiment universel a-t-il pu devenir l'apologiste de Bruno! Oui, Jacobi distinguait avec précision l'individu de l'univers, et l'univers de Dieu; mais il était loin de se proclamer le possesseur privilégié de la vérité absolue. Ayant vu d'autres systèmes que le sien se produire avec le même succès, sinon du même droit, il pensait que ceux qui ne partaient pas comme lui du moi humain, et ne s'appuyaient pas préférablement sur la certitude de la conscience, devaient nécessairement partir, comme Bruno, du tout infini, ou de l'immensité de cet univers qui embrasse Dieu, humanité, tout ce qui est.[1] Plusieurs circonstances, d'ailleurs, avaient appelé de bonne heure l'attention de Jacobi sur cette philosophie si contraire à la sienne. En s'entretenant un soir avec Lessing, à qui il avait demandé des armes contre le panthéisme, il l'entendit s'écrier : « *Tout est un*, ἓν καὶ πᾶν ! »[2] Dès lors il lut Spinosa avec plus de réflexion, et le respect se changea en une tendre compassion, lorsqu'il rencontra ce passage douloureux :[3] « *Eh! proh dolor!...* Hélas! les choses en » sont venues à ce point que les hommes qui osent » dire ouvertement qu'ils n'ont point l'idée de Dieu, » et qu'ils ne connaissent Dieu que par les choses » créées (dont les causes leur sont inconnues), ne » rougissent pas d'accuser les philosophes d'athéisme,

[1] Il se plaisait aussi à croire que tous les esprits un peu profonds finiront par se rencontrer dans une direction commune, de même que les corps se rapprochent par la force de gravité. Il appelait cette harmonie l'Eglise invisible des philosophes (*OEuv. comp.*, t. IV, p. LIII, P. I, p. 50).

[2] Voy. Lessing, *Education du genre humain* (en allem., p. 75, sqq.); Spinosa, *Epître XLIX*.

[3] *Tractatus theol. polit.*, c. II, p. 16; trad. de M. *Saisset*, I, p. 84.

» *non erubescant philosophos atheismi accusare.* » A cet endroit qui révèle tant de résignation et de mélancolie au fond d'une âme dont le grand Condé rechercha la présence, la sympathie déborda chez Jacobi : « *Eh! proh dolor!* » s'écria-t-il à son tour ; « sois » béni, ô grand et saint Baruc![1] Tu as pu, en méditant » sur la nature de l'Etre suprême, t'égarer par les mots, » mais la vérité divine était dans ton âme, l'amour de » Dieu faisait toute ta vie!... »[2].

Jacobi ne se borna point à approfondir l'*Ethique*, il voulut connaître le spinosiste de Nola, celui que, cinquante ans auparavant, Heumann avait aussi décoré de l'épithète de saint. Il se livra à ces recherches difficiles avec d'autant plus d'abandon, qu'il n'en redoutait nul danger pour sa foi personnelle, assuré qu'elles serviraient plutôt à la fortifier. Il a su battre en brèche les théories inconséquentes de son ami Charles de Bonnet ; il a su opposer au scepticisme de Hume la sentence du sceptique Pascal : *la nature confond les pyrrhoniens;*[3] il a su maintenir contre Kant, de concert avec l'Ecossais Thomas Reid,[4] toutes les croyances instinctives du cœur : il saura se garantir des principes aussi bien que des conséquences extrêmes du spinosisme, en s'appuyant sur Leibnitz. C'est qu'à

[1] *Benedictus.* — Spinosa n'ayant jamais été baptisé, s'appelait Baruc, et non Benoît. On sait que ses adversaires ne lui pardonnèrent point ce prénom, pas plus qu'à Bruno celui de Philothée ou de Théophile : ils le changèrent en *Maledictus.* — Au surplus, Jacobi et Schleiermacher n'ont fait que suivre l'exemple d'Erasme. « *Sancte Socrates*, avait dit celui-ci, *ora pro nobis!* » (*Conviv. relig.*, p. 164.)

[2] *OEuvres de Jacobi*, t. IV, P. II, p. 245.

[3] *OEuvres*, t. II.

[4] T. II, p. 183.

l'exemple de Leibnitz, Jacobi mesurait le degré de vie au degré de conscience et d'intelligence; et par suite il dut proclamer la Divinité la personne la plus complète et la raison la plus haute.[1]

L'ouvrage que préféra le philosophe allemand est celui *de la Cause, du Principe et de l'Unité*. Les voiles et les obscurités qui, dit-on, rendent ces dialogues incompréhensibles, Jacobi ne les aperçoit pas; il en nie même l'existence. Afin de mettre les moins courageux dans la confidence de conceptions qu'ils jugent impénétrables, il en publie un abrégé excellent.[2] « Le but, dit» il, que j'ai assigné à ces Extraits est de rapprocher » Bruno de Spinosa, et de constituer ainsi un pré» cis de la philosophie unitaire, du Ἑν καὶ Πᾶν. Bruno » s'est nourri des pensées de l'antiquité, il s'en est ap» proprié la substance; mais, tout en se pénétrant de » l'esprit des anciens, il est resté lui-même : aussi bien » l'une de ces choses ne va-t-elle jamais sans l'autre. » Bruno distingue, analyse les notions avec autant de » sagacité qu'il les résume avec vigueur. Il n'est pas fa» cile d'esquisser plus nettement, plus largement..... » Il est difficile de rendre un compte plus fidèle que ne l'a fait Jacobi des raisonnements compliqués dont le livre *della Causa* abonde. Pour saisir rapidement les avantages de son précis, on n'a qu'à le comparer au résumé que Brucker avait donné du traité *de Minimo*. On sera forcé de convenir que Jacobi a gagné le pari de patience et de pénétration ouvert en ces termes par Tiraboschi :

[1] T. II : « *David Hume*, etc. »

[2] *OEuvres*, t. IV, P. II, p. 1-46. — (D'abord, dans les *Lett. sur la doct. de Spinosa*, Breslau, 1789).

« Je défie le génie le plus subtil de pénétrer ce système, » et le plus patient des hommes d'en soutenir la lec- » ture. »[1]

La solidité du jugement porté par le rival de Kant se manifesta aussi par le changement que l'opinion générale ne tarda pas à subir. Un érudit qui a bien mérité de l'histoire de la civilisation, Fülleborn, s'empressa d'imiter Jacobi[2] en faisant avec moins de talent, mais avec presque autant d'exactitude, le sommaire du poème *de Monade*. « Cet ouvrage, » dit le professeur de Breslau, « respire le panthéisme le plus énergique, le plus pro- » fond et le plus vaste que jamais philosophe ait conçu. » Nul penseur ne fut, plus vivement que Bruno, frappé » et transporté de l'idée de l'unité. Il n'est point d'objet » qu'il n'ait ramené à l'unité de nombre et de forme; » point de notion qu'il n'ait réduite à l'unité d'image » et de conception. »[3]

Un autre historien, supérieur à Fülleborn, mais également inférieur à Jacobi, avait déjà marché avec gratitude sur les traces de ce dernier.[4] Le 13 février 1790, Buhle lut à la Société royale des Sciences de Gœttingue un travail latin sur l'origine et les progrès du pan-

[1] « *Io sfido il più acuto ingegno a penetrarne il sistema, e il più paziente tra gli uomini a sostenerne la lettura* » (VII, p. 482, édit. Mod.). Tiraboschi disait aussi : « *Non v'è tomista o scotista più oscuro di lui.* » « Ses doctrines, avait dit Bayle, sont mille fois plus obscures que tout ce que les sectatateurs de Thomas d'Aquin ou de Jean Scot ont jamais dit de plus incompréhensible. » (Voy. P. I, p. 283, note 3.)

[2] *Beitræge zur Geschichte der Philos.* (cahier VII, 1796), p. 66 : « L'écrit de Jacobi est entre les mains de tous les amis de la philosophie. »

[3] L. l. p. 65. — Voy. tout le morceau, p. 37-104.

[4] *Commentatio de ortu et progressu pantheismi, inde a Xenophane Colophonio primo ejus autore usque ad Spinozam* (*Comm soc. gotting.*, vol. X, 1790). — P. 179, se trouve un éloge de l'*Abrégé de Jacobi.*

théisme, depuis Xénophane jusqu'à Spinosa exclusivement. Le Nolain occupe un rang élevé dans ce mémoire remarquable.[1] Après avoir été préféré à Scot Erigène, à Amaury de Chartres, à David de Dinant, il y est loué pour « la vigueur, la gaîté, la fécondité de son génie, » pour son érudition variée, et pour cette constance de » caractère qui, non moins que sa fin malheureuse, lui » a assuré une place éminente dans les fastes de la phi- » losophie moderne. »[2] Le consciencieux Buhle, un des interprètes les plus intelligents d'Aristote, reconnaît que les combats livrés par Bruno au faux péripatétisme ne furent pas sans bonheur.[3] Il applaudit aux efforts que Bruno fit pour détourner ses contemporains des exercices de la dialectique, et pour les pousser à l'étude de la nature. Il met les doctrines de Bruno en comparaison avec le système des Eléates, puis avec celui de Spinosa, qui, « par un chemin plus court, arrive aux mêmes ré- » sultats que Bruno. »[4]

Le lecteur ayant quelque notion des travaux philosophiques n'ignore pas que Buhle, dans son *Histoire* souvent indigeste, loin de retrancher ces éloges, les justifia par une analyse qui s'étend au delà de cent pages.[5] Il y représente Bruno comme une tête profonde, puis-

[1] Buhle y définit le panthéisme, « la tendance à ramener toutes choses à l'unité, et à nommer cette unité Dieu, *omnia quæ sunt ad unum redire, idque unum esse Deum* » (p. 158).

[2] « *In philosophiæ recentioris historiâ magnam simul et famam et laudem adepto* » (p. 178).

[3] « *Haud infelici conatu.* » — Bruno avait rendu à Télésio ce même témoignage (Voy. P. I, p. 48).

[4] Ces résultats sont d'absorber le possible et le réel dans le principe de l'identité « *ut quæ sunt et quæ esse possunt ad unum idemque principium reduceret* » (p. 182).

[5] T. II, p. 703-856 (Gœtting. 1802).

sante, créatrice, quoique indisciplinée et démesurément audacieuse; comme une âme éprise de la vérité et ardente à la propager, mais égarée par une sorte d'imagination nuisible à la pensée, et par une ambition excessive, et d'autant plus inconsidérée qu'il fallait alors se conduire avec beaucoup de prudence.

Les réflexions du savant de Gœttingue méritaient surtout d'être rappelées, parce qu'en les faisant il s'était déjà rangé sous les drapeaux de Kant. Comment cette école, fondée par la triple *Critique*, dut-elle juger le panthéisme en général (car elle ne s'enquit jamais des doctrines particulières d'un Bruno)? Une seule fois Kant se prononça positivement sur ce système, qu'à son insu il concourut tant à faire revivre. « Je ne comprends » rien, écrivit-il au généreux Moïse Mendelssohn, à » votre Spinosa, à ce cartésien de la Kabbale; absolu- » ment rien, pas même depuis que Jacobi l'a interprété » avec les grâces de son atticisme..... Il est vrai que je » ne l'ai jamais étudié sérieusement. »[1] Une manière de voir ennemie de tout dogmatisme, de tout système absolu, rendait Kant insensible à la grandeur, à la beauté du spinosisme. Lorsqu'il fut amené, malgré lui, à relever l'édifice de la métaphysique, c'est sur le *dictamen* de la conscience, sur la loi du devoir qu'il le fonda : or, y a-t-il une marche plus contraire que celle-ci à la philosophie de Bruno? Enfin, Kant recommanda l'usage du mot déisme avec autant de zèle qu'en mit Voltaire à donner cours au mot de théisme.[2]

L'enseignement sorti de Kœnigsberg eut, du reste, un

[1] *OEuv. comp. de Kant*, édit. Rosenkranz, t. II.
[2] Voy. Tiedemann, *Esprit de la philos. spéculat.* (en allem.), t. V, p. 582.

autre organe que Buhle, un organe plus habile, et qui ne témoigna pas moins d'égards à Bruno. On sait combien Tennemann déférait à Kant. Critique instruit, sagace, précis, scrupuleux, rapporteur fidèle, juge favorable au progrès de l'humanité, il était, comme son maître, sec, presque pédant, trop attaché à cet ordre didactique et sans goût qui est propre aux Kantiens. Malgré son amour de la justice il était exclusif, il détestait tout ce qui sentait la mysticité, par exemple, le néoplatonisme. Aussi est-on surpris qu'il ait traité Bruno infiniment mieux que les Alexandrins. « La tâche du » Nolain, dit-il, consistait à exposer de mille manières » l'idée de l'unité du monde et à la répandre après l'avoir » enrichie par la science et embellie par l'imagination.... » Le fond de ses pensées est clair; et que négligeait-il » pour les rendre évidentes et agréables? Nous ne saurions pourtant dire qu'il ait déchiffré les relations de » Dieu et de l'univers, ou approfondi la nature des choses.[1] Mais si son système n'est ni le meilleur ni le seul » vrai, il ne s'ensuit nullement qu'il ne soit pas plein » d'intérêt. Dans l'ordre des temps, il tient le milieu entre le néoplatonisme et la philosophie dite de l'Absolu; » il surpasse l'un en profondeur et en extension, et il » est le véritable avant-coureur de l'autre. »[2]

L'écrivain de Marbourg[3] disait vrai : la philosophie

[1] Ici se trahit l'esprit du Kantien, selon lequel il est impossible de connaître la nature des choses, ni de celles qui sont en nous, ni de celles qui sont hors de nous.

[2] TENNEMANN, *Hist. de la philosophie* (en allem.), t. IX, p. 372-429. On peut considérer comme une heureuse amplification des pages de Tennemann, celles qu'un autre Kantien, JAESCHE, consacra, en 1827, au même philosophe dans son *Hist. du panthéisme* (*Der Pantheismus*), etc., t. III.

[3] Près de vingt ans auparavant, en 1796, un autre professeur de Marbourg,

de l'*Absolu*, appelée aussi *philosophie de la nature* ou de *l'identité*, renouvelée par le génie universellement vénéré de M. de Schelling, salua dès son apparition le Nolain comme l'un de ses plus nobles aïeux. Les études de Jacobi furent mises à profit. Il parut un dialogue célèbre, dont l'objet était de développer « le principe divin » et naturel des choses, » et qui portait au frontispice le nom de Bruno.[1] Platon, dont le sublime enthousiasme soutenait Schelling, composa le Timée ou le Parménide, quand il voulut éterniser la mémoire de ses maîtres. Le volume intitulé *Bruno* est aujourd'hui connu dans toute l'Europe.[2] Toutefois transcrivons ici la note qui le couronne, parce qu'elle est une double profession de foi. « Le symbole de la vraie philosophie est contenu dans » ces mots de Jordano : *Quiconque veut pénétrer dans » les mystères de la nature, doit sans cesse rechercher » les fins extrêmes et opposées des choses. Découvrir » le point où elles se réunissent, c'est chose assez fa- » cile ; mais dériver de ce point même les différences et » les contraires, voilà le véritable et profond secret de*

Tiedemann, avait aussi donné de grands éloges à Bruno, qu'il rapprochait de Cardan, comme Tiraboschi avait fait. Mais il est clair qu'il n'avait fondé son jugement que sur des extraits dont les meilleurs étaient ceux de Brucker et de Jacobi; voilà pourquoi nous ne croyons pas devoir relever toutes ses erreurs. (Voy. *Geist der spekulativ. phil.*, t. V, p. 570-582).

[1] « *Bruno, oder über das gœttliche u. natürliche Princip der Dinge* » (Voy. p. 186). Il est bon d'ajouter que M. Schelling se considérait aussi comme un des continuateurs de Jacob Bœhme, à qui Heumann avait fort bien comparé Bruno (Voy. *Acta philos.*, t. III. p. 507). Il est impossible de ne pas sentir que ce dialogue a été conçu sous l'inspiration du *Timée*. P. 226-230, Schelling annonce que son système sera la conciliation des quatre suivants : « matérialisme, intellectualisme, réalisme et idéalisme : ou de Bruno, Leibnitz, Spinosa et Fichte. »

[2] Il vient d'être traduit en italien et en français avec un égal succès : en italien, par la marquise Florenzi Waddington (1844) ; en français, par M. Husson (1844).

» *l'art.* »[1] Et voilà la mission que le Nestor de la philosophie actuelle se proposa dès 1800.[2]

L'époque où parut cet ouvrage dédié au Nolain, était d'ailleurs favorable à sa réhabilitation, et le pays où il parut l'était surtout. L'Allemagne ne balança pas à proclamer Bruno le premier d'entre les philosophes de la Renaissance. La capitale de la contrée où Bruno fut si bien accueilli de son vivant, fit seule exception; la riche bibliothèque de Dresde persistait à cacher ses ouvrages comme « prohibés. » L'espèce de scepticisme ou d'indi-

[1] C'est, en effet, une des pensées que Bruno développe avec prédilection dans les Dialogues *de la Causa*, etc. (Voy. t. I, p. 273, et *de Minimo*, p. 134 : « *Attamen et illud artis est, ut ex principiis certis atque definitis ad indefinita consequentia provehatur* »).

[2] Personne ne s'est mépris sur cette analogie. Le professeur qui combattait alors Schelling, son collègue, à l'Université de Würzbourg, Franç. Berg opposa à *Bruno* un « pendant » intitulé *Sextus* (*Sextus, ein Gegenstück*, 1804), lequel provoqua de la part d'un élève de Schelling, ou plutôt de Klein, une réponse dont le titre est *Anti-Sextus* (1807). J. Gasp. Gœtz, l'auteur de l'*Anti-Sextus*, est Kantien dans le fond.

Faut-il rappeler les circonstances qui procurèrent dès lors une si active sympathie au philosophe italien? Il suffira d'indiquer les caractères de la philosophie qui commençait à succéder à celle de Kant et de Fichte. Du *moi absolu* de Fichte, spinosisme renversé, disait-on, Schelling passait à un *absolu* qui comprenait le moi et l'univers; il aspirait à expliquer la nature par un principe éternel, illimité, où s'identifiaient l'un avec l'autre l'idéal et le réel, la pensée et l'existence, la liberté et la nécessité. Cet être absolu, qui n'est pas une personne douée de conscience, se distingue cependant par une certaine tendance à se produire au dehors, à se révéler. De là, séparation des virtualités confusément cachées dans l'absolu. Cette séparation, cet épanouissement n'est que l'essence de Dieu, la divinité réellement existante, réalisée dans l'espace et le temps; en d'autres termes, c'est le monde. Le dégagement qui donne naissance à l'univers ne peut s'opérer que par degrés, et chaque degré doit être marqué par un genre particulier d'êtres. Le but de la philosophie naturelle est de parcourir et de dessiner toutes les diversités qui caractérisent ces degrés différents, depuis la variété la plus indécise jusqu'à la plus pure, jusqu'à l'homme qui est le centre le plus intime de l'absolu. — Toute cette cosmogonie n'est-elle pas un commentaire, une application du précepte de Bruno? La ressemblance paraîtra plus frappante encore, quand on saura que l'instrument avec lequel M. Schelling prétendait avoir découvert cette chaîne de spéculations n'est autre chose que l'*intuition intellectuelle*, sorte de perception transcendante, parfois imaginative, que le Nolain appelait l'*enthousiasme*, et que l'école d'Alexandrie avait nommée *extase*.

vidualisme, où aboutissait la philosophie spéculative de Kant, inclinait les écoles à une puissante mysticité : le fier et indépendant Fichte lui-même ne sut y échapper. Les philosophies semblent avoir leur tour comme les religions.[1] La réputation de spinosiste, qui naguère avait été une tache, un stigmate, devint un titre de gloire. Le chef de la littérature germanique, l'universel Gœthe, se plaisait à se réfugier dans l'*Ethique*, « son antique » asile. » Le poète Novalis, le naturaliste Schubert,[2] le savant orateur Schleiermacher, inspirèrent de leur côté les mêmes respects, et donnèrent les mêmes impulsions que Gœthe à une nation qui idolâtre la nature, et qui est portée aux choses infinies et idéales par le génie oriental de sa langue, par la popularité de la Bible, par le caractère féodal de ses institutions. Pour des esprits tournés vers la poésie romantique, le panthéisme est un poème admirable, et qu'il faut se borner à admirer. Appuyé d'une main sur Bruno, de l'autre sur Spinosa, Schelling déroulait, dans un langage original, un ensemble magnifique de conceptions, qui avaient peut-être plus que de la grandeur, et qui eurent de l'utilité en répondant à un besoin légitime et général.

Le groupe d'écrivains et de penseurs qui, depuis cinquante ans, forme le cortége et rehausse la pure renommée de M. de Schelling, continue à protéger Bruno. Un des auteurs initiés à la philosophie du moyen-âge,

[1] *Take their turns*, BYRON, *Child-Harold*, c. II, 3.

[2] Nous invitons le lecteur français à relire un chapitre de l'*Allemagne*, intitulé : *De la contemplation de la nature* (P. IV, c. IX) ; il y trouvera bien des idées familières à BRUNO. M. LERMINIER, par ses belles pages sur Novalis, (*Au delà du Rhin*), complète parfaitement le morceau de Mme de Staël.

Rixner, le reconnaît pour « le plus profond, le plus ac-» compli des philosophes qui précédèrent Descartes, »[1] confirmant ainsi le sentiment de Huet : « *Eum cartesianæ doctrinæ antesignanum jure dicas.* » Rixner et Siber essaient, après tant d'autres, de raconter la vie de Bruno et d'exposer ses doctrines, et particulièrement sa physique. Ces études[2] laissent beaucoup à désirer, quant à l'étendue et à la précision, et pourtant elles contribuèrent à faire mieux connaître les opinions du XVIe siècle. Un autre élève de Schelling, savant et délicat connaisseur de Platon, Ast,[3] sut apprécier la hardiesse des idées de Bruno sur la divinité. Un pieux et candide Norwégien, que l'Allemagne ne se repentit pas d'avoir adopté, et qui représente dans cette école la poésie religieuse comme Oken y représente la physiologie, qui idéalise le monde réel de même qu'Oken le dissèque et le distille, et qui s'élève au-dessus des disciples ordinaires de Schelling par ses efforts pour conserver la personne humaine intacte et impérissable, le noble Steffens était très-convaincu que Bruno avait « pénétré » jusqu'au sanctuaire de la nature et en avait surpris les » mouvements les plus secrets. »[4]

[1] *Handbuch der Gesch. der Phil.*, t. II, p. 245-254.

[2] « *Leben u. Lehrmeinungen berühmter Physiker — von Rixner u. Siber.* » Sulzbach, 1824, cah. V, p. 1-258, » (J. Brunus).—On n'y analyse guère que les analyses déjà faites par Brucker et Jacobi.

[3] Ast, *Hauptmomente der Gesch. der Phil.* (Mun. 1829, p. 56, sqq.). Cfr. aussi J.-J. Wagner, *Journal für Wissenschaft u. Kunst* (Leip., 1803, cah. I, p. 67, sq.).

[4] Steffens, *Anthropologie*, t. I, p. 70. — On dit qu'il existe une notice intéressante de Steffens sur Bruno, lue à l'Académie de Berlin et actuellement entre les mains de M. de Schelling.

VI.

L'histoire racontera un jour, avec impartialité et en détail, comment le sceptre de la philosophie allemande fut arraché à un maître, d'abord réputé infaillible, par un disciple qui fut à son tour proclamé souverain; comment, vers 1820, on s'avisa de surnommer M. de Schelling le Jean-Baptiste de Hegel, tandis qu'il fallait dire de ces deux philosophes, comme de Descartes et de Malebranche : « Ils se sont rencontrés plutôt » que suivis. »[1] Les excès commis dans l'école de Munich rendirent d'ailleurs cette réaction inévitable. Il importait de régler la pensée, de rappeler la science des contrées chimériques et dithyrambiques, où elle se perdait en un lyrisme stérile, en épopées pastorales, et de la ramener aux voies de l'observation et du raisonnement, à des habitudes rigoureusement méthodiques. Hegel voyait l'histoire et l'humanité négligées au profit de la nature, la logique et la morale sacrifiées à la physique, Aristote immolé en l'honneur de Platon; et il crut servir son siècle en redonnant à la philosophie pour point de départ et d'appui la conscience, la conscience du genre humain, la pensée, νόησις τῆς νοήσεως.[2] Il établit son camp à l'opposite du camp de Schelling.[3]

[1] Fontenelle.

[2] Aristote, *Métaphys.*, l. XII.

[3] La pensée, selon Hegel, existe partout, est tout; dans le monde empreint d'intelligence, elle est cause; en nous-mêmes, elle est cause aussi, puisqu'elle nous inspire et nous constitue; en elle-même, elle est l'être en soi, pour soi, l'être qui se connaît lui-même et se saisit sous la forme pure de l'idée. Possé-

Le crédit de Bruno dut se ressentir de ce changement. Le philosophe que Bruno avait combattu, Aristote, est considéré par Hegel et ses partisans comme le penseur « le plus digne d'être étudié. » Plus Schelling loue Bruno, plus Hegel penche à le critiquer. Néanmoins, soit qu'il ne veuille reprocher aucune exagération à un ancien ami, soit qu'il veuille ôter à son rival le mérite d'avoir réhabilité Bruno, Hegel n'accuse que Jacobi « d'avoir » ménagé à ce métaphysicien une réputation qui excède » son génie. » Lui-même il consacre à Bruno vingt pages[1] dans cette *Histoire* rapide et originale de la philosophie, monument d'un esprit ferme et haut, et que de fréquentes inexactitudes de détail n'empêcheront pas de durer toujours, κτῆμα εἰς ἀεὶ. Malgré lui Hegel est entraîné à l'admiration, et bien que préoccupé du soin de plaider sa propre cause en exposant celle d'autrui, il rend un hommage fervent au philosophe vanté par Schelling : « Voilà, dit-il, une âme inquiète, tra» vaillée par une continuelle fermentation ! Bruno est » plus calme, à la vérité, que Cardan, mais a-t-il une » demeure plus fixe sur la terre? C'est quand il re» jette hardiment tout ce qu'on peut appeler foi d'auto-

der l'idée, c'est connaître Dieu, l'homme, l'univers ; c'est dominer ce qui est, ce qui peut être, ce qui doit être, la sensibilité, la volonté, la raison ; ou plutôt, c'est percevoir, par la raison, cette raison qui fait la vie de tout ce que la raison crée ou comprend. Ainsi, penser et connaître, penser et vouloir, penser et être, tout est pensée, tout est idée, pensée de la pensée, idée de l'idée, esprit, esprit absolu et universel. — Hegel ressemble donc plus à Spinosa qu'à Bruno, surtout par son langage dialectique et systématique, si voisin du formalisme. « *Ordo et connexio idearum idem est ac ordo et connexio rerum* » (*Ethic.*, p. II, prop. VII ; *Opp. posth.*, p. 46, éd. Paul.). Ces mots de Spinosa pourraient servir de devise aux théories de Hegel, à la doctrine des modes près, qui chez le philosophe allemand sont au nombre de trois.

[1] *OEuvres*, t. XV, p. 224-244.

» rité, c'est alors qu'il signale tout ce qu'il vaut!... Le » caractère dominant de ses écrits est une généreuse » inspiration, l'élan soutenu d'une intelligence qui sent » l'esprit habiter au-dedans d'elle, qui sait et comprend » l'unité de son être aussi bien que celle de tout être. » Sa conscience est saisie, enlevée comme le cœur d'une » bacchante. Elle déborde pour déployer une richesse » éclatante, et pour devenir l'objet même qu'elle con- » temple...[1] Mais cette magnificence est désordon- » née, multiforme, chaotique; elle a l'apparence de la » confusion et du trouble, le ton d'une longue allégorie, » tous les dehors d'une mystique exaltation..... Embra- » sement intime, immense, auquel Bruno a sacrifié sa » vie, sa personne! Son inconstance n'a d'autre mobile » que son enthousiasme magnanime! Le vulgaire, le » petit, le fini ne lui convenait pas; il s'est élancé à » l'idée sublime de la substance une et universelle! » Bruno est donc aussi un devancier du système où l'idée est reine et suivante, où la pensée est tout et partie, du système grandiose et fortement organisé, qui nous apparaît comme la conséquence extrême de la révolution cartésienne, du *Je pense, donc je suis*.[2]

[1] A ces mots succède une critique qui doit frapper du même coup Bruno et Schelling : « La science cependant est la seule forme où l'esprit puisse se reconnaître, s'organiser, se constituer en un ensemble régulier. Tant que l'esprit n'a pas atteint ce degré de perfection, il emploie et rejette tour à tour toutes les formes imaginables, sans jamais parvenir à les subordonner les unes aux autres » (p. 226).

[2] Il y a quelques lignes qui décèlent combien Hegel lui-même s'est laissé guider par Schelling dans l'appréciation du philosophe napolitain. Non-seulement il rappelle les mots déjà cités par Schelling avec toute l'autorité de sa brillante diction, mais il ajoute : « Quelle grande parole! Saisir, embrasser les développements de l'idée de telle façon, qu'ils apparaissent comme autant de déterminations nécessaires dans leur succession » (p. 233). « Bruno s'offre sous deux aspects: il a osé concevoir l'unité avec grandeur et énergie; il a tenté

Le morceau de Hegel prouve qu'un chef d'école peut être historien fidèle, et que le philosophe berlinois est véritablement du dix-neuvième siècle. Ce siècle, en effet, ne se contente pas, dans les études historiques, du talent d'abstraire et d'analyser; il exige avant tout de l'exactitude et de l'intégrité, rien que la vérité et toute la vérité; il envisage l'histoire comme l'institutrice de la vie, *magistra vitæ*. Notre curiosité, grâce aux expériences que l'Europe a faites depuis trois siècles, est telle que l'histoire doit nous parler désormais au nom des choses ou des hommes qu'elle peint, et non au profit d'une secte ou d'un parti. Nous voulons savoir, non pas seulement à quoi telle situation passée nous pourrait servir, mais ce qu'elle a été en elle-même, pour elle-même. Nous voulons que la justice règne dans la science historique comme dans l'Etat, à un tel point que la liberté elle-même fléchisse et s'abaisse devant elle, ou plutôt se confonde avec le droit commun et la vérité. La franchise, l'impartialité, et même ce luxe de l'équité qui s'appelle indulgence, voilà ce dont l'érudition doit se pénétrer aujourd'hui, afin de pouvoir contribuer à la pacification, à l'amnistie que désirent toutes les écoles de quelque crédit, amies du progrès et de l'humanité. Une double voie est suivie pour atteindre ce but: tantôt on s'identifie sympathiquement avec ce qu'on décrit; tantôt on l'analyse avec une froide

vigoureusement de suivre l'évolution de l'univers et d'en déterminer systématiquement les modes et les gradations. Enfin, il a su montrer que les éléments extérieurs des choses ne sont que les signes des idées.» Voilà comment l'habile interprète découvre dans la cosmologie du Nolain des preuves et des exemples pour ses propres créations.

rigueur. Mais l'un et l'autre procédé sont assujettis à la même règle, qui est la fidélité. Aidons-nous du cœur et de l'imagination, inspirons-nous d'un intérêt qui peut prendre le ton de la passion, ou celui de l'impassibilité; mais qu'une patience intrépide et désintéressée ne nous quitte jamais. Retourner aux monuments, aux témoignages réels et primitifs, remonter aux sources et aux documents originaux, en pénétrer le sens et l'esprit; laisser le passé renaître tout entier et reprendre vie: c'est là la condition, la qualité que notre temps requiert des historiens.[1]

Parfois cette indifférence apparente, cette réserve méthodique conduit au fatalisme; n'en soyons pas épouvantés: elle est loin d'être aussi dominante qu'elle devrait l'être. Tandis que les Hase, les Ranke, les Feuerbach[2] persistent à recommander Bruno comme le plus profond penseur du XVIe siècle; tandis que le savant et disert biographe de Sidney, le docteur Zouch[3] place Bruno au rang des grands hommes; on souffre de voir un historien d'Italie, célèbre à d'autres égards, renchérir sur les erreurs et les partialités de Gianone, quoiqu'il n'écrivît pas comme celui-ci entre deux sentinelles. L'heureux continuateur de Guichardin, Botta, condamne Bruno et Campanella avec une impardonnable

[1] « La science historique, de nos jours, n'a pour aucun point de doctrine, pour aucune tradition séparée des autres, ni prédilection, ni répugnance; elle comprend tout, elle est curieuse de tout, elle admét tout dans la mesure de son importance véritable » (M. Aug. Thierry, *Récits méroving*, I, p. 204.)

[2] Hase, *Kirchengeschichte*, p. 473 (2e édit., 1836); Ranke, *Gesch. der Pœbste*, t. II, p. 302; L. Feuerbach, *Gesch. der neuern Phil.* (1835), t. II, p. 215.

[3] Zouch, *Mem. of the life and writings of sir Ph. Sidney*, p. 340, sqq. (2e édit.).

incurie.[1] Pourquoi le peintre des luttes de la liberté américaine n'a-t-il pas su raconter, sur la terre de France, les combats de la liberté philosophique avec la modération d'un Washington ou d'un Bailly?

D'autres Italiens ont réparé ses torts et concilié les devoirs sévères de la critique avec leurs patriotiques inclinations. L'éditeur de Jean-Baptiste Vico, M. Ferrari, voit avec raison dans Bruno le philosophe le plus puissant du XVI[e] siècle, l'adversaire le plus formidable du péripatétisme d'alors, « un génie volcanique, dans lequel l'essor lyrique se marie aux combinaisons d'une singulière dialectique; chez lequel l'allégorie se fond avec la polémique, en qui l'unité de Parménide brille de toutes les couleurs du néo-platonisme, et où la nature apparaît comme un miroir vivant, et réflétant les choses créées comme autant d'ombres de la Divinité. »[2]

Le comte T. Mamiani de la Rovere, le Wilson, le Beattie de l'Italie actuelle, dont l'amitié m'interdit de louer l'étendue de pensée et le langage pur et précis, n'a perdu aucune occasion, dans ses élégantes productions, de rappeler à sa patrie le nom et les mérites de Bruno.[3]

[1] **Botta**, *Storia d'Italia*, l. XV, p. 425, sq., t. III. — Après avoir loué sans discernement Télésio, Amb. Leone de Nola, Ant. Galateo de Lecce, Simon Porzio de Naples, qui avaient cependant aussi donné dans des hypothèses, Botta dit des deux dominicains : « Ils ont été envoyés par Dieu, ou plutôt par son ennemi, pour empoisonner les sources sacrées de la vérité, et éloigner le monde, en l'épouvantant, de ce qui devait le consoler. »

[2] G. **Ferrari**, *la Mente di J.-B. Vico* (Milan, 1837), P. I, ch. 1. — Cet ouvrage a été depuis reproduit par son auteur en langue française.

[3] Il l'a fait spécialement dans le livre intitulé *del Rinnovamento della filosofia antica italiana*. Le principal objet de cet écrit est de rattacher le mouvement actuel de la philosophie italienne aux traditions, aux méthodes, à l'esprit général de la philosophie de la Renaissance. M. Mamiani, pour atteindre ce but, recherche dans l'histoire politique et littéraire de son pays la

Un digne élève du vénérable Galluppi, M. Baldachini de Naples, en retraçant la destinée et les opinions de Campanella, a rappelé avec non moins d'orgueil la part prise par le Nolain au renouvellement des sciences.[1] Un écrivain de Zurich, d'un nom illustre, Jean-Gaspard d'Orelli avait précédé M. Baldachini : en publiant les poésies de Campanella, il invoqua en langue italienne le pardon de l'Italie sur les cendres réunies de Bruno et de Campanella. « Il est à désirer, dit-il, qu'après une si longue insouciance l'Italie rende justice enfin aux qualités éminentes du Nolain et du Stilais, de même qu'elle a appris à aimer Vico... Ces victimes d'un pouvoir arbitraire et cruel, qui ont été méconnues de leurs contemporains à cause de leur pur amour de la vérité, l'Allemagne les vénère, et l'Italie ne leur montrerait aucune reconnaissance!... »[2]

Un compatriote de Galilée, l'un des ornements de

forme caractéristique de l'esprit italien, et il lui semble, avec raison, que cet esprit est doué de trois qualités, c'est-à-dire qu'il est à la fois positif, rationnel et pratique. Un autre mérite de M. Mamiani consiste dans le soin avec lequel il a su décrire les phases de la philosophie italienne, particulièrement en ce qui regarde la méthode. La méthode chérie des Italiens, c'est, suivant lui, l'induction. Quant aux idées qui lui appartiennent, et à la manière dont il envisage les problèmes de la spéculation, il est clair qu'il se détache graduellement d'Aristote pour se rapprocher de Platon.

[1] *Vita e filosofia di Tom. Campanella, da Mich. Baldachini*, 2 vol. in-8°, Nap., 1840 et 1843.

[2] *Poesie filosofiche di Tom. Campanella* (Lugano, 1834, préf., p. 11, sq.). — « *A pien diritto li venera la Germania, e lo stesso non ferà l'Italia?* » — Aussi, Terenzio Mamiani fait-il cette juste réflexion : « *E veramente fa qualche disdoro a noi italiani che li stranieri sieno stati primi a riconoscere ed ammirar l'altezza della sua mente* (*del Bruno*), » etc. (*Bruno di Schelling, volt. in ital. dalla marchesa Florenzi*, préf., p. 11). — Mme Florenzi Waddington a entrepris cette version du dialogue allemand, dans le but de rappeler aux Italiens « *quell' uomo di fino meraviglioso intelletto, il quale illustrò il nome italiano anche in paesi stranieri,* » etc. (p. 5). — « *Un nostro antico pensatore* » (p. 8).

l'Université de France et des sciences exactes, M. Libri a montré que « Bruno n'était rien moins que mathématicien. »[1] Mais il admire en même temps la fécondité que ce philosophe déploya, « pendant une vie si orageuse et si cruellement tronquée. » « Il ne faut pas le juger, continue M. Libri, avec une sévérité géométrique. Malgré sa fougue et ses écarts, on est forcé de reconnaître en lui un esprit supérieur... Quant au défaut d'ordre et de logique, à la confusion de l'erreur et de la vérité, ils se retrouvent chez les esprits les plus éminents de cette époque. Malgré les imperfections qui lui sont communes avec tant d'autres philosophes, on doit reconnaître en Bruno un des hommes les plus remarquables de son siècle. »[2]

L'Allemagne a achevé de le réhabiliter de la manière la plus positive, comme si elle avait voulu réparer le dommage que l'Allemand Scioppius avait causé à sa mémoire. Vers 1830, un savant de Leipzig, un de ceux qui s'attachent à faire connaître en Allemagne les antiquités italiennes,[3] M. Adolphe Wagner a réuni en deux volumes les œuvres italiennes de Bruno, ces œu-

[1] *Hist. des sciences mathém. en Italie*, t. IV, p. 145.

[2] L. I., p. 143.

[3] MM. Blanc, Gries, Streckfuss, Witte, A. Wagner font en Allemagne ce qu'en France MM. Ginguené, Fauriel, Artaud de Montor, Delécluze, Ampère, Ozanam ont accompli avec autant de savoir que de talent (Voy. GINGUENÉ, *Hist. litt. en Italie*, VII, p. 524-31). — La préface italienne de M. Wagner mérite d'être citée à part. M. Gfrœrer commença son édition en 1834. Malgré ces ressources précieuses, la biographie de Bruno est encore à faire en Allemagne; pour s'en convaincre, il n'y a qu'à lire l'*Histoire de la philosophie* que M. Sigwart a publiée en 1844 (t. II, p. 13, 150). On se borne encore généralement à copier le morceau de Tennemann qui présente plus d'une lacune, et le vœu émis par cet historien reste encore à réaliser (Voy. t. IX, p. 375 : « ...*lassen uns noch immer eine ausführlichere Biographie wünschen* »).

vres qui respirent la vie et la liberté modernes. Quant aux ouvrages latins, ils ont été rassemblés par un bibliothécaire de Stuttgard, qui a su se familiariser avec les systèmes néo-platoniciens. M. Gfrœrer a admis Bruno dans un recueil de philosophes du premier ordre, *corpus philosophorum optimæ notæ;* mais on doit regretter qu'il n'ait pas mené à fin cette entreprise méritoire, et qu'il ait négligé les plus intéressants des livres latins de Bruno.

Il est probable que la France, par son bon sens, « ce maître des choses humaines, »[1] par sa prédilection pour les idées mesurées et raisonnables, éprouvera toujours quelque répugnance pour certaines doctrines de Bruno. Mais peut-elle en éprouver à l'égard de la cause pour laquelle il a laissé sa vie?[2] La France, dans le siècle de Bruno, produit Languet, Bodin, la Boétie, Hotoman; elle adopte l'Ecossais Buchanan; elle admire Ramus, Montaigne, d'Aubigné, Peiresc; elle accueille Campanella; la France, alors, a pour véritable représentant le chancelier de l'Hôpital. Refuserait-elle ses sympathies au penseur qui, un des premiers, sollicita de l'université de Paris la liberté d'exposer ses opinions avec franchise, *libere opinari?*... Aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, la France prend connaissance des écrits frivoles du Nolain; sous Louis XIII paraît, avec privilége du roi, la traduction de sa Comédie; l'année même où est publié le premier volume de l'Encyclopédie, un chanoine de

[1] Bossuet.
[2] Voy. les passages que M. H. Martin lui consacre dans son *Hist. de France,* (t. XIII).

Notre-Dame de Paris reproduit en français une partie du *Spaccio*, c'est-à-dire d'un livre qui passe pour l'évangile de l'irréligion, tant qu'on ne le connaît point. Dans un siècle grave, et le nôtre paraît l'être, il est permis d'appeler l'attention publique sur les productions sérieuses de Bruno. Déjà des auteurs populaires l'ont cité honorablement. Ce Collége de France, qui doit son existence à l'esprit moderne, a retenti de son nom à plusieurs reprises, aux acclamations d'un auditoire nombreux.[1] Que dirai-je enfin? Avant 1830, avant les réimpressions effectuées au delà du Rhin, avant les hommages partis de l'institut de François Ier, l'antique voûte de la Sorbonne elle-même fut ébranlée par l'éloquente et savante parole de M. V. Cousin, à qui il appartenait d'indiquer « la trace lumineuse et sanglante »[2] que Bruno avait laissée dans l'histoire de la civilisation.

Nul doute que l'homme, cet être aussi misérable que grand, ne puisse répandre son sang pour l'erreur aussi bien que pour la vérité : mais le désintéressement demeure en soi chose sacrée. C'est pourquoi les esprits

[1] M. Edg. Quinet fit, en 1842, sur Bruno une leçon qu'il doit encore au public. Voy. aussi l'*Introd. à l'Hist. univ.* par M. Michelet, éd. II, p. 198, et l'*Hist. romaine*, t. I, p. 3, 4, édit. 1re.

[2] M. Cousin, *Cours de l'hist. de la philos.* (1829), t. I, leç. X; *Fragm. de philos. cartésienne*, p. 8-12.—En 1844, fut soutenue à la Faculté des lettres de Paris une thèse latine : « *J. Bruni Nolani Vita et placita,* » dont l'auteur, M. A. Debs, avait étudié les ouvrages de Bruno, mais n'avait pas profité de tous les documents connus et n'avait pas mis la personne de Bruno en rapport avec son époque. Cette dissertation a cependant éclipsé tous les écrits de ce genre que Jordan, Christiani, Lauckhard et d'autres ont publiés dans le dernier siècle.

élevés, sans approuver tous les principes de Bruno, admirent son dévoûment à la république des lettres; c'est pourquoi son nom ne périra jamais.

« *Hi enim qui pro republica ceciderunt, in perpetuum per gloriam vivere intelliguntur.* »[1]

[1] JUSTINIANI *Institut.*, l. I, tit. XXV.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

APPENDICES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I.

GASPARD SCIOPPIUS ET SA LETTRE.

Il est infiniment regrettable que Bruno n'ait pas, comme Cardan, comme Campanella, écrit sa propre vie. Ceux qui ont entrepris de la raconter se sont proposé une tâche difficile : tant est borné le nombre des documents et des données entièrement certaines ! Quelques jalons seulement, quelques linéaments détachés sont parvenus jusqu'à nous. Pour en composer un tableau, il est indispensable d'étudier à fond la situation des esprits, pendant le XVI[e] siècle, dans plus d'une contrée de l'Europe, mais particulièrement en Italie. Encore la sagacité la plus patiente sera-t-elle souvent forcée de se contenter d'un *peut-être*.

Les œuvres de Bruno renferment, à la vérité, plusieurs éléments de sa biographie, tels que préfaces, épîtres dédicatoires, discours préliminaires, prologues, annotations, sonnets, dates et lieux d'impression, et ce qu'on appelait alors épigrammes. Des indications précieuses sont éparses dans le corps des traités, des poésies, et surtout des dialogues. C'est là qu'il s'agit de recueillir les remarques, les allusions, les plaisanteries, les propos de circonstance et tous ces menus détails dont Bruno avait coutume de parsemer jusqu'aux plus métaphysiques de ses écrits.

Toutefois on resterait loin du but, si l'on n'avait d'autres ressources que cette utile collection de particularités origi-

nales. La partie la plus dramatique du récit, celle qui concerne la captivité et la mort de Bruno, ne peut être puisée dans ses œuvres. Les actes du procès, les papiers de l'Inquisition seraient seuls propres à éclaircir tous les mystères de cette longue agonie.

Mais un fait curieux, c'est que le commencement et la fin de cette période ont été marqués, en quelque sorte sur l'heure, par des rapporteurs qui n'écrivaient qu'au nom et sous la dictée de l'Inquisition. Le commencement de la captivité eut lieu à Venise. Or, il subsiste dans les archives vénitiennes une pièce qui constate le moment et les motifs de l'incarcération.

La voici, telle que nous la devons aux heureuses investigations de M. Léopold Ranke, de Berlin.

« **1592, 28** *sett.*

« *Li giorni passati esser stato ritenuto e tuttavia ritrovarsi nelle prigioni di questa città deputate al servicio del santo Ufficio Giordano Bruno di Nola, imputato non solo de eretico, ma anco di eresiarca, havendo composto diversi libri nei quali laudando assai la regina d'Inghilterra ed altri principi eretici, scriveva alcune cose concernenti li particular della religione che non convenivano, sebene egli parlava filosoficamente, e che costui era apostata, essendo stato primo frate domenicano, che era vissuto moll' anni in Ginevra ed Inghilterra, e che in Napoli ed altri luoghi era stato inquisito della medesima imputatione. E che essendosi saputa à Roma la pri-*

« **1592, 28 septembre.**

« Les jours passés a été arrêté Jordano Bruno de Nola, encore détenu dans les prisons que cette ville met à la disposition du Saint-Office. Il est accusé d'être non-seulement hérétique, mais hérésiarque, ayant composé divers ouvrages où il loue fort la reine d'Angleterre et d'autres princes hérétiques. Il a écrit quelquefois sur la religion d'une manière qui ne convient pas, bien qu'il se soit exprimé en philosophe. Il est apostat, ayant été d'abord dominicain. Il a vécu beaucoup d'années à Genève et en Angleterre. Il a été poursuivi, pour les mêmes griefs, à Naples et ailleurs. S. E. San-Severina, grand-inquisiteur, ayant appris à Rome son emprisonnement, a écrit et donné ordre qu'on l'envoyât à Rome à la première occasion sûre. »

» *gionia di costui, loill. Santa-Se-*
» *verina, supremo inquisitore, ha-*
» *veva scritto e dato ordine che fus-*
» *se inviato à Roma con prima si-*
» *cura occasione....* »

Les *Savi* répondirent cette fois par un refus :

« *Che essendo la cosa di momento* » *e consideratione, e le occupationi* » *di questo stato molte e gravi, non* » *si haveva per allora potuto fare* » *risolutione.* »

« La chose étant grave et importante, et les occupations du conseil nombreuses et considérables, on n'a pu, pour le moment, prendre aucune résolution. »

La fin de la captivité s'accomplit à Rome, sous les yeux de Clément VIII, un des pontifes les plus sages et les plus aimables des temps modernes, sous la direction des cardinaux San-Severina, P. Aldobrandini et Bellarmin. Parmi les nombreux témoins du jugement et du supplice, se trouvait un jeune littérateur allemand, qui raconta par lettre à un de ses compatriotes, le soir même de l'exécution, ce qu'il avait vu et entendu. Le récit de Scioppius a toujours été considéré comme l'expression fidèle des sentiments du Saint-Office, et même comme un exact résumé de l'histoire de Bruno. Les erreurs qui le défigurent sont en effet peu considérables, et aussi faciles à corriger qu'à découvrir. A mesure que se multiplient les traces du séjour que Bruno fit de ce côté-ci des Alpes, la lettre de Scioppius gagne en autorité. Nous ne pouvons donc nous dispenser de la reproduire ici; mais, comme l'authenticité en a été récemment contestée, nous devons, avant de la transcrire, la soumettre à un examen scrupuleux. Nous avons à prouver ce qu'on n'a cessé de croire pendant plus de deux siècles, savoir, que la lettre est de Scioppius ; que rien ne s'oppose, et que tout, au contraire, nous oblige à la lui attribuer; qu'enfin Scioppius pouvait, voulait, devait écrire ce qui est manifestement sorti de sa plume.

Une première et forte présomption en faveur de l'opinion reçue, c'est la perpétuité et la généralité de cette opinion même. A l'exception de deux ou trois, tous les historiens, amis ou ennemis de Scioppius, adversaires ou apologistes de l'Inquisition, catholiques ou protestants, écrivains sans critique ou philosophes, tous ont puisé sans hésitation dans ce document. Les auteurs même qui ont voulu le décréditer, n'ont guère attaqué qu'un point, le point principal, il est vrai, c'est-à-dire l'*auto-da-fé*. Haym et Quadrio soutiennent que le Nolain, emprisonné à Venise, transporté et jugé à Rome, ne fut exécuté qu'en effigie; mais ils ne nous apprennent ni ce qui les autorise à cette assertion, ni ce que devint, après l'exécution en effigie, la personne même du condamné. Nicodemo se borne à dire qu'on ne sait point avec certitude si Scioppius a été véridique : ne devait-il pas alléguer les motifs pour lesquels il mettait la véracité de Scioppius en question? Le pyrrhonien Bayle, à qui toutes les armes conviennent, dès qu'elles paraissent propres à défendre son système favori, ou du moins à blesser ses antagonistes, se hâte de conclure qu'il n'y a nulle certitude en histoire. On ignore encore, dit-il, si un jacobin a été brûlé, en 1600, au champ de Flore : comment alors ajouter foi aux faits qui se sont passés loin de nous? Cette conclusion est si arbitraire, elle repose sur des fondements si fragiles, que personne ne songea à la réfuter. Les littérateurs en deçà des monts continuèrent à regarder Scioppius comme un témoin irréprochable, et les savants d'Italie, ainsi que nous l'avons montré au livre VII, tantôt excusèrent l'Inquisition, tantôt la louèrent d'avoir puni avec rigueur un athée non moins coupable qu'Algieri, Carnesechi, Paleario, Monti, Gamba et d'autres hérétiques. Quant à l'Inquisition elle-même, elle ne donna jamais à aucun de ses organes l'ordre de déclarer la fameuse Lettre supposée ou falsifiée, et de démontrer que Bruno n'avait été ni arrêté, ni mis à mort. Un historien qui était à portée de fouiller dans les ar-

chives des dominicains, d'abord confrères, puis juges de Bruno, l'historien des frères prêcheurs, Echard, se garde de contredire Scioppius sur le fond de son récit; il accorde que Bruno n'a été traité par personne plus sévèrement que par les dominicains, puisqu'après l'avoir condamné au bûcher, ils ont mis à l'index tous ses ouvrages : « *Ex his inferas Brunum a nullis severius quam a nostris habitum fuisse.* »[1] On sait pourquoi le dominicain Echard fait ces graves aveux;[2] on sait qu'il veut démentir Scioppius, pour ce qui concerne l'affiliation de Bruno à l'ordre de Saint-Dominique. Il était impossible, selon lui, qu'un hérésiarque fût sorti de cet ordre, comme si Luther n'avait pas été augustin, ni Lambert franciscain, ni Ochino capucin. Le document de Venise est venu justifier Scioppius et réfuter Echard; il a donné raison à tous ceux qui ont refusé de douter de la sincérité de la Lettre.

Avant même la découverte de ce document, il était extrêmement difficile de reléguer la Lettre au catalogue des écrits apocryphes. Les circonstances de son origine et de sa publication, sa teneur, son style, tout se réunissait pour la maintenir au rang des pièces authentiques. Elle était adressée à Conrad Rittershausen. Scioppius était-il en correspondance avec le recteur de l'université d'Altorf? Après avoir étudié à Heidelberg, et avant d'étudier à Ingolstadt, en 1594, il s'était rendu à Altorf,[3] afin de suivre les leçons du jurisconsulte Rittershusius et du philosophe Nic. Taurellus, l'adversaire de Césalpin; il s'était acquis l'amitié de Rittershusius, et c'est pour lui rendre visite, qu'à la veille de son départ pour l'Italie, en 1597, Scioppius était retourné à Altorf. Il adressa d'Italie à son ancien maître plusieurs épîtres qu'il eut soin de répandre en Allemagne.

[1] *Scriptor. ordin. prædicat.*, t. II, p. 342.
[2] Voy. P. I, p. 31, note.
[3] Voy. SCHOPPII *Melos in laudem Altdorfii Noricorum Academiæ*, 1594, in-4°.

L'une d'elles, [1] datée du 2 septembre 1599, et qui, par conséquent, ne précéda pas la nôtre de six mois, est conçue dans les mêmes sentiments, dans le même langage que la nôtre et que les huit autres publiées depuis. [2] La nôtre, enfin, ne fut imprimée que vingt ans après le jour où elle fut rédigée, c'est-à dire en 1621. [3] On ignore si Scioppius lui-même la fit publier, mais il est certain (car il mourut seulement en 1649) qu'il ne pensa jamais à la désavouer.

Il faut ignorer la vie de Scioppius, pour croire qu'il n'était pas fier des dispositions qu'annonce sa lettre. Gaspard Schoppe [4] avait vingt ans lorsqu'il assistait à la fin de Bruno. Il était né en 1576 à Neumark, dans le Palatinat. Il était déjà connu par plusieurs ouvrages quand il vint en Italie, pays qu'il avait recherché avec enthousiasme, et que, plus tard, il déprisa tant. En 1598, il vit à Ferrare Clément VIII, et le sut louer si adroitement que ce pape l'emmena à Rome. Attaché au cardinal Madruce, il ne tarda pas d'abjurer avec pompe le protestantisme, convaincu, disait-il, par la lecture des Annales de Baronius, et surtout par la protection de ce cardinal, qu'il ne rougit pas de calomnier dans la suite. Pendant que Bruno était dégradé et excommunié, Scioppius fut nommé chevalier de Saint-Pierre, puis comte apostolique de Claravalle. Il y a plus : tandis que Scioppius, [5] comme s'exprime le P. Niceron, « répandait sa bile à grands flots » sur Bruno qui « n'a-

[1] *Epistola G. Schoppii de variis fidei catholicæ dogmatibus, ad quemdam in Germania jurisprudentiæ doctorem et professorem; nunc primum in lucem edita.* Ingolstad., 1599, in-4°.

[2] Voy. STRUVE, *Actt. litt.*, P, II, T. V.

[3] « *Macchiavellizatio, qua universorum animos dissociare nitentibus respondetur; in gratiam D. Archiepiscopi castissimæ vitæ P. Pazmann succincte excerpta. Sarragossæ* » (c'est-à-dire Allemagne), in-4°.

[4] Schoppe donna à son nom une terminaison latine, pour se conformer à l'usage du temps ; et pour l'accommoder à la prononciation italienne, il changea *Sch* en *Sci*. Nous avons conservé l'orthographe de *Scioppius*, comme étant plus reçue.

[5] *Mémoires*, t. XXXV, p. 171.

vait pas eu la complaisance de penser comme lui, » il préparait un commentaire d'une ingénieuse obscénité sur les *Priapées*. Pour multiplier les contrastes, il méditait en même temps, « lui qui n'était rien moins que stoïcien, » ses *Eléments de philosophie stoïcienne;* et il se livrait à ces travaux contradictoires au milieu des fêtes d'un jubilé, où il se distinguait par ses dévotions, et davantage encore par une rapide succession d'opuscules destinés à justifier l'institution des jubilés, la vente des indulgences, la suprématie temporelle du Saint-Siége.

Voilà ce qui rendit sa conversion suspecte, et faisait dire au caustique Scaliger de Leyde : « Il est allé lécher les plats des cardinaux, *lingere patinas cardinalitatis!* » Afin de faire preuve de zèle et aussi, selon la remarque de l'évêque d'Avranches,[1] « par le désir de faire sa cour au Sacré-Collége, » Scioppius continua d'accabler ses anciens coreligionnaires d'écrits de controverse et d'une foule de libelles. Il les traita, non « en frères qu'il voulait convertir, mais en ennemis qu'il fallait exterminer. » Il exhorte les princes et les Etats à retrancher les membres pourris ou inutiles, à réduire les infidèles par la force des armes, par le fer et le feu, plutôt que par l'exil. Il blâme Charles-Quint de n'avoir pas incendié Wittemberg, d'avoir respecté les ossements de Luther, d'avoir imité Alexandre-le-Grand, qui épargna Jérusalem. Son animosité ne s'allume pas seulement contre « l'Hector des calvinistes, » Duplessis-Mornay, contre Henri IV, l'auteur de l'édit de Nantes, contre Jacques Ier : il outrage avec la même fureur le sage De Thou, qui avait conseillé de ramener les sectaires par la douceur, et qui avait défini l'hérésie un simple différend de religion, *religionis dissidium*. Mais c'est dans ses rapports avec la compagnie de Jésus qu'éclate toute la violence de son caractère. A peine arrivé à Rome, il voulut se faire agréger à cette société; mais celle-ci

[1] *Huetiana*, p. 10.

fit réflexion qu'il pourrait lui rendre de plus notables services en restant séculier. Il fit pour elle quelques voyages en Italie et en Allemagne, et un grand nombre d'éloges, où il lui prodigue le titre de « garde prétorienne du camp de Dieu, *prætoria cohors castrorum Dei.* » Il recueillit en échange l'affection de Bellarmin et le mépris de Fra Paolo, qu'il méritait davantage. Bientôt il crut avoir à se plaindre des RR. PP.; il leur reprocha une noire ingratitude, et devint leur implacable ennemi. Il n'est point de sarcasme, point d'injure qu'il ne débite contre eux; c'est à eux qu'il impute[1] les mesures draconiennes qu'il avait conseillées contre les protestants et les philosophes.[2] Il fit subir à cette puissante compagnie une sorte d'*anatomie.*[3] Il prépara de riches matériaux à Pascal.[4] De là vient que Le Tellier le déclara « le plus faux et le plus décrié calomniateur qui fut jamais de l'aveu de tout le monde, » et que le grand Arnaud s'efforça de le disculper, « comme un fort grand esprit et fort habile dans la critique et dans les lettres humaines....; mais de la nation des philologues, qui sont fort colères, fort sujets à s'emporter sur des vétilles. »[5]

Arnaud et Le Tellier avaient tous deux raison. Scioppius méritait, par son humeur satirique et colère, le surnom d'aboyeur, *canis grammaticus.*[6] Mais il méritait aussi la réputation de critique supérieur et d'humaniste du premier ordre. Personne ne savait mieux que lui les finesses de la

[1] *Infamia Famiani*, p. 158.

[2] Particulièrement dans son *Classicum belli sacri.*

[3] *De anatomia societatis.* — *De stratagematibus jesuitarum.*

[4] En 1624, il fit paraître en français un livre intitulé : *Les mystères des pères jésuites par interrogations et réponses, extraites fidèlement des écrits par eux publiés, par Eleuthère Philalethes.*

[5] *Morale pratique*, III, 125.

[6] « Il était, dit Balzac, de cette philosophie médisante, de cette profession publique de japper, de mordre et de déchirer, de cette métamorphose d'hommes en chiens, de l'ordre des pères cyniques » (*OEuvres*, t. II, p. 640). — Cfr. Gasp. Barth, *Cave canem*; *de vitâ, moribus, rebus gestis, divinitate G. Scioppii apostatæ, satiricon*, Hanov., 1612.

langue latine. Il n'était pas seulement en état de découvrir des solécismes[1] et des barbarismes jusque dans Cicéron et Quintilien, mais il écrivait leur langue comme s'il avait été leur contemporain.

Il importe de ne point oublier ce rare mérite, quand on entreprend d'examiner la lettre de Scioppius. Elle est marquée au coin de sa belle latinité, de même qu'elle est chargée de son fiel. Par ce double rapport, elle porte tous les signes d'une parfaite authenticité. Elle ne contient nulle expression, nulle maxime, nul sentiment qui ne puisse, qui ne doive être attribué à Scioppius.

Qui d'ailleurs serait l'auteur de cette pièce? Qui aurait su contrefaire si habilement la diction et toute l'individualité de Scioppius? Si elle a été fabriquée après coup, c'est-à-dire avant 1621, dans quel intérêt l'a-t-elle été? Dans quel but a-t-elle été mise sur le compte de Scioppius? Qui alors connaissait aussi bien que Scioppius, à la fois les événements de la vie de Bruno et les particularités les plus intimes de l'existence de Rittershusius?

L'auteur de cette Lettre était nécessairement au fait des choses de l'Italie, non moins que de celles de l'Allemagne. Il s'intéressait évidemment au triomphe de l'Eglise, non moins qu'à l'honneur des études classiques. Il détestait le protestantisme, qu'il venait de quitter, autant qu'il chérissait la foi romaine. A qui tous ces traits conviennent-ils, si ce n'est à Scioppius?

Un de ces traits doit être spécialement signalé. Ne dirait-on pas, en lisant la Lettre avec attention, que l'auteur a des griefs personnels contre Bruno? Cependant, d'où vient cette haine, si Scioppius n'avait vu Bruno qu'au palais de l'Inquisition? Cette haine semble, en effet, plus ancienne et presque invétérée.

[1] Il en reprocha une infinité à Paul Manuce. « Cependant, dit Tiraboschi, tout homme sensé aime mieux être Manuce que Scioppius » (*Stor. lett. d'Ital.*, VII, P. I. 209, édit. Mod.).

On se l'explique en se souvenant avec quel injuste mépris Bruno avait toujours parlé des littérateurs, « des grammairiens et des pédants. » Scioppius ne pouvait pardonner ces épithètes, pas plus que les termes dans lesquels de Thou écrivait, le 6 novembre 1606, à Scaliger : « Il y a un maraud de pédant à Rome qu'on dit être gagé pour aboyer après tous ceux qui, par leur industrie et doctrine, servent au public. »[1] Peut-être les préventions qui animaient visiblement Campanella contre Bruno,[2] remontaient-elles à la visite que Scioppius lui avait faite en 1607, par ordre de Paul V, dans les prisons de Naples.

Peut-on douter encore que la Lettre soit du nombre de celles auxquelles faisait allusion le cardinal d'Ossat, le 2 janvier 1601, c'est-à-dire moins d'un an après le supplice de Bruno? « Me furent mises en main, mande à Villeroy ce loyal diplomate, plusieurs lettres en latin écrites à un homme de lettres allemand appelé Gaspart Schoppius qui est icy, les unes par Bongars[3], et d'autres par un appelé Velser,[4] qui demeure à Aus-

[1] *Epist. franç.*, p. 507, sq.

[2] Il n'en parle qu'une seule fois, et pour le combattre, en 1638, à Paris. Là, il le désigne par ces mots : « *Un certain Nolain, quidam Nolanus* » (*Métaphys.*, l. II, s. I, c. V, art. 15). Campanella appelle, au contraire, Scioppius l'*aurore de ce siècle, hujus sæculi aurora* (*Atheism. triumphat.*) Il n'y avait entre eux de désaccord qu'au sujet du *Prince* de Machiavel. Campanella ne voyait dans ce livre qu'un cours de despotisme, *tyrannisandi præcepta*, donné par « un filou, *fur* » (*de Lib. propr.*, p. 55); c'était l'opinion de Bodin (*de la Républ.*, préf.). Scioppius, au contraire, supposait que le Florentin avait voulu réveiller le patriotisme des Italiens, en les remplissant d'horreur pour le tyran dont il leur présentait le portrait (*Pœdia politices*).

[3] Bongars d'Orléans, littérateur et diplomate illustre, était resté calviniste, après l'abjuration de Henri IV, son maître et son ami.

[4] Marc Welser, historien et philologue, ami de Peiresc et de Galilée, né en 1558, à Augsbourg, d'une famille très-ancienne, et mort dans cette ville en 1614, avait des biens qui égalaient la fortune des Fugger, et en faisait un usage plus noble encore. Il avait longtemps habité Rome et Florence, et écrivait l'italien avec supériorité. En 1600, il était à la tête du sénat d'Augsbourg, duumvir ou consul. Il était en correspondance avec les personnes les plus instruites et les plus distinguées de son temps ; il les aidait de ses conseils et de ses secours. Il avait été le protecteur de Rittershusius, et il est probable qu'il avait recommandé Scioppius en Italie.

bourg. Par toutes ces lettres j'appris que ce Schoppius avait esté huguenot, et qu'après s'estre converti en cette ville, il écrivit à ses amis huguenots, et entr'autres audict Bongars, des lettres âpres et injurieuses, et plus propres à les irriter et endurcir en leur opinion qu'à les gagner et convertir. »

On devrait, sans balancer, rejeter le témoignage de Scioppius s'il contenait des erreurs graves ou même des mensonges, s'il se contredisait ou s'il était en opposition avec l'état des choses parfaitement connues. Mais les méprises où il est tombé sont légères et ont leur source principale dans ses passions. Ces passions, qui ne se déguisent point, achèvent de nous convaincre; car si elles l'éblouissent et l'égarent dans la discussion à laquelle il soumet les théories de Bruno, elles lui font exposer avec une entière franchise les événements qui précédèrent et accompagnèrent l'*auto-da-fé*. Dans quelle intention aurait-il controuvé cet *auto-da-fé* même? Pour noircir l'Inquisition? Mais il écrivait uniquement afin de l'absoudre. Pour la servir et lui concilier les sympathies de Rittershusius et d'autres protestants? Le texte et l'esprit de la Lettre ne permettent pas cette absurde supposition. Le véritable dessein de Scioppius, c'était de prouver à un hérétique que Bruno n'avait pas été brûlé comme luthérien.

Les critiques familiarisés avec l'examen des actes historiques n'ignorent pas que la vérité se fait jour par d'imperceptibles détails. Ainsi, dans la Lettre se trouve une phrase qui est toute une révélation. C'est cette sauvage allusion à la pluralité des mondes, aux « mondes innombrables, » une des croyances les plus chères à Bruno, *deamata Bruno Venus*, dit Brucker. « Je pense qu'il sera allé raconter dans ces autres mondes qu'il avait imaginés, de quelle manière les Romains ont coutume de traiter les blasphémateurs et les impies! » Scioppius seul était capable d'une si atroce plaisanterie. Il croyait qu'après ce terrible châtiment, l'ironie était permise contre celui qui en avait tant

abusé, et qui avait partout tenté de rendre ridicules les partisans de « l'univers fini. »[1] En se moquant, en présence d'un bûcher, de « l'univers infini » et de Bruno, Scioppius osait peut-être s'autoriser de l'exemple de saint Lactance, qui avait combattu l'hypothèse des antipodes et ri de Xénophane, l'auteur de l'hypothèse des habitants de la lune.[2] Encore une fois, il n'y avait que Scioppius qui pût exercer une semblable vengeance, et prêter à l'Eglise de Rome une cruauté si raffinée.

Il ne reste donc plus qu'un scrupule facile à dissiper. Scioppius, qui était disposé à dire la vérité, était-il en position de la connaître? Avait-il accès au palais du Saint-Office? Y était-il présent le 9 février, comme il l'affirme positivement? Approchait-il, en effet, familièrement Baronius et Bellarmin, San-Severina et Aldobrandini? La faveur que Clément VIII lui accordait est un fait incontestable, et ce fait suffit pour répondre à cette dernière objection.

Concluons que si la Lettre n'a qu'une autorité suspecte, il faut renoncer à l'étude de l'histoire, et déclarer la critique des monuments écrits illusoire et impuissante. Tant qu'on n'aura pas démontré que la Lettre ne peut avoir Scioppius pour auteur, ou qu'elle a été rédigée par tel autre personnage, ou qu'elle contient des faussetés et de grossières inexactitudes, enfin tant qu'on n'aura pas dit ce que Bruno devint en sortant des cachots de Venise, nous serons obligés d'ajouter foi au récit de Scioppius.

D'après ce qui précède, le lecteur ne sera pas étonné de retrouver dans ce morceau le ton sur lequel un Annibal Caro, à cause d'un dissentiment littéraire, avait apostrophé un Castel-

[1] Par ex. II, p. 103 : « *Far ridicoli;* » — II, 59 : « *Sogni, fantasie, chimere, pazzie!* »

[2] *Instit. div.*, l. III, c. 23. Cfr. Huygens, *cosmotheoros*, p. 116.

vetro,[1] ou plutôt la manière dont est rédigé le rapport du président Gramond sur la condamnation de Vanini.[2]

[1] « *Un furioso, un empio, un nemico di Dio e degli uomini!...* » — « *Ag i Inquisitori, al Bargello, ed al grandissimo Diavolo!* »
[2] Voy. M. V. Cousin, *Fragm. de philos. cartés.*, p. 69, sqq.

Conr. Rittershusio suo G. Schoppius. Fr. S.[1]

Quas ad nuperam tuam expostulatoriam epistolam rescripsi, non jam dubito quin tibi sint redditæ, quibus me tibi de vulgato responso meo satis purgatum confido. Ut vero nunc etiam scriberem, hodierna ipsa dies me instigat, qua Jordanus Brunus propter hæresin vivus vidensque publicè in Campo Floræ ante theatrum Pompeji est combustus. Existimo enim et hoc ad extremam impressæ Epistolæ meæ partem, quâ de hæreticorum pœnâ egi, pertinere. Si enim nunc Romæ esses, ex plerisque omnibus Italis audires lutheranum esse combustum, et ita non mediocriter in opinione tuâ de sævitiâ nostrâ confirmareris.

At semel scire debes, mi Rittershusi, Italos nostros inter hæreticos albâ lineâ non signare, neque discernere novisse : sed quicquid est hæreticum, illud lutheranum esse putant. In qua simplicitate ut Deus illos conservet precor, ne sciant unquam quid hæresis alia ab aliis discrepet : vereor enim ne alioquin ista discernendi scientia nimis caro ipsis constet. Ut autem veritatem ipsam ex me accipias, narro tibi, idque ita esse fidem do testem, nullum prorsus lutheranum aut calvinianum, nisi relapsum vel publice scandalosum, ullo modo periclitari, nedum ut morte puniatur. Hæc sanctissimi Domini nostri mens est, ut om-

[1] Cette pièce a été réimprimée en 1705, à Jéna, par Struve (*Act. lit.*, t. I, fasc. V, p. 64-74), et, selon toutes les apparences, sur le manuscrit original communiqué à ce nouvel éditeur par Gottl. Krantz, professeur à Breslau. Elle a été traduite en plusieurs langues; en français, pour la première fois, par Lacroze (*Entretiens*, p 287-303). M. V. Cousin en a reproduit les passages les plus importants dans ses *Fragments de philosophie cartésienne* (p. 10-12). Nous avons mis à profit aussi les versions anglaises de La Roche (*Memoirs of litt.* T. II, p. 244), et de Tolland (*Miscell. works*, T. I, p. 305). Nous ne transcrirons que les pages qui se rapportent à Bruno, mais nous faisons remarquer que la lettre est beaucoup plus longue. A la suite de ce qui regarde le Nolain, vient une centaine de lignes relatives à Rittershusius, à quelques autres savants et en général à la situation littéraire et religieuse de l'Allemagne. Ceux qui désirent se convaincre par eux-mêmes de l'authenticité de ce document ne pourront se dispenser de lire aussi la partie que nous supprimons.

G. Schoppe à son ami Conr. Rittershausen.

Je ne doute pas qu'on ne vous ait remis la lettre où j'ai répondu à vos plaintes, et j'espère m'être suffisamment justifié auprès de vous. Ce qui me porte à vous écrire en ce moment, c'est le supplice de Jordano Bruno, brûlé vif aujourd'hui même, pour cause d'hérésie, dans le Champ-de-Flore, devant le théâtre de Pompée. Je crois, du reste, que cela a quelque rapport à la dernière partie de ma Lettre imprimée,[1] où j'ai traité des peines à infliger aux hérétiques. Si vous vous trouviez à présent à Rome, vous entendriez dire à tous les Italiens qu'on a brûlé un luthérien; ce qui ne vous confirmerait pas peu dans l'opinion que vous avez de notre cruauté.

Mais il faut que vous le sachiez, mon cher Rittershusius, nos Italiens ne savent pas distinguer les diverses hérésies : quiconque est hérétique, ils l'appellent luthérien. Je prie Dieu de les conserver dans cette simplicité, afin qu'ils ignorent toujours en quoi une hérésie diffère d'une autre : je craindrais, sans cela, que ce discernement ne leur coûtât cher. Je désire que vous sachiez la vérité par moi; et pour cela je vous assure, en vous engageant ma foi, qu'aucun luthérien, ni aucun calviniste, à moins d'être relaps ou cause d'un scandale public, n'est exposé au moindre danger à Rome, et par conséquent ne court risque d'être puni de mort. C'est l'intention de notre très-saint Seigneur que les luthériens aient à Rome un libre accès, et qu'ils reçoivent, de la part des cardinaux et des prélats de notre cour, toutes les marques de bienveillance et d'humanité. Plût à Dieu que vous fussiez ici! Je suis persuadé que vous taxeriez de mensonge tous ces faux bruits. Il y avait ici le mois passé un gentilhomme saxon qui avait vécu cette même année dans la maison de Bèze. Bien des catholiques l'ont connu, même le cardinal Baronius, confesseur du pape, qui l'a accueilli avec une grande politesse et ne lui a jamais parlé de re-

[1] C'est la lettre datée du 2 septembre 1599 (Voy. STRUVE, *Act. lit.*, t. II, p. 424).



nibus lutheranis Romam pateat liber commeatus, utque a cardinalibus et prælatis curiæ nostræ omnis generis benevolentiam et humanitatem experiantur. Atque utinam hic esses! Scio fore ut rumores vulgatos mendacii damnes. Fuit superiore mense Saxo quidam nobilis hic apud nos, qui annum ipsum domi Bezæ vixerat. Is multis catholicis innotuit; ipsi etiam confessario Pontificis, cardinali Baronio qui eum humanissime excepit, et de religione nihil prorsus cum eo egit, nisi quod obiter eum adhortatus est ad veritatem investigandam. De periculo jussit eum fide suâ esse securissimum, dum ne quod publice scandalum præberet. Ac mansisset ille nobiscum diutius, nisi sparso rumore de Anglis quibusdam in palatium Inquisitionis deductis perterritus sibi metuisset. At Angli illi non erant, quod vulgo ab Italis dicuntur, lutherani, sed puritani et de sacrilegâ verberibus sacramenti percussione Anglis usitatâ suspecti.

Similiter forsan et ipse rumori vulgari crederem Brunum istum fuisse ob lutheranismum combustum, nisi S. Inquisitionis Officio interfuissem, dum sententia contra eum lata est, et sic scirem quamnam ille hæresim professus fuerit. Fuit enim Brunus ille patriâ Nolanus, ex regno Neapolitano, professione dominicanus : qui cum jam annis abhinc octodecim de transsubstantiatione (rationi nimium, ut Chrysostomus docet, repugnante) dubitare, imò eam prorsus negare, et statim virginitatem B. Mariæ (quam idem Chrysostomus omnibus cherubin et seraphin puriorem ait) in dubium vocare cæpisset, Genevam abiit, et biennium istic commoratus, tandemque quod calvinismum per omnia non probaret, inde ejectus Lugdunum; inde Tholosam, hinc Parisios devenit, ibique extraordinarium professorem egit, cum videret ordinarios cogi missæ sacro interesse. Postea Londinum profectus libellum illic edidit de Bestia triumphante, *hoc est, papa, quem vestri honoris causa bestiam appellare solent. Inde Wittebergam abiit, ibique publice professus est biennium, nisi fallor. Hinc Pragam delatus librum edidit* de Immenso et Infinito, *itemque* de Innumerabilibus (*si titulum sat recte memini,*[1] *nam libros ipsos Pragæ habui) et rursus alium* de Umbris et Ideis : *in quibus horrenda prorsus absurdissima docet, v. g. mundos esse innumerabiles; animam de corpore in corpus, imò*

[1] Scioppius cite ces titres de mémoire; et c'est ce qui explique sa méprise.



ligion que pour l'exhorter, en passant, à la recherche de la vérité. Au reste, il lui a dit qu'il n'y avait rien à craindre pour lui, tant qu'il ne commettrait pas de scandale public. Il serait sans doute demeuré plus longtemps parmi nous, s'il n'avait été épouvanté par le bruit qui courut qu'on avait arrêté quelques Anglais pour les conduire au palais de l'Inquisition. Mais ces Anglais n'étaient pas de ceux que les Italiens ont coutume d'appeler luthériens : c'étaient des puritains, et ils étaient suspects d'avoir, selon l'usage des Anglais, battu le saint-sacrement.

Je croirais peut-être aussi, comme le vulgaire, que Bruno a été brûlé pour cause de luthéranisme, si je n'avais été présent au Saint-Office, lorsqu'on a porté contre lui la sentence de mort; ce qui m'a fait connaître l'hérésie qu'il avait embrassée. Ce Bruno était de Nola, dans le royaume de Naples, dominicain de profession. Il y a dix-huit ans, il commença à douter de la transsubstantiation (qui, au jugement de Chrysostôme, répugne fort à la raison) : bientôt il la nia tout à fait. Ayant en même temps osé douter de la virginité de la bienheureuse Vierge (qui, suivant le même Chrysostôme, surpasse en pureté les chérubins et les séraphins), il se retira à Genève où il demeura deux ans. Comme il n'approuva pas le calvinisme en tout, il fut chassé de cette ville et se rendit à Lyon, de là à Toulouse, et enfin à Paris. Il y fut professeur extraordinaire, ne voulant pas s'obliger, comme les professeurs ordinaires, à assister à la messe. Il passa de là à Londres, où il publia un livre sous le titre de *la Bête triomphante*, c'est-à-dire du pape; car les vôtres, pour l'honorer, ont coutume d'appeler le pape une bête. Il se rendit ensuite à Wittemberg et y professa publiquement pendant deux ans, si je ne me trompe. Ayant passé de là à Prague, il fit imprimer des ouvrages intitulés, *de l'Immensité et de l'Infini, des Mondes innombrables* (si je me souviens exactement des titres, et je le devrais, car à Prague j'ai eu ces ouvrages entre les mains); puis, *des Ombres et des Idées*. Il enseigne dans ces écrits des absurdités horribles, par exemple,

et alium in mundum migrare ; unam animam bina corpora informare posse, magiam esse rem bonam et licitam ; Spiritum S. esse nihil aliud nisi animam mundi, et hoc voluisse Moysen dum scribit eum fovisse aquas ; mundum esse ab æterno, Moysen miracula sua per magiam operatum esse in quâ plus profecerat quam reliqui Ægyptii, eum leges suas confinxisse, sacras litteras esse somnium, diabolum salvatum iri ; solos Hebræos ab Adame et Evâ originem ducere, reliquos ab iis duobus quos Deus pridie fecerat; Christum non esse Deum, sed fuisse magum insignem et hominibus illusisse, ac propterea merito suspensum (Italice impiccato [1]), *non crucifixum esse ; prophetas et apostolos fuisse homines nequam, magos, et plerosque suspensos. Denique infinitum foret omnia ejus portenta recensere quæ ipse et libris et vivâ voce asseruit. Uno verbo ut dicam, quicquid unquam ab ethnicorum philosophis, vel a nostris antiquis et recentioribus hæreticis est assertum, id omne ipse propugnavit. Pragâ Brunsvigam et Helmstadium pervenit et ibi aliquandiu professus dicitur. Inde Francofurtum librum editurus adiit, tandemque Venetiis in Inquisitionis manus pervenit, ubi diu satis cum fuisset, Romam missus est, et sæpius a S. Officio, quod vocant Inquisitionis, examinatus et à summis theologis convictus, modo quadraginta dies obtinuit quibus deliberaret, modo promisit palinodiam, modo denuo suas nugas defendit, modo alios quadraginta dies impetravit. Sed tandem nihil egit aliud nisi ut Pontificem et Inquisitionem deluderet. Fere igitur biennio postquam hinc in Inquisitionem devenit, nuperâ die nonâ februarii in supremi Inquisitoris palatio, præsentibus illustrissimis cardinalibus S. Officii Inquisitionis (qui et senio et rerum usu et theologiæ jurisque scientiâ reliquis præstant) et consultoribus theologis, et sæculari magistratu urbis gubernatore, fuit Brunus ille in locum Inquisitionis introductus, ibique genubus flexis sententiam contra se pronuntiari audiit. Ea autem fuit hujusmodi : narrata fuit ejus vita, studia et dogmata, et qualem Inquisitio diligentiam in convertendo illo et fraterne adhibuerit, qualemque ille pertinaciam et impietatem ostenderit ; inde eum degradarunt, ut dicimus, prorsusque excommunicarunt et sæculari magistratui tradide-*

[1] Il est impossible de retrouver dans les œuvres de Bruno plusieurs de ces impiétés.



qu'il y a un nombre infini de mondes; qu'une âme peut passer d'un corps dans un autre, et même d'un monde dans un autre; qu'une même âme peut habiter deux corps; que la magie est bonne et licite; que l'Esprit-Saint n'est autre chose que l'âme du monde, et que c'est là ce que Moïse a voulu dire par ces paroles : « l'Esprit était porté sur les eaux »; que le monde est éternel; que Moïse a opéré ses miracles par la magie, dans laquelle il avait fait plus de progrès que les autres Egyptiens; qu'il a été inventeur de ses lois; que les lettres sacrées sont une fable; que le diable sera sauvé; que le peuple hébreu seul descend d'Adam et d'Eve, que les autres nations tirent leur origine des deux hommes que Dieu avait créés la veille; que Christ n'est pas Dieu, mais a été un magicien illustre; qu'il a trompé les hommes, que pour cette raison il a été justement pendu (*impiccato*), et non crucifié; que les prophètes et les apôtres ont été des hommes corrompus, des magiciens, et furent pendus pour la plupart. Enfin je n'aurais jamais fini si je voulais passer en revue toutes les monstruosités qu'il a avancées, soit dans ses livres, soit de vive voix. Pour tout dire, en un mot, il n'est pas une erreur des philosophes païens et de nos hérétiques anciens ou modernes qu'il n'ait soutenue. Il passa de Prague à Brunswick et à Helmstaedt, où il doit avoir exercé pendant quelque temps. Il vint ensuite à Francfort pour y publier un livre; enfin, à Venise il tomba entre les mains de l'Inquisition. Après y être demeuré assez longtemps, il fut envoyé à Rome. Là, il fut interrogé à plusieurs reprises par le Saint-Office, et convaincu par les premiers théologiens. D'abord il a obtenu quarante jours pour délibérer; puis il a promis de se rétracter; une autre fois il s'est remis à soutenir ses folies; enfin il a obtenu un nouveau délai de quarante jours. Mais, après tout, il n'a eu pour but que de se moquer du pape et de l'Inquisition. En conséquence, après avoir passé deux ans environ dans les geôles du Saint-Office, il fut conduit, le 9 février dernier, dans le palais du grand-inquisiteur. En présence des très-illustres cardinaux du Saint-Office (qui surpassent tous les autres par l'âge, par l'expérience, par la pratique des affaires, par la connaissance du droit et de la théologie), en présence des théologiens consultants et du magistrat séculier, gouverneur de la ville, Bruno fut introduit dans la salle de l'inquisition; et là, l'ayant fait mettre à genoux, on lui prononça sa sentence. Dans cette sentence, on

runt puniendum, rogantes ut quam clementissime et sine sanguinis profusione puniretur. Hæc cum ita essent peracta, nihil ille respondit aliud, nisi minabundus: « Majori forsan cum timore sententiam in me dicetis quam ego accipiam. » Sic à lictoribus gubernatoris in carcerem deductus, ibique octiduo asservatus fuit, si vel nunc errores suos revocare vellet. Sed frustra. Hodie igitur ad rogum sive pyram deductus est. Cum Salvatoris crucifixi imago ei jamjam morituro ostenderetur, torvo eam vultu aspernatus rejecit. Sicque ustulatus misere periit, renunciaturus credo in reliquis illis quos finxit mundis quonam pacto homines blasphemi et impii à Romanis tractari solent. Hic itaque, mi Rittershusi, modus est quo contra homines, imo contra monstra hujus modi procedi à nobis solet. Scire nunc ex te studeam, iste modus tibi probetur: an vero velis licere unicuique quidvis et credere et profiteri. Equidem existimo te non posse eum probare. Sed illud addendum forte putabis: lutheranos talia non docere neque credere, ac proinde aliter tractandos esse. Assentimur ergo tibi, et nullum prorsus lutheranum comburimus. Sed de ipso vestro Luthero aliam forte rationem inierimus. Quid enim dices si asseram et probare tibi possim Lutherum non eadem quidem quæ Brunus, sed vel absurdiora magisque horrenda non dico in Convivialibus, sed in iis quos vivus edidit libris, tanquam sententias, dogmata et oracula docuisse? Mone, quæso, si nondum satis novisti eum qui veritatem tot seculis sepultam nobis eruit, et faciam ipsa tibi loca in quibus succum quincti istius Evangelii deprehendas, quamvis istic Anatomiam Lutheri a Pistorio habere possitis. Nunc si et Lutherus Brunus est, quid de eo fieri debere censes? Nimirum tardipedi Deo dandum infelicibus ustulandum lignis : *quid illis postea qui eum pro evangelistâ, prophetâ, tertio Eliâ habent? Hoc tibi cogitandum potius relinquo. Tantum ut hoc mihi credas Romanos non eâ severitate erga hæreticos experiri quâ creduntur, et quâ debebant forte erga illos qui scientes, volentes pereunt.*

Romæ, a. d. 17. februar. 1600.

---

raconta sa vie, ses études et ses opinions; on fit mention du zèle que les inquisiteurs avaient déployé pour le convertir, de leurs avertissements fraternels; on décrivit enfin son entêtement et son impiété. Ensuite il fut dégradé, excommunié et livré au magistrat séculier, avec prière toutefois qu'on le punît avec une grande clémence et sans effusion de sang. Cette cérémonie étant finie, il ne répondit que ces paroles, d'un air menaçant: « Peut-être que la sentence prononcée contre moi vous cause plus de trouble qu'à moi-même! » Les gardes du gouverneur le menèrent alors en prison, où on le laissa encore huit jours, pour voir s'il ne voudrait pas abjurer ses erreurs. Mais ce fut en vain. On l'a donc aujourd'hui conduit au bûcher. Lorsqu'il a été sur le point de mourir, on lui a présenté le crucifix; mais il l'a repoussé avec un dédain farouche. Ainsi il a été brûlé et a péri misérablement; et je pense qu'il sera allé raconter, dans ces autres mondes qu'il avait imaginés, de quelle manière les Romains ont coutume de traiter les blasphémateurs et les impies. Voilà, mon cher Rittershusius, comment nous procédons contre les hommes, ou plutôt contre les monstres de cette espèce. Je désirerais maintenant savoir si vous approuvez cette façon d'agir, ou si vous voudriez qu'il fût permis à chacun de croire et de dire tout ce qui lui plaît. Pour moi, j'estime que vous ne pouvez pas l'approuver. Mais vous direz peut-être: les luthériens n'enseignent et ne croient rien de tel; ainsi il ne faut pas les traiter de la même manière. Je vous l'accorde, et nous ne brûlons aucun luthérien. Nous en agirions peut-être autrement avec votre Luther. Car que diriez-vous si j'entreprenais de vous prouver que Luther n'a pas, à la vérité, enseigné les mêmes choses que Bruno, mais qu'on trouve des absurdités plus horribles, je ne dis pas dans ses Propos de table, mais dans les ouvrages publiés de son vivant, et qu'il a professé ces absurdités comme autant de sentences, de dogmes et d'oracles? Vous n'avez qu'à parler, et si vous ne connaissez pas encore ce personnage qui a ressuscité la vérité ensevelie pendant tant de siècles, je vous indiquerai les endroits où vous pourrez trouver tout le suc de ce cinquième Evangile (quoique vous puissiez l'avoir déjà dans l'Anatomie de Luther, par Pistorius). Si donc Luther ne vaut pas mieux que Bruno, que seriez-vous d'avis qu'on en fît? Vous conclurez, sans doute, qu'il faut le livrer au dieu qui boite et à ses

flammes fatales. Mais que faire de ceux qui font de Luther un évangéliste, un prophète, un troisième Elie? Je m'en rapporte à vous. Je vous prie seulement d'être persuadé que les Romains ne sont pas aussi cruels envers les hérétiques qu'on le pense ordinairement, pas autant, peut-être, qu'ils devraient se montrer envers des gens qui ne périssent que parce qu'ils veulent périr.

Rome, ce 17 février 1600.

II.

JEAN-BAPTISTE PORTA.

Porta était aussi célèbre au XVI[e] siècle qu'il est peu connu maintenant. Ce n'était pas seulement un physicien remarquable, c'était un érudit, un philologue, auteur d'un grand nombre de pièces de théâtre, traducteur de Plaute. Il avait visité les villes les plus instruites de l'Europe, et entrepris bien des expériences nouvelles en chimie. Son insatiable curiosité s'efforçait de découvrir en toutes choses ce qui était « *curiosum, reconditum, novum, arcanum, occultum.* » La création, à ses yeux, était une source inépuisable de mystères et de merveilles, que la science est appelée à approfondir. De là, l'objet et le sens de son ouvrage de *Magia naturalis*, titre que J. de Thou rend par « *Histoire des choses cachées de Nature,* »[1] et qui piquait tant l'intérêt de l'Europe et jusqu'à celui des Arabes. Pendant que cet ouvrage se publiait et se traduisait dans un grand nombre de langues, le philosophe napolitain organisait l'Académie des *secrets*. Pour y être admis, il fallait avoir inventé quelque procédé, découvert quelque médicament. Cette clause donna de l'ombrage au Saint-Office qui, soupçonnant Porta de sorcellerie, le manda à Rome pour qu'il eût à se justifier. Le tri-

[1] *Mémoires.* — Agrippa de Nettesheim avait aussi défini la magie naturelle : « *Naturalium scientiarum summam potestatem, quam idcirco summum philosophiæ naturalis apicem, ejusque absolutissimam consummationem vocant, et quæ sit activa portio philosophiæ naturalis... Quæ rerum omnium naturalium atque cœlestium contemplata, earumdemque sympathiam curiosâ indagine scrutata, reconditas ac latentes in naturâ potestates ita in apertum producit* » (*de Inc. et Vanit. sc.*, c. XLII).

bunal de la foi vit s'intimider ce savant homme qui avait voulu seulement détruire les préjugés populaires et dissiper le prestige des diableries, qui condamnait hautement le charlatanisme des alchimistes et des fabricants d'or, et qui ne se proposait que l'avancement des connaissances physiques. Revenu à Naples, Porta poussa la prudence jusqu'à faire l'éloge de la Saint-Barthélemy. Qu'était-ce donc que sa *Magie naturelle?* Rien autre chose que la portion inexplicable, ou non encore expliquée, de la physique, l'ensemble des phénomènes extraordinaires de la nature. C'était une partie de la philosophie naturelle; car, dit Porta lui-même, ceux qui n'ajoutent pas foi aux miracles de la nature, courent risque d'annuler en quelque sorte la philosophie elle-même...[1] N'est-ce pas dans cette acception aussi que Bacon entend la magie naturelle, puisqu'il la comprend, avec la mécanique, sous la dénomination de *philosophie opérative?* C'est en tout cas ainsi que Bruno avait coutume de considérer la magie.[2] Suivant Bruno, comme selon Porta, un esprit général anime le monde, unit tous les corps, donne naissance à notre âme, se manifeste par la sympathie et l'antipathie, agit sur tous les êtres, depuis les astres, animaux immenses qui volent avec ordre dans des espaces sans bornes, jusqu'aux insectes qui bourdonnent autour de l'homme : c'est cet esprit universel qui explique seul tous les événements de la nature. Porta et Bruno se laissèrent plus d'une fois séduire par des chimères brillantes, ou se plurent du moins à les allier aux observations positives; mais l'esprit de Pythagore semble s'être répandu sur l'un et sur l'autre.

[1] *Qui naturæ miraculis fidem non adhibent, ii modo quodam philosophiam conantur abolere* (*Mag. nat.*, préf., édit. 1561). — Cfr. l. I, c. 2 : « *Naturalem alteram sapientissimus quisque festo plausu excipit, colit et veneratur, ut nil altius, nilve bonarum litterarum canditatis plausibilius.* »

[2] Campanella semble l'avoir conçue de même. Un de ses écrits est intitulé : *De Sensû rerum et Magiâ* (1620) (Voy. SPRENGEL, *Histoire de la médecine*, t. III).

III.

BERNARDINO TELESIO ET SON ACADÉMIE.

Bernardino Telesio appartenait à une des premières familles de Cosenze, qui avait déjà donné aux lettres deux beaux-esprits, Giovanni et Antonio. Celui-ci, profond latiniste, écrivain pur et gracieux, avait élevé Bernardino, son neveu, dans l'admiration des anciens; mais peut-être ne lui avait-il pas inspiré le goût de la philosophie naturelle.[1] Ce goût, qui lui était venu plutôt de la nature même, avait décidé de sa vie. L'année où Bernardino publia les deux premiers livres de son Traité de la Nature, 1565, fut pour lui aussi mémorable que le titre de ce traité est significatif : *de Natura,* JUXTA PROPRIA PRINCIPIA. Cette année marqua le commencement des persécutions que les scolastiques lui firent essuyer. La Providence cependant voulut que Pie IV, gagné par la conversation attrayante de Telesio, daignât le protéger. Le pontife lui offrit l'archevêché de Cosenze, et sur son refus, il y nomma Thomas Telesio, son frère. L'Italie n'en continua pas moins à retentir de dénonciations et d'imprécations contre « l'égorgeur de la doctrine péripatéticienne»,[2] surtout dans les villes où Telesio ne pouvait répondre en personne. « Quand Telesio est loin, disait le cardinal Farnèse, tous clabaudent; dès qu'il se pré-

[1] TOM. COSTO, *Compend. dell'istor. del regno di Nap.*, l. III, p. 57.
[2] « *Giugulatore della dottrina peripatetica* » (BONIF. VANNÓZZI, *Lett.* I, p. 105).

sente, chacun se tait. »[1] A Naples, la jalousie et la haine rendirent enfin ces menées insupportables. Telesio, ce sage qu'on comparait à Parménide pour son caractère équitable et modéré, n'osa braver l'orage plus longtemps. Il se retira à Cosenze, où la mélancolie l'enleva, en 1588, à l'estime reconnaissante de ses concitoyens. La guerre ne s'éteignit pas avec Telesio. A Naples, Ant. Marta; Chioco, à Ferrare; à Mantoue, le pseudonyme Solino Antonio, calomnièrent tour à tour sa mémoire et son système avec tant d'adresse, que Clément VIII, le 27 mars 1596, fit mettre ses écrits au catalogue des livres prohibés. Mais ayant été sincèrement aimé de son vivant,[2] Telesio fut défendu après sa mort par des apologistes tels qu'Ant. Persio et Campanella, en qui, disait-on, il semblait revivre. L'académie qu'il avait fondée épousa tout entière sa noble cause, et en fit une querelle patriotique.[3]

Nous pouvons nous dispenser ici de faire connaître les sectateurs dévoués et intelligents que Telesio conserva hors de Cosenze, comme Scip. Mazzella, Guill. Cortese, Girol. Vecchiotti; mais nous devons donner un souvenir à ceux qui poursuivirent son œuvre dans sa patrie. N'indiquons au surplus que les noms les plus célèbres.

Sertorio Quattromani, *phœnix litteratorum sui temporis*, dit Elie d'Amato,[4] popularisa la philosophie télésienne par un abrégé semblable à celui que le voyageur Bernier fit des principes de Gassendi.[5]

Paul d'Aquin, naturaliste et poète, témoigna de sa vive

[1] « *Mentre il Telesio è lontano, ognuno gracchia; quand' egli è presente, ognuno ammutisce.* »

[2] Voici les noms de ceux qui montrèrent à Telesio le plus d'attachement personnel : Bembo, Casa, Zabarella, Mercurialis, Toniolo, Pendasio, Al. Cornelio, Pinelli, Michaeli, Georgio, Patrizzi.

[3] Voy. le sonnet que J.-B. Marino consacra à Telesio : « *O de Bruzia gente onore e luce,* » etc.

[4] *Pantopologia calabra*, p. 120.

[5] « *La Filosofia del Telesio ristretta in brevità,* » Nap., 1589.

tendresse pour son maître par un éloge funèbre dont l'exorde manquerait de vérité dans une autre bouche.[1]

Fabius Cicala, estimé des physiologistes du temps, alimenta la lutte par son ouvrage *de Generationibus fabulosis et de somniis aristotelicis.*

Guill. Cavalcanti, versificateur élégant, propagea les doctrines de Telesio sous forme de canzones; « tâche fort difficile, » lui écrivait Quattromani en le félicitant sur son succès.[2]

Les deux Firrao suivirent aussi Telesio: l'un, Marcellus, appliqua la méthode télésienne à l'astronomie; l'autre, Paleo, en traduisit les maximes en vers.

Fr. Muti se fit remarquer, moins par sa déférence pour le philosophe cosentin que par son intime liaison avec Patrizzi et Campanella. Il défendit ces philosophes principalement contre le célèbre dantiste de Florence, Jacq. Mazzoni, et contre Théod. Angeluzzi, professeur à Padoue, et il combattit si vigoureusement que Bayle attribua un de ses livres à Patrizzi même.[3] Il était aussi l'ami d'Ant. Persio.

Ce dernier nom se lie à deux discussions qu'on citait au XVIe siècle. Dans sa première jeunesse, en 1549, Persio eut un débat avec Félix Peretti, depuis Sixte-Quint, au milieu d'une assemblée générale des Franciscains.[4] Dans un âge plus avancé, en 1575, il se présenta à Padoue pour soutenir, le jour de

[1] « *Come potrò io mostrare il grandissimo dolore, che sento nell' animo? come potrò esprimere i rinchiusi concetti del mio cuore?* » etc.

[2] « *Soggetto assai malagevole* » (QUATTROM. l. II, c. 54. Cfr. MONTI, *Raccolta,* 1585).

[3] C'est le livre intitulé : « *Fr. Muti cosentini Discept.*, l. V, *contra calumnias Th. Angelutii in maximum philosophum Franc. Patritium* » (Ferrar., 1589).

[4] Persio enseignait déjà alors, à Pérouse, avec une grande réputation, la philosophie de Telesio. « *Eximia Persicus ad omnes late fama Perusiæ ex Telesii placitis cum publice doceret, novitati doctrinæ tum primum nascentis nativum ingenii lumen mirifice illustrabat* » (SIXTE V, PONT. MAX., M. S. (*Bibl. Altieri*). Voy. RANKE, *Hist. de la pap.*, t. II).

l'Ascension, 2,000 thèses contre tout le système péripatéticien et contre tout venant. Il les avait fait publier, mais l'auditoire, maîtres et écoliers, lui interdit de les défendre. Le ton mesuré que l'ardent Calabrais avait su prendre, ne donna le change à personne. Platon l'avait inspiré autant que Telesio, pendant la composition de ces thèses ; et un des plus savants interprètes modernes d'Aristote tombe d'accord que Persio sut réduire nettement la logique à une théorie de la pensée.[1] Persio passa pour un savant universel, et servit de lien entre l'académie de Cosenze et l'institut romain *de' Lincei*, dont il fut l'un des ornements. La méthode d'observation l'occupa fréquemment, et c'est dans l'esprit de Telesio qu'il l'exposa dans ses XVIII livres *de rectâ Ratione philosophandi*.[2]

Tels furent, après Campanella, les disciples les plus marquants de Telesio. La plupart d'entre eux étaient des philosophes du second, peut-être du troisième ordre, des esprits moins originaux, moins éclatants qu'utiles et solides, et en même temps plus ingénieux qu'étendus ou profonds. On ne saurait méconnaître le bien qu'ils firent autour d'eux. Ils n'ont pas laissé d'œuvres capables d'instruire la postérité, mais ils firent, pour éclairer leurs contemporains, des efforts dignes de mémoire. Un compatriote leur a rendu cette justice : « Le nom d'un Telesio, d'un Morel, d'un Cavalcanti, dit l'auteur de la *Jérusalem perdue*, sera toujours illustre et glorieux ; et par leur mérite brilleront un Cicala, un Aquino, un Quattromani :

> Di un Telesio, e Morel, d'un Cavalcanti
> Fià sempre illustre e glorioso il grido :
> Un Cicala, un Aquino, un Quattromani,
> Saranno per virtù chiari e sovrani.

[1] « *Rationis doctrina* » (Voy. M. Barth. Saint-Hilaire, *De la Logique d'Aristote*, II, p. 257, sq.).

[2] Voy. Niceron, *Mém. des hommes illust.*, t. XXX. p. 108, sq.

Ce qu'on cherchait alors en science avec avidité, une méthode universelle et infaillible, ils le cherchaient plus activement peut-être que d'autres philosophes plus connus. D'un accord unanime ils proclamèrent la nature la source et la règle du vrai, *la nature, livre toujours ouvert*, disaient-ils, *manuscrit authentique de Dieu, saint autographe que chaque homme doit lire avec ses propres yeux*. C'est dans l'observation de la nature qu'ils cherchaient les fondements de la philosophie et de la poésie à la fois. C'est au sentiment de la réalité, c'est à l'expérience vivante [1] que Telesio les avait rappelés. L'esprit dont Telesio avait pénétré ses nombreux amis, se manifesta nettement au XVII[e] siècle comme au XVI[e]. Au XVI[e], il suffisait de rapprocher l'académie de Cosenze de celles qui l'entouraient, du *Laurier* de Nardo, des *Transformés* de Lecce, des *Heureux* d'Aquila, des *Navigateurs* de Rossano, des *Accordés* de Salerne. Quelle différence, quel contraste! La comparaison tournait tout entière à l'honneur de Cosenze. Au XVII[e] siècle, il fallait comparer cette dernière académie à elle-même; car elle ne se ressemblait plus guère. L'esprit d'investigation libérale s'était presque éteint avec la génération formée par Telesio, et l'académie avait cessé d'être une école de philosophie. La compagnie de Jésus avait pris de l'ascendant par son savoir souple et varié; elle s'était emparée de cet établissement et lui avait imprimé une tendance purement théologique. Bientôt elle n'eut plus d'autres rivaux que les dominicains et les minimes. Chaque fois, néanmoins, qu'il s'accomplissait encore à Cosenze un acte de courage intellectuel, on pouvait le faire remonter aux semences jetées par Telesio. Dans le cours du XVII[e] siècle, on vit plusieurs mouvements de ce genre. Le provincial des minimes, V. Via, ne fut si violemment attaqué par les jé-

[1] « *Realia entia, non abstracta,* » voilà ce que Telesio demandait. « *Naturæ placitis et sensui,* » voilà à quoi Campanella en appelait.

suites que parce qu'il était disciple de Campanella. Le défenseur de l'optimisme, [1] l'antagoniste de Calvin et de Jansénius comme de Bayle, F. Ant. Piro, appartenait, par ses ***Réflexions sur l'origine des passions***, à la secte des télésiens. Thomas Cornelio, l'élève de Toricelli et de Cavalieri, le dernier savant de Cosenze qui ait acquis une réputation européenne, ne fit pas seulement connaître aux Napolitains la gloire de Descartes, mais il leur rappela les tentatives de Telesio et de Bruno, de ces génies qui honorèrent, dit-il, le temps de nos pères. [2]

[1] Voy. *Dell' Origine del male*. On y lit entre autres cette phrase : « Les maux de cette vie ne détruisent pas plus la bonté que l'unité de Dieu; ils servent à « *far risplendere e rendere operatrice la virtù, che è l'ottimo delle cose create, l'obbietto della divina compiacenza, e cagione per cui li mali stessi non sono mali, ma beni* » (p. 83). Je cite ces lignes comme un témoignage de ce fait intéressant, que l'optimisme, tant de fois préconisé par Bruno, était une des doctrines ordinaires aux philosophes italiens.

[2] Voy. ses *Progymnasmata physica* (par ex. t. II, p. 92) Comp P. I. p. 287.

IV.

ACADÉMIE PLATONICIENNE DE FLORENCE.

L'école de Florence est bien autrement célèbre que l'académie de Cosenze. L'époque de sa grandeur est le XV[e] siècle.[1] Lorsqu'en 1438 Gémiste-Pléthon accompagna Jean Paléologue à Florence, pour assister à un concile convoqué dans le dessein de réconcilier l'Eglise latine avec l'Eglise grecque, on n'y connaissait guère la philosophie de Platon.[2] Dans les intervalles de ses négociations, le docte Byzantin l'exposa éloquemment aux premiers personnages de la ville, notamment à Cosme de Médicis. On n'eut pas le bonheur d'opérer la fusion des deux cultes, mais on parvint à fonder une société d'un genre nouveau. Afin que le départ de Pléthon ne fît pas perdre les fruits de ses suaves leçons, Cosme imagina de réunir tous les amis et les connaisseurs du platonisme en une sorte de congrégation, et d'instituer des conférences régulières, soit dans le palais du duc, à Florence, soit dans sa villa favorite, à Careggi.[3] Laurent

[1] Nous ne pouvons prétendre écrire l'histoire de cet institut, ni même dépeindre l'intérieur de ses séances. Nous devons renvoyer le lecteur aux ouvrages de Bandini (*Specimen litteraturæ Florentinæ secul.* XV. 2 vol., Flor., 1748), et de Sieveking (*Gesch. der Plat. Akad. zu Florenz.*, 1812).

[2] On y citait cependant avec complaisance les vers où Pétraque accorde à Platon la primauté philosophique :

« Volsimi da man manca, e vidi Plato,
» Che' n quella schiera andò più presso al segno,
» Al quale aggiunge a chi dal cielo è dato :
» Aristotele poi pien d'alto ingegno.

(*Trionfo della Fama.*)

[3] Voy. *Fabroni, Vita Cosmi,* p, 137.

continua et acheva l'œuvre paternelle. Il divisa la compagnie en trois sections : les patrons, *i mecenati*, c'est-à-dire la famille de Médicis; les auditeurs, *gli ascoltatori;* enfin les novices, *i novizzi*. Le 13 novembre, anniversaire de la naissance et de la mort de Platon, on solennisait la fête de l'académie. Le chef véritable, le président des trois classes réunies était Marsile-Ficin, fils du médecin de Cosme, qui avait été élevé avec sollicitude sous les yeux de ce prince, et destiné par lui à la charge d'interprète et de restaurateur de Platon. Ce scrupuleux et infatigable traducteur ne s'arrêta pas à Platon; il interrogea ses téméraires commentateurs d'Alexandrie, il expliqua ou traduisit à leur tour Plotin et Proclus, Porphyre et Jamblique. Il était encouragé et secondé par d'autres promoteurs non moins zélés de l'idéalisme grec, tels que A. Politien, Bernard et Cosme Rucellai, François et Jacques de Diacceto, Martelli, Phil. Valori, Ant. Calderino, Bened. Accolt. Aretin, Jean Cavalcanti, Mercati, Vettori, Machiavel, L. Alamanni, Buondelmonti, et « ce jeune et infortuné prince de la Mirandole qui, après avoir curieusement approfondi toutes les croyances égyptiennes, hébraïques, chaldéennes, grecques, latines, arabes, cabbalistiques, voulait enfin parcourir le monde, seul, pieds nus, en prêchant la religion révélée, lorsqu'il finit à trente-deux ans son admirable vie, épuisée peut-être par l'ambition de la science et de la gloire. »[1] Grâce aux vastes et sérieuses études de ces hommes d'esprit et d'imagination, le spiritualisme fut rapidement propagé en Italie, et même trop souvent poussé jusqu'au mysticisme. Leur érudition était une érudition passionnée, comme l'est ordinairement celle des poètes, plus admirative que critique, pleine d'enthousiasme et non de circonspection. Tout ce qui était ou semblait merveilleux venait,

[1] Voy. M. V. Le Clerc, *Hist. abrégée du platonisme*, p. 58 (en tête des *Pensées de Platon*, éd. IIe).

comme de droit, surcharger ce platonisme posthume. Reuchlin et Strœhler, les rénovateurs de la kabbale en Allemagne, étaient disciples de Ficin et amis des philosophes de Florence.

V.

PHILOSOPHIE FRANÇAISE DEPUIS BRUNO JUSQU'A DESCARTES.

Le Béarnais réussit enfin à

> . . . . . ranger dessoubz ses justes lois
> Ce beau pays reconquis par deux fois.[1]

La Sorbonne tomba, avec le peuple de Paris, à ses pieds, et reconnut, avec saint Paul, que « tout pouvoir vient de Dieu. » Changement immense! Mais l'état de la philosophie varia peu. En 1601, l'enseignement d'Aristote fut prescrit avec une nouvelle rigueur. Toutefois on remarque, dans ce règlement signé de Henri IV, une clause qu'on peut envisager comme un fruit des attaques de Ramus et de Bruno. Le numéro XLII est ainsi conçu : « Qu'on explique les textes d'Aristote à la façon des philosophes, et non pas comme les grammairiens, de manière à faire connaître les choses plutôt que les mots, *ut magis pateat rei scientia quam vocum energia.* » *Rei scientia*, la connaissance de la chose, c'est ce que Ramus appelait *l'usage*, ce que Bruno nommait *la raison et l'évidence;* c'est d'ailleurs ce qu'Aristote lui-même avait tant recommandé sous divers titres, surtout par les termes d'*observation* et de *réflexion.*

Il paraît que cet article fut trop bien observé, à l'avis de la

[1] GRANGIER mit au bas du portrait de Henri IV, en lui dédiant sa traduction de la *Divine comédie*, ces vers que Voltaire semble avoir connus, puisque la *Henriade* commence ainsi :

> Je chante ce héros qui régna sur la France
> Et par droit de conquête et par droit de naissance.

Sorbonne; car, dix ans plus tard, c'est-à-dire quelques mois après que Ravaillac eut tranché les jours de Henri IV, quelques mois avant la destitution de Richer,[1] le Parlement ordonna de nouveau l'enseignement exclusif du péripatétisme; et afin de prévenir tout écart et toute maligne interprétation, il prit la peine de tracer minutieusement la marche à suivre dans l'exposition de chaque point. S'il faut en croire les actes du Parlement, la France ne cessa pas de lui obéir durant treize ans. L'année 1624, célèbre par l'avénement de Richelieu et d'Urbain VIII, fut marquée par une double révolte. Pierre Gassendi fit paraître ses *Exercitationes paradoxicæ*, et trois autres anti-péripatéticiens, moins connus, furent solennellement condamnés par le Parlement de Paris.

La polémique de Gassendi contre Aristote n'est pourtant pas ce qui honore le plus ce philosophe. Le chanoine de Digne ne fait que renouveler les moins solides griefs des anti-péripatéticiens d'Italie; il égale ceux-ci en violence et en vanité, et il n'a pas comme eux l'excuse d'admirer Pythagore ou Platon : ne tient-il pas d'Aristote, plutôt que d'Epicure, ses meilleures idées et les règles de sa méthode? La philosophie cependant a inscrit le nom de Gassendi parmi les noms de ses bienfaiteurs; elle n'oubliera jamais qu'il a contribué au renversement du despotisme de l'Ecole.

Gassendi a achevé un seul des sept livres qui devaient constituer son ouvrage. Il s'est arrêté à la vue des embarras que le premier livre lui suscita, et qui auraient rapidement grossi sans l'amitié de Richelieu. En 1624, le 4 septembre, le Parlement rendit en effet, à la requête de la Faculté de théologie, un arrêt contre « Jean Bitault, Antoine Villon, dit le Soldat philosophe, et Etienne de Claves, médecin-chymiste, qui avaient fait afficher des thèses contre la doctrine d'Aristote,

[1] Voy. P. I, p. 88.

pour estre agitées en public. » « Après avoir fait déchirer les dites thèses, il fit commandement à leurs Autheurs de sortir dans les vingt-quatre heures de la ville de Paris. » Puis il ajouta : « Faict deffenses à toutes personnes, à peine de la vie, tenir ny enseigner aucunes maximes contre les anciens Autheurs et approuvez, ny faire aucunes disputes que celles qui seront approuvées par les Docteurs de ladite Faculté de théologie. »[1]

Et toutefois, cinq ans après, le même Parlement fut obligé de réitérer les mêmes injonctions contre « quelques chymistes extravagants. » L'aversion que les sectateurs de Paracelse et les fondateurs d'une physique nouvelle lui inspiraient est expliquée par un considérant digne d'attention : « On ne peut choquer les principes de la philosophie d'Aristote, sans choquer ceux de la théologie scolastique reçue dans notre religion. » C'est la patrie de Luther[2] que le Parlement tenait pour plus suspecte qu'aucun autre pays : « c'est du Septentrion qu'émane cet esprit nouveau de philosophie qui va de droit fil au libertinage. »[3] La patrie de Bruno et de Patrizzi avait cependant donné le signal des attaques qui inquiétaient la Sorbonne, et le novateur qui se mourait à cette époque dans le couvent des Jacobins de la rue Saint-Honoré était italien.

Il est à présumer qu'en protégeant Campanella et Gassendi, le *Protecteur de la Sorbonne* déplut à la Faculté de théologie. Quant à Descartes, il ne jouit pas du patronage de Richelieu ; mais il fit bien des efforts pour disposer la Sorbonne à l'indulgence. Il lui dédia ses *Meditationes*, il se refusa le plaisir de causer avec Galilée, il manqua au devoir de le défendre, et, malgré tous ces sacrifices, il se vit forcé de s'exiler dans « un

[1] Voy. les réflexions que le *Mercure français* fait à propos de ces « *hérésiarques et leurs ministres* » (t. X, p. 503, sqq.).

[2] Voy. P. I, p. 70.

[3] Voy. le P. Rapin, *Compar. de Platon et d'Aristote*, avertiss.



poêle de Hollande, » et d'aller mourir dans « le pays des ours, entre des rochers et des glaces. »[1] Enfin sa philosophie allait de même être bannie, quand l'auteur du *Lutrin* présenta l'*Arrêt burlesque* à M. de Lamoignon.[2] Le sage satirique fit pour Descartes ce que Molière avait fait pour Gassendi. Molière, dans le *Mariage forcé*,[3] immola au ridicule, à la cour et à la ville, les successeurs de ce Govea qui avait fait jouer Ramus sur les tréteaux des colléges. Boileau, en sauvant la philosophie cartésienne, sauva le Parlement d'un dernier ridicule.

La puissance sur laquelle Boileau s'appuyait avait grandi durant ces démêlés entre la théologie et les philosophes de profession. Il s'était élevé, à côté de l'instruction claustrale et universitaire, un enseignement en quelque sorte mondain et laïque, un tribunal entièrement public, c'est-à-dire l'opinion générale de la société. Celle-ci fut formée par des maîtres divers; en philosophie, elle eut pour instituteurs Montaigne et Charron. Penseurs aussi aimables qu'ingénieux, sceptiques d'une morale habituellement élevée et délicate, ces auteurs, qui vivront autant que la langue française, firent sourire avec bonhomie du pédantisme et des préjugés farouches; ils firent aimer l'esprit de recherche, la finesse d'observation; ils montrèrent par leurs gais propos, par des mots brillants ou profonds, quel charme la pensée goûte en se promenant avec liberté à travers les phénomènes de la nature et de l'âme; ils prouvèrent que la sagesse, la *prud'hommie*, peut se passer des formules et des

[1] Lettre de Descartes à l'ambassadeur Chanut. Voy. P. I, p. 256.

[2] « *Arrêt burlesque* donné en la grand'chambre du Parnasse, en faveur des maîtres ès-arts, médecins et professeurs de l'Université de Stagyre, au pays des Chimères, pour le maintien de la doctrine d'Aristote. » Cet arrêt est une heureuse parodie des décrets rendus contre Ramus, de Claves et autres.

[3] L'aristotélicien *Pancrace* du *Mariage forcé* dit, à l'occasion de la forme ou de la figure d'un chapeau : « *Et les magistrats qui sont établis pour maintenir l'ordre dans cet Etat devraient mourir de honte en souffrant un scandale aussi intolérable....* » On sait, du reste, que Gassendi fut plusieurs fois obligé de se retirer à Digne.

dogmes de l'Ecole ; ils firent comprendre qu'on peut avoir un avis sensé sur la création et sur l'humanité, sans être docteur en théologie ou maître ès-arts. Ils accomplirent dans le grand public la sécularisation des lumières, révolution que Bacon et Descartes opérèrent sur le théâtre plus restreint des académies. Voilà leur ouvrage en France ; voilà, grâce à l'universalité de leur idiome, leur influence sur l'Europe. « Il n'y a rien, en effet, qui ait plus de force sur les âmes que la grâce de bien dire. »[1]

[1] J. Bodin, *de la Répub.*, p. 660.

VI.

ELISABETH, REINE D'ANGLETERRE.

Si l'espace ne nous manquait, nous transcririons ici un poème fort peu connu, intitulé : « CHANT DU CYGNE A L'HONNEUR D'ELISABETH, *princesse bien-aymée, royne d'Angleterre.* » Cet hymne en deux cents vers assez faciles, quelquefois ingénieux, a pour auteur un jeune poète français, élève prématurément célèbre du collége de Beauvais et de Ronsard, mort avant trente ans conseiller de Marguerite de Savoie (1570), JACQUES GREVIN. Le panégyrique du jeune calviniste qui, en 1560, avait vingt ans, offre de fréquentes ressemblances avec celui de Bruno. On y trouve la même admiration pour la fermeté avec laquelle la reine maintient la paix et la justice, pendant que le reste du monde a une immense « *noise* »; pour la douceur de son caractère :

« Vous gardez la doulceur avecque la puissance. »[1]

pour les droits qu'elle a d'entrer au temple de la Renommée, au temple de la Victoire; pour l'attachement que lui témoignent ses sujets :

« Vous ne ressemblez point à ces Roys misérables,
» Qui trop mal asseurez, au possible coupables,

[1] Ce vers rappelle ceux de Milton sur Adam et Eve :

For contemplation he and valor formed,
For softness she and sweet attractive grace.

Selon certains auteurs, Elisabeth réunissait en sa personne les perfections opposées du premier couple humain.

» Hayneurs de leurs subjects et n'estants point aymez,
» Dedans leurs durs pallais se tiennent enfermez;
» Mais ainsi qu'une Royne aymée et bien voullue,
» Vous contentez chacun de votre heureuse vue. »

surtout enfin pour ses connaissances, pour sa facilité de parler

« .... promptement notre langue françoise,
» L'ispagnole et thuscane, et latine et grecgoise... »

L'accord de ces éloges, que Grevin appelle des « *louanges d'estime* », est-il une marque de vérité? A en croire des contemporains bien informés, Elisabeth surpassait les femmes d'Angleterre dans un siècle qui produisit tant de femmes célèbres. Elisabeth paraissait grande tour à tour comme femme, comme homme, comme monarque. A quelques-uns, il est vrai, il arriva de penser que les qualités des deux sexes lui manquaient à la fois. « Elle était plus qu'un homme, dit sir Robert Cecil (*Nug. antiq.* I, p. 345), et parfois moins qu'une femme, *sometyme less than a woman.* » On convenait qu'elle quittait le rôle de la femme quand elle allait jusqu'à battre les seigneurs et les dames de sa cour, ou quand, posant l'aiguille qu'elle maniait en perfection, elle s'amusait à la chasse, aux combats sauvages des ours et des chiens, *with bear and bull-beating* (Bruno, *opp. ital.* II, p. 242, sqq.). D'autres fois, on trouvait qu'elle portait les goûts, les faiblesses de son sexe à l'extrême; qu'elle accordait sa faveur à ceux qui, comme elle, excellaient à danser (Grey, *long story*). Ses partisans vantaient sa passion pour la musique et le chant, sa « *doulce voix* », comme disait Grevin; ses détracteurs signalaient sa passion pour la parure. A l'âge de trente ans, dit Castelnau (*Mém.*, l. V, c. 11), elle s'appelait déjà vieille; mais des Anglais prétendent que, vaine et coquette à cinquante ans, elle s'étudiait

à paraître jeune, *to look young*. C'est à l'égard des hommages galants qu'elle se retrouvait femme (CHALMER'S *Apology*, p. 45, *from Marden*, p. 657) : c'est à elle qu'on pouvait appliquer ces mots de Marguerite de Valois (*Mémoires*, commencement) : « C'est un vice commun aux femmes de se plaire aux louanges bien que non méritées. » La jalousie avait facilement prise sur elle, quoiqu'elle se plût au titre de reine-vierge, *virgin, maiden-queen*, aux parallèles avec la chaste Diane, avec les prêtresses de Vesta, choses dont plaisantait Henri IV son allié, et dont les puritains doutaient en gémissant...

Ces côtés défectueux, ni Mauvissière, ni Bruno, ni Grevin, ni tant d'autres ne les marquèrent. L'histoire ne les a pas couverts de son silence, mais elle a aussi mis en pleine évidence les mérites qui faisaient oublier les imperfections. Elisabeth parlait en effet cinq langues avec une égale aisance ; « elle avait vu, comme elle le dit à Bellièvre (DE L'ÉTOILE I, p. 322), beaucoup d'histoires, et lu possible autant que prince ou princesse de la chrétienté. » Elle commenta Platon, traduisit Isocrate, Salluste, Horace, Sénèque, Cicéron ; elle correspondait en latin ; elle composa des ouvrages anglais en prose et en vers. Lorsque Henri IV fit son abjuration, elle lui écrivit une lettre française, modèle d'énergie et d'expression ; [1] puis elle mit en anglais, afin de calmer son affliction, le livre du malheureux Boëce, *de Consolatione philosophiæ*. Elle aimait à assister aux disputes des écoles qui souvent duraient plus de huit heures, et à suivre avec une attention pleine de sagacité les raisonnements les plus compliqués et les plus abstraits. Bonne bibliographe, et même bibliomane, elle s'attachait à fonder des bibliothèques, des écoles, des académies, ou plutôt elle exhortait les villes et les particuliers riches à en établir. Elle mettait sa gloire à encourager les talents, à récompenser les efforts stu-

[1] Voy. VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs, etc.* (ch. CLXVIII).

dieux. Combien néanmoins sa munificence était faible, comparée à celle des princes italiens, à celle de Louis XIV ! Une des récréations qu'elle demandait le plus souvent aux lettres a paru depuis plus risible que gaie : c'étaient des représentations dramatiques où les exercices chevaleresques étaient bizarrement mêlés aux traditions de la mythologie et de l'histoire ancienne, et à des galanteries déparées par le mauvais goût (WARTON, *Hist. of engl. poetry.* III, p. 492).

Ainsi s'explique l'attachement des grands et des gens d'esprit; celui du peuple avait pour motif l'habileté et la vigueur du gouvernement. Elisabeth aima ses sujets sincèrement, sérieusement, et cette qualité suffisait pour racheter bien des torts. Ni sa coquetterie, ni ses ruses, ni sa pédanterie, ni ses accès de despotisme ne purent affaiblir la confiance et le dévouement de la nation anglaise. Tout son savoir politique, selon les Stuarts, consistait à bien choisir ses conseillers et ses serviteurs. « Mais, Sire, répondit un jour le poète Waller à Jacques II, avez-vous jamais connu un fou qui fît choix d'un sage? » Non-seulement personne n'était surpris de la voir frapper ses peuples de respect et imprimer à l'enfance l'amour de son pouvoir, [1] mais on applaudissait aux mouvements de zèle religieux auxquels elle se livrait contre « ceux qui, par principe de conscience, voulaient troubler l'Etat. » Au dehors, elle se plaça à la tête des évangéliques et appelait à elle les huguenots exilés. [2] Par sa fermeté, elle sut même gagner l'estime de ses ennemis. Pendant que le moine Sugier la nommait Jézabel, Sixte-Quint disait que c'était « un grand cerveau de princesse, *un gran cervello di principessa.* » A l'époque où s'agitait chaque jour le problème de la loi salique, les adversaires les plus ardents de la *gynocratie*, Bodin comme Bèze, consentaient

[1] Voy. la Grammaire d'Ockland, intitulée Εἰρηναρχία, *sive Elizabetha.*

[2] « *The most compassionate mother of the poor French, and the Hospitalière of all the children of God* » (BIRCH., *Mem.* I, p. 87).

à admettre une exception en faveur d'Elisabeth. [1] Une circonstance enfin vint accroître cet enthousiasme et le justifier : c'est qu'Elisabeth n'eut d'abord que des successeurs faibles. Shakespeare, bien que négligé par elle, se lamentait, sur la fin de ses jours, qu'elle dût mourir et que les saints voulussent la joindre à leurs chœurs :

She must die :
She must! the Saints must have her. » [2]

Longtemps après sa mort, les Anglais regrettèrent encore les beaux jours de la bonne reine, comme des jours d'or, *the days of good queen Bess, Albion's golden days.*

[1] BODIN, *de la Républ.*, 1000, sqq. BÈZE, *Conf. de la foy chrét.*, p. 214, éd. 1562. D'AUBIGNÉ, *Baron de Faeneste*, p. 180.

[2] SHAKESPEARE, *All is true.*

VII.

UNIVERSITÉ DE MARBOURG.

Cette université comptait quelques membres dont la philosophie était empreinte de platonisme. Le plus ancien d'entre eux, Hermann Vultéjus, se délassait de ses études de droit en interprétant Platon. Son disciple Rodolphe Goclénius,[1] appelé à enseigner la logique, où il a attaché son nom à un genre de sorite,[2] répandait le goût des travaux psycologiques, et se formait un élève longtemps fort estimé dans les écoles du nord, Othon Casmann. La tendance commune à ces trois hommes est celle même de l'Académie, c'est-à-dire un heureux mélange de doute scientifique et de foi religieuse, une profonde aversion pour les querelles de mots,[3] unie à une ardente et méthodique recherche de la vérité. La connaissance de soi-même et celle de Dieu,

Notitiamque Dei, notitiamque tui[4],

voilà l'étude que Goclenius proposait à la jeunesse de la Hesse.[5]

[1] En 1599, ce nom fut associé au nom de Bruno. Rod. Eglin, qui professait la théologie à Marbourg, en publiant une seconde édition de la *Summa terminorum metaphysicorum* de Bruno, y joignit sous forme de supplément la *terminologia* de Goclenius. Ces deux dictionnaires étaient, en effet, loin de se contredire.

[2] Le sorite *renversé* se nomme aussi *goclénien*.

[3] « *Sobriè placidèque disputandum* » (GOCLEN).

[4] « *Turpe est extera scire et seipsum ignorare,* » dit-il ailleurs.

[5] « *Gocleni studium, grata juventa, colas!* » (GOCLENII Ψυχολογια, 1597).

Dans leurs livres et leurs cours, Goclen et Casmann avaient coutume d'opposer Platon à Aristote, et même au « grand et suave Mélanchton. »[1] C'est en tempérant les opinions de l'un par celles de l'autre, qu'ils espéraient inspirer le dégoût de l'intolérance, « la haine des foudres et des anathèmes, et le mépris de ceux qui s'imaginent ainsi défendre la citadelle du salut. »[2] Ils désiraient rendre « la modestie chrétienne » de plus en plus aimable. Du sein de l'académie platonicienne, ils voulaient conduire à une académie céleste, *cœlestis academia*, où brille d'évidence ce que nous entrevoyons confusément ici-bas. Le dogmatisme des scolastiques les révoltant, ils ne négligeaient rien pour prouver qu'il faut savoir ignorer bien des choses et que l'Ἀπορία est une nécessité salutaire. »[3] Quelquefois leurs convictions, du reste entièrement sincères, ont l'air d'une tactique adroite. Ainsi, pour réfuter la maxime vulgaire faussement attribuée à Aristote, et renouvelée alors par la compagnie de Jésus,[4] *il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait passé par les sens*, Casmann recourt à une autorité que l'Allemagne protestante n'osait récuser, saint Paul. Si cet apôtre reconnaît, (Rom. II) que les païens mêmes ont une loi naturelle, cette loi leur est innée; il y a donc en nous quelque chose que les sens ne donnent pas.[5]

Il y avait lieu de reprocher à ces psychologues austères deux défauts opposés : d'abord, de mêler aux questions essentielles et vraiment utiles des spéculations oiseuses sur l'origine de l'âme, ou sur son avenir éternel;[6] ensuite, de ne

[1] Casmann, *Psychologia anthropologica*, p. 60, 324.

[2] Goclenii *Epist. ad Berlepsch*; Cfr. ejusd. Ψυχολ., p. 377-380.

[3] « *Humanæ sapientiæ pars est quædam æquo animo nescire velle* » (Casmann, *Psychol.*, p. 59.)

[4] C'est pourquoi l'on a nommé les jésuites péripatéticiens puînés, scolastiques cadets, *peripatetici juniores, scolastici juniores*.

[5] « *Necesse est lumen illud* τῶν κοινῶν ἐννοιῶν *in mentibus humanis inditum et accensum fateamur,* » l. I, p. 124.

[6] Par exemple, sur le créatianisme et le traducianisme (Goclen, p. 380).

pas séparer assez nettement la science de l'âme, la psychologie, de la science de l'organisme corporel, la physiologie.[1] Mais on ne pouvait les soupçonner de manquer de sagesse ou de piété.

Aussi leur école, à la fois respectée de l'acharnement des péripatéticiens et de la guerre de trente ans, fleurit longtemps sur les bords du Rhin, sans bruit, mais non sans une action bienfaisante. Lorsque Christian Wolff, en 1723, vint à Marbourg chercher un refuge contre le piétisme de Halle, il en trouva encore des traditions précieuses qui, accrues par les leçons de Wolff, furent transmises aux Tiedemann et aux Tennemann.

[1] Voyez CASMANN. ch. IX.

VIII.

PHILOSOPHIE DE MÉLANCHTON.[1]

Cette philosophie profondément religieuse, pourquoi a-t-elle été accusée d'hétérodoxie et même d'impiété? D'où venait ce reproche de *synergisme*,[2] dont on ne cessait d'accabler et d'attrister la belle âme de Mélanchton? Dans sa *Physique*, il avait essayé de démontrer l'existence et les attributs infinis de Dieu, en retraçant les merveilles de l'univers. Dans sa *Morale*, il avait déploré le mépris de ses coreligionnaires pour la vraie philosophie, *veram philosophiam*.[3] Cette vraie philosophie, il l'avait fait consister dans l'étude assidue d'Aristote, dans l'imitation judicieuse et libre de ce grand maître qui seul apprend à bien étudier et à bien dire.[4] Il avait repoussé les raffi-

[1] On ne saurait trop souvent relire les pages que M. Nisard a consacrées à Mélanchton dans la *Revue des Deux-Mondes* [1839, 1er oct. et 15 nov.]. Pour se faire une idée nette de l'état du luthéranisme après la mort de Luther, il faut étudier l'élégant poëme de JEAN MAJOR, intitulé CONCILE DES OISEAUX, *Synodus avium, depingens miseram faciem Ecclesiæ, propter certamina quorumdam qui de primatu contendunt, cùm oppressione recte meritorum*. 1557. C'est là qu'on trouve la plus vive peinture des combats de Flacius contre Mélanchton et contre ceux qu'on accusait de φιλιππίζειν. Mélanchton est représenté dans cette savante et trop historique allégorie par le rossignol, *Philippus-Philomela*. Voy. STRUVE, *Act. litt.*, t. I, P. IV, p. 15-80 (avec le Commentaire de JOACH. FELLER). Bruno faisait grand cas de Major : « *Multo plures*, dit-il, *qui atticas et ausonias Musas aptissime imitati sunt et imitantur : et inter omnes* MAJOREM *unum, vobis plus quam satis notum, qui illas exæquando plus quam imitatur* » (*Orat. Valed.*, § X).

[2] Le mot *synergisme* devait flétrir l'opinion d'après laquelle, dans toute bonne œuvre, la Grâce n'agit pas seule, mais la volonté de l'homme y concourt, ne fût-ce qu'en consentant à subir l'action de la Grâce, συνεργεία.

[3] Voy. *Epit. philos. mor.*, p. 5.

[4] « *Pura philosophia, —justa dicendi aut discendi ratio* » (*Epist. select.*, ed. Peucer, p. 295).

nements et les chicanes que certains théologiens s'efforçaient d'introduire dans les écoles protestantes; il avait rappelé à ces « *sophistes* »[1] le précepte divin : « Ne dites point de faux témoignage, *ne dicas falsum testimonium*; »[2] il leur avait conseillé de « naviguer sur un fleuve lent et paisible, c'est-à-dire de discuter avec calme, au lieu de se quereller et de se maudire. »[3] Il avait accordé non-seulement le droit d'interpréter, mais celui de changer de méthode.[4] Il permettait non-seulement d'examiner, mais de conclure. Le tort le plus grave, enfin, que lui trouvèrent ses adversaires, ce fut d'avoir voulu que ses disciples approfondissent non-seulement l'essence de Dieu, mais ses œuvres; non sa volonté seulement, mais ses actes, c'est-à-dire la nature matérielle et le génie des hommes. Mélanchton ne perdit jamais l'espoir de concilier la théologie avec la philosophie, la divine vérité avec la raison naturelle; et c'est là ce qui le fit passer pour tiède et relâché.

Cependant ses disciples fidèles, ceux qui le surnommaient *Germaniæ phœnix*, n'allèrent pas moins loin dans leur sens. Ils copièrent servilement sa façon d'écrire, *genus dicendi philippicum*.[5] Ils créèrent partout des chaires spéciales pour l'enseignement du péripatétisme. Quelques universités, Iéna, Rostock, Leipzig, fondèrent une sorte de séminaires de dialectique. L'Allemagne eut ses *Maisons d'Aristote*,[6] comme l'Italie avait eu ses *Jardins platoniciens*.[7] La tâche qu'on s'y pro-

[1] Ainsi *sophiste* était l'opposé de *philippiste*.

[2] *Theses* XXI. — Cfr. *De anima*, præf., v. fin. φιλαλήθης.

[3] *Declam.*, I, p. 172.

[4] « *Jus interpretandi, — methodum variandi.* »

[5] Voy. Adam, *Vit. germ. phil.*, p. 325. — « Mes adversaires de Cologne, disait Mélanchton, trouvent ce genre de diction lent et terne, *lentum et infantem* » (*Declam.* I, p. 172).

[6] « *Aristotels-haeuser.* » Les jours de congé s'appelaient, par toute l'Europe, les jours d'Aristote, *dies aristotelicæ*.

[7] « *Orti platonici.* »

posait était plutôt littéraire que philosophique. On exposait le système avec zèle et intelligence; rarement on discutait les idées, pour en apprécier la valeur interne et la réelle signification. On en appelait aux œuvres originales du Stagirite, et non aux objets auxquels il aurait fallu confronter les doctrines. C'était une demi-philosophie, une tentative plus distinguée par la précision que par la profondeur. Elle servait néanmoins à former l'esprit d'analyse, à répandre le goût de la méthode.[1] Si elle manquait d'invention, quelquefois même de pénétration, elle ne manquait ni de sagacité, ni de développements lumineux. Son mérite principal, celui qui recommande l'école de Mélanchton et la place aussi haut que l'académie de Padoue dans l'estime de la postérité, c'est d'avoir su dégager le véritable et original péripatétisme de tout ce que la scolastique avait pris pour la pensée d'Aristote. Ceux qui ont blâmé maître Philippe d'avoir maintenu Aristote au sein des universités protestantes, ont méconnu les nécessités de sa position. C'est d'Aristote seul qu'il pouvait recevoir les secours que le dogme de Luther attendait de la philosophie, ou qu'il en empruntait à son insu. Thomasius, qui reproche à Mélanchton, avec une véhémence si injuste, [2] de « n'avoir pas marché sur les traces de son collègue, c'est-à-dire de n'avoir pas exterminé la scolastique, mais d'avoir voulu seulement l'épurer; » Thomasius, comme Leibnitz, comme Puffendorf, devait s'apercevoir aisément que l'œuvre accomplie par Mélanchton avait apporté plus d'avantages que d'inconvénients. Ce n'est pas, en effet, à Mélanchton qu'il faut s'en prendre de ce que firent ses héritiers, en jurant sur les paroles d'Aristote et en comparant la

[1] Voy. M. B. SAINT-HILAIRE, *de la Logique d'Aristote*, II, p. 238, sq.

[2] « *Utinam et collega Lutheri, Melanchthon, vestigiis illius institisset! Jam vero hic, sub pretextu purificandæ philosophiæ, potius auctoritate suâ ejus apud Lutheranos novus auctor et introductor fuit* » (THOMASII *Cautel. circa præcogn. jurisprud.*, c. V, p. 89)

philosophie du Lycée à la corne d'Amalthée. [1] Mélanchton permettait à ses partisans de critiquer Aristote, de même qu'il les autorisait à discuter la confession d'Augsbourg : en général, il se plaisait à exercer leur jugement, et à favoriser toute recherche consciencieuse du vrai et du beau.

[1] «Quid sit Amaltheæ cornu si scire laboras,
Quid sit, Aristotelis lectio sola dabit.»
HIERONYM. WOLFIUS.

IX.

UNIVERSITÉ DE PADOUE.

Un court aperçu des destinées que les diverses tendances philosophiques et leurs principaux soutiens eurent à Padoue, servira de justification à la thèse que nous nous sommes plu à répéter, savoir, que les Padouans ont fait connaître et apprécier Aristote philosophiquement.

Dès le commencement du XVI[e] siècle, on vit Cavalli chercher à remplacer le péripatétisme scolastique par le pur et primordial péripatétisme. Ses efforts furent continués jusqu'en 1533, avec plus de succès encore, par Leonicus de Tomée, humaniste d'une érudition saine et variée, d'un caractère doux et modeste, qu'Erasme, Le Bembe, Sadolet et Philalthée louèrent à l'envi et aimèrent sincèrement.[1] Ce disciple de Démétrius Chalcondyle avait un double mérite : il ouvre la série des péripatéticiens critiques de l'Italie, et en Europe il fut l'un des chefs des médecins-humanistes, des vrais sectateurs d'Hippocrate. Il sut bannir la barbarie et la présomption, et remonter aux sources classiques qu'il éclaira par un enthousiasme réfléchi, et sa prédilection pour le Stagirite ne l'empêcha point de goûter aussi les beautés de Platon.

A la fois plus ingénieux, plus vif, plus original, plus rude,

[1] Voyez surtout BEMBI *Opp.*, t. III, p. 52. — Quant au matériel des faits, nous sommes forcé de renvoyer le lecteur à FACCIOLATI (*Fasti gymnas. patav.*), et à PAPADOPOLO (*Histor. gymnas. patavini*), à qui nous devons la plupart de nos renseignements.

moins instruit, moins cultivé et moins élégant, Pierre Pomponace enseignait dans le même temps que Tomeo. Ce nain redouté, cet infortuné Peretto, par son génie comme par sa naissance digne d'un sort meilleur, eut la joie de ne pas voir Tomeo parmi ses rivaux et ses ennemis. Mais deux autres de ses collègues, Nifo et Achillini, l'attaquèrent successivement. On peut admettre que ces luttes de dialecticiens se seraient terminées honorablement, si la guerre de Cambray, la défaite de Ghiaradadda, n'avait pas dispersé l'académie de Padoue et jeté Pomponace à Bologne, d'où il ne sortit plus. Quant au Calabrais Nifo, qu'on décora aussi de l'épithète de « l'Aristote de son siècle, » dès l'an 1500 il avait suscité contre lui-même une violente rumeur. Il avait renouvelé la doctrine d'Averroès, suivant lequel il n'y aurait qu'une seule substance spirituelle, l'âme ou l'intelligence de l'univers. Sans la protection de l'évêque Barozzi, il eût été sacrifié à l'indignation du clergé. Le désir de vivre en repos lui suggéra une démarche honteuse : il se mit à réfuter le livre de Pomponace *de l'Immortalité de l'âme*. Après la guerre de Venise, cependant, il ne revint pas plus que Pomponace à Padoue ; il s'endormit à Sessa, estimé et honoré de Léon X, qui l'avait créé comte palatin.

Des maîtres plus utiles que brillants marchèrent, dans la première moitié du siècle, sur les traces de ces docteurs éminents. Tels furent Passero, plus connu sous le titre de *Genuæ, Il Genova*, qui se distinguait, disait-on, par une indifférence philosophique pour les succès littéraires ; Bern. Tomitano, qui se rencontra avec Ramus sur plusieurs points, notamment en recommandant aux poètes et aux orateurs l'étude de la philosophie, aux philosophes l'étude des lettres ; enfin Mádius de Brixa, péripatéticien assez indépendant pour approuver les tentatives de Telesio.

La seconde moitié du siècle fut illustrée par Zabarella et Cremonini. Entre Zabarella et Pomponace, on remarquait plus

d'une affinité; on trouvait à l'un et à l'autre un esprit contentieux, enclin aux disputes savantes. Zabarella eut aussi deux adversaires dans deux de ses collègues. L'un était François Piccolomini, connu pour avoir traité la philosophie morale en latin, de même qu'Alexandre Piccolomini la traitait en langue italienne. Inférieur à Zabarella en profondeur, en solidité, il le surpassait en facilité d'élocution et de discussion; il le surpassait même par l'étendue de ses vues. Piccolomini méditait, en effet, une alliance entre Platon et Aristote, et ne s'en tenait pas opiniâtrement, comme Zabarella, au seul péripatétisme. Le terrain de leurs controverses s'agrandit de plus en plus, et à la fin elles roulèrent sur cette question décisive et fondamentale : Faut-il puiser la véritable méthode dans la nature de la chose, ou dans les notions qu'on a de cette même chose?... Cette querelle fut pourtant moins animée que le démêlé de Zabarella avec Petrella, qui divisa l'université en deux camps. Pour l'apaiser, il ne fallut rien moins que l'approche d'un adversaire commun, l'ordre des jésuites. Zabarella jouissait du reste, dans son temps, d'une réputation brillante; aucun de ses devanciers n'avait excité un tel concours d'étrangers; mais lui-même ne se laissa pas attirer en Pologne par les offres magnifiques du roi Etienne.[1] Sa chaire, devenue veuve en 1589, fut donnée à Cremonini, de Ferrare, qui fit valoir cet héritage jusqu'en 1631, année où la peste l'enleva octogénaire. A la renommée de Zabarella, Cremonini unit la satisfaction d'être consulté par les rois et les politiques; mais ce bonheur fut altéré par le chagrin de passer pour athée, chagrin qu'il partagea avec deux professeurs de Pise, Simon Porta et Césalpin. C'est qu'il était disciple de Pomponace, ou plutôt d'Alexandre d'Aphrodisiade. La prudence lui fit enve-

[1] Il permit seulement, comme Passero, au sénat de Venise de doter ses filles. — Voy. THOMASIN., *Elog.*, I, p. 137.

lopper ses doctrines de ténèbres scolastiques ; mais ses poésies et ses discours italiens font foi qu'il savait écrire avec clarté, et même avec grâce ; ils confirment dans l'opinion qu'il enchérit à dessein, dans ses ouvrages philosophiques, sur la diction raboteuse de Pomponace. Ses disciples lui décernèrent le titre de génie d'Aristote, *Aristotelis genius*, de flambeau des interprètes grecs, *græcorum interpretum lucerna*. Ses ennemis fondèrent en partie l'accusation d'athéisme sur l'aversion qu'il manifesta contre les jésuites. Quand ceux-ci vinrent à Padoue établir un collége, « l'*Anti-Gymnase,* » Crémonin fut chargé par le Gymnase de les surveiller et d'arrêter leurs progrès.

Au moment où Bruno se rendait à Padoue, c'est cette dernière affaire qui agitait l'université et qui, sans la rencontre de deux autres mouvements, eût fait grand bruit. Mais il s'était élevé en même temps une vive altercation entre Herc. Saxonia et Massaria sur le traitement de la fièvre, et une sorte de sédition contre les professeurs à mémoire chancelante, à imagination timide, qui se bornaient à lire ou à dicter leurs cahiers. Le sénat de Venise embrassa le parti des élèves, taxant cette coutume d'abus honteux et préjudiciable, *dannoso e vergognoso abuso*, et voulant qu'on imitât l'université de Paris, dont les maîtres étaient tenus de parler avec une rapidité telle que les auditeurs fussent incapables d'écrire tout ce qu'ils entendaient. Enfin, le sénat condamna à une amende de vingt ducats les maîtres qui liraient ou dicteraient désormais. Cette jeunesse turbulente, [1] qui assommait impunément les passants sous les arcades dont les rues de Padoue sont bordées, condamnait à sa manière les infracteurs, c'est-à-dire en les sifflant et en leur infligeant certains sobriquets, tels que docteur de papier, *doctor chartaceus*. [2]

[1] Comp. H. Estienne, *Apol. pour Hérod.*, p. 97.

[2] Elle supportait même plus patiemment ceux qui, de temps à autre, osaient désobéir au décret que ceux qui, comme Piccolomini en 1579, voulaient passer

Ce peu de faits suffisent pour montrer qu'il régnait à Padoue autant de liberté de penser qu'à Wittemberg. Aristote y était pour ainsi dire adoré, et quand cette université voulait honorer un de ses philosophes, elle le surnommait un second Aristote. Mais en même temps Aristote y était expliqué et compris avec un esprit philosophique. Aussi les consciences timorées disaient-elles hautement que le Stagirite servait seulement de manteau aux novateurs, que Venise tolérait un trop grand nombre de déviations et d'écarts, enfin que Padoue n'était qu'un foyer d'athéisme. Cette accusation semblait d'autant plus fondée que les hérésies religieuses trouvaient aussi parfois accès ou asile dans cette célèbre école.[1] Ceux qu'on appelait les transalpins[2] ne cachaient pas leurs sentiments, et le sénat, craignant de les dégoûter du séjour de la république, respectait chez eux les opinions de Luther,[3] et allait jusqu'à les flatter. Lorsqu'en 1588 un professeur d'anatomie, Fabricius, occupé à décrire les organes du langage, et s'étant moqué de la prononciation germanique, eut excité une sorte de révolte dans la nation allemande, le sénat descendit aux plus humbles caresses pour donner à celle-ci pleine satisfaction.[4]

Ce n'est pas toutefois la philosophie seulement, en pos-

directement du VIIe livre de la *Physique d'Aristote* au Ier, en sautant par-dessus le VIIIe à pieds joints.

[1] Servet, Gribaldi, Fab. Nipho, y avaient apporté, mais sans succès, divers genres d'hétérodoxie. (Voy. Gerdesii *Specim. Ital. ref.*, p. 276. Cfr. de Thou, *Ad ann.* 1573.)

[2] La population académique se divisait en deux nations également nombreuses : les transalpins et les cisalpins. Le recteur était choisi indistinctement chaque année dans ces deux corporations. On comptait deux cents Allemands, parce que cette dénomination comprenait aussi les Anglais, les Slaves et les Scandinaves.

[3] En 1577, les écoliers allemands s'emparèrent de la prison où Nipho était détenu ; le sénat fit semblant d'ignorer leur méfait.

[4] « L'état de Venise, écrivait en 1581 Faunt à Ant. Bacon, est plus sûr pour les étrangers qu'aucune partie de la France » (*Memoirs of Birch*). C'est à Padoue que vinrent étudier Spencer, Arthur Throckmorton, Tooley, Middleton, Rendal, Knightley.

session de dix chaires,[1] qui faisait affluer les étrangers à Padoue. En dehors de la faculté des *Artistes*, il y avait des novateurs, des inventeurs illustres. Le droit y fut enseigné pendant quarante ans par l'émule d'Alciat, Panciroli ; la médecine par J. B. da Monte; l'anatomie par l'infortuné Vesalio de Bruxelles, le maître de Gabriel Faloppe, « le Colomb du corps humain, » et que Portal a mis au-dessus des Colomb et des Galilée, parce que, disait-il, la première étude de l'homme c'est l'homme.[2] C'était surtout le jardin botanique qu'on admirait et qu'on voulait mettre à profit. La « chaire des simples »[3] fut occupée par L. Anguillara, le Haller de Padoue, par le Prussien Wieland, *Guillandino*, enfin par Alpino qui, pour enrichir ses collections, avait été herboriser jusqu'en Orient. C'est en 1592, au mois d'octobre, que fut installé dans la chaire de mathématiques le héros de l'astronomie moderne, Galilée. Deux ans plus tard, un dominicain qui devait un jour faire en prison l'apologie de Galilée, comme Bruno faisait de toutes parts celle de Copernic, Campanella apporta de Cosenze à un nombreux auditoire les conseils et les découvertes de Telesio. On le voit, après Aristote, et grâce à Aristote, c'est la nature qui formait l'objet principal des études à Padoue; et plus d'un siècle après, Huet avait encore raison de dire que « ce lieu agréable était propre aux études spéculatives. »[4]

La gloire de Padoue était donc bien légitime. Padouan, dit Vico,[5] est synonyme de lettré, comme Chaldéen autrefois signi-

[1] Cinq chaires de philosophie, trois de logique, une de morale, une de sophistique.

[2] (*Hist. de l'anatomie*, I, p. 433.) Ce rapprochement rappelle le parallèle que Roger Drake fit en 1640 (*de Circul. natur.*), afin de revendiquer pour les Anglais l'honneur d'avoir découvert à la fois le monde et l'homme. Francis Drake, dit-il, fit le premier le tour du macrocosme; Harvey, celui du microcosme.

[3] *Cattedra de' semplici.*

[4] *Traité philosophique de la faiblesse de l'esprit humain*, p. 2.

[5] *Scienza nuova*, II, c. 57.

fiait érudit. Peut-être hors d'Italie ce nom était-il encore plus estimé. Si Paul-Manuce félicite, en 1566, Octave San-Marco de s'être fixé à Padoue, en disant :[1] « Tu t'es rendu à Padoue : quelle ville ! c'est une autre Athènes ! » Shakespeare vante avec bien plus d'enthousiasme « la docte, la belle, l'hospitalière Padoue, la nourrice des arts, qui laisse couler en abondance le miel d'une douce philosophie ! »[2]

A côté de l'antique *Studio* florissaient d'ailleurs, comme par toute l'Italie, des compagnies lettrées et savantes, les unes vouées aux sciences exactes et naturelles, les autres à la poésie et à l'éloquence ;[3] il y avait même des académies d'équitation. Dans ces sociétés, ou élégantes, ou graves, se formaient principalement le style, la parole, le goût ; tandis que sur les bancs et dans les chaires de l'université on apprenait plutôt à étudier, à penser, à se remplir la mémoire de faits et d'idées.

Ces sources et ces titres de grandeur se manifestaient par tous les signes qui annoncent la prospérité d'une école : Padoue eut des élèves célèbres et de zélés protecteurs. Paul-Jove, Guichardin, Fra Castor, Gasp. Contarini, Bern. Telesio, Patrizzi, Bened. Manzuoli, Nic. Sfondrate (Grégoire XIV), Paul Sfondrate, son frère, Girol. della Rovere, Scip. Gonzague,

[1] « *Patavium te contulisti : quam urbem ! Athenas alteras !* » (*Epp.* l. VII, ép. XVI.) Cfr. A. PALEARIO, *Epp.* l. I, ép. VIII (1535) : « ... *Sapientia in unam urbem commigravit, veluti in aliquam domum, ubi Pallas omnes artes docet.* » etc. C'est dans des termes analogues que Bruno préconise Wittemberg. (Voy. P. I, p. 154, sqq.)

[2] « To see fair Padua, nursery of arts —
« I am arrived for fruitful Lombardy,
« The pleasant garden of great Italy...
« Here let us breathe and happily institute
« A course of learning and ingenious studies. »
(*Taming of the shrew.*)

Ce qui augmente le prix de cet éloge, c'est qu'avant de placer la scène de sa pièce à Padoue, le poète anglais l'avait mise dans Athènes.

[3] Je dois me borner à en rappeler les titres : *gli Infiammati* (1540) ; *gli Eterei* (1563) ; *i Ginnosofisti*, *gli Animosi*, *gli Eccitati*, *gli Atestini*, etc.

Aug. Valiero, le Tasse, Dominis, Campanella, Languet, Phil. Sidney, Gabr. Naudé, voilà quels furent au XVI[e] siècle ses auditeurs les plus distingués. A la tête de ses patrons se trouvait la sérénissime république de Venise qui, dès l'origine, chargea trois commissaires-inspecteurs,[1] appelés les Réformateurs, de veiller aux progrès de l'université, et les autorisa à dépenser des sommes considérables pour attirer les savants du Nord. Ces magnifiques seigneurs, qui semblent comiques quand ils épousent en cérémonie la mer,

« Dont ils sont les maris et le Turc l'adultère, »[2]

combien ils paraissent grands, lorsqu'ils dotent les filles des professeurs de Padoue ! Parmi les particuliers qui, dans cette même université, secondèrent la marche de l'intelligence et aidèrent à l'accroissement des lumières, il convient de mentionner le Bembe, Bened. Giorgi et Pinelli.

A la mort de Léon X, le Bembe, historiographe de la république, se retire à Padoue, gagné par « les charmes des Muses patavines, » non moins que par ceux d'une signora Morosini, et fait tous ses efforts pour relever l'université des désastres de la guerre. Sa mort, arrivée en 1547, y cause un deuil universel.[3] C'est à force de bienfaits que le patricien Giorgi, patriarche de Venise, parvient à accomplir une réforme qu'il poursuivait ardemment, savoir, l'introduction de la bonne latinité dans l'enseignement et l'expulsion complète du jargon scolastique. Pinelli est un bienfaiteur encore plus généreux. Ce

[1] De même qu'elle avait établi trois magistrats, censeurs des mœurs, *sopra il ben vivere della città*; ou trois autres, assesseurs aux délibérations du Père Inquisiteur.

[2] J. Dubellay.

[3] « Per la morte del Bembo un sì gran pianto
» Piovve dagli occhi del umana gente,
» Ch' era per affogar veracemente
» Come in diluvio il mondo in ogni canto, » etc.

Domenico Veniero.

noble Gênois, né à Naples, aussi dévoué aux lettres qu'il est lui-même instruit, fait de sa maison, durant un demi-siècle, le rendez-vous de tout ce que l'amour de la science et la curiosité conduisent à Padoue. De Thou, après lui avoir rendu visite, le compare à Pomponius Atticus.[1] Son immense bibliothèque, une des plus exquises et des plus riches de la presqu'île apennine, ses collections d'histoire naturelle, d'instruments de mathématiques et d'astronomie, de médailles, de dessins, de tableaux, tout est à la disposition des habitants de Padoue.[2]

Terminons cette excursion par le nom qui se trouve indissolublement lié au nom de Bruno. En dépit des affronts que Scioppius avait essuyés à Venise en 1609, c'est à Padoue qu'il passa les quatorze dernières années de sa vie; et s'il ne contribua pas avec la même ardeur que Pinelli et le Bembe à l'avancement des études et à la gloire de l'université, il donna du moins aux maîtres et aux élèves l'exemple d'un travail invincible, *laboris improbi*.

[1] *Histor. sui temporis*, lib. CXXVI.

[2] « Nullus est, non in hac urbe solum, sed ne in totâ quidem Europâ, locus quo majores doctorum atque insignium in qualibet liberali arte virorum concursus, ac frequentiores fiant quam ad ædes tuas, Joannes Vincenti Pinelle, nostræ decus ætatis atque ornamentum. Confluunt enim ad te quotidie ex diversis orbis regionibus, qui te aut officii causâ invisant, aut de gravi aliquâ disputatione consulant, aut ignotam sibi antea faciem tuam contemplentur. » (Ant. Persius.)

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

